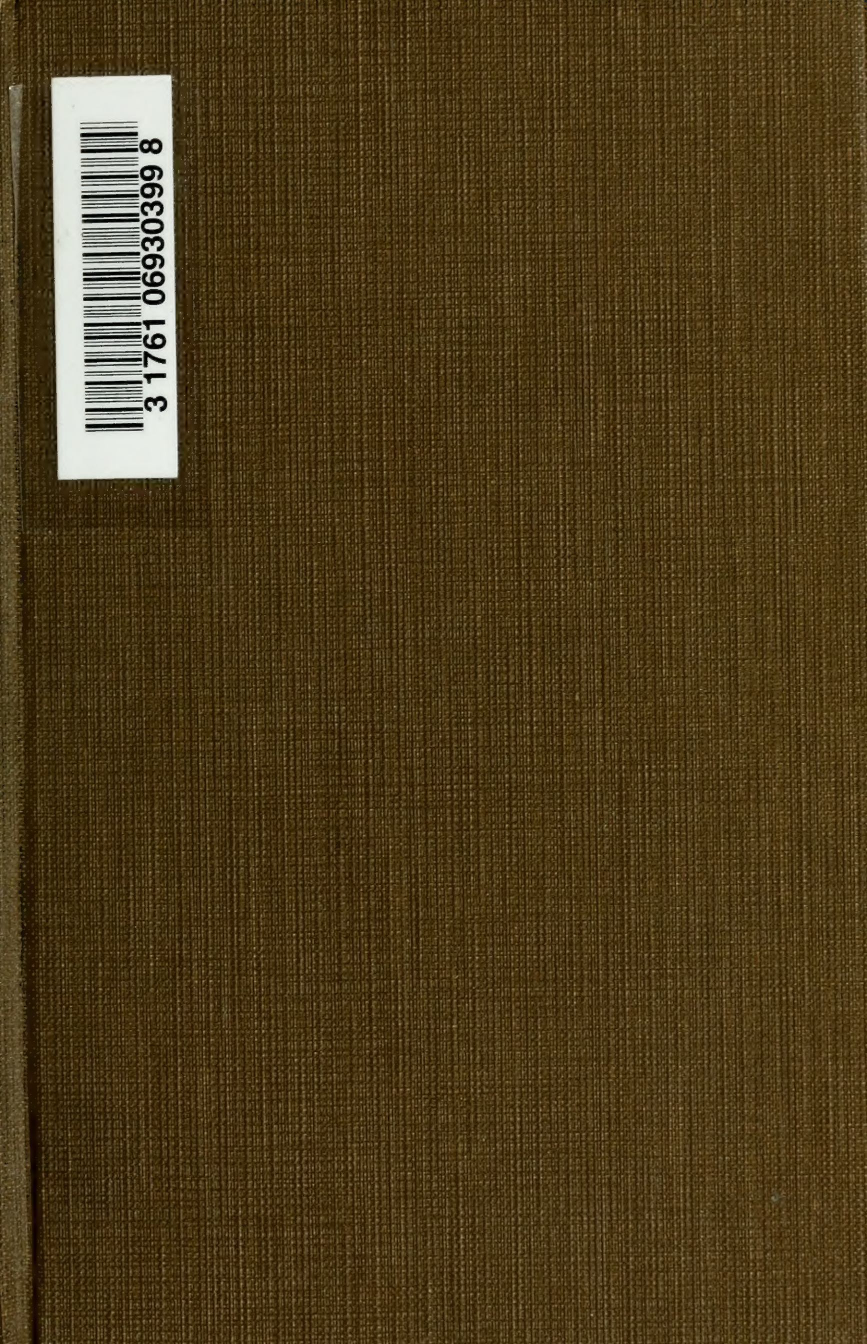

3 1761 06930399 8

Amical souvenir
Gustave Simon

LA VIE D'UNE FEMME

DU MÊME AUTEUR

Le Roman de Sainte-Beuve. I vol.

Visite à la maison de Victor Hugo. I vol.

GUSTAVE SIMON

LA VIE D'UNE FEMME



PARIS

Société d'Éditions littéraires et artistiques

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Dix exemplaires sur papier de Hollande.

Numérotés à la presse.

La femme dont nous allons retracer la vie a été et est encore si peu connue malgré son nom illustre, que nous avons voulu lui consacrer ce volume. Qu'on se rassure, il ne s'agit pas d'une biographie. Nous laissons cette tâche aux dictionnaires. C'est le roman sentimental d'une jeune fille, puis l'histoire d'une femme qui a joué un rôle et exercé une influence considérable sur le génie du plus grand de nos poètes. Des documents inédits nous permettront de fixer nettement cette influence et de dégager une physionomie fort attachante des brumes de la légende et des récits plus ou moins fantaisistes d'historiens mal renseignés.

Nous ne publierons pas ici toutes les lettres de Mme Victor Hugo. Elles rempliraient plusieurs volumes. Nous avons choisi de préférence celles qui sont adressées à son mari et qui ont une valeur historique : lettres de la jeune fille, lettres de la femme, celles qui éclairent la vie de Mme Victor Hugo et la vie du poète, nous gardant soigneusement de suivre de fâcheux exemples en pénétrant dans un domaine qui n'appartient pas au public ; mais, puisque des correspondances ont été imprudemment livrées à la publicité, et que l'initiative prise par quelques publicistes a provoqué avec juste raison une vive réprobation, il est peut-être nécessaire de rétablir la vérité parfois si étrangement défigurée, de donner une œuvre de bonne foi dégagée de tous les récits d'alcôve. Nous ne nous dissimulons pas les difficultés de notre tâche. Nous n'avons pas

songé à les éluder, puisque nous parlerons du rôle joué dans la vie du poète par Mme Juliette Drouet, mais nous avons cru remplir un devoir en montrant ce que fut Mme Victor Hugo, en lui assignant son véritable rang; si elle n'a pas occupé aux yeux du monde la place éminente à laquelle l'appelaient la clairvoyance de son jugement, la noblesse de son caractère et la grandeur de son dévouement, peut-être ce modeste livre contribuera-t-il à réparer une grande injustice.

LA

VIE D'UNE FEMME

I

LES FIANÇAILLES

Une histoire de fiançailles en 1819 — il y a presque un siècle — est une histoire curieuse, attachante, d'une saveur particulière parce qu'elle porte bien la marque de l'époque. Les fiancés d'hier et même d'aujourd'hui y retrouveront assurément leurs impressions : timidités, pudeurs, joies et espérances ; et aussi découragements, impatiences et désespoirs ; mais ils s'étonneront sans doute de ces exacerbations de sentiments, oh bien chastes, de ces outrances de langage, et surtout de ces contraintes, de ces effarouchements qui contrastent avec la grande liberté d'allures et de paroles, inhérente à un grand nombre de nos jeunes filles modernes. L'instruction, l'éducation, les mœurs, les lectures, le théâtre, les sports ont amené des transformations dont quelques-unes ont été profitables ; les jeunes filles, mieux armées par leur éducation et mieux dotées par leur instruction, ont pu s'affranchir sans peine de certaines conventions, de cette tyrannie hypocrite du respect humain, et les parents ont, en témoignant une confiance avisée, renoncé à se constituer les gendarmes un peu trop intransigeants des élans du cœur. Aussi

on suivra avec intérêt cette histoire des fiançailles écrite par la fiancée Adèle Foucher qui devait devenir Mme Victor Hugo.

Présentons les personnages du roman. C'est, d'abord, le père, Pierre Foucher. Il était greffier des Conseils de guerre, fonctionnaire dans l'âme, aimant son métier, remplissant scrupuleusement sa fonction, d'humeur assez morose. Un beau jour, son ami le major Hugo fut nommé rapporteur du premier Conseil de guerre. Ce fut une bonne fortune pour le greffier. Tous deux habitaient sous le même toit à l'Hôtel de Ville, et tous deux, célibataires, ils unirent leurs deux solitudes. On s'entendait fort bien, mais à une seule condition : c'était de ne pas parler politique ; Léopold Hugo était républicain, Pierre Foucher était royaliste. Tous deux étaient jeunes, tous deux avaient une situation, ce qui était une excellente condition pour se marier. On parlait du passé. Pierre Foucher, ayant perdu ses parents, avait été élevé par son oncle, chanoine au Mans, et avait fait ses études chez les Oratoriens, à Nantes. Ce nom de Nantes provoqua un sursaut de Léopold Hugo. Il lui rappelait d'abord la guerre de Vendée, mais surtout un plus doux et plus charmant souvenir : celui d'une jeune fille dont il était violemment épris.

Tout de suite, Hugo dit à son nouvel ami :

— Vous ne connaitriez pas, par hasard, un armateur de Nantes, M. Trébuchet ?

— Trébuchet ! Mais c'est mon ami.

— Il a une fille ?

— Sophie Trébuchet.

— Je l'aime et je vais l'épouser.

Et, alors les questions se pressent. Pierre Foucher renseigne Hugo sur sa nouvelle famille et, confidence pour confidence, Foucher annonce que, lui aussi, il va

se marier avec Mlle Asseline. On se congratule. Heureuse rencontre, heureux hasard ! et, pour comble de bonheur, les deux ménages habiteront le même logis.

Léopold Hugo ouvrit la marche nuptiale ; et, lorsque Pierre Foucher épousa Mlle Asseline, il pria Léopold d'être son témoin. Au dîner, le major, s'adressant à Pierre Foucher, lui dit :

— Ayez une fille ; j'aurai un garçon et nous les marierons ensemble. Je bois à la santé de leur ménage.

Le ménage Hugo eut trois garçons : Abel, Eugène, Victor.

Le ménage Foucher eut d'abord un garçon : Victor, puis, plus tard, une fille : Adèle, et, enfin, un autre garçon, Paul, et une deuxième fille, Julie, dernière venue et pour qui la sœur fut une seconde mère.

Hugo allait, comme chef de bataillon, à Marseille. Foucher devait habiter l'hôtel Toulouse, rue du Cherche-Midi, où avaient été transportés les Conseils de guerre.

Le chef de bataillon Hugo, ayant été envoyé à l'île d'Elbe, reçut l'ordre de gagner l'armée d'Italie ; il était toujours accompagné par sa famille, mais il conçut quelques craintes pour la santé si précaire de Victor, et, l'Italie étant pacifiée, il renvoya sa femme et ses enfants à Paris. Mme Hugo habita au numéro 12, impasse des Feuillantines. On connaît le décor, qui a été tant de fois décrit, et cette demeure et ce parc immortalisé par plusieurs poésies de Victor Hugo.

Victor était à l'école, rue Saint-Jacques, chez le père La Rivière. Mais il y avait les jours de sortie et les soirées ; c'est maintenant qu'entre en scène la petite Adèle Foucher.

Mme Foucher amenait souvent aux Feuillantines ses enfants, Victor et Adèle. C'était une occasion, pour les deux amies, de se voir, de causer, et, pour les enfants, de s'ébattre en toute liberté dans le grand jardin.

La petite Adèle était un peu dépaysée et ahurie au milieu de ces quatre garçons courant, gambadant, criant et cherchant à l'effrayer par la hardiesse de leurs jeux :

> Parfois, d'un passe-temps plus doux
> Etalant l'adresse savante,
> Sur l'escarpolette mouvante
> Ployant, raidissant les genoux,
> Nous volions, fiers de l'épouvante
> De nos mères...

Et, quand on avait donné d'aussi beaux exemples d'audace, on installait Adèle sur la balançoire ; et la fillette tremblait de tous ses membres lorsqu'elle se trouvait, tout à coup, emportée dans un vol vertigineux au milieu des branches des arbres. Mais les garçons avaient leur amour-propre, et, ayant pour tout public Mlle Adèle, ils voulaient fixer son attention et lui arracher des cris d'admiration par des luttes, corps à corps, terribles. On ne s'en tenait pas là. On appliquait un bandeau sur les yeux d'Adèle, on la couchait dans une brouette, on la voiturait dans un coin du jardin et on lui demandait de désigner l'endroit où elle se trouvait. Les garçons se considéraient comme très malins ; elle était plus avisée qu'eux, car elle indiquait imperturbablement l'endroit, à la grande colère de ces jeunes messieurs. Ah çà ! c'était donc une voyante ! Mais oui, elle voyait ; le bandeau, discrètement déplacé, permettait à la petite aveugle de voir sans qu'on s'en aperçût. La ruse étant éventée, nos petits hommes s'irritaient d'avoir été dupés par une petite fille.

Si nous avons parlé de ces jeux enfantins, c'est qu'ils prendront plus tard toute leur valeur, au cours de notre récit ; mais, pour l'instant, ils assuraient les relations d'intimité entre les deux familles.

A cette époque, Victor avait neuf ans, Adèle en avait

huit. Ils s'amusaient comme frère et sœur. Il fallut se quitter pour une année, Mme Hugo ayant été rappelée en 1811 par son mari, qui était alors à l'armée d'Espagne. Puis, Mme Hugo revint à Paris avec ses enfants. Il y avait eu des changements aux Conseils de guerre. M. Foucher n'était plus greffier ; il occupait la place de chef de bureau du recrutement au ministère de la guerre. Il avait cédé son greffe à son beau-frère Asseline, mettant comme condition de garder la moitié du logement. Il habitait donc toujours l'hôtel Toulouse, mais, ayant beaucoup de travail, il était plus souvent au ministère que chez lui. Il ne rentrait même pas toujours le soir, à cause du travail de nuit.

Mme Hugo retrouvait sa maison et son parc des Feuillantines, mais pas pour bien longtemps, la Ville devant détruire le jardin, pour prolonger la rue d'Ulm. Aussi, dut-elle se mettre aussitôt en quête d'un nouveau logement.

Elle découvrit, rue du Cherche-Midi, presque en face du Conseil de guerre, un ancien hôtel Louis XV et, au fond d'une cour, un rez-de-chaussée avec un jardin. Elle y vint s'installer le 31 décembre 1813 ; et une de ses meilleures amies, Mme Lucotte, la femme du général, habita le premier étage.

Le 29 mars 1814, les alliés étaient aux portes de Paris, et le comte d'Artois fit son entrée le 12 avril. Mme Hugo, en fervente royaliste, accueillait favorablement la restauration des Bourbons. Pierre Foucher partageait la joie de son amie ; et jugez de la fierté de Mme Hugo : le comte d'Artois envoya à ses fils l'ordre du Lis !

Une messe d'actions de grâces devait être célébrée à Notre-Dame. La famille royale avait décidé de s'y rendre en grande pompe. On ne pouvait laisser passer une si belle occasion. Aussi, M. Foucher s'était mis en campagne pour avoir des places d'où l'on verrait défiler le cortège. On avait mis à sa disposition une des chambres

de la tour Saint-Jean, au Palais de Justice. Il offrit à Mme Hugo l'hospitalité.

Les deux familles partirent ensemble à pied de la rue du Cherche-Midi pour le Palais de Justice. Victor avait attaché à sa boutonnière le ruban de moire blanche qui retenait le lis en argent, et, en galant paladin, il avait offert le bras à Mlle Adèle, sous l'œil ravi des parents.

Ces deux enfants de douze et de onze ans jouaient au monsieur et à la dame; et Adèle était toute fière de marcher à côté d'un petit personnage décoré.

On accueillit avec enthousiasme Louis XVIII. Mais Mme Hugo, toute ardente royaliste qu'elle fût, était inquiète sur le sort de son mari, qui avait servi Napoléon, et alla le rejoindre dans cette ville de Thionville qu'Hugo rendit seulement lorsqu'on lui signifia l'abdication de Napoléon. Elle confia ses deux plus jeunes fils, Eugène et Victor, aux Foucher et à Mme Lucotte.

Tous ces détails, en apparence secondaires, prendront un singulier relief plus tard.

M. Pierre Foucher devenait momentanément le chef des deux familles, et avec d'autant plus de bonne grâce qu'il considérait les petits Hugo un peu comme ses enfants. Il les promenait, les conduisait au Muséum, les recevait à dîner les jeudis et les dimanches, tandis que Mme Foucher veillait au bon ordre de leurs vêtements.

Le général Hugo, étant en demi-solde, subvenait péniblement aux besoins de sa famille, et Mme Hugo, en août 1818, avait dû se loger à un troisième étage, dans la rue des Petits-Augustins. Eugène et Victor, étant sortis de pension, habitaient chez leur mère, et, à partir de ce moment, Mme Hugo et ses deux fils allaient passer leurs soirées chez les Foucher à l'hôtel Toulouse.

« Mme Foucher occupait sa chambre à coucher, grande pièce à alcôve profonde. La visiteuse trouvait à l'un des coins de la cheminée son fauteuil tout prêt, et sans ôter son châle, ni son chapeau, s'asseyait, tirait son ouvrage de son sac et se mettait à ses points.

« M. Foucher, qui ne passait plus les nuits au ministère de la Guerre depuis le renversement de l'empereur, se tenait de l'autre côté de la cheminée, ayant près de lui, sur une étagère, sa tabatière et sa bougie. Entre lui et Mme Hugo, autour d'un guéridon, travaillaient à l'aiguille Mme Foucher avec sa fille. Eugène, Victor et Victor Foucher fermaient le cercle.

« Les soirées étaient fort silencieuses. La santé du maître de la maison, défaite par ses excès de veille, se prêtait peu au mouvement et à la conversation ; il n'y avait même pas à lui demander de ses nouvelles, il haïssait qu'on s'occupât de lui, toute attention l'importunait. Il était comme honteux d'être malade, il s'effaçait dans un coin et dans ses livres. Mme Foucher, pour ne pas le troubler, et par nature, causait peu ; Eugène et Victor, aussi disciplinés dans la vie positive qu'ils étaient libres dans la vie intellectuelle, avaient été élevés par leur mère à ne jamais parler sans qu'on les interrogeât. Mme Hugo interrompait de temps en temps sa couture pour regarder pétiller le bois et pour ouvrir sa tabatière, car elle prisait comme M. Foucher. Elle présentait sa tabatière à son vieil ami, en lui disant :

« — Monsieur Foucher, voulez-vous une prise ?

« M. Foucher répondait oui ou non, et c'étaient, d'ordinaire, avec le bonjour et le bonsoir, les seules paroles échangées de toute la soirée.

« Ces soirées monotones avaient pour Victor une attraction qu'on ne s'expliqua pas dans le commencement. Aussitôt le dîner fini, il était prêt et pressait la lenteur d'Eugène dans la rue. Il avait peine à ne pas

devancer sa mère ; quand, par hasard, il ne venait pas à l'hôtel Toulouse, il était triste [1]. »

Nous avons reproduit ce tableau de famille peint par Adèle. Fallait-il que l'intimité fût étroite pour que chacun se livrât à ses petites occupations sans rien dire !

Adèle n'avait pas encore seize ans. Et, dans ce milieu un peu sévère, elle avait acquis, par contagion, de la gravité. Elle y avait d'autant plus de mérite qu'elle avait été élevée avec des garçons dont la joie tapageuse la préparait mal aux soirées muettes de l'hôtel Toulouse.

Mais Victor n'était plus pour elle le petit camarade qui la traînait dans une brouette, les yeux bandés, et qui l'installait sur une balançoire ; celui-là était oublié ; depuis le jour où elle lui avait donné le bras pour assister à l'entrée de M. le comte d'Artois, c'est-à-dire depuis cinq ans, elle l'avait vu plus rarement ; il lui apparaissait, maintenant, comme une sorte de personnage. Songez donc ! à quatorze ans, il avait fait des vers ; à dix-sept ans, il était consacré poète ; il avait obtenu, à l'académie de Toulouse, l'amarante d'or pour sa poésie : *Les Vierges de Verdun* et le lis d'or pour sa poésie : *Le Rétablissement de la Statue d'Henri IV*. Elle avait pour lui, désormais, une grande considération. Mais elle était, cependant, un peu intriguée. Car, enfin, il venait presque tous les soirs, et il n'avait pas l'air ennuyé. Ce n'était pourtant pas un spectacle très récréatif de voir des dames mélancoliques absorbées par leurs broderies et un monsieur sévère plongé dans ses livres. Et Adèle, qui l'observait discrètement, remarquait que Victor avait, en entrant, un visage radieux, et, en sortant, une physionomie sombre ; et puis, elle s'apercevait que, dans le cours de la soirée, Victor la regardait

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

avec des yeux rêveurs. Adèle voyait bien ce trouble, et, si elle avait eu de la coquetterie, elle en aurait prolongé la douceur ; mais elle n'y songeait pas ; bien au contraire, elle aurait voulu causer avec Victor, ne fût-ce que par curiosité (car les petites filles sont un peu curieuses), pour lui demander ce qu'il pouvait bien penser pendant toutes les heures de ces longues et monotones soirées. La jeune Adèle de l'hôtel Toulouse n'était plus l'enfantine Adèle des Feuillantines, et, la preuve, c'est que Victor la distinguait seulement maintenant, tant elle était devenue jolie et séduisante ; et, tout à coup, tous deux éprouvaient les mêmes sentiments, sans pouvoir les échanger autrement que par des regards et des soupirs. Il semble, cependant, qu'ils s'étaient compris sans se parler ; le roman d'amour s'était ébauché à la lueur crépusculaire des lampes, et menaçait de durer, peut-être longtemps, sans aveu possible, car ils n'étaient jamais seuls. Qu'on ne croie pas, au moins, que les parents eussent, une seconde, la pensée de les surveiller : ils sont toujours les derniers à connaître notre premier amour. Ils ne se doutaient de rien. On aurait bien surpris Mme Hugo si on lui avait dit que Victor était amoureux.

Quant aux Foucher, ils ne soupçonnaient guère que le cœur d'une fillette de seize ans à peine eût parlé, une fillette qui suivait des cours, qui complétait son instruction !

La précocité d'intelligence avait mûri le cœur de Victor. Adèle se sentait attirée vers celui qui ne savait pas dissimuler ses sentiments, elle éprouvait ce premier frisson de tendresse qui était pour elle une surprise et une nouveauté. Un rapprochement sentimental s'était opéré insensiblement entre eux, s'était avivé par la fréquentation quotidienne, s'était exalté encore en face de la difficulté de se communiquer leurs impressions ; et un commun désir d'échanger leurs confidences

accentuait encore des impatiences trop longtemps contenues.

Un soir, — c'était le 26 avril 1819, — ils étaient seuls. Comment? Pourquoi? Ils ne nous l'ont pas dit. Les parents étaient confiants. Et cette confiance même suffit à expliquer ce défaut de vigilance. Victor s'était assis aux pieds d'Adèle ; il n'osait rien dire, il la regardait plus tendrement encore que de coutume. La jeune fille, plus curieuse, plus hardie peut-être, parce qu'elle était plus ignorante, rompit le silence et lui demanda quel était son plus grand secret, promettant de lui confier le sien à son tour. Victor, d'abord intimidé, puis tremblant, lui dit :

— Je t'aime.

Et elle lui répondit aussitôt :

— Moi aussi, je t'aime.

Leur cœur, jusqu'alors étreint par l'angoisse de l'incertitude, était rasséréné. C'est ce que Victor traduisait ainsi deux ans après, dans sa lettre du 26 avril 1821, à Adèle, lorsqu'il rappelait cette soirée :

« Je m'attachai avec volonté à l'idée d'être quelque chose pour toi, tout mon être fut fortifié, je voyais enfin au moins une certitude sur la terre : celle d'être aimé. »

Quel soulagement ! Quels transports d'allégresse ! Ah ! les soirées n'auraient plus de secrets pour eux. Ils pouvaient se voir, désormais ils se comprenaient. C'était l'apaisement dans la sécurité de leur amour. Mais, au moment où leurs cœurs étaient en fête, les convenances des familles imposaient leurs exigences. Les Foucher fuyaient Paris, aux approches du printemps. M[me] Foucher avait loué une maisonnette dans la banlieue, à Issy : c'est ce qu'elle appelait la campagne ;

et, en effet, à cette époque, c'était un voyage. Il fallut se séparer. Victor fut vivement contrarié. Les communications n'étaient pas alors très faciles. On devait donc choisir les beaux jours qui n'étaient pas aussi fréquents que Victor les eût souhaités. Mme Hugo partait alors avec ses deux fils, de bonne heure. On dînait à Issy. Mais on ne savait jamais quand on se reverrait. Le soleil seul était le grand dispensateur de ces promenades, et il n'était pas souvent généreux. Aussi, Victor avait hâte que l'été fût terminé. Enfin, le bienheureux jour du retour arriva. Et c'est Adèle qui va nous raconter comment les relations habituelles furent reprises :

« Les soirées muettes recommencèrent à l'hôtel Toulouse, et Victor en fut enchanté, mais il le montra trop ; les parents s'aperçurent de sa joie et en cherchèrent la cause. Il ne leur fallut pas longtemps pour découvrir que son bonheur n'était pas de voir pétiller le feu, ni de passer deux heures immobile sur une chaise mal rembourrée, et que cela lui était bien égal qu'on ne dît pas un mot et qu'il était content que M. Foucher eût les yeux baissés sur ses livres et les femmes sur leur ouvrage, parce qu'il pouvait regarder tout à son aise Mlle Adèle. On reconnut, en même temps, que Mlle Adèle ne s'en fâchait pas [1]. »

Les parents pourtant n'attachèrent pas grande importance à leur découverte Leur scepticisme habituel n'entrevit qu'une camaraderie plus amicale de deux êtres élevés jadis comme frère et sœur, camaraderie dont ils ne voulaient pas envisager les conséquences et à laquelle ils ne prêtèrent tout d'abord qu'une attention distraite : et c'était si vrai que, le 28 décembre, M. Foucher conduisit sa fille Adèle et Victor aux Français. On donnait *Hamlet*. M. Foucher ne voyait là qu'une occasion d'amuser les enfants et

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

pas autre chose. Mais Adèle et Victor s'intéressaient plus à leurs mouvements réciproques, à leurs expressions de physionomie, à la manifestation muette et significative de leurs sentiments qu'à la représentation elle-même. Adèle appuyait, dans la loge, son bras sur celui de Victor, comme pour consacrer plus nettement le premier aveu ; et, à la sortie, pendant qu'ils attendaient Victor Foucher, en quête d'une voiture, Adèle lui dit, avec un petit air d'une charmante ingénuité, que les femmes étaient plus aimantes que les hommes. Le propos devait piquer Victor au vif. Car il était déjà dominé par une passion violente, que, malgré son humeur un peu sauvage, il avait déjà traduite dans la poésie *Premier soupir*, sorte d'élégie adressée à celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée :

Bientôt, tu peux m'être ravie ;
Peut-être loin de toi demain j'irai languir.
Quoi ! déjà tout est sombre et fatal dans ma vie.
J'ai dû t'aimer, je dois te fuir !

Adèle n'était donc peut-être pas très autorisée à se montrer si absolue. Sans doute Victor n'aura pas répondu à cette pression du bras d'Adèle, craignant d'être remarqué, se sentant un peu paralysé sous l'œil, qu'il croyait à tort inquisiteur, de M. Foucher, s'imaginant que le moindre geste pouvait trahir son secret.

Dans cette fin d'année 1819, les deux amoureux, qui s'étaient déjà fiancés sans le consentement de leurs parents, se glissaient des lettres de la main à la main. Ils étaient leurs propres facteurs. Car Adèle n'aurait pu recevoir des lettres de Victor ni lui expédier les siennes par la poste. Aussi, toutes les fois qu'on se rencontrait, on se passait un billet. Ce sera le grand remords d'Adèle.

Ah! ces lettres, nous les avons tenues, nous les avons lues et relues.

Les pages sont tantôt de grand, tantôt de petit format. L'écriture de Victor est très fine, cursive : les lignes sont très serrées. Il n'y a pas de ratures, ou, du moins, elles sont en très petit nombre. C'est le cœur qui dicte, et si rapidement, si abondamment que la veine d'amour semble inépuisable ; c'est comme un torrent qui jaillit, bouillonne, écume.

Adèle écrit sur des petits bouts de papier assez informes, tantôt au crayon, tantôt à la plume. Ils sont parfois entamés ou même déchiquetés ; elle saisit ce qu'elle rencontre sous sa main. C'est qu'elle n'est presque jamais seule, elle ne peut donc s'installer à son bureau ; on lui demanderait ce qu'elle fait ; elle est obligée de se servir de ses genoux comme d'une table et dans la chambre où elle peut se réfugier ; si elle est brusquement surprise par la venue de sa mère, elle doit cacher la lettre dans sa poche ; si elle entend du bruit à côté, elle se hâtera d'achever la phrase commencée, passera des mots ou même n'achèvera pas la phrase ; étant sans cesse sur le qui-vivre ou aux aguets, elle aura quelque peine à suivre une idée, et s'embarquera dans un développement d'où elle aura quelque difficulté à sortir. Elle est comme l'oiseau sur la branche qui entend dans le lointain le coup de fusil du chasseur. Aussi, elle ne peut pas toujours réfléchir, elle dit tout ce qui lui passe par la tête et par le cœur sans aucun souci du style ou de la correction des phrases. Elle n'en aurait pas le loisir, n'ayant pas la sécurité. Ce sont donc des instantanés de ses sentiments.

Elles sont naïves, ces lettres, souvent puériles, parsemées parfois d'exagérations et d'hyperboles, agrémentées de pudeurs farouches, imprégnées aussi de respect humain, mais d'une belle droiture, d'une fran-

chise un peu rude, sans apprêt, mais senties, tendres, inquiètes, et parfois douloureuses.

Élevée dans un milieu bourgeois, aux idées un peu étroites et mesquines, aux horizons limités, Adèle, tout d'un coup livrée à elle-même, dégagée des lisières familiales, sans appui, sans conseils, est désorientée ; elle correspond avec Victor à l'insu de ses parents.

Malgré la pureté parfaite de son âme, elle se croit coupable de dissimulation, elle s'accuse de tromper sa mère, et, grossissant outre mesure d'innocentes peccadilles, son imagination prodigue de grands mots, dont elle ne comprend pas elle-même toute la valeur, découvre qu'elle doit se « mépriser », et qu'elle doit inspirer peut-être à son fiancé du mépris pour la liberté qu'elle prend de lui dire sa tendresse. Elle usera et abusera de ce mot pour meurtrir sa conscience comme une sorte de pénitence religieuse qu'elle lui inflige.

Pourtant, est-ce sa faute si son cœur s'est éveillé ? Ne doit-elle pas être appelée comme toutes les jeunes filles à faire son bonheur ? Ah ! ce bonheur, elle l'empoisonnait de sa souffrance, tant elle subissait la tyrannie de sa chasteté et de sa pudeur ! Victor lui donnait tous les apaisements en lui disant qu'on s'était juré fidélité devant Dieu, ce qui devait satisfaire ses idées religieuses, mais aussitôt, en poète qu'il était, il célébrait la beauté et la noblesse de l'amour ; elle subissait la contagion de ce bel enthousiasme, elle admirait le jeune homme qui était capable de lui inspirer de telles émotions : elle le placera même si haut dans son esprit qu'elle redoutera de lui paraître inférieure ; c'est qu'elle a reçu une instruction assez rudimentaire. Aussi, elle dira avec une sorte d'obstination qu'elle est une bête et le croira très sincèrement.

On verra dans le cours de ce livre, qu'Adèle s'était calomniée en se diminuant ainsi ; en se rabaissant

elle voulait exalter son Victor et manifester sa crainte de s'allier à un jeune homme dont la notoriété naissante lui fera plus vivement sentir son ignorance. Certes, ses sentiments, ses nobles aspirations, seront trahis parfois par l'expression imparfaite de sa pensée, mais elle n'était pas responsable de l'instruction un peu fruste qu'on lui avait donnée; elle a prouvé plus tard que son intelligence était supérieure, ayant subi l'évolution de toutes les intelligences dotées des qualités maîtresses que l'éducation première a laissées en friche et qui se développent dans le commerce des hommes d'élite et au contact d'un homme de génie. Elle deviendra, dans le cours de sa vie, autant par les dons de l'esprit que par la beauté morale, une femme qui aurait dû tenir une des premières places, et qui, par la bonté, la générosité, la délicatesse, la finesse, la clairvoyance, la sûreté du jugement, la hauteur de vues, sera la digne compagne de celui qu'elle accueille d'abord comme un amoureux et qu'elle élèvera ensuite à la dignité d'un dieu.

Les deux amoureux avaient, tout d'abord, essayé d'envelopper de mystère leur roman dans la crainte qu'il ne fût brusquement interrompu. Mais comment cacher longtemps des impressions? Toutes les fois que Victor venait la voir, la physionomie d'Adèle s'illuminait, ses yeux trahissaient par leur éclat et sa bouche par son sourire la joie qu'elle éprouvait d'être auprès de lui. Les Foucher durent se rendre à l'évidence. Adèle n'était plus la même petite personne calme et indifférente; elle aimait. Victor devait convaincre les plus aveugles que, par ses visites répétées, ses allures, ses regards obstinément fixés sur la jeune fille, il aimait, lui aussi; les deux cœurs étaient trop voisins l'un de l'autre pour que les Foucher ne songeassent pas à les unir définitivement ou à les séparer.

Quant à Mme Hugo, elle n'avait rien vu, elle n'avait

rien soupçonné, son horizon était borné à son ouvrage et son attention était confisquée par ses petits points.

Mme Foucher jugea qu'elle devait avoir une explication avec sa fille, l'explication traditionnelle. Elle ne voulut rien brusquer, elle disposait du catéchisme ordinaire des mères et de l'avertissement préliminaire en ces sortes de circonstances :

— Mon enfant, tu es sans cesse auprès de Victor, tu causes toujours avec lui, tu ne t'inquiètes même plus de ceux qui sont là, autour de toi. Il t'accapare et t'absorbe. Pour lui, il n'y a rien à dire ; quant à toi, en ta qualité de jeune fille, tu risques d'attirer l'attention sur toi. Crois-moi, tu heurtes les convenances, ou, si ce mot n'est pas juste et te paraît excessif, tu ne respectes pas suffisamment les conventions mondaines devant lesquelles les personnes bien élevées s'inclinent.

Il y avait, assurément, dans l'observation de Mme Foucher, une part de jalousie parce qu'elle sentait sa fille lui échapper, mais elle ne la laissera éclater que plus tard ; pour l'instant, elle montait la garde devant le sanctuaire des lois mondaines. Les Foucher étaient très rigoristes sur ce chapitre ; ils considéraient que la jeune fille ne devait, par son attitude, donner prise à aucun commentaire ; et leur humeur un peu maussade accentuait encore la recommandation.

Mme Foucher avait, en somme, débité le sermon un peu égoïste des mères qui prêchent surtout pour leur paroisse.

Cependant, ces remontrances devaient paraître un peu étranges à Adèle, si elle rappelait tous ses souvenirs : son père n'avait-il pas hébergé et promené les petits Hugo, quand Mme Hugo était à Thionville, auprès de son mari ? Ne donnait-elle pas le bras à Victor, le jour où elle alla voir l'entrée du comte d'Artois ? Et voilà que, tout à coup, Victor était traité en inconnu, presque en étranger ! Cependant, M. Hugo,

alors rapporteur du premier Conseil de guerre, témoin du mariage de M. Foucher. n'avait-il pas porté un toast et fiancé à l'avance leurs enfants, avec l'assentiment de M. Foucher ? M. le chef de bureau du recrutement avait-il oublié la vieille promesse du greffier ? Oui, sans doute. Il était jeune, alors, il avait la charmante imprévoyance que donne le bonheur. Aujourd'hui, il était un homme froid, rassis ; il avait de l'expérience, il calculait. Il avait surpris, non sans inquiétude, mais en silence, l'amour naissant de ces deux enfants. Vraiment, pensait-il, ils n'étaient pas en âge de se marier, de fonder une famille. Victor n'avait pas de situation. Il faisait des vers ! La belle affaire ! La poésie ne nourrit pas son homme, et encore moins une femme et des enfants. Il avait des succès, assurément. Les succès de ce genre donnent de la notoriété, mais pas d'argent. Ah ! si Victor avait une bonne place avec des appointements raisonnables qu'on lui paierait régulièrement à la caisse, tous les mois, passe encore. Il n'y a pas d'aléa, pas d'incertitude. On sait ce qu'on touche et on le touche. Mais la poésie ! C'est un luxe de riche, ou une distraction des dimanches et jours de fêtes, quand on a été pendant six jours de la semaine à son bureau. Voilà ce que pensait M. Foucher qui, lui, connaissait la valeur des appointements fixes. Aussi, son premier soin fut de gagner du temps.

Victor, soupçonnant les dispositions de Foucher, qui ne semblaient pas encore belliqueuses, devait avancer prudemment et avec une grande diplomatie.

Les premières lettres de Victor doivent dater de la fin de 1819, nous n'en possédons qu'à partir du 9 janvier 1820 ; elles ont, pour la plupart, été publiées. Nous ne leur emprunterons donc que les passages destinés à éclairer les lettres d'Adèle Foucher. En revanche, nous en reproduirons plusieurs qui sont inédites et fort curieuses.

Dans une lettre inédite du 20 février, Victor arrête un plan de conduite et conseille à Adèle d'affecter, pour lui, une plus grande froideur, de l'aimer, certes, mais sans le montrer :

« Il faut calmer les inquiétudes de tes parents en leur persuadant, par ta conduite extérieure vis-à-vis de moi, que tu ne m'aimes plus ou, plutôt, que tu ne m'as jamais aimé. »

Voilà, assurément, une stratégie bien aventureuse et bien compliquée pour une jeune fille, et, surtout, bien difficile à exécuter.

Adèle est une impulsive, on l'a bien vu lors de son premier aveu. Elle aime ; or, elle devrait feindre de ne pas aimer, ou de ne plus aimer, ou de n'avoir jamais aimé ! Tout d'abord cette petite hypocrisie devait la révolter, car, si elle se reprochait déjà d'écrire à Victor en secret, du moins, elle ne cachait pas qu'elle aimait ; ses parents pouvaient lire dans son cœur, ce qui était, pour elle, une atténuation à ce qu'elle considérait comme une faute. Sa conscience en recevait un apaisement. Et, voilà que tout à coup, Victor jetait le trouble dans son esprit, en l'invitant à modifier « sa conduite extérieure ». Mais, alors, cette conduite était répréhensible ? Elle avait donc usé de trop grandes libertés, vis-à-vis de son fiancé ? Elle avait donc attiré, par sa tenue, l'attention sur elle ? Elle avait méconnu son devoir, alors qu'elle croyait remplir tout simplement sa destinée ? Sa conscience, alarmée facilement, interprète comme un blâme ce qui n'est qu'une tactique. Les conseils de prudence prennent le caractère d'une leçon et d'une leçon un peu sévère. Sa susceptibilité y découvre une exhortation à cesser, désormais, toute communication, et, poussant à l'extrême un si beau

raisonnement, dénaturant la pensée de Victor, Adèle conclut qu'elle n'a plus rien à attendre et à espérer.

Lisez sa lettre du 25 février 1820 :

« Tu as toute ma confiance, j'avais la prétention de te regarder comme mon mari ; toi-même, sachant à quel point je t'aime, tu m'as dit qu'il était de mon *devoir* de cesser toute communication avec toi. J'ai manqué à mon devoir, et j'y manque encore. Pardonne-moi, ne me méprise pas, et je mourrai contente, comme je te l'ai déjà dit. Tu m'as aimée un moment... Ma destinée est remplie... Adieu, songe encore quelques moments à ton Adèle, songe qu'elle ne cessera de t'aimer, songe à son malheur, et songe qu'elle est abandonnée de tout le monde, puisque tu l'abandonnes. »

Voilà de bien gros mots, de bien dramatiques résolutions. Ne se croirait-on pas déjà aux temps héroïques du romantisme ?

Victor avait voulu être trop habile, il dut la convaincre aussitôt de son erreur en lui affirmant qu'il n'y aurait rien de changé puisqu'elle pourrait tout lui dire et tout lui écrire. Car il répondait, le 28 février :

« Dis-moi toujours tout, soit de vive voix, soit par écrit. Du courage, de la prudence et de la patience ; prie le bon Dieu de m'accorder ces trois qualités, ou, plutôt, les deux dernières seulement ; car, tant que tu m'aimeras, la première ne me manquera pas. »

Il persistait, cependant, dans son conseil de sauver les apparences en ne montrant pas ouvertement qu'ils s'aimaient. Ce rôle était bien difficile à soutenir longtemps, et Adèle, ayant dû parfois manquer à la consigne et interprétant inexactement une prudence qu'elle considérait comme une réprimande, écrit le 20 mars :

« Je voudrais savoir ce qui peut m'attirer des reproches si peu fondés et si peu mérités que ceux que tu m'adresses continuellement. Je n'ai d'autres choses à me reprocher que de t'aimer.

« Sans doute, ma conduite te paraît inconvenante ; sans doute, tu dis : « Elle pourrait m'aimer sans me le faire voir, sans sacrifier toutes les convenances. » Telles sont les réflexions qui te viennent à l'esprit. Mais, cher Victor, crois que je suis plus à plaindre qu'à blâmer, et que mes intentions sont pures. »

Ah ! certes, elles sont pures, et c'est parce qu'elles sont pures qu'elle ne les dissimule pas. Elle est étrangère à toutes les ruses. Mais Victor, qui, lui aussi, aime violemment, veut conserver à leur amour tout son mystère, et il sacrifiera ses plus chers désirs aux apparences pour ne pas provoquer brusquement le *veto* des parents qui anéantirait ses espérances ; lui, il est comme un joueur qui calcule ses coups pour ne pas perdre la partie ; elle, elle est simpliste et elle croit que Victor a méconnu la rectitude de ses intentions ; elle lui a même parlé de « son manque d'estime ». Victor proteste avec raison et avec violence, le 28 mars :

« Je te défends, entends-tu, de me parler davantage de mon *mépris*, de mon *manque d'estime* pour

toi. Vous me fâcheriez sérieusement si vous me forciez à vous répéter que je ne vous aimerais pas, si je ne vous estimais pas. Et d'où viendrait, s'il te plaît, mon *manque d'estime* pour toi ? Si l'un de nous est coupable, ce n'est certainement pas mon Adèle. Je ne crains cependant pas que tu me méprises, car j'espère que tu connais la pureté de mes vues. Je suis ton mari ou, du moins, je me considère comme tel. Toi seule pourras me faire renoncer à ce titre. »

Victor use du *vous*, dans une phrase. Ce qui est le signe non équivoque de la colère. Mais ce n'étaient là que des enfantillages, de petites querelles d'avant-garde au moment où les parents menaçaient d'entamer les hostilités, et où ils avaient jeté un peu de désordre dans les idées des deux amoureux. Et quel désordre ! car Victor prêchait la patience, la prudence, pour se donner du courage, et, toup à coup, après avoir préconisé les stratégies les plus savantes, qui avaient été mal comprises, il se rejetait vers les solutions les plus brutales et les plus meurtrières, et voici ce qu'il imaginait : il pourrait être le mari d'Adèle pour un jour, il se tuerait le lendemain et elle serait sa veuve. On n'aurait aucun reproche à lui adresser, et ils auraient été heureux.

Nous sommes dans le roman exacerbé. C'est que tous deux entrevoient qu'ils sont dans une impasse, guettés, épiés par les Foucher, n'osant pas déclarer leurs intentions par crainte de résistance, et peut-être d'un refus, et résolus, cependant, à ne pas capituler. Voilà pourquoi la mort jouera un rôle si inattendu dans leurs secrètes fiançailles. S'aimer ! S'aimer, même un seul jour, une seule nuit et mourir, et puis se retrouver dans l'éternité !

Ne croirait-on pas assister à quelque dénouement d'*Hernani?*

Victor n'était peut-être pas aussi malavisé quand il conseillait à Adèle d'affecter la froideur. Car les affaires se gâtent ; le premier avertissement de Mme Foucher devait avoir un lendemain. Tant que les assiduités de Victor et d'Adèle n'étaient que discrètement remarquées, Mme Foucher pouvait affecter de ne pas trop les apercevoir. Mais, cette fois, le monde s'en mêle. Il y a eu des commérages dans le quartier, et de bonnes amies ont dit doucereusement à Mme Foucher ce qu'elle-même avait dit naguère à sa fille :

— Prenez garde, ma chère amie, votre fille semble éprouver un grand plaisir à causer avec M. Victor, elle est toujours près de lui. Elle risque de se compromettre. On jase un peu. Encore, si cela devait finir par un mariage ! Mais ils sont bien jeunes tous les deux pour être fiancés ; et puis, votre fille peut compter sur un meilleur parti. Croyez-nous, ma bonne amie, recommandez à Adèle d'être plus réservée. C'est une charmante enfant, mais elle affiche vraiment trop ouvertement ses impressions.

Sur ce chapitre, l'oisiveté et la verve des petites bourgeoises s'exerçaient avec un inépuisable entrain et elles assaisonnaient de cruelles perfidies leurs conversations fades et futiles. Elles saisissaient une aussi belle occasion avec un généreux empressement.

Mme Foucher, en bourgeoise rigide, esclave de l'étiquette et des conventions, appelait sa fille, lui racontait tout ce qu'elle entendait et même ce qu'elle n'entendait pas, en y ajoutant les grossissements obligatoires ; elle la grondait, d'abord pour lui faire payer les reproches qui s'adressaient au moins autant à elle qu'à sa fille, ensuite parce qu'elle avait cette opinion qu'une jeune fille ne devait pas lever les yeux sur un jeune homme. Malgré tout son respect pour sa mère, Adèle dut élever

quelque timide protestation, oh ! bien timide. Et Mme Foucher saisit ce prétexte pour exagérer encore la rigueur de ses remontrances en essayant de démontrer à Adèle qu'elle risquait d'entacher sa réputation. Bref, elle la menaça de parler à Mme Hugo.

La pauvre Adèle est prise entre sa promesse faite à Victor de ne pas révéler le secret de leurs fiançailles, la crainte de tromper la confiance et la tendresse de sa mère, le souci de sa réputation, et, enfin, son chagrin d'entendre attaquer la légèreté de Victor ; et c'est ainsi, qu'elle, la plus innocente, et même la plus mystique, elle en arrive à se croire réellement coupable. Car c'est encore une des particularités de cette éducation d'ouvrir aux âmes neuves des perspectives de péché, en leur révélant un mal qu'elles n'aperçoivent pas. Et alors, convaincue par sa mère qu'elle ternit sa réputation, sans trop comprendre pourquoi, elle est conduite par son ignorance à croire qu'elle est « méprisée » parce qu'elle a regardé trop attentivement son ami d'enfance : elle s'imagine volontiers qu'on a lu dans son cœur un amour qui a tous les caractères de la culpabilité, puisqu'il n'a pas été autorisé et estampillé. Il faut lire sa lettre d'avril, si incohérente, si désemparée :

Avril 1820.

« Je conçois, mon Victor, que ma conduite d'hier à ton égard t'a sans doute surpris. Mais si tu savais à quel point on cherche à te faire passer dans mon esprit pour ce que tu n'es pas, ton étonnement cesserait, je te l'assure. Si tu savais aussi combien je suis malheureuse et tourmentée, tu me plaindrais. Ce n'est nullement ta faute, tu fais ce que tu peux. Tu es généreux, reconnaissant, ta con-

duite me le prouve, mais je suis condamnée à toujours t'aimer et à ne jamais t'avoir. Toutes les commères du quartier, celles qui se disent mes amies, se moquent de moi, ne font que tenir des propos qui, s'ils ne me perdent pas, me nuisent certainement beaucoup. D'un autre côté moi-même je ne suis pas sans me reprocher ma conduite envers maman ; je l'aime, je ferais tout pour elle. Cette bonne mère croit faire mon bonheur quand elle ne fait que mon malheur, et tout cela par mon peu de confiance en elle. Dans des moments, elle ne fait pas attention (ou, du moins, n'en a pas l'air) à ma conduite envers toi ; dans d'autres, quand beaucoup de personnes lui disent, même avec l'air de la plaisanterie, mille choses de moi qui toutes ont rapport à toi, alors maman me gronde, me dit d'être avec toi comme avec les autres. Mais cela ne m'est pas possible. Peut-on être avec des personnes pour qui l'on est indifférent comme avec une personne que l'on aime extrêmement ?

« Maman me disait, un jour :

« — Adèle, si tu ne cesses pas, si les propos que l'on tient sur ton compte continuent toujours, je me verrai forcée de parler à M. Victor, ou, plutôt, à sa mère, et tu seras cause, ma fille, que, peut-être, je me brouillerai avec une personne que j'aime et que j'estime beaucoup et à laquelle je suis très attachée ; mais, pour ta réputation, il n'est rien que je ne fasse, rien que je ne sacrifie.

« Ainsi, mon Victor, tu vois si maman sait aimer. Et c'est pour la payer de ses soins, de sa tendresse, que je suis ainsi avec elle. Oh ! cher Victor, que je suis coupable ! Après une pareille conduite, je ne m'étonne plus si tu me méprises. Mais pardonne-moi, que maman me pardonne et peut-être pourrai-je encore être un peu heureuse. Si, pour cela, il fallait ne plus te parler, être froide envers toi, j'en mourrais, mais, du moins, j'emporterais avec moi ton estime et le pardon de maman. Que faut-il faire ? Vivre méprisée ou mourir ? Me refuseras-tu tes conseils ? Non, je ne serai jamais heureuse. A seize ans, mener une vie aussi triste, et cela sans aucun espoir. Victor, cher Victor, pense un peu à moi. ... J'apprendrai toujours avec joie tes succès, et ma dernière pensée et mon dernier désir seront toujours pour ton bonheur. Adieu, Victor. Je n'ose quitter mon crayon, je n'ose te donner une lettre si horrible. Adieu, jamais, non jamais, je ne pourrai t'oublier et toujours je t'aimerai. Combien je t'aime !

« Adèle Foucher. »

Vivre méprisée ou mourir ! Ah ! ces amoureux ont des idées et des projets sinistres ! Adèle a perdu un peu la tête. C'est qu'aussi certaines mères emploient à l'égard de leur fille les procédés d'intimidation qui réussissent à l'égard des enfants. Nous sommes, il est vrai, en 1820. Il y a eu quelques changements depuis cette époque. Victor tient à la rassurer :

« Comment oses-tu dire que je pourrai jamais t'oublier ! Me mépriserais-tu, par hasard ? Dis-moi encore quelles sont les mauvaises langues? Je suis furieux ! Tu ne sais pas assez combien tu vaux mieux *sous tous les rapports* que tout ce qui t'entoure, sans excepter ces prétendues amies, qui feraient croire aux anges mêmes qu'ils sont des diables. »

Victor sent bien que la partie est rude à jouer, qu'il doit, par son attitude, épargner à Adèle les semonces de la mère, éviter de trop lui parler et de la regarder trop tendrement, et, d'autre part, il craint que cette indifférence feinte ou plus compassée ne soit mal interprétée par sa fiancée ; il souffre, et Adèle le remarque lorsqu'elle lui écrit, le 17 avril :

« Tu es gêné, embarrassé, tu n'oses pas te montrer tel envers moi. Tout cela te rend malheureux et j'en suis la cause. »

Et Victor répond, le 18 :

« Tu as raison. Je suis gêné parce que je voudrais toujours être seul avec toi et que je suis tourmenté des regards scrutateurs des autres... Je suis vu avec déplaisir de tes parents, et, certes, ils ont bien à se plaindre de moi. Je reconnais mes torts, ou, plutôt, mon tort, car je n'en ai qu'un, celui de t'avoir aimée. Tu sens que je ne peux continuer mes visites dans une maison où je suis mal vu... »

Puis il lui jure de n'avoir d'autre femme qu'elle.

Victor, convaincu d'avoir, par son amour, jeté le trouble dans une famille, préparait ce qu'on appelle au théâtre une fausse sortie; peut-être aussi pensait-il qu'il fallait laisser momentanément passer la bourrasque.

Nous avons, en effet, les préliminaires de l'orage. Mme Foucher, sans doute aigrie par une jalousie croissante, était devenue plus grondeuse, plus autoritaire, plus intolérante.

Adèle écrivait à Victor, en parlant de sa mère :

« Elle me déclara qu'elle était très mécontente de ma préférence exclusive pour toi et qu'elle se verrait forcée de prendre un parti quelconque. Elle ne m'a nullement parlé de toi, mais de moi seule, en disant que tout était de ma faute. Cette vérité m'a fermé la bouche. D'ailleurs, le respect que j'ai pour ma mère, que j'aime, m'a empêchée de lui répondre un mot. »

Les nuages s'amoncelaient. Adèle comprenait au fond que l'orage ne tarderait pas à éclater. Peut-être le souhaitait-elle. Car la vie, pour elle, devenait difficile.

M. et Mme Foucher avaient des conversations secrètes; et, s'alarmant d'une situation qui, en se prolongeant, menaçait de devenir équivoque et dangereuse, ils pensèrent qu'ils devaient avoir un entretien avec Mme Hugo; car de deux choses l'une : ou Mme Hugo ignorait ce qui se passait, et alors il convenait de l'éclairer; ou elle savait tout, et alors il fallait se concerter avec elle sur le parti à prendre.

Le général Hugo, étant à Blois, avait laissé à sa femme toute autorité sur ses fils.

M. et Mme Foucher se rendirent donc chez Mme Hugo, le 26 avril 1820, juste un an après le premier aveu. Cette démarche leur coûta, à cause de son caractère insolite; mais, en raison de l'amitié qui les unissait à Mme Hugo et surtout dans l'intérêt de leur fille, ils s'affranchirent de toute susceptibilité.

Mme Hugo, qui avait le plus grand plaisir à voir Mme Foucher, l'accueillit les bras ouverts: et, après les banalités d'usage, M. Foucher dut exposer l'objet de la visite, déclarer très nettement que Victor et Adèle n'étaient pas indifférents l'un à l'autre et qu'une intervention commune des parents devenait nécessaire, en raison des commentaires de leur entourage. Mme Hugo, à cette nouvelle, éprouva un sursaut. Non seulement elle n'avait rien soupçonné, mais elle manifesta une surprise dénuée de cordialité. Victor, amoureux! Allons donc! Quelle folie! Quelle erreur! C'est un enfant! Et par une de ces contradictions familières aux mères, contradiction que leur amour justifie, Mme Hugo, qui considérait son fils comme une manière de personnage, comme un homme vis-à-vis du monde, ne voyait en lui qu'un enfant; ces deux êtres lui apparaissaient comme deux bambins, comme un frère et une sœur. Comment auraient-ils pu songer à fonder une famille! Si encore Mme Hugo s'était tenue sur ce terrain, on aurait pu éviter les froissements; mais, par une nouvelle contradiction, elle escamotait tout à coup le bambin et elle se redressait toute fière de la jeune célébrité de Victor, qui autorisait, selon elle, les plus légitimes prétentions. Il n'avait pas de fortune, soit; mais il avait du talent, et Adèle était dans une situation modeste; il pouvait donc aspirer à de hautes destinées. Mme Hugo avait même laissé échapper des paroles peu flatteuses pour Adèle qui lui semblait une petite bourgeoise assez effacée; et un peu sèche elle conclut :

— Proche ou lointain, un tel mariage est impossible, et, moi vivante, il ne se fera pas.

Cet ultimatum un peu rude froissa fort légitimement les Foucher. M. Foucher répliqua, sur un ton solennel, qu'il avait à sauvegarder la réputation de sa fille, que Victor risquait de la compromettre par ses assiduités. Mme Hugo reconnut la justesse de ces observations. On se sépara. C'était la rupture des relations.

Mme Hugo eut aussitôt un entretien avec son fils. Nous le connaissons par une lettre que Victor adressa à Adèle le 26 avril 1821, un an après l'entrevue :

« Tu ne sais pas, Adèle, et c'est un aveu que je ne puis faire qu'à toi, tu ne sais pas que le jour où il fut décidé que je ne te verrais plus, j'ai pleuré ! Oui, pleuré véritablement, comme je n'avais point pleuré depuis dix ans, comme je ne pleurerai sans doute plus. Je supportai une discussion pénible, j'entendis même l'arrêt de notre séparation avec un visage d'airain ; puis, quand tes parents furent partis, ma mère me vit pâle et muet, elle devint plus tendre que jamais, elle essaya de me consoler ; alors je m'enfuis, et, quand je fus seul, je pleurai amèrement et longtemps. »

Mme Hugo, désireuse de le consoler, avivait encore la plaie, en montrant les impossibilités d'un pareil mariage et en invoquant la raison contre le sentiment, plus fort que la raison ; l'amour de Victor devait devenir d'autant plus ardent qu'il avait plus de difficultés à vaincre.

Mais qu'avait-on dit à Adèle ? M. et Mme Foucher,

profondément blessés, ont dû avertir leur fille que Mme Hugo avait de grandes prétentions pour Victor, appelé à devenir un homme célèbre, que, d'autre part, les deux familles, n'ayant aucune fortune, ne pourraient subvenir aux besoins d'un ménage encore trop jeune et trop mal outillé pour se défendre dans la vie. M. et Mme Foucher, pour ménager la sensibilité d'Adèle, ne lui ont certes pas, dans une excellente intention, dit toute la vérité. Ils lui ont laissé entendre que Victor pourrait revenir chez eux, mais plus rarement, plus discrètement. Ils ont fait, certainement, ce pieux mensonge pour ne pas désespérer leur fille. Ce qui autorisera, plus tard, Adèle à gronder Victor, à lui reprocher son absence prolongée.

Victor n'avait pas reparu chez les Foucher. Il ne le pouvait pas, après la rupture.

On suppose aisément les angoisses des deux amoureux. Victor, mieux fixé sur les résultats de l'entrevue, était résolu à ne pas désarmer. Il avait juré à sa fiancée qu'il lui appartiendrait. Il poursuivra sans défaillance son but. Adèle aussi lui avait dit qu'elle n'épouserait que lui. Mais n'essaierait-on pas de l'étourdir avec des sorties et des bals dont toute jeune fille est friande? C'était là l'espérance des Foucher, disposés, suivant la tradition, à qualifier de passionnette sans conséquence un premier penchant et à considérer qu'un cœur de dix-sept ans est, parfois, dupe d'impressions violentes et passagères que le temps et la distraction effacent.

Les Foucher pouvaient s'étourdir avec ces illusions, tout au moins pour leur fille ; mais ils ne connaissaient pas Victor ; ce qui leur permettait de supposer que ce jeune homme, désireux d'arriver, ambitieux, se consolerait avec sa poésie et oublierait. Ils étaient loin de soupçonner, chez cet enfant un peu gauche, la profondeur d'une passion dont il ne laissait voir que l'écorce à ceux qui l'épiaient. Victor avait eu un mouve-

ment de désespoir, après l'entrevue. Il avait, ensuite, caché soigneusement sa souffrance.

Qu'allait-il devenir, livré à lui seul, sans pouvoir épancher son chagrin dans le cœur d'une mère ou d'un père? Il avait son travail, mais il ne peut travailler qu'à la condition de parler d'elle, et dans ses vers *Regret*, il ouvre son cœur :

Oui, le bonheur bien vite a passé dans ma vie !
On le suit; dans ses bras on se livre au sommeil,
Puis, comme cette vierge aux champs crétois ravie,
On se voit seul à son réveil.

. . . .

Chacun de vous peut-être, en son cœur solitaire,
Sous des ris passagers étouffe un long regret;
Hélas ! nous souffrons tous ensemble sur la terre,
Et nous souffrons tous en secret !

. . . .

Hélas ! il m'a donc fui sans me laisser de trace,
Mais pour le retenir j'ai fait ce que j'ai pu,
Ce temps où le bonheur brille, et soudain s'efface,
Comme un sourire interrompu !

Victor ne pensait donc qu'à Adèle; il ne vivait que pour elle. Son travail va être, désormais, son arme de combat pour conquérir la fiancée. Il avait songé, tout d'abord, à écrire un roman, *Han d'Islande*, où il se mettrait en scène avec Adèle. Mais il fallait du temps pour faire ce livre.

Heureusement, il avait fondé, en décembre 1819, une revue bi mensuelle, *Le Conservateur littéraire*. Ah ! l'excellent moyen pour correspondre avec Adèle ! mais lirait-elle cette revue que ses parents recevaient, et qu'on ne lui laisserait peut-être pas entre les mains? C'était déjà un petit soulagement de se convaincre qu'elle la lirait, et c'était un moyen d'apporter un peu

d'apaisement à son cœur. Il avait découvert, dans une chronique du XVe siècle, l'histoire de Raymond d'Ascoli, jeune poète, disciple de Pétrarque ; il voit là plus d'une analogie avec ses propres malheurs; il use de ce moyen détourné pour envoyer à son Adèle une *lettre ouverte :*

Bientôt.... lis sans retard, lis, ô vierge adorée,
Ce que trace ma main par mes pleurs égarée.

. . . .

Hier... — te souvient-il, fille douce et modeste,
De cet hier déjà si loin de moi ? —

. . . .

Je souriais ; l'amour veillait seul avec nous :
Et toi, dans ta gaîté naïve,
Tu m'appelais ton jeune époux.

La conclusion est funèbre ; la tombe est désormais sa retraite.

Dans cette élégie parue en juillet 1820, il maudissait à l'avance le jeune homme qui serait destiné à Adèle et qui pourrait la conduire à l'autel. S'il disait qu'elle était désormais perdue pour lui, il ne voulait pas le croire. Il avait une mère si tendre qu'il espérait peut-être la fléchir, et il pensait prendre un ascendant d'autant plus fort sur elle qu'il flatterait l'orgueil maternel en grandissant sa notoriété.

Le 16 juillet, il se rendait au bal de Sceaux après avoir refusé, tout d'abord, d'y aller. Il y rencontra Adèle ; il la vit danser avec des jeunes gens. Ce n'était pas bien criminel ; mais son âme était en deuil, et elle dansait ! Et puis, enfin, lui, qui l'aimait, il n'avait pas le droit de lui parler, et eux, des étrangers, des indifférents, ils la tenaient, ils la pressaient dans leurs bras, ils la courtisaient. Ah ! cette danse, elle ne se présen-

tait pas à lui dans sa banalité coutumière, mais dans une sorte de prise de possession de l'objet qui lui appartenait. C'est alors que le désir violent de la ressaisir, de renouer les relations, s'empara de lui. Mais que faire? Adoucir sa mère, la ramener à d'autres idées en criant sa douleur? Peut-être. Le cœur des mères a des faiblesses; il peut être surpris. Oui, il réussirait Et le voilà plus rassuré, plus confiant; mais il réfléchit. Sa mère n'était pas seule en cause. *On* lui en voulait pour son refus hautain! Il fallait fléchir le terrible chef de bureau au ministère de la Guerre, M. Foucher. C'était une place plus difficile à prendre. Le souvenir de l'entrevue avec Mme Hugo avait dû laisser des traces fâcheuses et durables. Cinq mois, il est vrai, s'étaient écoulés. On avait eu le temps de s'apaiser. Mais comment revoir M. Foucher? Quel prétexte inventer? Irait-il chez lui? Lui écrirait-il? Comment serait-il accueilli? Et puis, comment justifierait-il cette démarche? L'ingéniosité de Victor était en défaut; il s'épuisait en des combinaisons plus chimériques les unes que les autres. Il ne savait à quel saint se vouer, quand le hasard le servit.

M. Foucher s'était avisé de publier un petit volume : *Le Manuel du Recrutement*, qui n'avait, d'ailleurs, aucune parenté avec la littérature.

Victor n'avait aucune compétence pour le discuter, encore moins pour le juger. Il se borna donc à le louer dans *Le Conservateur littéraire*. Ce qui devait être pour M. Foucher la meilleure manière de le juger. Il ne s'attendait pas, lui, chef de bureau, écrivant un livre technique, à recevoir une hospitalité si bienveillante... dans une revue littéraire. Il était un peu embarrassé, mais flatté. Il flairait une avance; mais lui, toujours correct, ne pouvait guère opposer le silence à une politesse. Il ne souffla pas mot, cependant, sentant bien la petite humiliation qu'il infligeait

à son habituelle courtoisie. Victor se disait, de son côté, que, même en l'absence de toute réponse, il avait construit les premiers travaux d'approche.

La naissance du duc de Bordeaux lui inspira une ode qui parut dans *Le Conservateur* et qu'il publia, ensuite, en plaquette. M. Foucher reçut la plaquette. Second travail d'approche. Cette fois, le mutisme du chef de bureau aurait été inconvenant, ses sentiments royalistes ayant été agréablement caressés. Et, alors, le 13 octobre, il écrit. Non pas à Victor, mais à Mme Hugo, la priant de remercier Victor de son article et de son ode, tout comme il aurait transmis à ses supérieurs administratifs un rapport destiné à être communiqué à un subordonné ; et il ajoutait :

« J'aurai à entretenir ces messieurs de certaines œuvres qui seraient une abondante pâture pour la critique ; je me propose de les voir et de vous renouveler, madame, les assurances de notre respectueux et sincère attachement. »

« Ces messieurs », remarquez la formule. Victor rédigeait *Le Conservateur* avec son frère Eugène et quelques amis ; M. Foucher voulait « les voir », « les entretenir de certaines œuvres ». Or, *Le Conservateur*, c'était Victor, c'était lui que M. Foucher visait sous le couvert de la collectivité. Ce n'était pas encore la reprise des relations. C'était un acheminement. L'interdit était levé. Victor avait habilement manœuvré. Il avait franchi une première étape. Motif de joie. Il pourrait donc voir Adèle. Mais où, comment, à quelle occasion ? Car, en admettant qu'il reçût la confidence de M. Foucher sur ses idées concernant la critique des œuvres, il n'avait guère l'assurance de rencontrer sa fiancée. Alors, il échafaudait des projets, bâtissait des

plans, faisait des enquêtes, se renseignait sur la vie d'Adèle, ses habitudes, ses courses ; et la plus sûre manière pour lui de se renseigner, c'était de faire le guet, sans se laisser voir, lorsqu'elle sortait de chez elle, de la suivre de loin, et de se rendre un compte exact de ses itinéraires. Que de stations, que de courses, et surtout quelle ruse de policier pour ne pas trahir sa présence et pour ne pas ruiner, par une imprudence, toutes ces laborieuses combinaisons ! Mais, enfin, cet ingénieux plan de bataille si consciencieusement dressé lui apportait ce puissant réconfort : la patience ; cette patience qu'il avait si fort préconisée au début des fiançailles.

Et Adèle ? Que devenait-elle ? Que pensait-elle ? Elle avait certainement connu l'article sur *Le Manuel du Recrutement*. En famille, M. le chef de bureau, dont la petite vanité aurait mal supporté la discrétion, avait dû montrer sa satisfaction d'avoir été jugé avec une si haute impartialité. Elle avait appris, évidemment, que son père avait écrit, et si Victor l'aimait encore, comme elle ne pouvait guère en douter, à en juger par son habileté, elle devait s'attendre à ce qu'il trouvât un moyen de la revoir, grâce à sa dextérité et à sa hardiesse d'amoureux.

Donc, un jour, au mois de février 1821, alors qu'elle allait prendre une leçon de dessin chez une amie, Mlle Duvidal, qui devint plus tard la femme d'Abel Hugo, frère aîné de Victor, elle aperçut Victor. La rue appartient à tout le monde. On se rencontre. Quoi de plus simple ! Pour Adèle, c'était l'heureux hasard ; pour Victor, c'était le résultat d'un plan depuis longtemps combiné. On se voit, on s'aborde et avec quelle joie ! On ne s'inquiète pas si on sera reconnu. On a des paroles décisives à échanger, oh ! bien rapides :

— Je t'aime, je suis désespéré de ne pas te voir, je ne serai jamais qu'à toi. Ecris-moi. Permets-moi de te

parler quand je te rencontrerai, ou, plus simplement, voyons-nous quand tu iras à ton cours, puisque je ne peux pas venir chez toi.

Adèle, doucement émue, sensible à cette fidélité obstinée, a répondu par les mêmes mots, a accepté ce que Victor lui demandait. On se parlera dans la rue, on échangera des lettres et puis après on verra ; quelque incident amènera peut-être la reprise officielle des relations. La correspondance recommence. Ah ! on a beaucoup de choses à se confier quand on ne s'est pas vu, quand on ne s'est pas écrit depuis près d'un an, et la première curiosité de Victor, c'est de savoir d'Adèle quel est l'emploi de son temps. Elle le satisfait par cette lettre du commencement de mars :

Commencement de mars 1821.

« Tu me demandes le compte de mes actions. Je ne saurais, en vérité, te les dire ; tous les jours de ma vie se ressemblent tellement que te dire l'emploi que je fais de ma journée, ce sera te dire comment j'ai passé un mois. Je vais tous les jours tu sais où, et le reste du temps je travaille ou je vais me promener un peu avec papa ou maman ; ensuite, viennent les exercices du Carême : voilà comment j'ai passé mon temps. Pour mes pensées c'est une autre affaire, je puis dire que je ne passe pas un moment sans m'occuper de toi, je fais tout machinalement, je pense constamment à toi. C'est vraiment très mal, mais je ne puis faire autrement. Je t'avouerai que j'ai toujours du scrupule à tromper maman ; mais, quand je pense que tu es mon mari, je ne m'en veux pas.

« Dis-moi un peu, mon cher Victor, quand et comment finiront tous ces tourments. Je ne veux pas te reprocher une chose qui est la cause de tout cela : c'est que c'est toi qui as refusé de venir chez nous il y a de cela un an, t'en souvient-il ? J'espère que, maintenant, tu n'en es pas la cause ; j'ose te rappeler que tu dois en conscience tâcher de venir nous voir, car, Victor, bientôt je n'irai plus chez Mlle Duvidal et aucun moyen ne te sera possible ainsi qu'à moi pour recevoir de nos nouvelles. Victor, mon ami, je t'en prie, fais finir tout cela, mets-toi à ma place ; enfin, si tu ne le peux pas, si tu ne me vois plus, ne m'oublie pas, pense toujours à ton Adèle, songe qu'elle s'occupe continuellement de toi, que je supporterai tout, hors ton mépris. Certes, j'aurais dû t'aimer sans te le dire et agir avec toi comme si tu m'étais indifférent ; mais je t'aimais trop pour cela et je t'aime trop encore pour faire ce que je devrais ; si tu lisais dans mon âme, tu verrais que tout mon crime est de t'aimer et que je pense tout aussi bien qu'une autre. Je crains par-dessus tout de te faire de la peine. Je ne sais quand je t'écrirai ; cependant, d'aujourd'hui en quinze, je pense que ce sera possible, si les choses ne changent pas. Je peux ne pas pouvoir t'écrire, mais toujours je t'aimerai par-dessus tout, car je suis ta femme. Je ne sais si tu pourras lire, car j'écris sans y voir et sur mes genoux.

« ADÈLE FOUCHER. »

Adèle écrivait, ayant, suivant sa coutume, un bout de papier sur les genoux, sans y voir, sans trop savoir comment elle s'exprimait, avec cette inquiétude d'être surprise, la conscience troublée, et cette conviction qu'elle se conduisait mal en acceptant en cachette de pareils rendez-vous. C'est ce qu'elle appelait ses gros tourments, en dépit de son bonheur.

Victor lui sera-t-il au moins reconnaissant de cet effort, prendra-t-il en pitié ces épreuves ? Oui et non, car il lui en veut un peu. Ne l'accuse-t-elle pas d'avoir refusé de venir chez elle, il y a un an ? Le grief n'était pas juste : il était fondé sur son ignorance des incidents de la rupture, et Adèle devait l'invoquer avec d'autant plus de force que ces rencontres répétées dans la rue l'exposaient à de fâcheux commérages. Victor avait un sentiment trop vif de la délicatesse et aussi de sa dignité pour ne pas même essayer de rentrer dans une maison que le refus catégorique de sa mère lui avait fermée.

Victor se plaint de ne la voir que quelques instants et ajoute :

« Je veux croire que, si tu cherches tant à abréger les moments que nous passons ensemble, c'est que tu crains d'être vue avec ton mari... Tu me dis que c'est moi qui ai refusé d'aller chez toi, il y a un an. J'ai toujours regretté, Adèle, que tu n'aies pas assisté à ce prétendu refus, tu aurais jugé toi-même s'il était possible à un homme d'agir autrement que je ne l'ai fait. »

Et, s'il préfère les entretiens aux lettres, c'est que les réponses à ses questions sont trop tardives, ou, même, parfois omises :

« Tu me dis que tu crois au moins que, si je ne cherche pas à revenir à présent chez toi, c'est que je ne le puis plus. Adèle, ma chère Adèle, si tu crois que je le puisse, indique-moi un moyen quelconque d'y parvenir, et, s'il est honorablement possible, je serai trop content de l'essayer. Je serai si heureux de te revoir avec l'assentiment de tes parents !...

« Le grand obstacle est l'éloignement de nos familles. »

Mais le moyen de revenir sans s'exposer à subir quelque humiliation ? Ils ne le possédaient ni l'un ni l'autre ; d'où la pénible nécessité « d'attendre ». C'est bien là ce qui les désespère.

Et, relevant le mot « mépris » trop souvent répété dans les conversations et les lettres d'Adèle, Victor s'emporte, il proteste avec une indignation justifiée, car c'était la plus loyale, la plus adorable, la plus naïve des jeunes filles. Mais la faute de causer avec un jeune homme dans la rue, fût-il son fiancé, dût-il devenir son mari, s'aggravait encore pour elle, au moment où elle suivait les offices du Carême. La susceptibilité farouche de sa conscience l'amenait à avouer ce gros péché à son confesseur, — l'innocence des entretiens n'atténuant pas le caractère illicite de ces rendez-vous, — et, tout en rassurant Victor sur son amour, elle lui transmettait bien doucement ses craintes :

14 mars.

« Je t'écris à la hâte ce mot pour te tranquilliser, pour te dire que je t'aime toujours, pour t'en-

gager à compter constamment sur moi. En écrivant, je trompe maman : cette idée m'est insupportable, tu vois à quel point tu as de l'ascendant sur moi. Tu es toujours mon ami, mon mari ; tout ce que je puis te dire, c'est d'avoir de la patience, d'être soumis aux volontés de ta mère, de tâcher de l'amener doucement, de travailler avec courage, étant sûr que je prendrai toujours le plus grand intérêt à tes succès ; et surtout de ne pas m'oublier ; tu trouveras toujours en moi une véritable amie.

« Va, je suis toujours ton Adèle, toujours la même, je n'en aimerai jamais d'autre que toi, et tu es tout pour moi. Sois surtout très discret, car je suis très surveillée ; je serais si heureuse s'il t'était possible de revenir chez nous, toutefois avec l'autorisation de ta maman.

« Je travaille de mon côté beaucoup, je tâche d'avoir du talent, je voudrais être digne de toi. Adieu, j'ai peur d'être surprise. Adieu, Victor. »

Adèle travaillait son dessin. C'est qu'elle désirait, de son côté, acquérir une manière de célébrité.

Victor répond, le 16 mars, pour apaiser les scrupules d'Adèle :

« En nous écrivant, nous usons d'un droit, nous obéissons à un devoir. »

C'est fort bien ; il n'en est pas moins vrai qu'Adèle n'est pas si sûre de son droit puisqu'elle redoute la

surveillance, de plus en plus étroite, de sa mère. Victor peut en parler à son aise, il est indépendant, il est seul, il peut écrire librement, et il s'accommode fort bien des rencontres de la rue. Mais ce braconnage amoureux ne provoquerait-il pas, s'il était découvert, la colère de l'autorité..., représentée par le rigide Foucher? Adèle n'en doute pas et pose, cette fois, un ultimatum; elle se servira d'expressions qui provoqueront un violent orage. Elle a de la volonté, de la décision, cette jeune fille de dix-huit ans que des critiques, mal informés et sceptiques, nous représentent volontiers comme indifférente, molle, insouciante :

« Je t'écris à la hâte ce mot pour te prouver l'impossibilité de continuer à t'écrire. Crois-tu, mon cher Victor, que, si cela se pouvait, je ne serais pas la première à être heureuse? Mais il est impossible que cela ne parvienne pas à se découvrir, dans un quartier qui est le nôtre, où nous connaissons du monde, il est impossible qu'on ne me rencontre pas te parlant, d'autant plus qu'on sait que tu ne viens plus chez nous, et alors que deviendrais-je? Tu n'entendrais plus parler de moi. Tu as éludé à merveille la demande que je te faisais de venir chez nous. Mon cher Victor, toi que j'aime par-dessus tout, reviens chez nous, j'aurais tant de plaisir à te voir autorisé par maman. Au moins réponds-moi seulement une fois, et dis-moi pourquoi cela ne se peut pas. J'entends venir. Adieu. »

Victor répond, le 19 mars; il est piqué au vif, il se rebiffe :

« J'ai éludé à merveille, selon toi, la demande que tu me faisais. Sais-tu qu'*éluder* veut dire *tromper*, et conçois-tu tout ce qu'il y a de mépris dans cette phrase ? Moi, te tromper, Adèle !... »

Et Victor, profondément blessé, déclare qu'il ne lui parlera plus, qu'il ne lui écrira plus.

Eh ! non, Adèle n'avait pas de si noires pensées ; elle s'emparait du mot qui lui venait à l'esprit. Elle disait *éluder* comme elle aurait dit *omettre* ou passer sous silence. Victor avait une susceptibilité grammaticale un peu excessive. Il prenait le mot dans le sens adopté par Molière dans l'*Etourdi*. Il aurait pu ouvrir un dictionnaire et lire : « Eluder. — Eviter en échappant comme par une sorte de jeu. » Ce qui est moins dramatique que *tromper*. Mais le mot *éluder* mit le feu aux poudres.

Adèle riposte sur un ton un peu trop tragique. On disposait de mots outrés et d'expressions violentes dans ce temps-là. C'est, d'ailleurs, le langage de l'amour dans tous les temps, avec toutes ses exagérations, toutes ses exaspérations, tous ses dérèglements d'imagination :

« J'admire, mon cher Victor, ta lettre aimable. Ce n'est pas assez de tous mes chagrins, ce n'est pas assez d'être constamment tourmentée, et c'est au moment où je te donne la plus grande preuve de ma tendresse que tu me dis des choses vraiment injurieuses. Je te promets que j'ai pleuré toute la journée ; je voudrais, je l'avoue, que tu ne m'aimasses plus du tout : j'aurais au moins une raison pour me laisser mourir de chagrin. Quelle

consolation ai-je ? Je veux absolument que maman me rencontre te parlant, elle me mettra dans un couvent, je serai heureuse tout à fait. Ne prends pas cela pour de la raillerie. Je parle franchement. Jamais, peut-être, je n'ai eu tant de peine.

« Comment, moi qui t'aime peut-être plus que maman, — quand je dis peut-être, je ne sais ce que je dis, il faut te dire plus que tout ce qui existe, — qui ne pense qu'à toi, tu me dis des choses aussi dures. Qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ? Trompant maman, méprisée de toi, il faut certainement tomber dans le désespoir. Si tu savais combien tu m'as coûté de larmes, de chagrins, de nuits blanches, vraiment tu me plaindrais. Cette lettre se ressent d'un peu de folie. Tu vas croire que j'ai perdu la tête : c'est un peu vrai. Je n'ose vous réitérer, ou, du moins, vous demander quelque chose : j'ai peur que vous n'interprétiez tout ce que je vous dis de travers ; vous me répondrez si cela vous plaît, je ne veux plus être raisonnable. Il faut s'étourdir et tomber dans un précipice. Peut-être me trompez-vous, vous moquez-vous de moi ? Il est malheureux que j'aie trouvé le temps de vous écrire dans un moment où j'ai si peu la tête à moi, car j'avoue que j'ai reçu votre lettre comme un congé honnête, et cela est bien capable de me rendre folle. »

« J'avais écrit cette lettre au moment où je venais de lire la tienne, je l'ai relue une heure après, je ne voulais pas te la donner, mais j'ai

voulu te faire voir mon imagination montée ; tu ne sais pas, mon cher Victor, à quel point une femme peut aimer et combien une lettre comme la tienne fait mal. Ainsi ne ris pas de cette folie ; quand je t'avais demandé pourquoi tu ne pouvais pas venir à la maison, je n'avais nullement l'intention de te faire la moindre peine. Mon cher ami, si ne pas t'écrire t'afflige, j'aime mieux courir les risques d'être vue que de te faire seulement le moindre chagrin. Tout cela deviendra ce que ça pourra. Adieu, mon cher Victor, si tu as un peu de confiance en moi, tu me diras pourquoi tu ne peux pas venir chez nous, car, vraiment, je n'en sais rien.

« Adieu ; pardonne-moi un papier aussi sale et une écriture aussi illisible. »

La persévérance d'Adèle à vouloir ramener Victor chez elle pour supprimer les rencontres dans la rue était inspirée par le bon sens. Comment ! Victor avait réussi à opérer un rapprochement bâtard, et avec quelle peine et avec quelle adresse ! et tout ce bel échafaudage risquait d'être renversé ! Car si ces rencontres avaient été dénoncées aux Foucher, la rupture aurait été définitive et irrévocable. Victor le sentait bien. La dernière lettre d'Adèle l'avait fait réfléchir ; et, tout en voulant tenir sa promesse de ne plus la voir et de ne plus lui écrire, deux jours après il lui remettait cette lettre datée du 21 mars :

« Si, par impossible, tu avais encore quelque chose à me faire savoir, comme tu n'auras plus

l'occasion de me parler, tu pourras m'écrire par la poste à cette adresse :

A Monsieur Victor Hugo
de l'Académie des Jeux Floraux,
Poste restante,
Au bureau général, Rue Jean-Jacques Rousseau, à Paris.

« Ce vain titre m'aura servi au moins une fois ; grâce à lui, tu seras sûre que ta lettre ne tombera qu'entre mes mains. Je passerai pendant huit jours, du 22 au 30 mars, une fois dans la journée, à la poste. Si dans cet intervalle on ne me remet pas une lettre de toi, c'est qu'alors tu n'auras plus eu rien à me dire. »

Adèle n'avait pas attendu vingt-quatre heures. Nous n'avons pas cette lettre. Mais, d'abord, il est certain qu'elle lui donnait rendez-vous dans la rue. Ce qui permit à Victor de lui glisser sa réponse du 23 mars, qui nous éclaire sur le contenu de la lettre d'Adèle :

« Un mot de toi, Adèle, a encore changé toutes mes résolutions. Oublie ma dernière lettre comme j'oublie ce que la tienne contenait de douloureux pour moi. N'est-il pas vrai que tu ne me condamnes pas à ne plus te revoir? Oui, je te reverrai puisque tu veux bien, mon Adèle bien-aimée, persister à m'écrire encore.

« J'espère même trouver quelque moyen de concilier ce que tu dois à ton mari et ce que tu dois aux bienséances que tu te fais. »

Cette dernière phrase prouvait que la fermeté d'Adèle avait contraint Victor à ne plus « éluder » la question de la reprise des relations avec sa famille, car Victor, dans sa lettre du dimanche 25 mars, dit :

« Je ne dois pas abuser de ta générosité ; tu t'exposes, m'as-tu dit, à être rencontrée avec moi ; tu crains les yeux de toutes les commères du quartier ; et je voudrais trouver un moyen d'accorder toutes ces misérables convenances avec le bonheur de te voir, auquel je ne puis renoncer. Prononce toi-même. »

Alors, Victor propose de se voir une fois toutes les semaines, tous les quinze jours, tous les mois même. Il souffrira, mais il obéira.

« Quant à revenir chez toi, je n'en vois pas de moyen possible, à présent du moins. Ma famille est ambitieuse pour moi comme je suis ambitieux pour toi. »

Enfin, Victor met le doigt sur la plaie. Il n'ose pas revenir chez les Foucher, parce qu'il n'aurait pas l'autorisation de sa mère. Il fallait donc contracter un nouveau bail de patience ; et, comme Victor ne pouvait se passer de voir Adèle, il se postait dans quelque coin de rue, il la guettait, il pouvait au moins l'apercevoir sans lui parler ; le dimanche, il allait à l'église Saint-Sulpice et là, il la contemplait tout à son aise. Il attendait fiévreusement la décision d'Adèle en réponse à sa lettre du 25 mars. La voici :

« J'ai réfléchi sur ta lettre et je crois que le plus

prudent est de ne nous voir que tous les mois ; je conçois que c'est énorme, mais il vaut mieux cela que de ne pas nous voir du tout. Je t'écrirai chaque fois ; ainsi, ce sera le 28 d'avril. Il faut tout mon courage pour prononcer un espace aussi considérable de temps. C'est d'autant plus nécessaire que Mlle Duvidal sort tous les jours à la même heure. Si, par hasard, je n'allais plus à ma leçon, je te le ferais savoir par l'adresse que tu m'as indiquée. Il faut, pour cela, qu'elle soit bien sûre, j'ai trop de confiance en toi pour que tu en abuses. Je t'envoie une mèche des cheveux de ta femme, croyant que cela te fera un peu plaisir.

« Adieu, mon cher Victor, toi que j'aime tant, pense un peu à moi, aie du courage, sois discret et compte toujours sur ma tendresse.

« Adèle Foucher. »

C'était la suspension des entrevues dans la rue, l'interruption provisoire de la correspondance. Qu'attendaient-ils, qu'espéraient-ils, l'un et l'autre ? Sur quoi comptaient-ils ? Sur le temps ? Sur le hasard ? Sur les événements ?

Victor ne se résigne guère à une aussi dure condition, le délai d'un mois lui semble bien long. Cependant, il s'incline ; et, le 29 mars, il lui demande de pouvoir la remercier plus tôt, une seule fois, du « don charmant » qu'elle lui a fait, — une boucle de cheveux, — et il suppose que, le 28 avril, le délai sera réduit à quinze jours.

Adèle maintient fermement sa résolution. Mais Victor

ne peut vivre loin d'elle. Qu'on lise ses lettres du 26 et du 27 avril[1]; car, ne pouvant lui parler, il lui écrivait des lettres qu'il gardait et qu'il devait lui remettre quand il la verrait. Cependant, il viole la consigne, il la voit deux fois à l'église Saint-Sulpice, seule, lui demande de lui parler, elle refuse. Mais nous voici à la date du 26 avril, l'anniversaire du premier aveu, qui réveille tous les chers souvenirs, qui avive toutes les folies de son amour; il passe sa journée à la guetter, et il écrit :

« Je t'ai vue ce matin et ce soir; il fallait bien que je te visse pour qu'un tel anniversaire ne passât pas sans quelque joie. Ce matin, je n'ai pas osé te parler, tu m'as tout défendu avant le 28; je respecte ton ordre, mais il m'a bien affligé. Adieu pour ce soir, mon Adèle, la nuit est avancée, tu dors et tu ne songes pas à une boucle de tes cheveux que, chaque soir, avant de s'endormir, ton mari presse religieusement sur ses lèvres. »

Le lendemain 27, dans cette lettre qu'il devra lui remettre, il exprime une joie délirante parce qu'il la rencontrera « dans quelques heures ». Il ne devait pas la revoir.

Mme Hugo, déjà souffrante, tomba gravement malade. Il ne put la quitter. Il resta là, anxieux, auprès de la mère qu'il adorait, n'ayant même pas la consolation de pouvoir confier à Adèle ses angoisses, n'ayant pas le droit d'avoir près de lui celle qui lui servirait d'appui et de soutien. Il voulait tout au moins en ressusciter l'image à ses yeux. La maladie de Mme Hugo traversait

1. *Lettres à la Fiancée.*

des phases diverses, provoquant alternativement la crainte et l'espérance. Alors, Victor, autant pour rassurer sa mère que pour occuper son esprit, se mit à travailler auprès d'elle à un roman qui lui permettait de mettre en scène sa fiancée. Il l'a expliqué plus tard dans une lettre à Adèle[1] :

« Le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient et que notre vers français ne reçoit pas me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse ; je ne t'avais plus. Je n'osais en confier le secret à aucune créature vivante ; je choisis un confident muet, le papier. Je savais, de plus, que cet ouvrage pourrait me rapporter quelque chose ; mais cette considération n'était que secondaire quand j'entrepris mon livre[2].

« Je cherchais à déposer quelque part les agitations tumultueuses de mon cœur neuf et brûlant, l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances. Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, une jeune fille telle que mon enfance l'avait rêvée, telle que mon adolescence l'avait rencontrée, pure, fière, angélique ; c'est toi, mon Adèle bien-aimée, que je voulais peindre, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue et qui n'apparaissait plus à ma

1. *Lettres à la Fiancée du samedi* (février 1822).
2. *Han d'Islande*.

vue que dans un avenir bien lointain. Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être. »

Victor s'était consacré à ce travail lorsqu'il perdit sa mère, le 27 juin. Il était seul, désormais. Son père habitait Blois.

Durant toute la maladie de Mme Hugo, les Foucher n'avaient pas donné signe de vie. Que devenait Adèle ? Il l'ignorait, il voulait le savoir ; alors, affolé de douleur et d'une douleur que l'isolement exaspérait encore, le soir même de l'enterrement de sa mère, le 29 juin, il alla instinctivement vers la demeure des Foucher. Toutes les fenêtres étaient illuminées. Il ne comprit pas, et, comme égaré, sous l'influence d'une sorte d'hallucination, de somnambulisme, il entra, monta au second étage, se glissa dans une chambre déserte, et de là, il put voir qu'il y avait un bal. Quoi ! le jour où il avait enterré sa mère, Adèle était gaie, elle dansait ! bien mieux, elle avait joué, dans la soirée, le rôle d'une jeune première dans un vaudeville : *Monsieur Guillaume*. Il crut devenir fou. C'en était fait ! Il perdait le même jour, sa mère, et la fiancée qu'il adorait ! Il aurait pu se renseigner, savoir que c'était la fête de M. Foucher et se douter qu'Adèle ne connaissait pas la triste vérité. Mais, lui, il subissait une impression physique si violente qu'il ne songea même pas à s'informer ; il était tout meurtri, seul, en vêtement de deuil, et elle était en robe de bal, rayonnante, entourée, fêtée ! Il ne se montra pas, et rentra chez lui, désespéré.

M. Foucher avait, en effet, caché à sa fille la mort de Mme Hugo. Il la lui apprit le lendemain, mais il ne lui permit pas de voir Victor. C'était peut-être bien rigoureux. Toujours corrects, M. et Mme Foucher firent aux fils de Mme Hugo leur visite de condoléances et...

s'empressèrent de quitter Paris avec Adèle. M. Foucher avait même choisi une retraite éloignée pour se soustraire à Victor : c'était Dreux. Pour des gens habitués à la banlieue, Dreux était, surtout à cette époque, un pays lointain. Les Foucher partaient le 15 juillet ; le 16, Victor se mettait en route, et, en trois étapes, il les rejoignait : sa bourse ne lui permettait que le voyage à pied, et le voilà à la poursuite de sa fiancée ; dans ce canton de Dreux, il y a le vallon de Chérizy, c'est l'occasion pour lui d'écrire une poésie découragée : *Au Vallon de Chérizy*, avec cette épigraphe empruntée aux psaumes :

Je suis devenu voyageur et j'ai cherché qui s'affligerait avec moi, et nul n'est venu,
Permets à mes pas de suivre ta trace.

Hélas ! l'homme fuit l'homme ; et souvent avant l'âge
Dans un cœur noble et pur se glisse le malheur ;
Heureux l'humble roseau qu'alors un prompt orage
En passant brise dans sa fleur !

Cet orage, ô vallon, le voyageur l'implore.
Déjà las de sa course, il est bien loin encore
Du terme où ses maux vont finir :
Il voit devant ses pas, seul pour se soutenir,
Aux rayons nébuleux de sa funèbre aurore,
Le grand désert de l'avenir.

Et s'adressant aux arbres :

Ah ! laissez-lui chanter, consolé sous vos ombres,
Ce long songe idéal de nos jours les plus sombres,
La vierge au front si pur, au sourire si beau !
Si pour l'hymen d'un jour c'est en vain qu'il l'appelle,
Laissez du moins rêver à son âme immortelle
L'éternel hymen du tombeau !

Oh ! dis, quand viendras-tu ? Quel Dieu va te conduire,
Être charmant et doux, vers celui que tu plains ?
Astre ami, quand viendras-tu luire,
Comme un soleil nouveau, sur ses jours orphelins ?

En arrivant à Dreux, Victor rencontra, par un heureux hasard — oh ! bien heureux ! — M. Foucher et sa fille dans la rue ; il n'a pas été vu, il pourrait passer sous silence cette première rencontre, mais il n'en a pas le courage, et, tout de suite, il écrit à M. Foucher cette lettre, citée entièrement ici pour la première fois et dont les réticences naïves sont trop curieuses pour que nous en retranchions un mot :

Dreux, 20 juillet 1821.

« Monsieur,

« J'ai eu le plaisir de vous voir aujourd'hui ici-même, à Dreux, et je me suis demandé si je rêvais. Je ne crois pas que vous m'ayez vu, j'ai pris du moins mille soins pour que cela ne fût pas ; cependant, comme il serait possible que vous me rencontrassiez de manière ou d'autre ces jours-ci, et que ma présence ici fût diversement interprétée, je crois convenable et loyal de vous en avertir et de vous envoyer ci-incluse une lettre qui vous montrera combien elle est naturelle. Le motif de la vôtre ne l'est sans doute pas moins ; il ne nous reste qu'à nous étonner du plus bizarre de tous les hasards.

« M. de Tollry, que je suis venu voir à la campagne qu'il habitait depuis quelques semaines entre Dreux et Nonancourt, étant parti avant-hier pour

Gap, je suis venu loger à Dreux dans une auberge n'ayant pas cru devoir accepter l'offre hospitalière de plusieurs habitants de cette ville, qui connaissaient mon nom, mais que je n'avais pas l'honneur de connaître. J'étais donc ici, cherchant des monuments druidiques et n'en trouvant pas, grimpant sur les ruines où je me suis même légèrement foulé le bras et vivant en somme assez tristement, quand j'ai été surpris par votre présence, qui aurait été pour moi un vrai bonheur, si je n'avais senti tout de suite dans quelle situation délicate elle me mettait. Je vous écris donc sans détour pour vous donner une preuve de candeur et vous informer en même temps de ce que je fais pour vous délivrer du déplaisir que vous cause sans doute ma présence involontaire.

« J'attendais ici un de mes amis qui devait me mener à sa terre de La Roche-Guyon [1], je lui écris qu'il ne vienne pas et qu'une affaire indispensable m'oblige de retourner à Paris. Je serais même parti dès ce soir, vous auriez toujours ignoré ma présence ici, si je n'avais accepté d'obligeantes invitations qui me retardent quelques jours encore. J'écris encore à Paris pour y annoncer mon très prochain retour, qui ne pourra d'ailleurs pas nuire à mes affaires.

« Ce qu'il y a de singulier, c'est que je n'ai quitté Paris qu'avec beaucoup de répugnance. Le

1. Le duc de Rohan.

désir que vous m'aviez montré de me voir absent quelque temps a beaucoup contribué à me décider. Votre conseil a singulièrement tourné. Permettez-moi, Monsieur, de vous en remercier un peu, car je ne puis m'affliger de cette rencontre que parce qu'elle vous déplaît sans doute.

« Ne vous gênez nullement à cause de moi, j'en serais désespéré. Je sortirai le moins possible, et dans le cas où j'aurais l'honneur de vous rencontrer, je tâcherai de vous éviter, comme je l'ai fait aujourd'hui avec succès. Si cependant, j'étais contraint, par la proximité ou quelque autre circonstance, de vous aborder, j'ose croire que Paris serait oublié à Dreux. Vous apprécierez cette démarche et tout ce que je fais. Je désire que vous soyez convaincu de ma loyauté, je le suis, moi, de votre bienveillance.

« Tout bien considéré, je crains de ne pouvoir partir avant jeudi prochain, cependant je ne suis sûr de rien, que de ma ferme volonté. J'ignore par quel moyen je vous ferai parvenir cette lettre, le bon Dieu y pourvoira.

« Adieu, Monsieur, ayez confiance en moi. Mon désir est de vivre digne de l'admirable mère que j'ai perdue ; toutes mes intentions sont pures. Je ne serais pas franc si je ne vous disais que la vue inespérée de Mlle votre fille m'a fait un vif plaisir. Je ne crains pas de le dire hautement, je l'aime de toutes les forces de mon âme, et dans mon abandon complet, dans ma profonde douleur, il n'y a

que son idée qui puisse encore m'offrir de la joie.

« Pour vous, Monsieur, vous connaissez les vifs sentiments et l'entier dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être

« Votre très humble serviteur.

« Victor M. Hugo. »

M. Foucher ne pouvait être indifférent à tant de vaillance et de persévérance. Il reçut Victor, causa avec lui ; et Victor, surmontant toute timidité, sachant qu'il jouait là toute sa vie, demanda résolument la main d'Adèle. La situation, cette fois, était nette. M. Foucher, esclave de l'étiquette, accueillit avec plus de bonne grâce une démarche loyale et franche. Victor était seul, presque orphelin, puisque le général Hugo s'était désintéressé de l'avenir de son fils, le jour où celui-ci avait refusé d'abandonner la carrière des lettres. M. Foucher sentait qu'il deviendrait le directeur et le confident du jeune homme, le maître des événements, le chef des deux familles ; mais il était aussi un peu effrayé de cette responsabilité. Il avait la plus grande bienveillance pour Victor, dont il appréciait la valeur, mais il ne pouvait guère lui dissimuler ses craintes pour l'avenir. Victor, avec la belle audace de la jeunesse et la foi en son étoile, voulut le rassurer. Il lui parla abondamment, éloquemment de ses projets ; de son roman : *Han d'Islande*. Ce n'était pas seulement « une grande tentative littéraire », mais « une bonne spéculation lucrative », et puis, il espérait obtenir une pension du roi, pension qui, d'ailleurs, lui avait été formellement promise. M. Foucher fit venir sa fille, lui dit le désir de Victor ; la réponse ne fut pas douteuse. Il fallut poser les conditions. M. Foucher ne refusait pas d'ouvrir de nouveau sa maison à Victor ; mais les fiançailles ne seraient officielles que lorsque la

situation serait plus claire, mieux dessinée. M. Foucher fixerait le moment où on se verrait en famille, et seulement à des jours déterminés. On retombait dans les mêmes errements, les mêmes embarras, les mêmes équivoques qui avaient amené une première rupture, lorsque les commères dénonçaient le péril de ces relations entre les deux jeunes gens.

Adèle était satisfaite ; elle obtenait ce qu'elle avait si longtemps réclamé : le retour prochain de Victor chez ses parents. Sa conscience était soulagée : elle pouvait aimer avec l'assentiment de son père et de sa mère ; elle avait eu la prudence d'insister, dans la conversation, auprès de Victor pour qu'il s'assurât une situation fixe, ce qui lui donnerait plus de sécurité pour se livrer à des travaux littéraires. Elle flattait ainsi les penchants de son fiancé dont elle ménageait, en même temps, les susceptibilités.

Les Foucher rentrèrent à Paris à la fin de juillet. Victor sait bien que, s'il vient de gagner une première bataille, il en aura quelques autres à livrer, et on n'est pas le fils d'un général sans connaître un peu la stratégie. Il dresse un plan d'attaque. Il faut conquérir le père, il correspond tout d'abord avec M. Foucher. Voici une lettre inédite, du 27 juillet :

« J'ai réfléchi mûrement, dans la solitude de ma route, aux paroles de M[lle] votre fille ; je me ferai un bonheur de m'y conformer ; c'est la seule preuve de dévouement que je puisse lui donner en ce moment, et je ne la lui refuserai pas. D'ailleurs, il y avait, sans doute, dans mes projets un peu de cet enivrement qui m'environne, peut-être même — pourquoi reculer devant un mot — beaucoup

d'orgueil. J'aurais voulu lui offrir un bonheur éclatant, la placer dans une sphère digne d'elle, dans une sphère de gloire et d'enchantement ; elle a vu les choses plus froidement, c'était une raison pour les mieux voir. Je lui obéirai donc ; le sacrifice de mes desseins me coûtera peu, car je n'ai jamais été, je ne serai jamais ambitieux que pour elle.

« Je vais donc tâcher d'obtenir, avec la pension qui m'est promise, une sinécure qui me présente un revenu assuré et me laisse, en même temps, le loisir de suivre, à l'égard des lettres, les conseils d'un illustre ami. Cependant, s'il fallait encore sacrifier là-dessus mon penchant, qu'elle sache que je n'hésiterais pas un moment. Que m'importe les jouissances des lettres ? Elle seule est tout pour moi ; toute ma vie se concentre sur elle seule.

« Je ne crois pas éprouver de grandes difficultés dans mes demandes. M. A. de Chazet, la dernière fois que je l'ai vu, chargé de me faire des communications supérieures, les terminait ainsi : *Maintenant que l'on a les yeux sur vous, vous pouvez vous attendre à tout*. Ce sont ses propres termes. Si toutefois (car il faut en effet *s'attendre à tout*) mes demandes rencontraient des obstacles, c'est que le gouvernement ne serait pas encore mûr pour moi, et je crois connaître assez l'âme élevée de celle qui doit être ma femme, pour ne pas

pousser alors mes demandes au delà du point où elles sont nobles et dignes d'un homme.

« Ayez, Monsieur, une certitude, c'est que le plus cher de nos intérêts, le bonheur de Mlle votre fille, est le même. Si elle peut être heureuse sans moi, je serai le premier à me retirer, quoique l'espérance d'être un jour uni avec elle soit ma seule espérance. En tous cas, je n'arriverai jamais au bonheur, s'il m'est donné d'y arriver, que par des voies larges et droites ; je ne veux point qu'elle ait à rougir de son mari. Je crois sans présomption que j'y arriverai, parce qu'une volonté forte est bien puissante ; quel que soit le résultat de mes efforts, si, l'obtenir, est nécessaire à mon bonheur et à ma vie, la mériter suffit à ma conscience. »

Victor rassurait M. le chef de bureau de recrutement, quoique le mot sinécure pût paraître un peu choquant à un fonctionnaire tout pénétré de la majesté des fonctions publiques et de l'importance de ses devoirs. Mais M. Foucher est satisfait : il répond, le 28 juillet, à Victor :

« J'ai reçu votre lettre ce matin, elle nous a fait plaisir. C'est dans de pareilles dispositions que nous désirons vous voir marcher et persister. Donner à votre édifice une base plus large et moins d'élévation est chose prudente. Avant tout, *sécurité* ; point de bonheur, ici-bas, sans le repos de l'esprit ; ne négligeons rien pour nous rassurer nous-même sur cet avenir qui n'est que trop mena-

çant dans un siècle où tout semble conduire à de nouveaux malheurs.

« Personne ici ne souhaite que vous abandonniez la littérature, elle est et doit être votre principale ressource comme votre principale occupation et nous attendons avec impatience la production dont vous m'avez parlé. »

Nous avons reproduit cette lettre, qui campe le personnage : prud'homme, bonhomme, sentencieux, avec quelques prétentions à la littérature, et quelque attachement aux formules d'un pédantisme naïf, mais ayant, cependant, assez de clairvoyance pour distinguer que Victor avait quelque avenir devant lui.

Victor a suivi la bonne piste. Il s'y engage résolument en caressant les vœux de M. Foucher, par cette lettre inédite du 28 juillet :

« L'avenir, comme vous le dites fort bien, est très sombre; en cas de révolution je ne sais ce que je deviendrais. Je me reproche même de ne pas vous avoir montré une lettre que j'ai reçue il y a six mois, une menace de guillotine en vers, qui prouve sinon de l'esprit, du moins de l'animosité. Je ne sais comment je l'ai méritée. Je vous l'envoie parce que je ne vous ai entretenu jusqu'ici que de mon avenir vu en beau, il faut vous montrer également le revers de la médaille.

« Dans un cas de révolution et de bouleversement, vous devez penser que je n'entraînerais personne dans mon malheur ; je serais consolé si ma conduite me méritait l'estime de celle que

j'aime par-dessus tout, la vôtre et celle des amis et ennemis. »

Cette correspondance n'offrait pas, sans doute, un grand attrait pour Victor (mais c'était son seul moyen de s'adresser indirectement à Adèle) ; en revanche, elle ne déplaisait pas à M. Foucher, qui le prouvait en donnant comme titre à Victor sur l'adresse : *membre de l'Académie des Jeux Floraux*, et Victor, par un échange de bons procédés, qualifiait M. Foucher : *chevalier de la Légion d'honneur*.

Victor était allé passer une huitaine de jours chez un de ses amis, M. Souillard fils (Adolphe de Saint-Valry), à Montfort-l'Amaury ; de petits accidents ministériels avaient ajourné ses espérances, mais il n'était pas découragé, et, le 3 août, il adresse à M. Foucher cette lettre, jusqu'alors inédite :

« Je travaille ici à des ouvrages purement littéraires, qui me donnent la liberté morale en attendant qu'ils me donnent l'indépendance sociale.

« Les lettres, considérées comme jouissances privées, sont un bonheur dans le bonheur, et une consolation dans le malheur. Pardonnez-moi de vous en parler un peu, je leur dois tant. En ce moment même, elles m'arrachent au tourbillon du petit monde d'une petite ville pour me faire un isolement où je puis me livrer tout entier à de douces affections. A défaut de bonheur, je dois aux Muses d'heureuses illusions ; il me semble, dans la retraite, que je suis près de deux êtres qui rempliront toute ma vie, quoique l'un vive loin de moi et que l'autre ne vive plus. Mon existence

matérielle est trop vide et trop abandonnée pour que je ne cherche pas à me créer une existence idéale peuplée de ceux qui me sont chers. Grâce aux lettres, je le puis.

« Pardon : je me montre à vous tel que je suis avec les amis les plus près de mon âme, avec des amis qui partagent mes goûts et sourient à mes rêves, mais quand j'écris à un père occupé du bonheur de sa fille, n'est-ce pas comme si j'écrivais à un poète enfantant une idée généreuse ?

« Non, quel que soit l'avenir, quels que soient les événements, ne perdons point l'espérance : l'espérance est une vertu. Faisons tout pour être heureux noblement, et si nous échouons, nous n'aurons de reproches à faire qu'au bon Dieu. Ne vous effrayez pas de l'exaltation de mes idées. Songez que je viens d'éprouver un immense malheur, que je vois mon sort mis en question, et que je ne manque pas de sérénité. Peut-être eût-il mieux valu pour Mlle votre fille qu'elle se fût attachée à un homme adroit et souple, prompt à tendre la main à la fortune et à demander grâce aux événements ; à l'un de ces hommes commodes qui ferment les yeux devant le danger pour ne pas être contraints de le combattre, et se croient heureux, en somme, parce qu'ils sont obscurs. Cependant, un tel homme l'eût-il aimée comme elle mérite de l'être ? Y a-t-il tendresse véritable sans énergie? Je lui présente ces questions en tremblant parce que je sens que je ne lui offre d'autre gage de bonheur qu'un indi-

cible désir de la rendre heureuse. Si l'enthousiasme de mon affection l'épouvante, c'est qu'il ne lui sera pas difficile de m'oublier. Je ne force personne à m'aimer; mais, quand on m'aime, je reçois un peu d'amour avec une inexprimable reconnaissance. Ces réflexions n'ont rien d'affligeant pour elle ; je me verrais effacé de son souvenir qu'elle ne serait ni moins pure, ni moins généreuse à mes yeux ; je croirai seulement qu'elle a trouvé un plus digne, et je m'avoue à moi-même que ce n'est pas difficile. Néanmoins, je crois fermement à sa constance, parce que je veux croire au bonheur. »

Cette lettre était, en réalité, destinée à Adèle qu'il voulait éclairer, n'ayant pas eu, depuis longtemps, d'entretien avec elle. Mais, en même temps, en dévoilant les secrets de son cœur, il flattait l'amour-propre de M. Foucher, par le témoignage de confiance qu'il lui donnait, il se montrait à lui sous son véritable jour et le renseignait sur son caractère et ses idées, qui avaient été dénaturés au moment de la rupture. Cette stratégie en partie double n'était pas maladroite, à supposer que M. Foucher communiquât les lettres à sa fille, ce qui n'était pas certain. En tout état de cause, Victor ne voulait pas abdiquer sa fierté, renoncer à ses espoirs littéraires, sacrifier ses opinions. Il ne consentait pas à passer pour un homme souple. Il le proclamait bien haut pour éviter des surprises.

La lettre se termine par cette bonne nouvelle :

« Comme je vous informe de tout ce qui m'arrive de bien et de mal, je dois vous parler d'un honneur

qui m'a été donné ces jours derniers, honneur qui n'est peut-être pas indifférent pour mon avenir. Les journaux ont pu vous apprendre que j'ai été choisi pour remettre à M. de Chateaubriand sa lettre de *maître ès Jeux Floraux*. Il y avait pourtant à Paris cinq autres académiciens plus dignes que moi, dont un est son collègue à la Chambre des Pairs. N'importe : j'ai dû représenter, tout indigne que j'en suis, l'une des premières académies de l'Europe devant le premier écrivain du siècle. Mon insuffisance n'en ressortait que mieux. Ce qui me cause une joie véritable, c'est que, d'après la hiérarchie académique, c'est Chateaubriand qui sera chargé de mon oraison funèbre. Je vous parle de tout cela comme un enfant égayé par un jouet. J'ai été heureux de cet incident, parce qu'il établit un nouveau rapport entre Chateaubriand et moi. »

Adèle avait été un peu souffrante, et Victor en *post-scriptum*, ajoute :

« Parlez-moi, je vous prie, d'une santé qui m'est bien chère et dont je suis inquiet. »

Si ce jeune homme de dix-neuf ans pouvait ressentir légitimement quelque fierté de cette bonne fortune, il ne mettait la question d'amour-propre qu'au second plan, il ne s'en servait que comme d'un moyen d'action sur l'esprit de M. Foucher, car sa fiancée occupait plus son âme que la littérature ne remplissait son esprit.

M. Foucher, dans une lettre inédite du 4 août, suit

Victor sur le terrain où on l'a conduit, ce qui lui permet de donner des conseils avec une solennelle emphase ; et, tout en le louant de vouloir se ménager une ressource auxiliaire, il ajoute :

« Cette ressource, vous la trouverez, quels que soient les hommes et les systèmes en faveur, si vous avez, mon cher Hugo, la sagesse de vous tenir vrai et indépendant dans vos opinions, comme vous l'êtes en ce moment dans votre position. C'est là une première condition et je ne sache pas qu'il y ait un honnête homme à qui elle puisse répugner.

« Le pourquoi de ces réflexions vous étonne, sans doute ; mais songez que depuis longtemps nous vous voyons exposé à être, non le défenseur d'une doctrine, mais l'instrument des hommes d'un parti. Ce parti est le bon, sans doute ; cependant, prenez garde que ceux qui y marquent ne soient ni aussi sages, ni peut-être aussi mesurés qu'il conviendrait. Calculez les fautes qu'ils ont déjà faites et jugez de celles qu'ils auront encore à se reprocher. Faudra-t-il que vous préconisiez tout ce qu'ils diront, tout ce qu'ils écriront ? C'est, du moins, ce que l'on attend de vous. « Vous êtes des nôtres », vous répétera-t-on, et la conséquence de cette observation sera une adhésion aveugle, entière, absolue, et ce, sous peine d'imputation d'apostasie, etc., etc. J'ai vu, depuis vingt ans, les choses d'assez près pour en parler comme je le fais ici. Croyez-moi donc, ne faites rien qui

vous engage avec les hommes d'un parti. Si vous suivez mon conseil, les obstacles que vous appréhendez s'aplaniront peu à peu. »

M. Foucher prêchait d'exemple : il ne s'engageait pas avec les hommes d'un parti, puisqu'il avait conservé sa place en dépit des changements de gouvernement. En revanche, il reproche à Victor d'avoir dit qu'il eût peut-être mieux valu pour sa fille un homme « souple et adroit ».

« Un homme souple est un fort vilain hôte dans une famille. Personne ici ne voudrait d'un pareil homme. Soyez ce que vous êtes quant au fonds et enrichissez ce fonds de ce qui peut vous manquer pour être heureux dans toutes les situations que l'avenir vous prépare.

« Tout le monde, ici, se porte bien. Ma fille, néanmoins, se plaint d'un malaise que j'attribue à l'assiduité qu'elle a mise à son travail de peinture. Nous espérons que l'exercice de la promenade dissipera tout cela...

« Adieu, mon cher Victor, du courage, de la patience et de la confiance en vos amis. »

C'était la première fois que M. Foucher parlait de sa fille.

Victor était rentré à Paris le 13 août ; il apprend qu'Adèle est toujours souffrante et il envoie, le 16 août, ce mot à M. Foucher :

« Je vous écris parce qu'il m'est impossible de rester plus longtemps sans nouvelles d'une santé

qui m'est bien précieuse et qui, d'après ce que j'ai appris hier, ne serait pas encore rétablie. Je suis bien tourmenté.

« Du reste, je meurs de toutes parts par l'incertitude. Tout mon avenir est replongé dans le vague. Rien de positif, rien de certain. Je voudrais être sûr de quelque chose, fût-ce du malheur ; au moins pourrais-je marcher, sachant où je vais.

« Oui, monsieur, la position où je suis est très critique ; j'aurais besoin d'épancher les douleurs que j'éprouve, mais une légitime délicatesse me l'interdit, et je dois souffrir tout seul, quoique je souffre pour les autres...

« J'espère que vous voudrez bien me donner le plus tôt possible de ces nouvelles que j'attends si impatiemment. Pour moi, il est impossible que l'état de stagnation où je suis dure, je ferai tout du moins pour le faire cesser ; j'aime encore mieux périr dans un fleuve que me noyer dans un étang. »

M. Foucher répond le même jour, 16 août. Oh ! il feint de ne pas comprendre le véritable objet de la lettre, le retour vers la fiancée ; il oppose un badinage à la confidence de Victor sur sa situation :

« Louis XIV disait d'un officier pauvre, qui préférait la croix de Saint-Louis à une pension : *Il n'est pas dégoûté*. J'en dirais volontiers autant d'un jeune homme qui préfère un malheur à cette incertitude paralysante que les circonstances placent entre le présent et son avenir. Cependant, les choses ne me

paraissent pas avoir empiré depuis le retour de Dreux. Il ne s'agit ici que de la ressource auxiliaire à trouver:

« ...Votre littérature est un vaste champ, vous y avez semé, faites paraître les fruits ; qu'on les trouve doux ou amers, mûrs ou verts, allez de l'avant. »

Puis, il racontait qu'Adèle avait gagné une fluxion en allant, avec lui, sur un bateau, de Saint-Denis à Épinay.

Voilà comment M. Foucher apaisait les douleurs du cœur. Adèle était gardée comme une recluse. Victor était toujours tenu en quarantaine. Singuliers débuts pour des fiançailles !

Victor, désemparé, fuit Paris, se rend au château de son jeune ami, le duc de Rohan. M. Foucher lui annonce, dans sa lettre du dimanche 19 août, que la fluxion suit son cours, « et peut-être toucherait-elle à sa fin, si les chaleurs qui donnent toujours de l'agitation et nuisent au sommeil étaient moins fortes ; — ensuite, on s'impatiente, on comptait sur un prompt rétablissement ». Et il paraît qu'*on* ne sera sur pied qu'à la fin de la semaine prochaine. Mais Victor devient de plus en plus nerveux ; il répond, le 20 août, à M. Foucher par cette lettre inédite :

« Je viens enfin, monsieur, d'arracher mon départ pour demain matin, je ne puis plus longtemps rester éloigné de vous. Comment ! cette indisposition se prolongera encore *jusqu'à la fin de la semaine prochaine!* Je comptais, en ouvrant votre lettre, sur l'annonce d'un rétablissement

complet, et, quoique votre sécurité éloigne toute idée de danger, l'idée des souffrances et de l'ennui qu'elle éprouve sans doute suffit pour m'affliger vivement. Que je la plains, mais que je suis plus à plaindre qu'elle! Il est encore si doux, quand nous souffrons, de penser qu'un autre être s'exagère nos douleurs et se fait des tourments de nos peines! Je voudrais être au lit, je serais heureux d'être épuisé, mourant, si je croyais que mon agonie excitât en elle le quart de la tendre compassion que son indisposition fait naître en moi. Ici, quels plaisirs puis-je goûter? Dix-huit lieues me séparent d'elle, et elle est malade.

« Je ne dirais point tout cela à un intermédiaire, s'il n'était son père. Et, d'ailleurs, elle ne doit pas ignorer qu'ici, comme partout, son souvenir est la seule compagnie qui puisse me consoler de son absence, que sa pensée me suit dans le parc, dans les ruines, dans les tourelles, dans ma grande, gothique et magnifique chambre, qu'elle est présente à toutes mes promenades, à toutes mes rêveries, et qu'au milieu des inquiétudes multipliées qui m'assiègent, sa santé est devenue ma seule inquiétude. Au reste, ces immenses salons dorés, ces vastes terrasses et par-dessus tout, ces grands laquais obséquieux me fatiguent. Je n'ai ici d'autre attrait que la colline boisée, les vieilles tours et avant tout la société charmante de cet aimable duc de Rohan, l'un de mes amis les plus chers et les plus dignes d'être noblement aimés. Je

le quitte bien vite; mais il est heureux! Quel besoin a-t-il de moi qui ne le suis pas?

« ... Je partirai d'ici demain 21, à six heures du matin. Quand vous recevrez cette lettre, j'approcherai de la ville des soucis. J'irai sans doute me promener demain soir au Luxembourg. Je serais bien heureux, si je vous y rencontrais, d'avoir des nouvelles toutes fraîches de notre bien-aimée malade. Nous causerions aussi du noble vicomte de Chateaubriand. »

Voilà une lettre exaltée, la première où Victor osait démasquer aussi lyriquement son amour, dans toute sa correspondance avec M. Foucher. Cette exaltation devait paraître dangereuse à M. Foucher, alors que la date des fiançailles officieuses était si récente, elle était bien explicable alors que la date de l'aveu était déjà si lointaine.

Victor revient de son voyage, relativement heureux; car il espérait voir M. Foucher, le soir, au Luxembourg. Ce n'était, évidemment, pas là la cause de sa joie, mais il pouvait lui parler d'Adèle et aussi l'entretenir de ses affaires, ce qui était encore une manière de lui parler d'Adèle. Un incident vient contrarier ses projets :

« Monsieur,

« Un accident que je ne pouvais prévoir et qui m'a retenu hier toute la journée à Mantes, m'a empêché de me rendre le soir au Luxembourg, comme je l'espérais et le désirais bien vivement, pensant vous y trouver et savoir comment notre malade se porte. Je n'ai pu partir de Mantes qu'à

neuf heures du soir, dans une méchante carriole qui, après une nuit dont je me serais amusé (si quelque chose pouvait m'amuser à présent), a déposé à six heures du matin, sur la place Louis XV, ma machine détraquée... »

Et il termine en demandant à M. Foucher « s'il n'est pas tenté de se promener le soir au Luxembourg ».

Les rendez-vous avec M. Foucher, les lettres échangées avec lui, avaient, en renouant les relations, amené enfin un premier résultat : en septembre il obtint la permission de voir, désormais, sa fiancée, soit au Luxembourg, soit en famille, mais sous la surveillance des parents. Cette mesure un peu policière le contrariait vivement. Ne l'avait-il pas inconsciemment provoquée par ses dernières lettres un peu trop passionnées ? S'il écrivait avec cette exubérance au père, quel langage enflammé ne tiendrait-il pas à la fille, dans l'intimité ? Songez donc : un jeune homme qui se grise avec son amour, qui parle de mourir, ne communiquerait-il pas à sa fiancée quelques-unes de ses idées folles ? Ces réflexions qui étaient venues à l'esprit des Foucher, les avaient conduits à entourer les fiançailles d'un luxe exagéré de précautions. Il y avait bien là, de leur part, quelque ingénuité. La causerie libre étant interdite, la correspondance en cachette s'imposait : mais les Foucher se montraient fort rassurés. Ils se disaient :

— Nous avons fait connaître à notre fille notre volonté, nous avons établi une règle de conduite en exigeant que ces fiançailles se poursuivent sous notre contrôle. Ce faisant, nous lui avons indiqué quels étaient ses devoirs vis-à-vis de nous et vis-à-vis de son fiancé. Elle n'y manquera pas, nous la tenons par sa conscience.

Là, ils ne se trompaient pas, car ils avaient réussi à empoisonner le bonheur de leur fille, toujours prompte à se convaincre qu'elle trahissait la confiance de ses parents.

La correspondance avait, en effet, repris. Victor ne se pliait guère aux exigences des Foucher. Lisez ces lignes du 5 octobre à Adèle :

« Si nous étions seuls ensemble seulement une heure, Adèle, tu verrais combien je serais à plaindre, si je n'avais le plus grand des bonheurs et la plus douce des consolations dans l'idée d'être aimé de toi...

« Adieu, écris-moi et multiplie le plus possible, je t'en supplie, nos courtes entrevues. »

Adèle lui répond, le 7 octobre :

« Tu me recommandes de te dire tout ce que j'ai dans mon âme, et ne le sais-tu pas déjà ? Si j'avais quelque chose de caché pour toi, certes ce serait le chagrin que j'éprouve en faisant une action ignorée de ma bonne mère. Tu dois le sentir toi-même. Tu dis alors que je suis ta femme. Je la suis s'il ne s'agit, pour cela, que d'attacher mon bonheur à être appelée ainsi légitimement par toi ; mais cela ne suffit pas. Ne sais-tu pas tous les obstacles qui peuvent survenir ? Tu dépends d'un père qui, par un *non*, peut rendre tout impossible. Ne t'afflige pas de ces réflexions ; elles sont tristes, mais justes. Tu connais ma tendresse pour toi, je t'en donne une preuve en ce

moment, et c'est bien parce que je t'aime que je te voudrais une femme qui eût une réputation sans tache, une conscience sans reproche. Cet abus de confiance que je commets en ce moment, à l'égard de maman, ne me rend-il pas coupable ? »

Les Foucher avaient pleinement réussi à troubler profondément la conscience d'Adèle ; et Victor, qui jugeait, en jeune homme très amoureux, cette correspondance comme légitime et innocente, ne devait rien comprendre à la singulière confession de sa fiancée ; sa jalousie lui inspire alors l'idée absurde d'une faute ignorée ; il ne pouvait supposer que la culpabilité d'Adèle résidât seulement dans sa désobéissance à ses parents. Il lui écrit tout de suite : mais comme il ne la voit pas tous les jours il ne peut lui remettre sa réponse que le 20 octobre :

« Sais-tu, mon Adèle, que deux mots de ta lettre m'ont bouleversé et que j'aurais donné tout le sang de mes veines pour en avoir sur l'heure l'explication ? Quelle était ta pensée quand tu m'as écrit cette phrase insupportable où tu sembles dire que *ta réputation n'est pas sans tache*, ni *ta conscience sans reproche* ? Parle, oh ! parle ici, dis toute ta pensée à celui qui donnerait le bonheur de sa vie pour te procurer un moment de plaisir, un éclair de joie. »

Il en arrive à lui poser cette question :

— *N'en as-tu jamais, en aucun temps, aimé un autre que moi ?*

Il a perdu la tête ; mais il se ressaisit et il ajoute, aussitôt :

« Peut-être n'est-ce qu'à cause de moi que ta conscience d'ange s'alarme et croit ta réputation ternie par les soins que je t'ai rendus. Si cela était, ma bien chère Adèle, ce serait moi, et non toi, qui serais coupable. Toute la faute m'appartiendrait et si l'un de nous était indigne de l'autre ce serait moi. »

Pour le coup, Adèle est atterrée. Comment sa pensée avait-elle pu être ainsi défigurée, travestie ? Pauvre innocente ! C'était le simple échange de lettres qui lui avait inspiré ces phrases folles sur sa réputation atteinte. Elle n'avait pas été comprise ; de là, son irritation :

« A quel autre que toi répondrais-je à une pareille lettre, et quel autre que toi puis-je aimer ? En vérité, tu n'es pas raisonnable. Je ne te pardonnerai jamais d'avoir si mal interprété ce que je t'avais écrit avec tant de confiance, et, je le dirais même, avec tant de sécurité. Tu m'as vraiment désolée. Comment, moi qui t'aime tant, qui t'ai toujours aimé, tu as pu croire un moment... Ah ! Victor, cette idée est affreuse.

« — Sans doute, me dis-je, c'est la suite de ma tendresse pour lui et de ma conduite envers lui. Cette pensée est affreuse pour moi : il se croit autorisé à me mépriser. »

Adèle use de grands mots dont elle ne saisit pas

toute la valeur ; mais il y a, dans sa réponse, quelque logique : elle redoute d'avoir, par la liberté de son langage trop tendre, communiqué à son fiancé une idée fausse sur la pureté de ses sentiments. Puis une autre préoccupation surgit ; son père a dû lui dire que la passion était chose éphémère, et Victor, c'est clair, a pour elle *de la passion :*

« Comme je t'ai dit cent fois que tu es tout pour moi, que je ne pense qu'à toi, je te le demande en grâce : aime-moi avec cette sécurité que tu dois avoir pour une femme qui vient de te faire de semblables aveux ; aime-moi avec cette paix, cette tranquillité que tu dois nécessairement à ta femme qui doit être ton amie, qui doit te consoler dans tes maux, dans tes chagrins. Comme tu es mon seul ami, je vais te communiquer mes idées sur une chose assez importante pour qu'elle puisse nous occuper un moment. Je crois, Victor, que ce que tu dois avoir pour moi est indispensable au bonheur, mais que plus y nuirait. La passion est de trop, ce n'est pas durable ; du moins, je l'ai toujours entendu dire.

« Ce n'est certainement que dans la confiance et la tendresse mutuelles, fondées sur l'estime et sur les qualités qu'on se reconnaît, qu'on trouve le bonheur. Après cela, cette tendresse doit être exclusive et la confiance entière. J'ai encore entendu dire que là seul était le bonheur. Je te prierai, cher ami, de me répondre là-dessus ton avis. Il doit être sage. Je m'y soumettrai. »

Victor est un peu embarrassé. Il a reçu la lettre le 20 octobre. Il y répond dans la nuit, — et fort longuement : il a remarqué qu'un mot, un seul, semble proscrit dans leur correspondance, c'est le mot *amour ;* on parle d'affection, d'attachement, de tendresse, mais on semble reculer devant le mot *amour ;* il est assurément dans les cœurs, mais il est soigneusement passé sous silence, dans les lettres. Eh bien ! lui, Victor, il avouera nettement qu'il a de l'amour, et, pour faire accepter ce mot, il entre dans de copieux développements sur l'âme ; il y a même un couplet sur les âmes sœurs dont on avait moins abusé autrefois qu'aujourd'hui. Or, l'amour est une passion, et l'amour peut être durable ; et il arrive ainsi, avec des ménagements, à réfuter l'opinion qu'Adèle a recueillie dans son entourage, et qu'elle n'a pas bien saisie ; car, pour le monde, l'amour n'est qu'un appétit charnel et, par suite, passager ; mais lui, il ne le comprend pas ainsi ; l'amour est, pour lui, immatériel et, par suite, éternel, et il est alors exclusif, et plus il est pur, plus il est jaloux. Aussi, il ne peut accepter la phrase : « La passion est de trop. » Il réclame donc une explication.

Si on relit toute cette démonstration dans *Les Lettres à la Fiancée*, on verra que Victor traitait de l'amour immatériel comme il aurait traité de l'amour physique ; il était d'une entière bonne foi en rassurant la jeune fille par ses explications sur la passion ; mais il était un peu la dupe de ses véritables sentiments. Quoiqu'il fût très chaste, les ardeurs de la jeunesse bouillonnaient en lui, malgré le soin qu'il prenait à les revêtir d'un costume idéaliste... La nature exerçait ses droits sans qu'il voulût s'en convaincre. Sans doute, il était tout entier à son rêve étoilé ; il admirait l'âme d'une belle jeune fille, mais aussi l'étoffe ; il avait pu lui dire tout son amour sans l'inquiéter, sans la heurter, en la plaçant dans une sorte de sanctuaire religieux, en

l'enveloppant d'un nuage d'encens. La frontière qui séparait les deux domaines : l'amour idéal et l'amour terrestre, était, désormais, bien fragile pour lui ; il reçoit, le 21 octobre, la réponse d'Adèle :

« Cher Victor, j'ai lu ta lettre avec attention, et je l'ai comprise parfaitement. Si c'est ainsi que tu m'aimes, cher ami, tu dois être heureux, car je t'aime de même. Ce que je t'ai écrit hier n'était pas, je te le répète, ma pensée, c'était ce que j'avais entendu dire. Il est si doux pour moi de penser qu'il existe un être auquel je puis tout confier, qui ressemble si peu aux autres ! Victor, comme tout me paraît insipide, hors toi ! Je t'aime tant, mon ami ! Vis, je t'en conjure, sois heureux, car j'ai mis en toi toute ma joie. Il y a longtemps que je ne t'ai parlé ainsi peut-être, mais j'ai toujours pensé de même. Adieu, Victor, ton Adèle t'est dévouée et est à toi de toute âme, de toutes pensées, et je te conjure surtout d'être heureux. »

Cette prière est superflue ; Victor est heureux et répond, le 26 octobre :

« Oui, ma bien-aimée Adèle, puisque tu me l'assures, je te crois ; tu m'aimes comme je t'aime ; tu ne peux ni te tromper, ni me tromper. Je n'ai pas été, un moment, étonné que tu aies compris si aisément des idées dégagées de toutes choses terrestres. Comment ne les comprendrais-tu pas, toi qui es faite pour les inspirer et les enfanter ? »

Il lui reproche seulement l'ignorance qu'elle a de son angélique nature ; car elle est bien au-dessus de toutes les autres femmes.

Adèle, la simplicité, la modestie mêmes, est un peu confuse de si beaux enthousiasmes, lot ordinaire de tous les soupirants. Ce sont là les hyperboles coutumières et charmantes de l'amour. Néanmoins, la jeune fille est inquiète, elle craint que son fiancé n'ait une trop haute opinion d'elle, qu'il ne la voie trop intelligente, trop parfaite, qu'il n'ait des désillusions dans l'avenir, et elle s'appliquera, dans sa lettre du 27 octobre, à définir sa nature, son caractère, à mettre en relief ses défauts, l'insuffisance de son instruction :

« Tu auras une femme qui ne sera bonne à rien, si ce n'est à t'aimer ; cela me désole vraiment, mais ce n'est pas ma faute. »

Et, cependant, durant toutes ses fiançailles, elle montrera une énergie rare, une ferme continuité dans ses desseins.

Victor répond :

« Qu'importe que ma bien-aimée Adèle *ne soit bonne qu'à m'aimer*. Quand ce serait ta seule science, je serais le plus heureux des hommes. »

Mais Adèle s'obstine dans son idée lorsque, dans une lettre remise à Victor le 30 octobre, elle dit :

« Il faut, Victor, que je te dise que tu as tort de me croire au-dessus des autres femmes ; sûrement, je n'attache pas mon bonheur, comme la plupart, à des frivolités, à ce qui flatte la vanité, non,

sûrement, d'ailleurs, si j'étais telle, m'aimerais-tu ? Mais, Victor, cela ne constitue pas une femme telle qu'elle devrait être ; au reste, si tu trouves qu'une femme, qui ne vivra que pour toi, et qui rapportera tout à toi, puisse te sembler digne de faire ton bonheur, tu ne seras jamais désabusé. Mais que suis-je, Victor, sauf cela ? Rien qu'une pauvre fille. Enfin, j'ai tort de me plaindre, puisque je suis destinée à te rendre heureux. »

Ah ! ces mots : « Je n'attache pas mon bonheur à ce qui flatte la vanité », ont surpris péniblement Victor, qui répond, le 1er novembre :

« J'ai cru remarquer, Adèle, que tu me croyais de l'amour-propre, et même, tranchons le mot, de la *vanité*. »

Il proteste : il veut effacer cette mauvaise impression, et il pense qu'il y réussira en se taisant sur lui le plus possible : ce qui ne lui permettra guère alors de parler de ses travaux.

Mais, aussitôt, Adèle remet une lettre à Victor, le 10 novembre, et se défend énergiquement de l'avoir jugé un vaniteux :

« Si tu étais tel, aurais-je pour toi cette profonde estime qui me fait te trouver tant au-dessus des autres hommes ? Je dis seulement que tu es partial dans tes jugements. Au reste, la ténacité dans ses opinions n'est pas quelque chose de blâmable, mais il faut craindre en tout les excès. Je suis de

bonne foi ; ce n'est pas, je l'avoue, ton esprit et le talent que tu peux avoir et que je ne sais malheureusement pas apprécier, qui ont fait la moindre impression sur moi ; mais ce qui te rendra toujours cher, ce qui fait que tu es le seul être sans lequel je ne peux vivre, c'est la noblesse de tes sentiments. Conserve toujours, cher ami, ton caractère, il me rend si glorieuse ; je suis si contente quand je pense que j'ai un ami qui sent et qui pense comme moi ! Je te répète ce que je t'ai dit plus haut, lorsque tu me demandes que, sans m'étourdir et avec candeur, je te dise si j'ai toujours pensé à toi. Réponds-moi avec cette même candeur : N'étais-tu pas sûr de la réponse ? »

Cette vie des deux fiancés, réglée par les conventions mondaines, soumise à une surveillance continue, enveloppée de contraintes qui encouragent des hypocrisies, prend un caractère parfois douloureux. L'élan naturel des épanchements est fatalement paralysé. Ce qui provoque entre les amoureux des malentendus et de fausses interprétations sur leurs sentiments respectifs. Adèle, surtout, se trouve dans une situation d'autant plus délicate que les obstacles paraissent plus redoutables et l'avenir incertain. Sa prudence, sa sagesse, sa prévoyance, se manifestent dans cette lettre à Victor :

« Sois bien persuadé que, s'il est des instants où je n'agis pas avec toi comme je le voudrais moi-même, c'est qu'il n'y a pas de possibilité ; mais ces instants sont bien rares. Victor, songe à ma position, à ce que je me dois, à ce que je dois à

mes parents, et tu verras si je t'aime. Aurais-tu, si ta mère avait fait pour toi ce que la mienne fait pour moi, aurais-tu fait, enfin, ce que je fais pour toi en ce moment? Ainsi, je mets mon bonheur à te rendre heureux, même aux dépens de ce que je dois à mes parents, sans que je remplisse mon but. Que faut-il que je fasse? Tu me dis aussi que je te montre plus de pitié que de tendresse; ou je me suis mal exprimée, ou, s'il y a dans ce que je t'écris un endroit que tu puisses mal interpréter, c'est celui-là que tu saisis.

« Notre bonheur mutuel est dans tes mains. Ce bonheur, cher Victor, ne sera jamais; je ne sais pourquoi, mais je ne suis pas née pour être heureuse. J'entrevois des difficultés que tu ne te dissimules pas. Quand notre destinée dépend d'un oui ou d'un non, sur quoi peut-on compter? Que n'ai-je une fortune à t'apporter? Tous les obstacles seraient levés. Adieu, Victor, j'espère te voir demain. »

Nous touchons à la période aiguë des fiançailles. Adèle a signalé clairement le double écueil : d'abord, la réponse du général Hugo qui reste douteuse; ensuite, une situation pour Victor qui assurera la vie matérielle et qui est toujours problématique. Il est donc très vrai que c'est Victor qui tient leur destinée entre ses mains. Il le sent bien, car il lui écrit, le 12 novembre :

« Tu désespères de notre bonheur mutuel et, cependant, tu dis qu'il est entre mes mains. Oui,

mon Adèle, ma bien-aimée fiancée, il y est, et je suis sûr, si tu m'aimes, d'y atteindre ou de mourir...

« Une volonté ferme fait la destinée, et, quand on a su souffrir, on sait vouloir...

« Il nous faudrait, en effet, si peu de chose pour être heureux, Adèle ! Quelques mille francs de rente et un *oui* accordé par indifférence ou affection paternelle : voilà mon beau rêve réalisé. Crois-tu que ce soit si difficile ? »

Et il répond à une phrase de la lettre de sa fiancée :

« Va, *tu es née pour être heureuse*, — ou je n'aurai été bon à rien sur la terre. »

Le 13 novembre, on remettait à Victor un billet de M. Foucher, l'avertissant qu'il verrait Adèle le soir. Sa joie est immense d'abord ; puis, elle est tempérée par cette obligation fâcheuse d'une surveillance gênante. Et, cependant, que de choses il aurait à dire à son Adèle ! et, avant tout, à rectifier quelques appréciations sur lui (ne lui a-t-elle pas reproché d'être partial dans ses jugements ?), ensuite, à lui démontrer combien elle était injuste envers elle-même, par excès de modestie, par ignorance d'elle-même (ne lui a-t-elle pas dit, dans leurs conversations, qu'elle était incapable d'apprécier le talent poétique ?) Aussi, dans sa lettre du 13 novembre, il lui explique ce qu'il entend par la poésie.

« En deux mots, la poésie, Adèle, c'est l'expression de la vertu ; une belle âme et un beau talent

poétique sont presque toujours inséparables. Tu vois donc que tu dois comprendre la poésie ; elle ne vient que de l'âme et peut se manifester aussi bien par une belle action que par un beau vers. Ceci exigerait de longs développements ; mais tu vois combien, dans un entretien intime, je pourrais te révéler dans ton propre cœur de trésors que tu ignores. Ce bonheur m'est encore interdit. »

Les visites de Victor à Adèle sont rares et soumises à une autorisation préalable ; Victor ne peut venir que quand il est demandé. Aussi comme il est embarrassé ! Suivez-le au moment où il entre chez les Foucher. On l'introduit au salon ou dans le cabinet du maître de la maison, il donne la main à Adèle. Il prend place sur une chaise. On cause de banalités. Il pourrait, à la rigueur, s'en désintéresser ; mais il doit se surveiller, ne pas être trop distrait et ne pas trop regarder Adèle. Si encore la correspondance pouvait remplacer les conversations intimes qu'on lui refuse ! Mais, la plupart du temps, ce ne sont que questions auxquelles on ne répond pas, parce que les réponses arriveraient trop tardivement. Et Victor, qui est là, cloué sur son siège, se dit qu'en une heure, une demi-heure même d'intimité, il pourrait confier à sa fiancée toutes les réflexions qui lui viennent à l'esprit, et qu'il garde en cage, parce que M. le chef de bureau de recrutement joue son rôle de commissaire de police. Si par malheur, maussade, énervé, il se rapproche d'Adèle, pour lui dire un mot, ou s'il profite de la venue de parents ou de visiteurs pour s'asseoir à côté d'elle, il est épié ; puis, quand il est parti, Adèle est grondée par sa mère : et c'est la tante Asseline qui s'en mêle, en faisant un sermon sur la conduite que doit tenir une jeune fille

vis-à-vis d'un jeune homme qui n'est pas encore, aux yeux du monde, officiellement son fiancé. Alors, Adèle s'alarme ; elle fait ses confidences à Victor dans une lettre du samedi 16 novembre :

« Comme j'ai une entière confiance en toi, je te dirai que ton retour chez nous a réveillé le chat qui dormait et qu'il faut que nous nous imposions la loi d'être à côté l'un de l'autre le moins possible. Tu comprendras cela facilement. Maman me fit, dernièrement, la réflexion que notre mariage était si éloigné que nous devions être en public et même devant une quatrième personne comme si rien n'existait entre nous. J'ai répondu que cela était difficile ; et ma tante, qui a entamé cette discussion, qui, si j'ose le dire, ne la regarde pas du tout, a dit que l'on s'en prendrait à moi et qu'on n'était ainsi que lorsqu'un mariage était connu de tout le monde. Tout cela, mon cher Victor, est fort ennuyeux ; chacun doit se mêler de ce qui le regarde, mais nous ne changerons pas le monde.

« Tout cela m'a tellement ennuyée que j'ai fini par pleurer. Songe qu'il faudra ne pas me mettre à côté de toi ! Je ferai une mine à ceux qui y seront, une mine diabolique ! Victor, quand tout cela finira-t-il ? En vérité, c'est bien rude. Réponds-moi bien long sur tout cela. Je voudrais aussi, cher ami, causer avec toi de ta manière de vivre, c'est-à-dire de la distribution de ton temps ; je ne voudrais pas que tu t'habituasses à travailler la nuit : d'abord, ce doit être nuisible à la santé ;

ensuite le jour est fait pour travailler, et, je crois, la nuit pour dormir. Je voudrais, enfin, que tu prisses du goût pour l'intérieur ; tu sens que cela est d'une grande importance pour le bonheur d'un ménage. Tu dis à cela que c'est ta vie de garçon ; j'en conviens ; mais on change difficilement d'habitude ; ou bien, c'est pour peu de temps. Je te paraîtrai une sermonneuse ou une radoteuse, car je t'ai dit cela plus d'une fois ; mais j'ai cru que cela en valait la peine. Victor, je dois te sembler bien extraordinaire. Quelle confiance et quelle estime je dois avoir pour toi pour te faire ainsi entrer dans mes pensées ! Je te considère comme étant tout pour moi ; jamais je n'eus autant de confiance pour une amie et jamais autant de tendresse pour qui que ce soit ; mais, au reste, tu le sais bien.

« Victor, cher ami, tout cela ne me nuit-il pas auprès de toi ? Je t'assure que j'en suis bien tourmentée. Tu es trop bon pour me dire la vérité, mais avoue que tu aurais davantage aimé une demoiselle qui aurait été ce qu'elle doit être. Si l'on te parlait d'une jeune personne qui se conduisît à l'égard d'un jeune homme comme je me conduis envers toi, que penserais-tu ? J'ai peur d'être bien coupable, et je le sais. Eh bien ! tu vois, il me vient à l'esprit que, lorsque je te verrai, je ne serai peut-être pas auprès de toi. Eh bien ! je ne pense plus qu'à cela, et toutes mes autres idées se sont évanouies. Je te dis tout ce que je pense ; peut-être

t'en dis-je trop! Mais je suis ta femme, ainsi, je ne fais pas de mal, et, cependant, nous ne sommes pas mariés! Je suis vraiment et réellement malheureuse. Tout me chagrine; mais, quand je te vois, je suis si heureuse!

« Adieu, cher Victor, j'entends du monde; je t'écris en cachette sur mes genoux et à la hâte; je ne sais si tu pourras lire, car j'ai une plume et surtout une encre indécrottables; mais, en cherchant à déchiffrer ce brouillon, tu t'occuperas plus longtemps de moi. Adieu, cher Victor. »

Victor répond le 17 novembre, en promettant de ne plus travailler la nuit à moins de cas extraordinaires, et il date sa lettre : « Minuit. » Mais écrire à sa fiancée, ce n'est pas travailler ; il s'emporte contre la tante Asseline, qui ose lui disputer, sur huit jours, deux heures passées à côté de celle qu'il considère comme sa femme, et il s'explique sur les inquiétudes d'Adèle :

« Je ne puis *avouer* que j'aurais *aimé davantage une demoiselle qui se fût conduite autrement*, car je ne conçois pas qu'on aime plus que je ne t'aime ni qu'on se conduise mieux que tu ne te conduis, et, si l'on me *parlait d'une jeune personne* qui agit comme toi, j'irais baiser la poussière de ses pieds. »

Adèle devrait être rassurée ; mais, dans cette âme religieuse, les scrupules naissent, poussent, se multiplient comme les herbes parasites. Elle a refusé d'accompagner sa mère pour une affaire, afin de pouvoir

écrire à Victor ; c'est très mal, se dit-elle ; mais, ce qui lui semble encore plus mal, c'est qu'elle commet des infidélités envers Dieu. Voici ce que Victor apprend, le 20 novembre :

« Je te dirai, si tu me promets de n'en pas rire, que je suis désolée, quand je veux faire ma prière, de ne pouvoir adresser à Dieu que des oraisons de bouche et que toute mon âme soit portée vers toi ; c'est certainement une chose bien triste ; celui, Victor, qui m'a créée, qui d'un souffle t'enlèverait ton Adèle, celui qui t'a donné une femme qui t'aime, je ne sais seulement pas le remercier avec ferveur, si ce n'est quand il s'agit — lorsque je te trouve l'air malheureux — de lui demander que la paix et le bonheur soient ton partage. Je ne sais si j'ai jamais été exaucée. Me diras-tu, maintenant, que je ne t'aime pas ? Prends-y garde, car je t'accuse, oui, j'accuserai ta justice.

« Tu as mal compris si tu t'es imaginé qu'on te blâmait de n'être pas assez réservé ; seulement, maman trouve que nous sommes trop souvent à côté l'un de l'autre ; elle craint les mauvaises langues. Ce sera toujours ainsi jusqu'à ce que nous soyons mariés ; je conçois que, pour un tas de gens dont nous nous moquons, il est fort rude de se priver de quelques moments agréables. Mais, enfin, nous ne changerons pas le monde. »

Victor avait, dans une de ses précédentes lettres, répondu à Adèle, qui doutait de son goût pour la vie

d'intérieur ; il lui avait dit qu'il aimerait la vie d'intimité le jour où il ne serait plus garçon. Adèle lui répond :

« J'ai été, sans doute, injuste, dernièrement, en te reprochant de ne pas aimer ton intérieur. Il est des choses auxquelles je n'avais pas réfléchi. Il est bien naturel que ta maison ne te plaise pas. Tu me dis aussi que tu désires te retrouver en famille. Hélas ! tu pourras être avec ta femme, mais je ne te rendrai pas ce que tu as perdu.

« Je tremble, je te l'avoue, lorsque je pense que j'épouserai un si jeune homme. Sans doute, tu penses réellement me rendre heureuse. Mais penseras-tu toujours de même ! Quand je songe à ton âge, combien tu as peu vécu pour entrer en ménage, j'ai peur que tu ne te repentes, un jour, de t'être engagé. Je t'accuse à tort ; pardonne-moi, mon ami ; Dieu m'est témoin que mon plus vif désir est de te rendre heureux. Y parviendrai-je ? Et seulement, nous marierons-nous ? Je t'afflige encore, pardonne-le-moi. Adieu, cher Victor, maman revient. Ne me gronde pas. »

Victor a, en effet, le même âge qu'Adèle, à un an près ; il n'a rien appris de la vie, il n'a pris contact avec le monde que pour ses travaux, il apporte une âme neuve, ayant été tenu à l'abri de toutes les curiosités, il ignore la femme, il connaît peu la jeune fille. C'est la belle flambée d'un premier amour avec tous ses enthousiasmes, toutes ses naïvetés, et cette inexpérience de

la grande jeunesse. N'est-il pas loyal d'appeler les réflexions de celui qui va enchaîner son avenir?

Voilà ce que pense Adèle, et c'est fort honnête et fort clairvoyant.

Victor prend très mal l'observation dans sa lettre du 24 novembre :

« Tu t'effraies, dis-tu, d'*épouser un si jeune homme ;* tu crains que *je ne me repente un jour, de m'être engagé.* Etc., etc. C'est avec peine que je répète ces cruelles expressions. Je ne croyais pas, jusqu'ici, t'avoir donné le droit de me croire changeant.

« Tu dis que tu n'espères pas me rendre tout ce que j'ai perdu. Réfléchis un peu, Adèle, et demande-toi à toi-même si tu n'es pas sûre d'être tout pour moi. Ce que j'ai perdu, il n'y a que toi qui puisses me le rendre ; mais tu me le rendras, et au delà...

« Ce dernier mot m'est échappé, je devrais l'effacer peut-être ; mais il est trop vrai que l'amour tel que je l'éprouve est au-dessus de toutes les affections et qu'une épouse est plus qu'une mère...

« Je crains quelquefois, mon amie, que tu n'aies pas tout pardonné à la mémoire de ma mère. Je voudrais qu'elle t'eût connue. Elle m'a rendu bien longtemps malheureux parce qu'elle poussait trop loin le désir de me voir heureux. Son seul tort est de ne pas avoir deviné ta belle âme... »

Il ajoute que sa douleur parvenait déjà à vaincre sa mère, et en même temps qu'il lui répond en prose, il lui répond en vers dans la pièce : *A toi.*

Goûtons du chaste hymen le charme solitaire,
Que la félicité nous cache à tous les yeux,
Le serpent couché sur la terre,
N'entend pas deux oiseaux qui volent dans les cieux !

Mais si ma jeune vie à tant de flots livrée,
Si mon destin douteux t'inspire un juste effroi,
Alors fuis, toi qui fus mon épouse adorée ; —
Toi qui fus ma mère, attends-moi.

Non, Victor n'a obéi ni à un coup de tête, ni à un coup de nerfs, ni à un coup de foudre. Adèle se trompe. Car, enfin, il avait connu la toute petite fille, avec des jupes courtes aux Feuillantines, et il s'était épris de la jeune fille seulement plus de dix ans après ; il s'était donc *engagé* mûrement, en toute loyauté, sans arrière-pensée, puisqu'il n'avait jamais aimé qu'Adèle. Et il l'aime jusqu'à la faire souffrir pour la moindre chose, ce qui est bien un des signes les plus décisifs et les plus authentiques de l'amour. Ne s'était-il pas avisé de prendre au tragique un incident bien mince? Adèle était restée debout jusqu'à minuit, elle attendait ses parents, et Victor les avait accompagnés dans l'espérance de la voir. O bonheur ! il la voit. O désespoir ! il dut la quitter sans l'embrasser. Et voilà qui lui paraît intolérable, car il songe que, s'il mourait demain, un autre obtiendrait ce qui lui est refusé. Certes, il ne croit pas mourir encore, et, « cependant, qui peut lire dans l'avenir ? Qu'est-ce que la santé ? De quoi dépend la vie ? Qu'un homme me marche sur le pied et me regarde de travers, et qui sait où je serai demain » ?

Adèle, à tant d'exaltation, oppose cette simple observation :

« J'avais cru remarquer que tu avais toujours eu pour les duels le plus profond mépris, cela m'avait fait plaisir ; mais cette phrase me prouve que, si tu en as, du moins tu n'en as pas assez pour braver un usage aussi barbare. Aller, comme cela, de sang-froid, tuer ou se faire tuer ne prouve ni pour l'un, ni pour l'autre. Il faut respecter sa vie et celle de son semblable. Quand, pour un mot, souvent insignifiant, mais pris de travers, on risque de mettre, la moitié du temps, et presque toujours, une famille dans le deuil, il faut avoir un bien petit amour-propre pour ainsi tout lui sacrifier. Laisse-moi au moins, Victor, cette tranquillité. »

Mais Victor éprouve, à chaque instant, le besoin de se torturer ; il a été à un bal avec Adèle, il a passé une bonne soirée avec elle et l'a tenue tout près de son cœur en revenant. Il devrait être heureux. Il lui écrit, le 8 décembre :

« J'ai été bien jaloux et bien tourmenté. Je voudrais que tu ne t'habillasses ainsi que pour moi. Tu vois combien je suis extravagant... Quand je te vois si jolie et si parée pour les autres, ma tête s'en va, et je ne saurais te dire quelle infernale émotion j'éprouve. Je suis si peu de chose près de tous ces jeunes gens qui dansent si bien ! »

Il devrait être, au contraire, flatté que cette jeune fille si jolie, si séduisante, l'ait distingué, qu'elle soit admirée et fêtée, qu'elle n'aime que lui seul, qui a l'assurance d'avoir bientôt tous les droits sur elle ; mais il perd la tête, et ce bal devient pour lui, pendant huit jours, une vision de cauchemar. Et, cependant, elle rassure la jalousie de Victor en lui disant qu'elle n'est pas coquette :

« Étant toujours occupée de toi et ayant une idée principale en tête, je ne trouve pas le temps de m'occuper de mille fariboles et, surtout, de m'occuper à être trouvée tant soit peu agréable ; et, d'ailleurs, quelle est l'âme un peu élevée qui cherchera à plaire sans but à une foule de gens si vils, si rampants ! Je suis telle que je suis, je me moque de l'approbation des autres, et c'est seulement pour toi, pour toi mon mari, que je suis difficile. Tu vois, Victor, si je t'aime et si je crains de te le dire. Quelle confiance et quelle estime dois-je avoir pour toi pour ne pas craindre que tu ne tires avantage de tout ce que je te dis !

« Je crois, cher ami, que je deviens mauvaise ; sais-tu que je ne me fais presque plus de scrupule et que je t'écris sans remords ? Tu m'as tant dit de fois que je suis ta femme que je finis par le croire. Gronde-moi, je t'en prie, beaucoup ; je le mérite. Oui, Victor, je t'écris sans remords ; ne me méprise pas, je t'en supplie, en faveur de mon aveu. Quand ma pauvre mère a le dos tourné et qu'elle me croit au travail, je prends la plume en cachette et

je la trompe. Victor, aurais-tu fait cela ? Tu n'oseras pas me dire *non*. Mais ma tendresse pour toi est mon excuse et ma franchise doit me servir auprès de toi, Victor ; vraiment, je me désole. Au moins, j'avais la consolation de me le reprocher, et, à présent, je n'ai que celle de me reprocher mon peu de scrupule ; pardonne-moi, excuse-moi, et dis moi que malgré cela, je serai ta femme. Mais c'est à maman que je dois des réparations. Je porte dans mon cœur toutes ses bontés ; que ne puis-je l'en récompenser ! »

Victor avait vu Adèle chez elle le 12 décembre, et il reçoit d'elle une lettre le 14. La conversation en famille avait été assez animée, et le langage du jeune homme avait troublé les assistants et elle-même :

« J'avoue que j'ai été effrayée de ton langage d'hier soir. J'ai aussi pleuré. Quelle intolérance ! Tu serais bourreau s'il n'y en avait pas ! Toi, mon ami, mon Victor ! Je ne puis supporter une telle idée. Cette phrase m'a frappée. Cher ami, conduisons-nous bien et laissons à Dieu le soin de juger les hommes. Les morts, les potences, tout cela est épouvantable et m'a consternée. Quel sera mon sort ? je n'en sais rien. La soirée d'hier m'a laissé une impression qui s'effacera difficilement. Toute ma famille, je ne te le cache pas, a été effrayée. Mais, Victor, j'ai répondu que tu ne pourrais que bien agir et que tu serais bon et indulgent pour ta femme. »

Qu'a pu dire Victor? Car, enfin, il n'était guère l'homme des potences, il l'a prouvé. Bourreau ? Pourquoi et contre qui? Cette phrase de la réponse de Victor, datée du même jour, 14 décembre, minuit et demi, nous éclaire :

« Conçois-tu tout ce qu'il y a d'injurieux pour nous deux à mêler des idées d'*adultère* à notre mariage ? »

Évidemment, Victor a dit qu'on devrait pendre la femme qui tromperait son mari, et il reconnaît, aussitôt, dans sa lettre, que, tout en ayant soutenu les véritables idées de morale, il s'est laissé entraîner à prononcer une phrase violente, il la déplore ; et il ajoute :

« Que n'as-tu entendu les railleries dont j'étais l'objet, parce qu'à des gens qui m'avaient demandé *si je ne tuerais pas ma femme surprise en adultère*, j'avais répondu simplement que *ce serait moi que je tuerais !* »

Adèle appelait avec ferveur le dénouement, qui devait mettre un terme à toutes ses misères. Elle écrit, le 21 décembre :

« Dis-moi quand je me marierai... avec toi. Voilà une drôle de question pour une demoiselle. Mais ne hausse pas les épaules et réponds-moi.

« Je t'aime, je t'admire, je te respecte et je t'embrasserai quand je serai ton épouse. »

Victor lui répond le 24, après avoir passé, le 23, chez Foucher une soirée qui l'a enchanté :

« Tu es pour ton Victor un ange, une fée, une muse, un être qui n'a d'humain que ce qu'il en faut pour rester à la portée d'un être terrestre et matériel tel que celui dont tu daignes partager le sort et la vie. »

Victor, dans une de ses précédentes lettres, se plaignait encore d'être traité par la famille de sa fiancée comme un étranger, « un exilé ».

« Quand je vais chez toi, tout me gêne, tout m'observe, il faut me contraindre, me dissimuler et nul être ne porte plus difficilement que moi un masque et une entrave. »

Mais Adèle devrait être encore bien plus embarrassée ; et, cependant, elle ne dissimule pas sa joie lorsqu'elle le voit, au risque de provoquer des remontrances :

« Je fus un moment piquée de ce que toutes mes avances se réduisaient à zéro, et alors je sentis combien une jeune personne doit être réservée et concentrée. Tout cela me fit beaucoup de mal. Tu me dis, dans ta dernière lettre, d'être franche, de ne rien te cacher. Je fais plus que cela, cher Victor, et souvent je me le reproche ; mais je t'aime tant que je te fais lire dans mon âme, et tu dois t'apercevoir qu'il m'importe peu qu'on voie en public à quel point je t'aime. Et, cependant, doit-on oublier son sexe, doit-on oublier que la réputation d'une jeune personne tient à l'opinion que le monde a

d'elle ? Et je me mets au-dessus de tout cela. Je dois avoir tort. Une bonne conscience ne suffit pas. Je prends des résolutions très sages, celles de dissimuler. Mais, quand tu es là, toutes mes belles résolutions se sauvent à grands pas ; ensuite, je t'avouerai que je suis charmée de faire voir aux autres à quel point je tè distingue et combien ils sont au-dessous de toi. C'est une petite satisfaction peu charitable ; et je te prie de m'en gronder. Il me semble que les autres doivent me trouver quelque chose quand ils pensent que je serai ta femme. Tout cela est pure vanité ; mais, ce qui est encore plus certain, c'est que tout l'univers n'est rien auprès de toi et que je demande tous les jours pardon à Dieu si je l'oublie pour penser à toi. »

Les deux amoureux supportaient mal toutes ces contraintes. Mais, pour calmer Adèle, Victor lui répétait sans cesse :

— Ne te souviens-tu donc pas que je suis ton mari ?

Et il ajoutait, dans sa lettre du 29 décembre :

« Quand nous serons unis, chère amie, ce sera toi qui m'inspireras, toi que je consulterai sur tout ce que je ferai, et c'est ainsi qu'après t'avoir dû mon bonheur, je te devrai encore ma gloire, si j'y suis appelé. »

Ce n'était pas là une vaine phrase de rhétorique. L'événement la justifiera, comme on le lira plus loin.

L'année se terminait par des mots tendres, le mot de toutes leurs lettres :

« Je t'aime. Tu es mon mari. — Tu es ma femme. »

L'année 1822 s'ouvre par une querelle, le mercredi 2 janvier. Ce n'est pas une querelle d'amour, mais plutôt d'amour-propre, à propos de littérature. On est là en famille, chez les Foucher. On parle de Chateaubriand. On ne devait pas en dire grand bien, car Victor prend, aussitôt, la défense « du seul homme en France qui, selon lui, mérite l'enthousiasme ». Il est jeune, ardent, convaincu, et il admire, ce qui n'est pas l'ordinaire défaut de la jeunesse. Adèle le trouve trop absolu dans ses jugements (ce qui est la loi commune des jeunes gens) et elle lui dit adieu très froidement. C'est déjà grave ; mais, ce qui est plus grave encore, c'est qu'elle s'est rangée du côté des contradicteurs de Victor : ce qui lui vaut ce reproche, dans la lettre du 4 janvier :

« Il est vrai de dire que j'ai rarement le bonheur de te voir de mon avis... Il semble qu'il suffit qu'une vérité passe par ma bouche pour être une erreur à tes yeux... »

Et, pour prévenir l'accusation de péché d'orgueil, il ajoute :

« Quand l'amour remplit tout un être, l'orgueil n'y trouve pas aisément place. Je ne t'ai pas toujours, il est vrai, montré une très profonde estime pour le commun des hommes. Ma conscience ne me dit point que je suis plus qu'eux, mais que je ne suis pas comme eux. »

Il n'en regrette pas moins de contrarier les opinions d'Adèle :

« Quand nous serons unis, je m'éclairerai toujours de tes avis, je n'agirai jamais sans t'avoir soumis mes actions, car tu as l'instinct de tout ce qui est noble. »

Le lendemain, il avait reçu ces mots d'Adèle :

« Nous avons mal commencé l'année, cher ami ; tu m'en as voulu et, certes, je n'étais pas coupable ; je suis si malheureuse quand tu es fâché contre moi ! Sois persuadé que si, quelquefois, je fais quelque chose qui te déplaît, c'est que je ne puis faire autrement. »

Ces derniers mots expliquent pourquoi elle s'est unie aux contradicteurs de Victor ; car, enfin, elle ne croit qu'en lui, elle n'a confiance que dans ses jugements, elle le considère comme étant au-dessus des autres hommes ; mais on lui a reproché de se ranger toujours du côté de Victor ; on lui a dit que Victor était trop intolérant dans ses idées, et, alors, elle a espéré qu'en le contredisant, tout en pensant probablement comme lui, elle l'amènerait à cesser la discussion ou, tout au moins, à en tempérer l'ardeur. Mais, au fond, ces petites controverses ne passionnent pas Adèle outre mesure, et elle se souvient que Victor, dans une lettre du 21 décembre, lui a parlé longuement de la jalousie, sous prétexte qu'elle avait accepté le bras d'un étranger et qu'il lui avait posé cette question :

« Si tu me rencontrais, moi qui suis un homme,

donnant le bras à une jeune fille, à une femme quelconque, cela te serait-il indifférent ? Réfléchis. Si cela t'est indifférent, je suis perdu : tu ne m'aimes plus. »

Comme on le voit, Adèle a médité pendant près de quinze jours, car nous sommes dans les premiers jours de janvier et voici le résultat de ses réflexions :

« Tu me demandes si, te rencontrant et donnant le bras à une femme, cela me donnerait de la jalousie ? Le premier moment serait pénible ; mais la réflexion viendrait, et je penserais que tu ne peux me tromper, mais que tu peux avoir de l'estime pour toute autre femme, que tu peux rendre justice à son mérite, à ses agréments, mais que tu n'aimeras jamais que ton Adèle.

« J'aurais plus de raisons d'être jalouse que toi, car, si un homme m'offre le bras ainsi qu'à maman, puis-je refuser quand maman me dit de l'accepter, quand je ne puis, sans être insolente, le repousser ? Je suis assez contrariée de l'idée que je pourrais te le donner et changer un grand ennui en un grand bonheur. Au lieu que toi, mon ami, tu es libre d'offrir ou de ne pas offrir ton bras à quelqu'un (je parle en général), et alors j'aurais beaucoup plus de raisons que toi de me plaindre. Tu dois bien t'apercevoir, cher ami, combien je passe sur les bienséances pour toi, combien je me fais remarquer, combien même je me fais gronder ; tout cela m'est indifférent et le

bonheur d'être près de toi me compense bien au delà.

« Je vois avec peine que tu m'écris que tu me trouves charmante. Sûrement, je n'ambitionne que ton suffrage ; mais, Victor, je suis la femme la plus ordinaire qui existe ; je dis ce que je pense, tu t'en apercevras un jour, et alors tu m'aimeras moins et cela fera mon malheur. Je te le dis, je ne suis rien qu'une femme qui t'aime, rien autre chose.

« J'ai dans ce moment, mon ami, du chagrin. Je m'aperçois que maman m'aime beaucoup moins qu'autrefois ; elle est bonne, parce qu'elle ne peut être autrement, mais elle est froide et interprète mal toutes mes paroles. Elle me gronde vraiment beaucoup. Ai-je mérité mon sort ? Je le crois, car elle aurait pu prétendre à toute ma tendresse et je vis pour toi. J'aime maman ; mais la tendresse que j'ai pour toi est tellement au-dessus ! Et, d'ailleurs, l'amour filial et l'amour qu'on a pour son mari sont deux choses différentes, ou, plutôt, deux choses dont l'une n'est rien et l'autre tout. Ne crois pas, mon ami, que maman ne soit rien pour moi. Je donnerais tout pour elle ; je la respecte, je lui dois tout, et, cependant, ingrate que je suis, je la quitterais pour aller avec toi. De grâce, ne méprise pas une femme qui aime mieux un homme, avant d'être mariée, que sa mère. »

Adèle s'était tirée avec beaucoup de bon sens de la

question un peu extravagante, mais excusable pour un amoureux, que Victor lui avait adressée sur la jalousie. Elle l'apaisait, du même coup, en lui révélant les sentiments les plus profonds de son cœur, en le plaçant au-dessus même de sa mère.

Elle avait reçu les vers de Victor : *A toi*.

« Je n'ai pas oublié de te remercier de tes vers, ils sont charmants. Je ne m'y connais pas, mais ils m'ont fait pleurer. Ne me dis pas plus en vers qu'en prose que je puisse jamais t'oublier, te délaisser. Serais-tu en prison, dans un cachot, dans tous les endroits les plus horribles, que je te suivrais partout. Tous les obstacles ne seraient rien pour moi, et ton Adèle s'attacherait à toi quand bien même tu t'y opposerais. Et que crois-tu que soit la vie ? Elle n'est quelque chose qu'autant qu'on la parcourt avec quelqu'un qui sait vous la faire aimer, vous y faire attacher quelque prix, et, pour moi, un tombeau où je serais avec toi serait le ciel pour moi. »

Depuis le 26 avril 1819, où Victor et Adèle s'avouaient leur amour, il s'était écoulé deux ans et huit mois, puisque nous voilà au début de 1822.

L'attente paraissait cruelle surtout pour le jeune homme, qui se voyait refuser, malgré le temps écoulé, quelques heures d'intimité avec celle qu'il considère comme sa femme. Aussi devient-il de plus en plus nerveux et irritable. Les Foucher ont joué un jeu dangereux en consentant à des fiançailles conditionnelles et occultes. Ils avaient cette excuse que l'avenir n'était pas assuré et que, d'ailleurs, le général Hugo n'avait pas

donné son consentement. Mais, d'autre part, Victor pouvait s'étonner que, les Foucher lui ayant ouvert leur maison, l'accueillissent avec moins de bienveillance qu'un étranger. Adèle, qui est équitable, prend la défense de ses parents; car, si Victor est revenu, c'est parce qu'elle a arraché de la faiblesse de son père cette faveur. Elle s'en explique très nettement, le 7 janvier :

« Tu me dis toujours que je t'aime moins que tu ne m'aimes, et, cependant, je me trouve heureuse de remplir tes moindres désirs. Tu t'étonnes que l'on trouve ridicule que tu sois à côté de moi ; mais réfléchis, cher ami, et tu verras quelle est la position de mes parents. Je vais remonter à une époque un peu éloignée. Tu te rappelles qu'il y a neuf mois, mes parents étaient décidés à ne pas te laisser venir chez nous. Ils avaient, pour cela, de bonnes raisons en disant que notre mariage était si vague qu'il était peu sage de te présenter chez nous comme le prétendu de leur fille ; comme j'attachais mon bonheur à ce que tu vinsses, je sollicitai mes parents, leur disant qu'il ne fallait pas te regarder comme un homme ordinaire, que tu n'étais pas semblable aux autres. A force de demandes, j'obtins la seule chose qui pouvait me toucher.

« Je te parle de tout cela pour t'expliquer ce qui a, je crois, refroidi maman à mon égard, et même un peu papa. Mes parents, voyant notre union incertaine, et ne voulant pas revenir sur une chose qu'ils ont accordée, s'en prennent un peu à moi ;

ils sont trop bons et trop généreux pour m'en parler ; mais quelques paroles m'ont prouvé qu'ils ont quelque chose à me reprocher.

« Je vois aussi, mon Victor, lorsque je ne m'étourdis pas, à quel point notre mariage est peu probable. Tu comprends la position de mes parents, ils ne voient rien de fixe, et se repentent (tout ceci n'est que conjectures) d'avoir fait ma volonté. Pour moi, cher ami, tu connais ma façon de penser ; rien ne pourra me détacher de toi, aucun obstacle, aucune volonté, rien au monde ; je te suivrai partout. Espérons, cependant, que tu ne te trouveras pas dans ce cas-là et que je pourrai accorder mon amour avec mon devoir. Dis un peu à ta femme quel est ton espoir ; dis-lui si tu n'espères rien ; sois franc avec elle comme elle l'est avec toi. Je ne suis pas une enfant, j'ai du courage ; ainsi parle-moi de tes affaires sans ménagement, comme à ta meilleure amie. Je n'entends rien aux affaires ; je ne puis te donner aucun conseil, mais je saurai ce qui est.

« Je te demande, sur tout cela, une longue réponse. Je t'ai parlé de choses qui m'ont beaucoup coûté, parce qu'il faut sortir de ma sphère et te dire combien tu m'affliges lorsque tu me dis que je ne t'aime pas autant que tu m'aimes. Quand une jeune fille dit à un jeune homme qu'elle l'aime ; quand elle lui dit qu'elle le suivra partout ; quand elle lui dit qu'elle n'est pas une seconde sans penser à lui ; quand enfin, elle

manque à ses parents, à son devoir, par cette même raison, si elle n'aime pas ce jeune homme autant qu'une femme peut aimer, cette jeune fille est bien méprisable. Ainsi, cher Victor, lorsque tu me dis que je ne t'aime pas, c'est comme si tu me disais que tu me méprises. Oh! si tu savais combien je t'aime, je ne crois pas que tu te mettrais en parallèle avec moi ; s'il fallait donner ma vie, tout ce que j'ai de plus précieux, pour toi, et que cela te fît seulement plaisir, je ne balancerais pas un moment, ayant la conviction que tu ne me demanderais pas quelque chose qui me déshonorerait à tes propres yeux.

« Voici une longue lettre, mon ami ; répondsmoi très long, car les moments qui sont employés à lire tes lettres sont autant de moments de félicité. »

La situation devient assez grave. D'une part, les Foucher s'impatientent de ne voir rien venir ; d'autre part, Victor s'irrite d'être tenu toujours en suspicion. Adèle est bien obligée de ramener son fiancé aux sévères réalités et de lui parler des questions matérielles ; malgré toute la répugnance qu'elle en éprouve, elle sait bien que son bonheur est à ce prix. Victor, dans sa lettre du 8 janvier, veut bien descendre jusqu'à ces misérables détails, puisque la destinée ne lui a pas garanti cette indépendance qui lui permettrait de s'abandonner paisiblement à ses rêves d'amour. Mais, au fond, ce qu'il redoute le plus, c'est de ne pas obtenir le consentement de son père et il n'ose pas le lui demander.

« Que nous faut-il pour être heureux, chère amie ? Quelques mille francs de revenu et le consentement de mon père, voilà tout. De quoi peut-on s'alarmer ? »

Et, là-dessus, Victor s'engage dans une longue dissertation sur la carrière des lettres, contre laquelle on a inspiré à Adèle une prévention peu fondée. Il a confiance en lui, il est sûr de se créer une position ; le rang militaire de son père lui donne le droit, dit-il, de se présenter comme l'égal de tout le monde ; il doit à quelques essais bien faibles les avantages et les inconvénients d'une renommée précoce. On veut bien lui dire qu'il est appelé à il ne sait *quelle éclatante illustration ;* mais il se croit fait pour le bonheur domestique. Aussi aime-t-il mieux trouver, en travaillant, des moyens d'existence, que de les attendre de la bienveillance des puissants. Cependant, pour obtenir son Adèle, il est prêt à abandonner les projets et les rêves de toute sa vie et à suivre un état nouveau. Il pense qu'il aura quelque bien de son père et il ne doute pas de son consentement. Mais il craint que les impatiences des Foucher n'aient comme résultat une séparation ; si ces garanties d'avenir ne suffisent pas, voici ce qu'il fera :

« J'irai chez tes parents et je leur dirai :

« — Vous m'avez rendu bien heureux en me permettant de voir votre Adèle. Lorsque vous m'avez accordé de vous-mêmes ce bonheur, je m'étais résigné à y renoncer pour un temps. Je ne sais pas si j'aurais vécu longtemps sans la voir ; mais j'aurais essayé, et, avec l'espoir de la posséder un jour, j'y serais peut-être parvenu. Aujour-

d'hui. vous paraissez douter de mon avenir. Adieu, vous ne me reverrez qu'avec un sort indépendant et le consentement de mon père, ou vous ne me reverrez plus.

« C'est ce que je suis décidé à faire, Adèle, le lendemain du jour où tes parents m'auront montré la crainte de compromettre ton avenir en l'unissant au mien. »

Cet amour-propre, cette susceptibilité, cette menace d'une rupture provisoire bouleversèrent Adèle qui lui adressa quelques réflexions amères dans sa lettre du 12 janvier :

« Lequel de nous en fait davantage pour l'autre? Tu ne me sacrifierais pas ton amour-propre un peu froissé et moi je te sacrifierais mes parents. As-tu réfléchi à cette phrase. et à ce que tu dirais à papa dans le cas où il te ferait entendre que mon avenir est compromis ? La réponse que tu prépares n'est pas généreuse. Je te le répète : si mes parents t'ont laissé venir chez nous, c'est à ma sollicitation. Aussi, crois-tu qu'il soit noble de leur reprocher la faiblesse qu'ils ont eue pour moi? S'il faut peu de chose pour éveiller ta susceptibilité, il faut aussi peu de chose pour me rappeler que je suis fille. Prends-t'en à moi, Victor, si tu crois que mon ascendant auprès de papa t'ait mal réussi, et ne dis jamais que mes parents en sont cause.

« Au reste, j'ai ajouté que tout ce que je te disais

ne pouvait être que des conjectures. J'avais cru pouvoir causer avec toi librement, te dire ce que je pensais ; j'aurais été heureuse de savoir ce que tu faisais, de te parler de toi, de te dire que, quelquefois, tu te trompais dans ta manière de voir, d'être la première à t'admirer dans ce que tu as de vraiment admirable, enfin d'être ton amie. Mais j'ai vu qu'une jeune personne doit rester dans sa coquille ; j'ai essayé un moment de lever le voile qui me cachait mon avenir lié au tien, je le baisse de nouveau, et je te promets de ne jamais te parler de tes affaires. Seulement, tu aurais dû avoir égard à tout ce qu'il m'en a coûté de te parler d'affaires auxquelles je suis trop intéressée pour avoir mes aises ; j'aurais dû réfléchir que ma position envers toi, mon sexe, et tout ce qu'une jeune personne se doit à elle-même, devaient me faire prendre le dessus. Mes parents sont assez généreux pour ne rien dire de leurs griefs ; au reste, ils ne me parlent jamais de toi qu'en bien. Ce n'est que dans la crainte qu'ils ne se repentent de m'avoir écoutée que je te faisais ces confidences. Pardonne, Victor, si je t'offense, je causerai toujours avec toi comme avec mon âme. Je vais retomber dans la même léthargie qu'auparavant ; tu retrouveras toujours la même Adèle, dévouée. Que ne suis-je, pour un moment, ce que je ne suis pas ! Je te dirais de ne t'engager dans aucune démarche à cause de moi, dans la crainte que tu n'interprètes mal ce que je viens de te dire.

« Mais, si tu étais malheureux, mon ami, je serais tout pour toi, je ne te quitterais jamais; sois malade, jamais d'autres n'approcheront de toi. Et tu me dis que je t'aurai bientôt oublié ! D'après quoi me juges-tu ? Et comment prouverais-tu ce que tu avances ? Va, ne crois pas que je sois faible, j'ai une volonté bien déterminée : je suis à toi, et nulle puissance ne pourra m'en détacher. Tu dois ajouter foi à ce que je dis. Les circonstances ne changeront rien à ma manière de voir et de sentir : ce que je te dis est d'autant plus certain que je t'en fais l'aveu au moment où je pense que notre union présente des difficultés immenses, surtout si tu es dans l'intention de laisser venir les événements ; mais, comme je n'y puis rien, je ne t'en parlerai plus.

« Adieu, cher Victor; que tout ceci soit mon dernier rabâchage ; je te verrai ce soir ; tu me trouveras toujours le même visage ; je t'ai dit ce que je pensais. Adieu. Encore une fois, ne trouve rien qui prouve que je me sois refroidie envers toi, car tu ne sauras jamais à quel point tu es aimé. »

Victor répond, le 13 janvier. La lettre d'Adèle lui paraît « bien amère et bien généreuse ».

« Puisque tu me prives de tes avis, je ferai tout ce que tes parents voudront... Trop de précipitation près de mon père perdra tout, peut-être, je le

crains ; mais je souscrirai à un désir qui est une loi pour moi. »

Et ce sont des paroles désespérées :

« Ma vie aura été couronnée par un beau rêve dont je ne sortirai que pour entrer dans un sommeil où l'on ne rêve plus. »

Et il annonce que tout va finir et se rompre de soi-même :

« Je n'aurai pas la douleur de prévenir une rupture nouvelle. Elle se fera par mon père dont j'aurais eu le consentement dans un an et dont j'aurai le refus dans trois mois. Cependant, tes parents ont raison, et ton sort ne peut rester plus longtemps compromis. Il faut savoir où l'on va. Il faut que tu puisses songer à un nouvel établissement, te préparer un autre bonheur. »

Victor demandait un an pour obtenir le consentement de son père. Pourquoi ce délai? C'est qu'il espérait s'être créé une situation indépendante par quelques succès dans les lettres.

Trois jours après avoir reçu cette lettre, Adèle était souffrante. Le jeudi 17, elle allait à un bal avec Victor, mais elle avait dû rester étendue sur un lit, dans une chambre à côté du salon où l'on dansait. Le samedi 19, elle était remise, et Victor, oubliant, à la suite de cette alerte, toutes ses sombres prévisions, ne lui parle que de ce bal et d'un autre encore, le jour de l'enterrement de sa mère, lorsqu'il l'avait vue danser, ignorante,

d'ailleurs, du malheur qui accablait son Victor, et elle lui répond à ce sujet, le 22 janvier :

« Oh ! si j'avais pu m'échapper de cette danse infernale, je serais allée me jeter dans tes bras, et, si j'avais su le malheur qui venait de t'arriver, rien ne m'aurait retenue. Mais j'ignorais tout. Et combien n'ai-je pas pleuré cette malheureuse soirée ! Tandis que tu étais si malheureux, ta femme était censée s'amuser. Si, du moins, j'avais pu te consoler, si j'avais été avec toi, peut-être aurais-tu supporté avec moins d'amertume ton violent chagrin. Mais en voilà assez sur ce sujet, qui rappelle une époque si horrible pour toi et rouvre mes yeux aux larmes. Je suis seule un moment, mon ami, et je voudrais que tu fusses près de moi. Que de choses je te dirais ! Et tu es loin de moi ! Comme tu es barbare quand tu dis que je ne t'aime pas ! Tu sais bien le contraire. C'est un supplice pour moi quand je te vois du chagrin, et j'aimerais mieux passer sur toutes les convenances que de te laisser partir sans te voir content. »

Victor est profondément touché, et, cette fois, il est animé d'héroïques résolutions :

« Oui, Adèle, tous les moyens pour arriver à ce but, je les saisirai avec joie, à quelques dures conditions qu'il faille l'obtenir ; pourvu qu'elles soient convenables, elles me paraîtront douces. Je ne vais

rien négliger pour assurer au plus vite mon indépendance et la tienne, j'aurai le consentement de mon père, ou je lui rendrai la vie qu'il m'a donnée ; mais j'aurai son consentement. »

Adèle l'a conquis par sa douceur, sa mansuétude, ses larmes. Aussi, le 25 janvier, Victor, désespéré il y a douze jours, et annonçant sa mort probable succédant à la rupture, entrevoit un avenir souriant ; il a obtenu des promesses du ministère, il a l'espoir d'avoir une place de deux ou trois mille francs et aussi des revenus littéraires. C'est la perspective de jours heureux sous le même toit, dans la même chambre, c'est la vie sereine avec peu d'amis et beaucoup d'amour. Le rêve a succédé au cauchemar, le bonheur est proche, on peut le saisir presque, puisque la réussite des projets est imminente. On ne se demandera plus si on s'aime, on s'aimera sans témoins, avec le ciel dans le cœur.

Comme Adèle doit être fière, car c'est grâce à sa volonté, à son énergie, à sa décision, à sa hardiesse à affronter quelques petites colères que le dénouement approche, et, dans une lettre reçue le 26 janvier, faisant allusion au succès possible des démarches, elle lui écrit :

« Je te verrai ce soir, cher ami, cette idée me remplit de joie. Il y a huit jours, j'étais encore plus heureuse, car je t'avais vu deux fois. Quand te verrai-je toujours ? L'époque en est bien indécise, mais qu'importe ! J'espère qu'elle arrivera. Combien tu te donnes de mal pour rendre notre union possible, cher ami ! Combien cette idée empoisonne

toutes celles qui me sont chères et que j'ai tant de plaisir à méditer. Mais aussi, Victor, comme je te récompenserai de toutes tes peines ! Hélas ! que puis-je, si ce n'est de t'aimer ? Aussi, es-tu si bon que tu te contentes de cela. Le sort des femmes est à plaindre d'être si dépendantes, de ne pouvoir rien faire par elles-mêmes. Elles n'ont qu'une âme et ne peuvent en offrir davantage. »

Victor a été à l'Odéon, le 30 janvier, pour soutenir une pièce royaliste. Adèle lui écrit le jour même :

« Ne te fais pas casser le cou. Sois prudent. Mais l'avis parviendra trop tard. Cependant, je pense que l'Odéon te verra sortir comme tu y es entré et que tu penseras à moi tout en faisant du tapage. »

Adèle, constatant que sa recommandation arrivera trop tard, garde ce mot pendant trois jours et avec sa candide inexpérience des choses du théâtre, elle ajoute, à la date du samedi :

« J'ai une petite querelle à te chercher. On m'a dit que tu devais aller à l'Odéon pour tâcher de faire réussir une pièce royaliste ; mais il me semble que, si cette pièce est bonne, elle n'a pas besoin de cabales ; et, d'après ta manière de voir, je ne puis penser que tu l'aurais applaudie, eût-elle été bonne ou mauvaise. Au reste, je parle comme une aveugle qui voudrait juger des couleurs ; mais je te dis ce que j'ai pensé en songeant que tu y allais

pour la soutenir. Je ne sais si je me suis bien exprimée ; mais voici ma manière de voir ; je pense qu'une bonne pièce n'a pas besoin de soutien et qu'on doit la laisser tomber si elle ne vaut rien. »

O candeur !

Les jours s'écoulaient sans laisser prévoir une solution prochaine et les Foucher, assez las d'entendre les commérages peu bienveillants de leur entourage, espaçaient les visites de Victor, tout en recommandant à leur fille une réserve qu'elle observait et qui lui valait les reproches de Victor. Aussi, un beau jour, voyant Adèle hésiter à s'approcher de lui, il la gourmande un peu rudement. Elle a du chagrin, il reconnaît son tort, il veut se faire pardonner, il l'embrasse. Elle se fâche, elle le repousse, il rit, elle est honteuse, elle pleure. Le tableau n'est-il pas charmant ? La scène n'est-elle pas d'une puérilité exquise ? Mais cette révolte d'Adèle pour un baiser ne marque-t-elle pas une époque, peut-être une éducation ? Croit-on qu'une jeune fille de notre temps, fût-elle la plus chaste, la plus pudique, la plus ombrageuse et la plus religieuse des jeunes filles, se serait accusée à son confesseur d'un baiser donné par son fiancé après deux ans et neuf mois de fiançailles ?

Victor répond, le 10 février ; il est très ému, il lui demande pardon :

« Hier, cependant, tu m'as fait un peu légèrement un reproche bien grave : *je riais pendant que tu pleurais !* Non, Adèle, je ne te donnerai pas d'explications amères, j'imposerai silence à tout

ce qui se révolte chez moi à une pareille accusation. Mon Adèle adorée, puis-je t'embrasser sur le papier ? »

Le même jour, 10 février, Adèle écrit :

« Je t'ai tourmenté sans en avoir l'intention, mais je méritais de l'indulgence, et n'as-tu pas été un peu rude lorsque, après m'avoir demandé si je voulais venir m'asseoir près de toi, j'y suis venue un peu tard, il est vrai ? Si j'avais suivi mon penchant, j'y aurais été tout de suite ; tu m'as parlé avec un ton qui m'a fait rentrer en moi-même. J'ai eu bien du chagrin. Je vais te voir dans une demi-heure ; peut-être arriveras-tu à moi avec un visage fâché. De grâce, ne me fais pas ce chagrin, car rien au monde ne m'afflige plus que de m'apercevoir que tu m'en veux. Il est vrai, hier, je me suis mal conduite; mais j'étais dans un tel état que, vraiment, je méritais quelque pitié, et puis j'ai cru m'apercevoir que tu ne prenais aucune part à ce que j'éprouvais, et, vraiment, tu as bien ri. Si tu me voyais maintenant, tu me verrais encore bien affectée : je ne sais pas ce que j'ai, mais je n'en puis plus ; j'ai tant de chagrin ! Hier, quand je me suis laissée embrasser, aussitôt une tristesse s'est emparée de moi. Victor, sans doute je fais mal. »

Et revenant sur ce fameux baiser qui l'a bouleversée, elle ajoute, en *post scriptum :*

« Tu haussais les épaules avec raison et cela m'a accablée. Je sais bien que je suis extraordinaire, tu ne sais pas quelles sont mes souffrances. Je te dis toujours que je n'en parlerai plus et je t'en parle sans cesse. »

Adèle avait évité de reparler à Victor de ses affaires, de ses démarches, de ses espérances de réussite : ces sortes de conversations l'embarrassaient. Et, cependant, les questions matérielles tenaient tout en suspens, et puis les bonnes langues marchaient.

« Eh bien ? Et M. Victor, que fait-il ? On le disait un jeune homme de valeur. Il ne produit plus rien. N'est-il pas un peu mou, un peu paresseux ? Ne vous renseigne-t-il pas sur ses projets, monsieur Foucher ? Car, enfin, il ne suffit pas qu'il courtise votre fille. C'est un jeu dangereux si son avenir n'est pas assuré. »

Adèle était mise fidèlement au courant de tous ces propos. Aussi elle écrit, le 15 février :

« Je voulais te dire, cher Victor, que je serai heureuse de savoir comment tu emploies ton temps. Je ne doute pas le moins du monde que tu ne l'emploies très convenablement ; mais tout ce qui t'occupe m'intéresse. Ne vois, je t'en prie, dans cette question, que ce seul motif. Je voulais encore te dire que souvent (tout autre que maman) l'on me confiait la crainte que tu n'aies pas le goût du travail. Tu vois que je suis franche : ne m'en veux pas, je t'en prie. Je suis loin de croire cela. Je n'écoute pas de pareils discours qui ne sont dictés que par l'envie de nuire ; mais, cependant,

voilà six mois que probablement tu n'as pas perdus, mais que, sans doute, tu aurais pu mieux employer. Combien il m'en coûte de te parler d'affaires de ce genre! Mais c'est nécessaire, car c'est par ce moyen seul que nous pouvons parvenir à nous réunir. Je suis femme, je ne peux rien; mais je réfléchis à tout, et, je le vois, rien n'avance.

« Cher ami, tu ne te fâches pas, n'est-ce pas? Tu devines mon motif, et, si ce n'était pas indispensable, je ne t'en ouvrirais pas la bouche. Mais c'est parce que je désire t'appartenir que je trouve des choses effroyables avant d'y arriver. Je dis toujours que je prends ton rôle, cela est vrai; quelquefois, cette pensée m'humilie. Mais je dois tout te dire, et c'est ce que je fais. Victor, réfléchis, et tu verras tout ce que nous avons à craindre et, d'un autre côté, à quel point il est connu que tu crois m'épouser; et, pour te dire la chose plus clairement, à quel point la chose est avancée et, en même temps, éloignée. Ne t'étourdis pas, et médite, et tu concevras quels sont mes tourments. Comment veux-tu qu'on croie que tu m'aimes et que tu désires m'épouser, quand on présume que tu ne fais rien pour cela?

« Je t'en ai trop dit sur ce sujet, cher ami, et jamais je ne te dirai trop combien je t'aime et quels sont mes tourments et mes inquiétudes sur l'avenir. Si tu te fâches de tout cela, jamais je ne te parlerai de tes affaires, je t'assure. Si tu voulais

me faire plaisir, tu causerais avec papa de ce qui nous regarde, de tes intentions. »

Fallait-il qu'Adèle fût poussée dans ses derniers retranchements pour parler à Victor de son travail et de ses affaires, elle qui avait juré de ne plus aborder ce sujet ! Aussi, comme elle s'entortille dans ses phrases, comme elle se perd dans un labyrinthe de précautions oratoires enveloppées de mots tendres. On s'impatiente en haut lieu. Il faut calmer M. Foucher, le rassurer en l'éclairant. Grosse difficulté, car Victor n'est pas dans des relations bien familières avec M. Foucher. N'écrivait-il pas, tout récemment, à Adèle :

« Ton père n'est pas toujours avec moi ce qu'il devrait être ; il n'est ni cordial, ni affectueux avec moi, qui voudrais tant l'aimer puisqu'il est ton père ; à ma confiance illimitée il répond par une froideur décourageante. Sa conduite envers moi prouve qu'il connaît peu mon caractère. Il saurait qu'auprès de moi une marche franche réussira toujours mieux qu'une marche calculée. »

Voilà, assurément, de bien mauvaises dispositions pour aborder M. Foucher.

Adèle avait remis sa lettre le 15 février, à Victor. Il lui répond, le 16 :

« Loin de me fâcher, ta lettre m'a fait bien plaisir, comme toutes celles que tu m'écris avec un accent de tendresse et de vérité. »

Et il consent volontiers à entretenir M. Foucher de ses affaires ; et, d'abord, il donne l'emploi de son temps

pendant ces six derniers mois. Il lui parle de son roman *Han d'Islande*, dont elle a été l'inspiratrice en mai 1821, puis de son malheur, la mort de sa mère, puis de la reprise de son travail, d'un Rapport académique terminé en novembre, de son ode sur la peste pour l'Académie des Jeux Floraux en décembre, puis en janvier, d'un projet de comédie sur le roman de Walter Scott : *le château de Kenilworth* avec Soumet, et dont il a terminé les deux premiers actes[1].

Et, comme Victor tient à se justifier du péché de paresse si complaisamment invoqué par les commères, il revient, le 21 février, sur ses travaux, il veut les communiquer à Adèle pour qu'elle les juge selon sa conscience, non selon l'opinion des autres.

Adèle répond, le 23 février. C'est une petite personne méthodique. Lorsqu'elle commence une broderie, une tapisserie, ou quelque dessin, elle le poursuit et elle l'achève ; elle n'aurait pas l'idée d'entreprendre plusieurs ouvrages en même temps, et elle applique cette règle aux œuvres littéraires. En quoi elle se trompe. Combien d'écrivains, par leur nature d'esprit, leur goût ou leurs obligations, sont astreints à conduire divers travaux parallèlement ! Victor Hugo fut de ceux-là. Mais on a deviné le mobile qui la guidait. Si Victor commençait tant de romans, de tragédies, d'études, de poésies, il ne pouvait, n'en achevant aucun, en tirer un profit matériel immédiat, et elle lui adresse une longue lettre qu'il a entre les mains le samedi 23 février :

« Tu me demandes si je suis contente de la manière dont tu as employé ton temps. Comment voudrais-tu que je ne le fusse pas ? Je suis bien persuadée que tu aimes l'étude, car sans cette con-

1. *Amy Robsart.*

viction je courrais de grands risques en t'épousant L'amour de l'étude est nécessaire pour pouvoir comprendre ou sentir les plaisirs et le repos. D'ailleurs, j'ai senti que tous les moments que j'ai passés à travailler n'étaient pas pour moi les plus heureux, mais, du moins, n'amenaient aucune idée chagrine. Oui, mon ami, j'ai été contente que tu aies travaillé, ce dont je ne doutais nullement. Peut-être serais-je encore plus satisfaite de te voir plus de suite dans ton travail. Il me semble qu'à moins de chose qu'on ne peut prévoir, on ne devrait commencer une chose qu'après avoir terminé ce que l'on avait mis en train. Me voilà bien sévère. Je devrais peut-être me taire quand il s'agit de choses que je ne connais pas ; mais tu m'as permis de dire tout ce qui me viendrait en tête et j'use de la liberté ; quand cela t'ennuiera, tu en seras quitte pour me le dire. Je trouve que c'est le moyen de ne rien finir que de commencer mille choses.

« Au reste, je ne dis pas cela pour toi ; toutes les raisons que tu me donnes sont justes et je te dis tout cela pour que tu saches tout ce que je pense. Certes, je serais bien heureuse que tu fusses de même pour moi, quand même tu devrais me contredire, et ce sera toujours un bonheur lorsque tu voudras bien m'entretenir de ce que tu fais. Je t'aurais demandé cette faveur il y a longtemps, sans l'idée qu'étant intéressée à ce qui t'occupe, je ne pouvais te donner aucun conseil. Si je n'y étais

pour rien, je t'en aurais parlé bien avant ce temps et souvent. Le même motif retenait et retient encore mes parents. Je m'étonne que tu n'aies pas senti cela. »

Adèle veut, cependant, tempérer par des tendresses la sécheresse de ces conseils.

« Tu es bien bon, cher ami, de me consoler quand j'ai du chagrin. Aussi, es-tu la seule personne de qui je reçoive des consolations. Viendrait-il, père, mère, pour me faire sourire quand je pleure, que j'en pleurerais encore davantage ; tu vois bien que tu peux tout sur moi, tu as même encore ce pouvoir quand c'est toi qui es cause de mon affliction. Quel serait mon chagrin si, un jour, je m'apercevais que j'aurais dû être autrement ! Mais une semblable idée ne peut m'être inspirée que par Satan, car tu seras toujours le même, toujours mon Victor et tu es comme le Bon Dieu, immuable.

« Après avoir parlé de Dieu et du diable, je ne parlerai pas des saints, mais bien de mon mari. C'est le seul saint que je puisse honorer et servir, car je suis persuadée que les habitants du Paradis n'avaient pas ton âme ; pas même ton patron. L'on viendrait me soutenir que je fais des sacrilèges en parlant ainsi que je ne le croirais pas, car je n'ai pas connu ceux qui jouissent de la béatitude éternelle ; mais je te connais et jamais je ne pourrai m'absenter de mon bon sens ni de ma tendresse. »

On pourra s'étonner qu'Adèle parle du ciel, des saints, de la béatitude éternelle ; mais ce langage, plus ou moins mystique, était provoqué par la lettre de Victor du 21 février, qui disait :

« L'amour est la vie de l'âme : pour qui médite un peu, c'est une preuve puissante de notre immortalité immatérielle... Ce sont les plus grandes vérités qu'il y ait au delà de la vie que je t'expose ici, et il doit y avoir chez toi comme chez moi quelque chose qui te les révèle. Ce sont ces vastes et magnifiques espérances qui font du mariage le ciel anticipé. »

Adèle répond à certaines observations de Victor ; elle proteste contre l'opinion qu'elle se laisse dominer par l'avis des autres, notamment sur les questions littéraires :

« Tu es dans l'erreur, car je ne suis dominée que par toi, excepté quand mon jugement s'y oppose.

« Je ne comprends un ouvrage que parce que j'ai senti ou suis capable de sentir ce que l'on exprime. »

Jamais elle ne dira que tel ouvrage est bon ou mauvais parce qu'elle dirait cela comme un perroquet.

Autre sujet de discussion :

Elle lui avait dit, dans une conversation : « Je ne suis pas sûre que tu sois sage » ; propos bien anodin, bien naïf, sans arrière-pensée, qui signifiait pour elle : « Tu n'es pas raisonnable. » Et Victor, un peu blessé dans sa vertu qu'il a obstinément défendue, s'explique avec une

gravité ingénue dans sa lettre du samedi 23 février. Il estime que l'homme doit arriver en état d'absolue *pureté* au mariage.

Victor s'empresse, d'ailleurs, d'ajouter que ces idées ne sont pas de ce siècle, ni de ce monde, et il ajoute :

« Te dire que l'observation de ces devoirs rigoureux que je me suis imposés ne m'ait jamais coûté, ce serait, certes, mentir. Bien souvent, je ne te le cache pas, j'ai senti les émotions extraordinaires de la jeunesse et de l'imagination; alors j'étais faible, les saintes leçons de ma mère s'effaçaient de mon esprit; mais ton souvenir accourait et j'étais sauvé. »

Voilà, assurément, une singulière confession qui devait embarrasser une jeune fille. Adèle ne pouvait guère garder le silence sur de pareilles confidences ; il lui était interdit aussi de les discuter. Elle se bornait donc à lui dire qu'il y àvait quelque chose d'*extraordinaire* dans sa dernière lettre, et, pour une jeune fille naïve comme elle l'est, ce mot signifiait, dans sa bouche, qu'elle avait été effarouchée.

Victor s'était torturé l'esprit pour découvrir le sens de ce mot : *extraordinaire*. Il a donc supposé qu'elle avait dû être choquée par cet aveu, et le voilà tout surpris :

« Je croyais être ton mari et avoir, par conséquent, quelques privilèges de plus qu'un autre. Il me semble, en outre, qu'il n'y a rien dans des réflexions chastes et intimes qui ait pu te choquer. »

Il juge que cette confession aurait dû lui plaire, et il pose cette question :

« Serait-ce que tu ne m'aimes pas ? »

Il aurait pu penser que, par cet aveu de chasteté, il soulevait un coin du voile où l'amour se présentait sous une forme matérielle, alors que, jusqu'à présent, il avait célébré l'amour idéal. La conversation en restera là sur ce sujet.

Adèle ayant reçu le commencement du roman *Han d'Islande*, profitant de la confiance que Victor lui a témoignée, se montrera plus hardie pour hâter le dénouement de leur roman d'amour dont elle lit les premiers feuillets dans *Han d'Islande*. Et le dénouement, c'est le consentement du général Hugo.

Elle juge qu'il n'est ni convenable, ni adroit, ni respectueux, de laisser le général dans l'ignorance. Quelle situation bizarre, en effet ! Les fiançailles ont été acceptées sous bénéfice d'inventaire avec la complicité des Foucher et sans le concours du général. Le père du jeune homme ne sait rien : il n'a pu faire, suivant l'usage, la démarche obligatoire auprès de son vieil ami Foucher. N'y a-t-il pas un danger à cacher plus longtemps la vérité ? Et Adèle a confiance dans la mansuétude de M. Hugo : aussi elle exhorte Victor à faire cette démarche qui peut lui sembler pénible et délicate et, pour lui donner plus de courage, elle lui annonce qu'elle fait son dessin, le portrait d'elle qu'elle lui a promis.

« J'ai lu, avec attention, les cahiers que tu m'as prêtés ; ils m'ont fait grand plaisir. Il faudrait en lire davantage pour te dire au juste ce que j'en pense. Il y a beaucoup d'originalité et d'imagina-

tion; cela m'intéresse tellement qu'ils ont été lus de suite et que j'aurais donné beaucoup pour avoir les autres livres. Tu serais charmant de me les apporter demain.

« Tu me ferais un plaisir extrême de continuer ce roman et je t'en veux de l'avoir mis de côté. Tu m'aimes assez, je pense, pour le terminer. Je ne t'ai encore rien demandé et tu me donnerais une grande preuve d'affection. J'ai vu que tu tenais à mon portrait; tu l'auras, ressemblant ou autrement; dans tous les cas, sois certain que j'ai fait mon possible pour qu'il te parût agréable. J'ai eu beaucoup de peine pour que seulement il eût quelque chose de moi. Je tâcherai de te le montrer ce soir pour que tu m'en dises ton avis. Il est pour toi; pourvu que tu le trouves à ton gré, je me moque du reste.

« As-tu bien travaillé, cette semaine? Tu m'as donné le droit de te faire cette question; pour moi, je n'ai fait que penser à toi, et, cependant, je n'ai pas quitté deux jours de suite le travail. Du reste, je me suis occupée à l'aiguille; tu es venu tard chercher papa; je t'en ai voulu, et je dirai même, j'ai été inquiète.

« J'ai toujours bien des tourments, car il me revient sans cesse dans l'idée, que tu ne peux rien sans le consentement de ton père, et il peut si bien te refuser; que faire? Tu devrais lui écrire tout de suite parce que ton père pourrait avec raison se fâcher de ce que tu ne lui parles que

pour avoir son consentement. Il serait mieux de lui écrire cela comme projet, de lui dire quelles sont tes espérances. Ce qui m'a retenue jusqu'ici, c'est la crainte qu'il ne te retire ta pension ; mais il ne peut le faire lorsque tu causes avec lui comme ami ; j'ai toujours pensé qu'il était peu convenable de ne lui en parler que par nécessité.

« J'en ai parlé, ce matin, avec maman ; je lui ai dit ce que je t'écris. Je te le répète, je ne serai jamais heureuse tant que cette position durera ; et plus tôt j'en sortirai, plus tôt ton Adèle sera tranquille.

« Quelle est ma vie ? Il faut, pour me faire supporter ces chagrins, ta tendresse. Il est vrai, c'est tout pour moi. Mais l'idée qu'un *non* peut tout renverser empoisonne tout. Il faut éloigner toute idée fâcheuse ; mais, cependant, tant que tout ne sera pas terminé, ou au moins la chose à laquelle nous ne pouvons rien, je serai toujours portée aux réflexions et aux souvenirs. Que tout cela s'éloigne. Je te verrai ce soir et tout sera fini. Adieu, mon ami, sois heureux ; il est inutile que deux soient également tourmentés. »

Au moment où approchent les grandes résolutions, et où de grosses responsabilités doivent être assumées, des querelles s'élèvent. Adèle avait dit à Victor : « Tu me laisses ton rôle à faire ainsi qu'à mes parents. »

Elle avait provoqué cette réponse :

« Si j'avais vingt-cinq ans et dix mille francs de

rente, tu n'aurais pas un moment à m'adresser ce reproche, je ne laisserais mon rôle à personne. Je montre à tes parents mes affaires telles qu'elles sont, je les dirige comme ils le désirent... »

Et il avait d'autant plus de mérite qu'il faisait tout ce qui lui répugnait le plus.

« Je suis fier et timide, et je sollicite ; je voudrais ennoblir les lettres et je travaille pour gagner de l'argent. J'aime et je respecte la mémoire de ma mère, et je l'oublie, cette mère, en écrivant à mon père. »

Car il en voulait à son père d'avoir accueilli une femme à son foyer et d'avoir remplacé si rapidement Mme Hugo.

A ces graves préoccupations, Victor joignait d'autres soucis. Ce dimanche 3 mars il sort avec Adèle, il marche sans doute, à un moment, derrière elle, et il remarque... Il s'excuse d'avance dans sa lettre du 3 mars de lui dire ce qu'il a remarqué :

« Je voudrais, Adèle, que tu craignisses moins de crotter ta robe quand tu marches dans la rue. Ce n'est que d'hier que j'ai remarqué, et avec peine, les précautions que tu prends. »

Il sait bien que c'est une des recommandations « étranges » de sa mère : « Il me semble que la pudeur est plus précieuse qu'une robe », et il serait capable de donner un soufflet à l'insolent qui oserait dans la rue se retourner sur elle.

Victor Hugo s'est rappelé plus tard cet incident en écrivant *Les Misérables*. Car il nous montre Marius suivant du regard Cosette, dont la robe fut tout à coup soulevée par le vent, Marius prêt à exterminer un invalide qui paraissait satisfait d'avoir vu la jambe de la jeune fille. Pauvre invalide ! il enviait peut-être cette jambe, lui qui avait perdu la sienne !

Mais Victor, très sincère, n'était pas fâché de critiquer certaines idées de Mme Foucher :

« Je crois qu'elle est trop peu sévère pour certaines convenances, tandis qu'elle s'en crée, en revanche, bien d'autres fort inutiles. Est-il, par exemple, de maxime plus malsonnante que celle dont tu me parlais, *qu'on doit être plus réservée avec l'homme qu'on doit épouser qu'avec tout autre ?* J'avoue qu'elle suffirait pour me faire fuir une jeune fille qui la mettrait en pratique. Toi, mon Adèle, tu as en toi un instinct exquis qui te révèle toutes les bienséances ; il y a dans ton organisation morale quelque chose de merveilleux que j'admire quand je considère combien ton âme est sortie grande et pure de toutes les fausses idées dont elle a été entourée dès l'enfance. »

Dans la lettre que Victor reçoit le samedi 9 mars, Adèle s'explique sur la question de la robe et aussi sur toutes ses démarches qu'il lui a fait un peu durement sentir :

« J'étais bien loin de penser que ma tenue avait quelque chose de peu convenable, et, quoique j'eusse la prétention du contraire, je n'en accueille

pas moins ton avis avec reconnaissance. Maman a raison lorsqu'elle me dit d'être propre et de ne pas laisser traîner ma robe dans la boue. Toutes les femmes ont cette précaution et on ne les remarque pas. Mais moi qui fais toutes ces choses d'une manière ridicule, je ne m'étonne pas si je me fais remarquer. Je t'assure que j'y ferai attention.

« Si tu savais, cher ami, quel mal tu me fais lorsqu'il t'arrive de me parler autrement que d'habitude, de faire ton œil rond, de promettre de venir à telle heure et de manquer à ce que tu avais promis ; alors, je suis bien plus malheureuse, car je m'inquiète de toi : lorsque je te vois arriver bien portant et que tu me donnes un prétexte que j'aurais dû prévoir, je m'étonne de ma faiblesse, de mon peu d'énergie. Je passe mon temps, ma jeunesse, à être tourmentée et à me demander quand je ne le serai plus ; d'autres pensées plus tristes encore viennent m'assiéger et, avec mon air heureux, personne ne sait que le bonheur a fui loin de moi. Mais, lorsque tu viens, je sors de mon état ordinaire, et tout le monde devrait m'envier ces moments, excepté quand tu me boudes ; et encore te vois-je, puis-je te parler, quoique tu ne veuilles pas me répondre, et, quand tu es parti, je regrette ces instants qui coulent comme un rêve.

« Mon Victor, il faut que je te gronde, ton avant-dernière lettre était rude. Je sais, cher ami,

que tu fais beaucoup pour moi, beaucoup plus que tu ne devrais faire. Je le sais. Pourquoi me le dire ? Qu'ai-je besoin de savoir que tu te le reproches quelquefois ? Laisse-moi au moins l'illusion, ne me dis pas que tu manques à ton devoir en écrivant à ton père. Si j'eusse su qu'il entrait dans ton devoir vis-à-vis de ta mère de n'avoir aucun rapport avec celui à qui tu dois la vie, j'aurais été la première à te prier de faire ce que tu aurais jugé conforme à ton honneur. Certes, je sais que tu as beaucoup trop sacrifié pour celle qui te sacrifierait tout. Et comment peux-tu dire que la seule considération qui doive me faire envisager mon mariage avec toi comme avantageux pour moi est *le rang de ton père ?* Quelle erreur est la tienne ! Toi qui es tout pour moi, qui es mon seul bonheur ! Et que me font les rangs, les dignités ! Serais-tu dans une position qui te mettrait au-dessous des autres que je ne t'en aimerais pas moins. Ton âme n'en changerait pas. Tu serais toujours Victor, le Victor que j'aime surtout tel qu'il est, non dans un salon, entouré d'hommages, mais seul, pauvre même ; partout je t'aimerai, dans toutes les situations, et je te déclare que la dernière des considérations est pour moi celle que tu mettais au-dessus des autres. Quelle âme me crois-tu ? Que me fait d'être la femme d'un académicien, pourvu que je sois la tienne ? Comprends ce que me doit faire d'être la belle-fille d'un général, et si, quelquefois, je te

dis de travailler, ce n'est sûrement pas pour que tu acquières de la gloire, mais bien parce que je désire arriver à pouvoir te dédommager de tes peines ; si, certainement, il suffit d'avoir pour femme un être uniquement occupé de toi, faisant, du reste, abnégation de tout, ne voyant que toi, tu seras heureux.

« J'ai trouvé la lettre que tu as écrite à ton père très bien, elle est dictée à merveille. Ce que tu dis est vrai, en cela elle serait bien si tu n'avais par trop loué ton Adèle. Je ne suis nullement angélique, c'est une idée qu'il faut que tu t'ôtes de la tête. Je suis terrestre, et, si quelque chose m'élevait, ce serait sûrement la tendresse que tu me portes, et, si quelque chose pouvait donner à ton père l'idée d'une personne peu ordinaire, ce serait d'être aimée de toi. »

Victor avait donc communiqué à Adèle, probablement le 7 mars, la lettre adressée à son père pour lui demander son consentement.

Le 8 mars, la lettre était expédiée ; le samedi soir, 9 mars, Mme Foucher avait fait une scène à sa fille. De quelle nature ? Nous l'ignorons. Adèle n'a pas écrit. Mais Victor, qui en a été le témoin, nous apprend dans sa lettre du dimanche 10 mars, dix heures et demie du matin, qu'il avait souffert, qu'il aurait bien voulu détourner d'elle cette colère, mais qu'il avait craint de tout gâter par son intervention. Il ajoute :

« Je vais sortir afin de te voir de loin, à l'église.

Tu ne me verras pas, mais je serai là ; c'est ce qui m'arrive bien souvent. »

Il continue sa lettre, à deux heures et demie :

« C'est dans cet instant même, ma chère et trop bonne Adèle, que notre bonheur ou notre malheur se décide loin de nous. »

Et, le 11 mars, il vit dans l'espérance.

« L'espérance!... dans huit jours, dans trois jours, qui sait s'il m'en restera quelque chose! Pourquoi la destinée change-t-elle, quand le cœur ne peut changer ?

« Enfin, quelque sort qui se présente, Adèle, je l'attends de pied ferme. Je me souviendrai que tu as daigné m'aimer, et que n'affronterais-je pas avec cette pensée ? On a d'ailleurs toujours une porte ouverte pour sortir du malheur, et, du jour où la dernière espérance me sera enlevée, je fuirai par là. »

La pauvre Adèle traversait une période douloureuse, obligée de subir des scènes de sa mère et de lire les funestes résolutions de son fiancé. Quant à elle, sa décision était prise ; elle l'avait confiée à Victor, elle s'y attachait avec plus d'énergie que jamais et ne songeait pas à retirer la parole donnée : Si le général refusait son consentement, si tout espoir était perdu, elle quitterait ses parents. Elle suivrait celui qu'elle aimait partout où il irait. Ainsi, elle, la jeune fille peu préparée aux aventures, habituée à une vie bien bour-

geoise, bien paisible, bien monotone, encore écolière, suivant des cours et se consacrant à des arts d'agrément, affranchie des lectures qui auraient pu exalter son imagination, elle est conduite à bâtir le roman de demain, à le vivre même ; on trouvera, dans la lettre que Victor reçoit le 13 mars, un étonnant mélange d'ingénuité et de maturité, de droiture et d'inconscience. C'est qu'à l'heure où se jouait sa destinée, l'amour ne lui laissait plus la liberté de son jugement.

« Tu as sans doute cru, mon ami, que je parlais sans réflexion, lorsque je te disais que je te suivrais partout. Mais c'est la résolution la plus méditée et la plus réfléchie. Et crois-tu qu'après avoir été ton amie dans une situation heureuse, je t'abandonnerais lorsque tu aurais besoin, plus que dans toute autre occasion, d'être soutenu ? Et, lorsque tu me dis que c'est peu généreux à toi de m'enlever à ma patrie, à mes parents, crois-tu donc encore qu'il serait plus généreux à toi de m'abandonner et de me laisser seule, puisque, toi n'y étant pas, je suis aussi isolée que si j'étais dans un désert ? Je ne demande qu'à pouvoir te consoler, remonter ton courage quand il s'affaiblira, enfin partager ton sort, quel qu'il soit. Je n'ai d'autre bonheur que toi et comment veux-tu me laisser ainsi ? Mais, cher ami, que ce ne soit qu'aux dernières extrémités que nous nous trouvions forcés de quitter ce que j'ai, après toi, de plus cher au monde. Des parents si bons, si généreux pour moi, demandaient une autre fille ; car, mon ami, est-il rien de meilleur qu'eux ? Et quand

je pense qu'il est possible que je laisse de semblables parents dans la douleur, je voudrais qu'ils n'eussent jamais rien fait pour moi. Mais je pense aussi qu'ils auront des sujets de consolation, qu'ils ont d'autres enfants, et que toi, mon ami, tu es seul au monde. Non, jamais je ne te quitterai! Comment, je pourrais te rendre moins malheureux et je ne le ferais pas !

« Victor, tu n'aurais pas ainsi abandonné ta mère, et moi qui suis fille, moi qui ai été et suis encore chérie d'une si tendre mère, je me propose de la laisser ! Mais, dans cette circonstance, si je ne faisais pas ce que tu n'aurais pas fait, je mourrais.

« Ainsi, cher ami, ne vois dans cette action, que tu dis être généreuse, que de l'égoïsme de ma part. J'ai peur de ne pouvoir supporter un pareil événement, et c'est pour moi que j'agis, c'est parce que l'inquiétude m'enverrait dans la tombe et que je ne veux pas y aller. Je suivrai en tout ton destin. Après cela, c'est à toi à ménager la bonté de mes parents, à tâcher de ne me les faire jamais quitter. Mais ne crois pas pouvoir me laisser sans me retrouver folle ou morte. Tout espoir n'est pas perdu. Pourquoi avons-nous de semblables pressentiments ? Qu'y a-t-il de plus inquiétant maintenant qu'il y a quinze jours ? Ton père peut faire quelques difficultés au premier moment, c'est même naturel ; il t'élèvera de grands empêchements, on doit s'y attendre. Tu feras ton possible,

et si, après n'avoir rien à nous reprocher, il persiste à vouloir nous séparer, c'est alors qu'il aura mal calculé, car je suis ta femme, et Dieu, qui lit dans mon âme, sait quelles sont mes intentions, et me pardonnera une action qui a un but si légitime, et, sûrement, ce grand Dieu n'a pas fait deux êtres qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre pour les séparer. »

Au moment où Adèle écrivait cette lettre, Victor recevait le consentement de son père et il le lui annonçait le 13 mars, trois heures et demie :

« Adèle, mon Adèle, je suis ivre de joie. Ma première émotion doit être pour toi. J'avais passé huit jours à me préparer à un grand malheur. C'est le bonheur qui vient ! Il n'y a qu'un nuage. »

Le nuage, c'est que le général avait épousé, trois semaines après la mort de Mme Hugo, la femme pour laquelle il avait quitté sa famille ; et il n'en avait même pas averti ses enfants.

Il y avait tant de soleil dans le cœur de Victor que le nuage s'était dissipé sous l'influence de ses rayons. Il avait vu Adèle le 13 et le 14 mars ; le 15, il lui écrit une lettre débordante de lyrisme, il s'abandonne avec transport à son rêve réalisé. Emotion, admiration, reconnaissance, il offre tout à Adèle. Il glorifie le sacrifice qu'elle voulait lui faire en fuyant avec lui, mais il la rassure. Au cas où ils seraient partis, il aurait obéi à son devoir ; il l'aurait respectée jusqu'à ce qu'un prêtre lui eût donné tous ses droits de mari. Après s'être ainsi grisé d'amour, il envisage les nécessités

matérielles: la lutte pour la vie ; il a passé toute sa journée « à courir les ministères ». Aucune démarche, aucun obstacle, ne le rebuteront pour conquérir son Adèle ; il a du courage, il réussira. La joie lui donnait une robuste confiance et un bel optimisme. Victor a mis de côté sa fierté ; il bataillera dans les bureaux du ministère.

Les fiançailles sont désormais officielles. Aussi doit-on escompter une recrudescence de commérages si elles se prolongent.

L'avenir se dresse toujours avec un gros point d'interrogation : la question matérielle. Il n'y a pas un moment à perdre. Aussi, dans sa lettre du 15 mars, Adèle parle affaires, intérêts, place :

« Comment, après tout ce que je t'ai dit, est-il possible que tu me dises encore que je n'aurais pas été avec toi ! Tu me le dis toujours ! Je t'en prie, si telle est ton opinion, et qu'il me soit impossible de la changer, ne me le dis plus, car tu m'affliges beaucoup. Il est bien triste pour moi que tu doutes de mon dévouement ; mais je ne puis t'en assurer que par des paroles, puisque les événements ont tourné de façon que toute ma tendresse pour toi n'a pu que t'être dite. C'est, cher ami, le seul nuage qui m'empêche de goûter parfaitement le bonheur que j'aurais ressenti si vivement, sans cette conviction où tu parais vouloir rester et le peu de confiance que tu as dans mes paroles. Mais je n'ai pas moins été sensible à cette lettre à laquelle notre bonheur est attaché.

« Enfin sommes-nous certains qu'il n'y a plus

d'empêchements qu'on ne puisse vaincre. Il faut espérer que les événements nous serviront. Mais, mon ami, il ne faut pas compter sur les autres ; au reste, tu en as la preuve. Je t'engage à prendre une place quelconque, pourvu qu'elle soit convenable. Seulement, jusqu'à nouvel ordre, car mon intention (je parle un peu impérativement, mais tu me permets tout), mon intention dis-je, n'est pas que tu la gardes, car je sais que cette manière de vivre, quel que soit l'emploi, ne te convient pas. Mais comme, pour t'assurer l'existence seulement par tes ouvrages, il faudrait un temps énorme, je t'engage à tâcher de faire tout ce que tu pourras pour obtenir une place, pourvu qu'elle soit honorable. Je te parle d'affaires, mais elles nous sont communes, et je croirais être dans mon tort si je ne te parlais pas ainsi.

« Pour les ouvrages auxquels tu travailles en ce moment, je t'engagerais à finir ton roman le plus tôt possible, et, si tu croyais pouvoir le finir plus vite en prenant quelqu'un qui écrirait sous ta dictée, je m'étonne que tu n'agisses pas ainsi, dût-il t'en coûter un peu. C'est, cher ami, quelques mois de travail, et, si je pouvais t'aider en quelque chose et même en faire la plus forte partie, je m'estimerais très heureuse ; mais je ne puis que faire des vœux de t'aider et te donner quelques conseils, si, toutefois, ils peuvent t'être agréables, et voilà tout.

« Mais ce n'est pas assez que de t'avoir rompu la

tête, je te dirai qu'il faudra nécessairement trouver quelque argent au moment du mariage.

« En voilà assez sur un chapitre si ennuyeux. Si tu savais combien il m'en coûte de te parler de tout cela, tu me plaindrais, car, quand je t'écris, je voudrais ne m'occuper que de toi.

« J'ai passé une heureuse soirée, jeudi ; c'est certainement la plus heureuse que j'aie jamais passée. Qu'il me sera doux, lorsque nous serons mariés aux yeux du monde, d'en passer de semblables, et combien je sentirai un pareil bonheur ! Mais le temps n'est pas encore venu, il faut de la patience.

« Tu me parlais (je ne sais si c'est sérieusement) de venir à Gentilly. Quelle serait ma joie si cela se pouvait ! Mais, outre qu'avant le temps qui me semble si long, cela ne se pourrait pas, il faut que tu sois à Paris pour tes affaires. Au reste, tu viendras nous voir le plus souvent que tu pourras, et cela sera même plus possible qu'à Paris, à cause du voisinage. Que ne pourras-tu y être toujours ! Que manquerait-il à mon bonheur ?

« Encore adieu. »

Les Foucher devaient aller à Gentilly au mois d'avril, et ils accueillirent favorablement le désir de Victor de les y rejoindre. Adèle était ravie ; ce qui ne l'empêche pas de prévoir quelques petites hostilités dans la lettre que Victor recevait le 19 mars :

« Tu vas donc venir à Gentilly ! Comme j'en

serai heureuse ! Mais aussi nous aurons, je le parierais, souvent des contrariétés. Nous les supporterons parce que nous serons sous le même toit. Et je serai si contente de savoir que tu es près de moi ! Je te verrai tous les jours, tous les jours je te parlerai. Quand nous aurons des discussions, nous serons moins longtemps fâchés. Aussi lorsque je serai dans le jardin et que tu seras à ton colombier, nous nous dirons bonjour. Tu vas rire de mes projets, et, si tu t'en moques, je me brouillerai avec toi. »

Victor, en effet, devait habiter dans un ancien colombier, en forme de tourelle, situé dans le jardin de la maison où les Foucher avaient loué un appartement. C'est là qu'il travaillerait, mais il serait autorisé à prendre ses repas chez sa fiancée ; en revanche, la consigne serait toujours rigoureuse ; il lui serait interdit de faire des promenades dans le jardin avec Adèle hors de la présence de Mme Foucher. Il fallait d'autant plus se résigner à ces exigences que l'entourage des Foucher et la tante Asseline n'avaient pas désarmé, malgré l'annonce officielle des fiançailles. Adèle écrit, le 20 mars :

« Il est étonnant que ma tante ait trouvé que tu lui avais parlé d'une manière insolente, hier. Pourtant, j'étais témoin du dialogue et rien, dans ce que tu as dit, ne m'a paru que très convenable. J'attache très peu d'importance aux idées de Mme Asseline, et ce n'est même pas pour moi une contrariété qu'elle ne te trouve pas capable de

faire mon bonheur. Il est incroyable que toi, étant si supérieur et si vraiment bon et généreux, d'autres n'aient pas pour toi de l'admiration.

« Mais, cher ami, voudras-tu écouter ton Adèle ? Aie un peu plus de liant dans le monde. Cet air de bienveillance entre parfaitement dans cette dignité qui doit nous accompagner. Depuis longtemps, je te le dis ; fais-le, je t'en prie, et pense que tu me feras plaisir.

« Je pense toujours au bonheur de te voir tous les jours. Je serai donc plus heureuse que je n'ai jamais été. Nous serons presque toujours à la même table, et, quand je dormirai, je rêverai de toi, et, quand je me réveillerai, je penserai que tu es près de moi. La même cloche nous dira qu'il est l'heure de nous dire mutuellement bonjour, et, si le feu prenait, nous brûlerions ensemble. Quelles idées je te suggère ! Mais une telle mort serait si douce pour moi que je suis heureuse d'y penser. Mais, aussi, point de promenades ensemble dans le jardin sans maman, tel est l'ordre. »

Victor répondait, le 22 :

« Comment se fait-il, chère et bien-aimée Adèle, qu'un être tel que toi soit si singulièrement entouré d'esprits étroits et de cœurs arides ? Ce n'est pas à cause de moi que je m'afflige de tout ce qui t'environne. Que m'importe ce que cela pense de moi ? C'est pour toi qui es obligée de

vivre au niveau de ces gens qui te traitent comme une égale et auxquels tu es si supérieure ; c'est pour toi, noble amie, qui es condamnée à être incessamment examinée de leurs petits yeux, jugée de leur petit jugement, tourmentée par leur petite tyrannie. En vérité, il me semble voir une colombe parmi des canes, et je rirais bien de tant de discordance, s'il ne s'agissait de toi. Il y a bien des espèces d'animaux dans les hommes !

« Chère amie, il est bien inutile de te dire combien j'excepte de tout cela tes parents, que j'aime puisqu'ils sont les tiens. Ils ont bien aussi quelquefois, à parler franchement, le tort de voir de près ou de travers ; mais, chez eux, ce n'est pas un défaut, parce que ce n'est pas une habitude. »

Mais la pensée d'habiter sous le même toit, à Gentilly, atténuait bien des amertumes. Victor écrivait, le 23 mars :

« Je serai là, au haut de cette tour, comme la sentinelle qui veillera sur ton bonheur et sur ton repos. »

Cependant, la menace de surveillance de Mme Foucher éveillait en lui le souvenir de sa mère qui, pense-t-il, n'aurait pas compris ainsi son rôle :

« Une fois réunis, ce n'est pas elle qui nous eût imposé des entraves si singulières et presque si offensantes. Elle eût cru s'humilier elle-même, si, nous estimant tous deux, elle eût gêné notre

liberté ; elle eût voulu, au contraire, que, par de hautes et intimes conversations, nous nous préparassions mutuellement à la sainte intimité du mariage. »

Mme Foucher, sous prétexte de remplir trop sévèrement son rôle de mère, jouait celui de belle-mère avant la lettre. Ce qui devait compliquer la vie d'Adèle, lors de la villégiature prochaine. Mais Adèle avait repoussé déjà bien des assauts, et elle y avait d'autant plus de mérite que Victor, égaré dans ce milieu médiocre, ne pouvait, parfois, se défendre de quelque vivacité lorsqu'il entendait une sottise, ni de quelque sécheresse ou de quelque dédain lorsqu'il devait subir les petites humiliations de l'espionnage. Elle entendait alors ces propos, qui la blessaient au cœur :

— Comme votre Victor est dur, hautain !

Alors, elle écrivait à Victor, le 24 mars, pour l'exhorter à l'indulgence. C'était un moyen pour elle de prendre des garanties pour l'avenir, et aussi de réduire à néant toutes les petites perfidies.

« Il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vu, car, lorsqu'il y a plus d'un jour, je suis bien malheureuse. Je te verrai ce soir, mais à peine je pourrai te parler. Quel ennui de n'être pas seuls ! Avoir toujours des gens qui vous regardent, qui ne perdent pas un mouvement, est un esclavage continuel. J'ai été bien triste, jeudi, ou, du moins, ai-je regretté de ne pas te voir ; car je me suis mise dans un coin, j'ai pensé à toi et n'ai vu personne. J'étais aussi isolée que si j'eusse été dans un bois. Et, réellement, ce n'est pas là du malheur. Je suis

bien heureuse quand je ne connais personne, parce que je ne suis pas forcée de m'en inquiéter.

« Toujours je pense que le temps où nous nous verrons tous les jours est proche. Je compte tous les instants. Quel bonheur pour moi ! Sans doute, nous aurons des contrariétés et même des chagrins. Mais nous n'aurons pas le plus grand de tous ; celui d'être séparés. Je m'étonne d'avoir eu tant de courage et de n'en être pas morte. L'espérance que j'avais était si vague que je ne comprends pas où j'ai trouvé le courage d'en avoir. Et, si je ne me suis pas laissée aller, je le dois à mes parents.

« Maintenant, je ne pourrais plus le faire ; on ne trouve pas deux fois la même force, et, si tu voulais me quitter, tu me donnerais la mort.

« Je t'avais dit que Mme Asseline t'en voulait ; qu'elle t'avait trouvé malhonnête, et, le lendemain de cet aveu, elle m'a dit du bien de toi à propos de rien. Je ne sais ce que signifie cette conduite ; mais, dans tous les cas, je lui en veux beaucoup d'avoir eu l'intention de me faire de la peine. Je l'excuse bien, et, si ce qu'elle me dit ne te touchait pas, je ne lui en voudrais nullement. Mais, aussi, pourquoi vient-elle entamer une conversation où elle me rend mauvaise ?

« La dernière fois, je lui ai répondu que tu étais au-dessus de tout ce que l'on pouvait dire de toi. Au reste, elle ne peut parler de ton caractère, et elle n'a jamais pu que dire seulement « qu'elle « te trouvait trop dur pour rendre une femme

heureuse ». Elle sait bien que c'est le seul côté attaquable ; pour moi, je ne crains nullement ce qu'elle me dit, et j'aime tellement tout en toi que même l'on m'assurerait que tu serais un peu raide que cela ne m'effraierait pas. Je serai si soumise que tu n'auras pas le courage de te fâcher contre moi, pas même d'en avoir l'air.

« Cher ami, n'est-ce pas que tu seras bon et indulgent ? Et si jamais je te fâche, sois toujours convaincu que mon intention est de te plaire en tout. »

La famille Foucher s'installa à Gentilly en avril et donna l'hospitalité à Victor. Mais c'était là une villégiature coupée par de fréquents voyages à Paris. Les deux fiancés se voient aux repas et dans le jardin, suivant le cérémonial fixé. Ce cérémonial les irrite bien un peu. Plus on se voit, plus on veut se voir. On devient exigeant ; et les heures de la séparation semblent dérobées au bonheur. Adèle s'explique à ce sujet dans sa lettre du 13 avril :

« Il t'a semblé que j'étais triste, à Gentilly ; j'étais seulement heureuse ; j'étais aussi chagrine quand je pensais que tu allais t'en aller seul dans ta tour. Je crois que le seul moyen de supporter cette séparation est de travailler, de penser que ce même travail amènera le bonheur. Je voudrais pouvoir partager tes travaux, mais je n'ai pas même cette jouissance : que je reste dans l'inaction ou que je m'occupe, cela n'avance à rien. Plains-moi, mon ami, de te sentir passer ta vie dans le

travail, et de n'être, moi, qu'une espèce de paresseuse. Il est vrai, j'aide maman dans le ménage, je la soulage, et je me plains ! Ne devrais-je pas me trouver heureuse d'être de moitié dans ses actions ? Non, ce sont les tiennes que je veux partager, celles de mon mari, de mon ami. Ce ne sera que par ton travail que j'achèterai mon bonheur. Dis-moi, puis-je te servir à quelque chose ? »

La présence de Victor à Gentilly compliquait singulièrement la tâche d'Adèle, obligée de concilier toutes les susceptibilités, et d'abord et surtout la susceptibilité de Mme Foucher exaspérée par la plus impérieuse, la plus tyrannique jalousie. La mère, sentant que sa fille va lui échapper, voudra retarder l'heure de la séparation. Elle est, comme toutes les mères, prête à tous les sacrifices pour le bonheur de son enfant. Mais, lorsque le moment approche où le mariage va rompre bien des liens, l'égoïsme lui inspirera quelque révolte en songeant qu'elle a couvé pendant près de vingt ans une enfant qui lui préférera un étranger. Dans sa lettre du 24 avril, Adèle laisse deviner une partie des reproches auxquels elle est en butte :

« Vraiment, toute ma famille tombe doucement sur moi, en me disant toujours que j'anticipe sur le temps, que j'appartiens à mes parents sans que tu aies le moindre droit sur moi jusqu'au jour du mariage, que tu dois être pour moi un étranger jusqu'à ce moment, et qu'il est inadmissible que ma famille soit secondaire pour moi. Tu es, malgré tout cela, fort aimé chez nous, mais après la

fille de la maison ; et maman qui voit sa fille lui échapper sans jamais n'avoir de sa part qu'une tendresse fort éloignée par rapport à celle que je te porte, maman voudrait le plus possible reculer ce moment. »

Les fiancés se voient fréquemment et s'écrivent peu. Victor travaille, ce qui est une manière de penser à Elle ; mais Adèle écrit, ce qui est une manière de penser à Lui.

Il faut croire que la surveillance de Mme Foucher s'était un peu relâchée et que, peut-être, les promenades dans le jardin étaient plus solitaires ; il faut croire que Victor se permettait quelques familiarités, — oh ! bien inoffensives ! la taille pressée, un baiser sur la joue. Adèle gronde, a du chagrin, se croit déshonorée et ne répond pas à ces innocentes caresses qui lui paraissent illicites, elle dirait volontiers criminelles, avant le mariage. Victor est froissé puisqu'il considère déjà Adèle comme sa femme, et il pousse l'exagération jusqu'à dire qu'Adèle ne désire pas voir le jour où la loi autorisera officiellement leurs tendresses réciproques.

Lisez la lettre d'Adèle, 19 mai :

« Ne m'en veuille pas, cher ami. Hier, hélas ! je t'ai fait de la peine, mais quel chagrin n'avais-je pas ! Cher ami, tu sais bien ce que je suis, ce que je pense ; connais-moi toujours, ne juge pas les actions sans peser les motifs, les intentions. Comment peux-tu me dire que le jour où je pourrai, sans crainte de mépris, me laisser caresser et répondre à tes caresses, que ce jour ne peut pas

être désiré par moi ! Cet aveu que je fais peut-il me faire mépriser ? Pardonne à ton Adèle tout ce qu'elle te dit, pardonne à ta femme, mais surtout plains-la. Oh ! non ! tu ne peux me juger que d'après ce que tu éprouves, tu me jugeras d'après toi, et alors je serai noble et pure.

« Commençons, cher ami, lorsque nous serons mariés, par avoir des mœurs sévères. Il ne faut pas d'indulgence. Ayons de l'ordre dans notre conduite, que jamais le temps ne se passe inutilement. Faisons du bien ; dans toutes les positions, on peut en faire ; la manière de soulager les malheureux avec de l'argent est rarement la meilleure. Et, quand une journée se sera écoulée, que nous puissions dire que toutes nos actions se sont tournées vers le bien. Des premières années dépend le sort des dernières. On prend des habitudes de nonchalance d'esprit, de sentiments mous ; et les habitudes se détruisent difficilement ; de là, une vieillesse fâcheuse et triste. Ce que je dis, mon ami, s'il était bien exprimé serait compréhensible pour toi, car je crois que c'est juste. »

Les Foucher ayant dû aller à Paris, Victor a quitté momentanément Gentilly ; Adèle lui écrit, le 29 mai :

« Je suis bien ennuyée d'être à Paris ; je t'y vois si peu, tandis qu'à la campagne je te vois presque toujours, je couche dans la même maison. Quand je te dis adieu, je sais que tu t'éloignes peu de

moi ; encore faudra-t-il rester dans ce triste Paris la semaine prochaine. J'éprouve un sentiment si douloureux lorsque tu me quittes ! Qui sait ce qui peut m'arriver pendant ton absence ? Moi qui serais si heureuse de ne jamais te quitter ! Oh ! mon ami, promets que, si jamais je suis malade, même avant d'être mariée aux yeux du monde, tu ne me quitteras pas du tout, que nul autre que toi ne m'approchera. »

Mais c'est Victor qui est souffrant, très légèrement. Dans sa lettre du 30 mai, elle rappelle un peu de ce passé qui provoqua, il y a un an, son désespoir, lorsqu'elle crut irréalisable le doux projet de s'unir à lui :

« Je suis heureuse dans mon ennui ; quand je ne te vois pas, je t'écris ; quand je ne t'écris pas, je pense à toi. Voilà ma vie, cette vie qui t'est précieuse et qui me devient aussi, par cette raison, importante. La mort m'eût tant rendu service, il y a un an. Je la demandais. Mais, maintenant, mon existence t'appartient, et je la conserve comme ton bien. Il y a un an, je n'avais nul espoir de passer mes jours avec toi. Quelquefois, je pensais que tu pouvais m'oublier ; d'autres fois, je me disais que, malgré ma persistance dans une affection que tu mettais en doute, je n'en serais pas moins une étrangère pour toi. Quel temps ! Je m'étonne de voir ma pauvre machine capable de sentir le bonheur après tant de chagrins. Je suis heureuse. Je le serais maintenant, mais tu es

malade et je ne puis te soulager. Pauvre ami, ton Adèle est plus à plaindre que toi.

« J'ai du chagrin, j'ai eu beaucoup d'inquiétudes, aujourd'hui, sur ton compte. Est-il possible que je ne sois pas auprès de toi, lorsque tu me dis que ma présence te soulage et que je suis si tourmentée, lorsque tu es loin de moi ?

« Viens, mon Victor, viens ; j'ai tant besoin de te voir ! Que cette journée m'a semblé longue, et combien il s'en succédera de la sorte ! Si tu ne venais pas, je courrais chez toi à la dérobée et ne te quitterais plus que tu ne sois bien portant. Tant pis pour les « on dit » ; mais ton Adèle te suivra partout, et nulle considération ne pourrait m'arrêter dans une circonstance semblable. Je t'appartiens et rien ne pourrait m'empêcher d'être à toi. »

Victor guéri passe la soirée chez les Foucher. Il se plaint à Adèle de ne pas la voir assez. Ils se querellent. Il voudrait qu'elle réalisât son projet de venir chez lui. Que craint-elle ? Oh ! elle ne craint rien. Elle a confiance en sa loyauté. Mais ce qui lui paraissait légitime, quand Victor était souffrant, lui semble à présent répréhensible. Elle le lui écrit le 7 juin :

« Quelle soirée nous avons passée, mon ami ! Je t'ai fait de la peine ; pardonne-moi, je t'en supplie. J'étais aussi bien malheureuse et le suis encore. J'ai de la tristesse et de l'ennui d'être si longtemps sans nous voir. Je suis souffrante, ce qui se joint

un peu à mes tristes pensées. Que je voudrais te voir heureux, et bien heureux ! Quel bonheur pour moi de te voir ! Mais, mon ami, ce serait nous exposer à nous perdre. Tu le sentiras toi-même ; je n'ai pas la force de dire que je n'irai pas ; tout cela me coûte à penser. Mais c'est toi, mon Victor, qui dois me soutenir dans cette détermination.

« Cher ami, je t'ai vu pleurer, jeudi ; combien tu m'as fait de mal ! et à cause de moi, et dans un endroit où je ne pouvais pas baiser tes larmes. Mais tu as pardonné à ton Adèle, qui ne savait pas te faire de la peine, car, si je l'avais su, il est impossible de croire que j'aurais eu seulement l'idée de te faire l'ombre d'un petit chagrin, moi qui passe mon temps à chercher tout ce qui peut te rendre heureux ! »

On est revenu à Gentilly à la fin de la première semaine de juin. Le volume *Odes et Poésies diverses* parait : le premier exemplaire revêtu d'une couverture marbrée bleue, avec un dos de basane vert, est destiné à Adèle. Sur la page du titre, Victor trace ces lignes :

Premier Exemplaire :
A mon Adèle bien aimée,
à l'ange qui est ma seule gloire comme
mon seul bonheur.

Les mots : « Premier exemplaire » ont été écrits avec une plume fatiguée, trop grosse, trop chargée d'encre. Les caractères sont gras, le papier est mince, presque transparent, et a bu l'encre.

Victor prend une plume neuve, parce qu'il va écrire : « A mon Adèle bien-aimée » ; les traits sont plus minces, plus déliés, plus nets, plus décidés. Adèle devait accueillir cet hommage avec fierté. Ce livre n'était-il pas rempli de son souvenir ?

La correspondance se poursuit, un peu monotone, avec les mêmes petites querelles, oh ! bien douces, sur leur thème favori : « Je t'aime plus que tu ne m'aimes. » On se crée quelques chagrins afin de pouvoir les apaiser avec des tendresses. On se tend des pièges innocents ; la plume écrit ce que le cœur ne pense pas ; et le cœur proteste aussitôt ; on s'aperçoit, lorsque les pleurs coulent, qu'on s'est livré à de petites cruautés inutiles ; puis, on recommence parce que chacun ressent sa passion intérieure qu'il désespère de faire partager.

Il a fallu quitter Gentilly dans la première semaine de juillet. C'est une grosse déception. Mais ce retour facilitera peut-être les démarches, permettra à Victor de s'occuper plus activement de ses affaires. C'est ce qu'Adèle espère. Hélas ! Victor a appris qu'un délai de six semaines serait nécessaire avant d'être en possession du titre de ses pensions.

« Je me demande comment il se fait que la réalisation des espérances les plus pures et les plus idéales soit retardée par un obstacle aussi matériel, l'argent ! Et cela est, pourtant. C'est comme si je voyais un nuage attaché avec une chaîne de fer. »

Il reçoit d'Adèle cette lettre, le mardi 9 juillet :

« Combien je regrette la campagne, où nous

étions si heureux ! Il faut toute ma raison pour ne pas gronder maman d'avoir voulu revenir. La seule chose qui me console, c'est que les affaires qui doivent amener notre mariage avanceront davantage.

« ... J'ai aussi du chagrin : tous les jours j'ai plus de froid pour mes bons parents, car je suis tellement occupée de toi que le reste n'est rien pour moi. Uu pareil aveu à une autre personne paraîtrait incroyable, mais toi, mon Victor, tu le comprends ; je sens que j'ai l'âme capable d'entrer en parallèle avec la tienne ; et crois aussi que ta femme sera toujours digne de toi. Je me regarderais bien coupable d'avoir jamais quelque chose de caché pour toi parce que tu es moi ; de même qu'il me semblerait bien mal de faire la moindre confidence à qui que ce soit parce que tout ce qui n'est pas toi m'est indifférent. Adieu, mon Victor. Demain, je me lèverai de bonne heure pour t'écrire. Adieu, à ce soir. »

Victor lui répond le 13, au sujet de sa froideur pour ses parents :

« Est-ce donc à ta mère de m'envier une tendresse que tu ne pourrais me refuser sans la plus profonde ingratitude, car il n'y a que l'amour qui puisse payer l'amour ! »

Mais, dans l'intervalle, il avait reçu d'Adèle une lettre, le 12 juillet :

« Trois mois encore et je serai toujours près de toi. Quand nous pensons à cela, nous devrions nous trouver heureux, et, quand nous pensons que nous n'aurons rien fait qui soit indigne, mais que nous avons préféré notre propre estime à notre bonheur, combien ne serons-nous pas plus heureux ! Mon Victor, que jamais nous ne fassions rien qui puisse empêcher de considérer notre conduite avec joie, et, quand même nous serions pauvres, nous nous contenterons de ce que nous aurons, mais nous serons purs. Je parle pour deux, quoique je ne puisse rien pour nos affaires ; mais je serai toujours de moitié dans ce que tu feras ; toutes les jouissances que j'ai en ce monde sont de songer que toutes tes actions sont les miennes ; elles font toute ma gloire. C'est la seule qui soit permise à une femme.

« Je pense toujours combien est douce pour moi la confiance que j'ai en toi ; ma vie s'écoulera avec une personne qui me connaîtra tout entière, qui recevra toutes mes pensées, qui écoutera tout ce qui me sera inspiré avec indulgence et qui répondra à cette confiance sans bornes de la même manière, car, s'il n'était pas ainsi, alors, tout serait brisé. Mais aussi je vois l'avenir comme mon Victor me l'a annoncé ; il m'a dit que mon âme serait toujours inséparable de la sienne, que je saurais tout ce qui s'y passera. Ce sera l'union qui existera toujours entre nous deux. Tu me l'as promis, mon Victor, te le rappelles-tu ? Jamais il n'en sera

autrement, car sans cela comment pourrais-je vivre ? Moi qui mets toute ma vie dans la tienne ! Oh ! jamais, Victor, tu ne trouveras quelqu'un qui ait un amour plus pur et plus désintéressé. Je me demande toujours pourquoi, étant si peu de chose, tu as bien voulu m'aimer; c'est bien aussi ce qui me donne de l'orgueil et qui me met au-dessus des autres créatures.

« Oui, mon Victor, que jamais le désir que nous avons d'être mariés ne nous fasse rien faire de bas, car cette idée me fait horreur ; il ne faut jamais oublier sa dignité. Dieu nous a placés sur la terre pour parcourir l'espace qu'il y a entre nous et l'éternité, de manière que nous puissions, dans cette vie terrestre, nous honorer du titre de créatures de Dieu. Il nous a donné la même manière de sentir pour nous faire supporter les maux que nous ne pouvons éviter avec un courage réciproque. Nous sommes, mon Victor, aussi heureusement placés que possible et notre union parfaite est le plus grand bonheur que des hommes puissent atteindre. »

Nous voilà au 7 août ; l'incertitude pèse toujours sur la destinée des amoureux; la vie matérielle n'est pas assurée. Victor n'a pas encore sa pension. Il a appris que c'était un retard de quelques jours. « J'avoue que je n'y tiens plus », écrit-il. Il maudit l'homme de bureau qui retarde son bonheur, et cependant, il y a un mois, on l'avait averti qu'il devrait attendre six semaines, c'est-à-dire jusqu'au 20 ou 25 août. Il

semble qu'il ne devrait pas y avoir pour lui de surprise; mais sa position lui paraît de plus en plus critique vis-à-vis des Foucher. Il essaie de se consoler en rappelant les douces promenades à Arcueil, à Bourg-la-Reine, les parties sur l'eau, les visites de la fiancée dans la tour de Gentilly. Adèle lui répond, le 10 août :

« Oui, c'est bien triste de ne plus être à Gentilly ; j'y étais si heureuse, car je t'y voyais tous les jours. Maintenant, à peine puis-je te dire mes pensées ; au moment d'être mariés, c'est bien rude de vivre comme cela. Ma seule consolation est de songer que tout cela sera passé avant deux mois.

« Mais le temps me semble bien long, et je suis effrayée du nombre de jours qu'il me reste à parcourir avant d'être ta femme. »

Tous ces retards agitaient Adèle et faisaient lever dans son esprit des doutes et des craintes. Que lui arriverait-il si, ayant perdu un peu de l'affection des siens et pour les siens, Victor ne réalisait pas toutes les espérances escomptées ? Sa petite âme est inquiète et se débat dans ce conflit des sentiments, comme le témoigne sa lettre du 23 août :

« J'ai passé une bien mauvaise nuit, mon Victor ; j'ai rêvé de bien tristes choses. Mais ce n'était qu'un rêve, car, sans cela je ne vivrais pas. Cher ami, n'est-ce pas que tu n'aimeras jamais que moi ?

« Je viens d'être grondée ; maman ne m'aime plus ; je n'ai que toi, mon Victor ; maman m'a

dit que je n'aime plus personne que toi, que je déteste Paul[1]. Elle m'en veut beaucoup. J'avoue que, ne sachant pas dissimuler, tout le monde peut s'apercevoir que je juge ma famille d'après une personne que j'estime, que j'aime par-dessus tout. Toutes les actions de mon entourage me paraissent, en comparaison des tiennes, tellement au-dessous, qu'elles ne peuvent pas soutenir la comparaison. Qu'ai-je dit, mon ami? Crois que, cependant, après toi, je ne vois rien de comparable à mes parents, que je les estime; je sais tout ce que ma bonne mère a fait pour moi; qu'elle a sacrifié ses veilles, tout au monde pour sa fille, qu'elle aurait donné mille vies pour me sauver une douleur; et moi, fille ingrate, j'aime mon Victor tant de fois plus qu'elle que je ne saurais le dire.

« Maman me disait, l'autre fois, qu'elle avait l'âme triste, que les soins qu'elle avait donnés à sa fille n'avaient point été sentis, et elle me dit :

« — Qui te dit que M. Victor ferait pour toi ce que j'ai fait?

« — Parce que, lui répondis-je, j'en ferais davantage pour lui.

« Cette réponse m'a échappé, elle était dure pour maman et je m'en suis repentie; mais j'ai dit ce que je pensais.

« Quelquefois, je songe qu'un instant peut tout

1. Paul Foucher, frère cadet d'Adèle.

changer et que cette personne pour laquelle j'ai tout oublié ne sera peut-être pas toujours de même. Je pensais cela de toi, mon Victor, et j'étais bien coupable, n'est-ce pas ?

« Mais j'ai promis de ne te rien cacher. Car, si tu changeais, sur qui pourrait-on compter ? De tout ce qui doit quitter cette terre, tu es le seul être sur lequel je fonde tout ce qui fait vivre, tout mon bonheur. »

Mais les impatiences de M. Foucher se renouvellent. Lui aussi s'unit à sa femme pour gourmander sa fille. La pauvre Adèle est bien obligée de pousser un cri d'alarme, dans sa lettre du 16 août :

« Cher Victor, je ne pourrai pas t'attendre, ce soir ; ta femme n'aura pas ton premier bonjour ; et mon cœur ne battra pas de joie lorsque j'entendrai ton pas dans le corridor. Il est donc dit que toutes les jouissances me seront défendues maintenant, et papa m'a dit, ce matin, que cela l'ennuyait que je te parle bas, ou, du moins, il m'a dit que c'était naturel, mais que la crainte que notre mariage ne se fît pas aussi tôt qu'il l'aurait voulu lui faisait trouver tout cela fatigant.

« Que ne donnerais-je pas pour que ta pension arrivât tout de suite, car je t'avoue que mes parents seraient mieux disposés pour moi. Peut-être ai-je tort de te dire cela, mais je ne veux rien te cacher.

« Mon cœur est triste, en ce moment : c'est assez son habitude lorsque tu n'es pas auprès de moi.

Tâche de presser les événements ; je serai si soulagée lorsque ce maudit brevet sera arrivé.

« Adieu, mon Victor chéri. Maman va s'inquiéter de ce que je fais. »

Victor retourne au ministère, il apprend à connaître les lenteurs administratives dont il rejettera volontiers la responsabilité sur les innocents employés qui le renseignent. Sa lettre est du 20 août :

« Je sors du ministère ; encore une ou deux semaines de patience, mon Adèle ! Ces gens-là ne se doutent pas que ce qu'ils appellent des « semaines de patience » sont, pour moi, des « siècles de souffrance ». Ils traitent l'affaire de ma pension comme une affaire, sans soupçonner qu'ils devraient la traiter comme un bonheur... Il faut que nous soyons mariés dans deux mois, et nous le serons, ou je serai mort. »

Adèle comprend qu'elle a été imprudente en racontant les querelles de ménage, qu'elle a peut-être paralysé l'élan de Victor, car, le même jour, elle veut lui rendre de la confiance :

« C'est mal de nous plaindre. Si on nous avait dit, il y a un an, qu'une année après nous n'aurions à attendre que quelques jours, combien n'aurions-nous pas été contents ! Et pour des obstacles qui se présentent, nous nous désespérons ! »

Mais un nouvel obstacle, assez imprévu à l'âge de Mme Foucher, vint retarder encore l'accomplissement

de leurs rêves. Ces parents si sévères, si intransigeants, n'observaient peut-être pas toute la réserve nécessaire ; car la naissance d'un nouvel enfant était proche et Adèle allait être obligée de prodiguer à sa mère des soins qu'elle aurait réclamés un peu plus tard pour elle-même. Victor s'en inquiète pour sa santé, mais elle entend remplir tout son devoir. Elle aurait désiré s'échapper, ne fût-ce qu'une heure, pour voir un feu d'artifice. Oh ! ce n'est pas pour le feu d'artifice. Le feu d'artifice était le prétexte, Victor était le but, car il devait l'accompagner. Mme Foucher lui reproche alors de vouloir s'amuser, tandis qu'elle souffre. Adèle écrit cette phrase charmante :

« Je ne cherchais pas le plaisir, mais je voulais le bonheur. »

Elle avait réussi à engourdir un peu les tourments de Victor à force de tendresse. Ce qui avait conduit Victor à oublier momentanément les misérables questions d'intérêt et à reprendre le roman d'amour en racontant ses rêves. Étaient-ce des rêves ? Il était peut-être bien éveillé ; mais enfin, à elle, il présente ses pensées comme des rêves. C'était un moyen de pouvoir dire à sa fiancée des choses douces d'abord, puis plus hardies. Où serait le mal ? N'est-ce pas un rêve ? Qui pourrait s'offusquer du récit d'un rêve ? En est-il responsable ? Comment lui ferait-on un grief de petites audaces dont il n'est que le complice innocent ? Écoutez-le :

« Souvent, d'enchanteresses illusions te transportent dans les bras de ton mari ; il te serre sur son cœur. »

C'est un rêve.

Adèle lui répond, le 28 août :

« J'ai fait aussi de doux rêves, contre mon ordinaire. »

Mais c'est tout. Ce même jour, Victor annonce à Adèle la grande nouvelle. Il a la pension. Mais, au lieu de douze cents francs, elle est de mille francs ; il regagnera les deux cents francs par son travail ; et puis, il y a la pension de l'Intérieur, qui le dédommagera peut-être. Mais, pour lui, il considère qu'au moins son avenir est assuré... avec mille francs ! Et il lui répond en même temps qu'il est heureux de lui procurer un doux rêve.

Exalté par ses songes qui sont pour lui comme les soutiens de sa patience, il accentue, il force la gamme de sa passion ; et comme cette passion a changé de nature en se prolongeant, comme elle est devenue moins idéale, comme elle est servie par un langage nouveau, moins mystique, plus terrestre, elle devient plus exigeante. Victor n'écrit-il pas son *Han d'Islande* où les cœurs s'embrasent à chaque page ? Il s'exalte en parlant, lui Ordener, à son héroïne Ethel ; et il voudrait qu'Adèle parlât comme Ethel. Il s'étonne que sa fiancée ne soit pas plus tendre, il le lui dit et ne réussit qu'à provoquer de nouveau cet aveu, le samedi 31 août :

« Tu m'as fait de la peine en me disant que l'on t'écrivait des lettres qui étaient plus tendres que les miennes. Elles peuvent l'être ; mais, certes, nul ne pourra t'aimer comme ton Adèle... Qui donc quitterait parents, amis, tout enfin, pour suivre avec joie celui qui dit que je l'aime moins que d'autres. »

Mme Foucher va accoucher. Adèle se doit d'autant

plus à sa mère qu'elle se reproche de ne pas lui témoigner assez de tendresse ou, tout au moins, de lui ravir une partie de sa tendresse d'autrefois. La voilà donc condamnée à ne voir que rarement et peu d'instants son fiancé pendant une dizaine de jours :

« Dans un mois, — quel bonheur ! — je t'appellerai mon mari aux yeux de tout le monde.

« Je suis chagrine ; maman va accoucher et à peine nous verrons-nous pendant neuf à dix jours. L'on m'ôte mon seul bonheur.

« Cher Victor, je suis si heureuse lorsque je te vois, lorsque je suis avec toi ! Ta lettre m'a fait plaisir ; elle m'a causé de la joie. Tu me dis que je fais ton malheur lorsque je te dis que j'ai des doutes sur ton amour ; mais il m'est impossible de te dire à quel point tu m'en fais lorsque tu me dis la même chose. Cher Victor, tu me désoles ; oui, tu désoles ta femme, cette femme qui t'aime sans bornes, qui croit t'en avoir donné des preuves. Que me parles-tu de mort ? La mort ne saurait nous séparer ; elle doit, au contraire, nous réunir. »

Victor est devenu de plus en plus ombrageux ; il épie les mouvements, les gestes de sa fiancée, il scrute les expressions de la physionomie, il analyse les mots, il commente le ton, car, pour lui, c'est dans les riens que l'amour se décèle. Aussi, quand, le 5 septembre, Adèle lui a dit : « A demain, six heures », il n'a pas surpris un regret, et, pourtant, le délai était long. Il conclut qu'elle est bonne et généreuse, mais nullement qu'elle l'aime. Il a « cette pensée désolante » et il ajoute aussitôt :

« Tu l'endors quelquefois par de grandes protestations d'amour, mais, bien souvent, tu la réveilles par de petites marques d'indifférence. »

Adèle proteste aussitôt par ces lettres des 6 et 7 septembre :

Vendredi.

« Cher ami, que tu me fais toujours de la peine ! Tu es bien cruel de me dire toujours la même chose ; mais j'ai été bien heureuse, hier soir, d'être près de toi et d'avoir ma main dans la tienne. Tu sais bien, mon ami, que tu es tout mon bonheur, toute ma joie, et qu'il est mal à toi de ne pas faire le mien.

« Cher ami, dans un mois, n'est-ce pas, je serai ta femme aux yeux de tout le monde ; car tout cela m'ennuie bien de ne pas pouvoir montrer comme je t'aime. Oh oui ! car c'est bien dur d'avoir presque l'air de t'être étrangère lorsque je suis liée à toi par l'amour le plus grand.

« Oh ! que nous aurons acheté notre bonheur ! N'est-ce pas, mon ami, que nous serons heureux ? »

Samedi, dix heures.

« Que dois-je penser, mon Victor, de ta conduite d'hier ? Lorsque tu es arrivé, j'étais heureuse d'aller au-devant de mon Victor, de recevoir une caresse de lui ; je vins au-devant de toi et tu me

reçus d'un air préoccupé, et surtout fort embarrassé de ne savoir comment te défaire du bonjour de ton Adèle.

« En vain, j'ai désiré savoir ce qui te portait à m'affliger ainsi ; en vain, je l'avoue, j'ai cherché dans ma pauvre tête les motifs de ta conduite, et rien ne s'est offert à mon esprit qui pût me faire croire que je t'avais affligé au point de me désoler.

« Tu me dis que c'est dans les petites choses qu'on remarque l'amour et, pourtant, de pareils détails pourraient prouver que ce sont de petites choses, du moins en apparence, qui m'ont rendue si malheureuse ; comme je te l'ai déjà dit, si des preuves comme je t'en ai donné ne te suffisent pas, il n'est plus en mon pouvoir de te prouver à quel point je t'aime. Comme il le paraît, tu es résolu à me rendre la plus malheureuse femme, et, ensuite, tu interprètes tout ce que j'ai pu faire pour toi de manière à toujours pouvoir me dire que c'est pure générosité ; alors, je me tais.

« Cependant, je dois à la vérité de dire que personne n'est moins porté que moi à ce sentiment si noble ; si jamais je t'ai donné des preuves de mon amour, c'est que ce même amour m'y portait ; lorsqu'il fut question de quitter ce pays pour toi, je voulus partir avec toi parce que je ne me sentais pas la force de supporter ton absence, et que je considérais comme rien le désespoir de mes parents auprès du malheur de n'être pas avec toi ; je te demande si cela n'était pas plutôt de l'égoïsme

que de la générosité. Oui, je sentais que je serais morte si je ne t'avais pas suivi, et je n'avais pas le courage de supporter la mort. C'est, sans doute, une ironie de ta part d'appeler cela de la générosité.

« Tout ce que je fais pour toi, tout ce que j'ai fait pour toi, est dicté par l'amour que j'ai pour toi. Si après tout ce que je viens de te dire, tu me dis encore la même chose, alors il sera inutile de chercher à te convaincre ; je me résignerai en attendant que les événements puissent te prouver que ta femme n'a jamais menti. Je pleurerai mon impuissance de réussir à te persuader. Je prierai Dieu, qui peut tout, de t'apprendre la vérité comme, jadis, il l'enseigna à Joseph lorsqu'il lui dit que Marie était pure. Je prierai ce Dieu qui, j'espère, m'écoutera plus que celui pour qui je donnerais mon sang, pour lequel le sacrifice de mon bonheur n'est rien pour moi, et qui est décidé à me donner la mort. »

Les fiançailles approchent de leur terme. Encore un mois, cependant. Mais les amoureux croient le jour plus prochain, car, le jeudi 12 septembre, Adèle a laissé prendre, pour la première fois, un baiser sur ses lèvres ; mais elle est toute troublée.

« Mon ami, tu as été heureux, hier soir. Pourvu (c'est la dernière fois que je t'en parle), pourvu que tu m'estimes toujours, que je sois toujours aussi pure ! Tu me l'as promis, je suis toujours la

même, toujours la femme-demoiselle? Alors, mon Victor, je puis dormir tranquille, car, sans cette idée, adieu le repos.

« Oh! oui, mon ami, mon âme est bien pure, et même ma conscience est paisible. Je pense que Dieu verra toujours mes intentions.

« Mon Victor, je suis calme parce que j'ai confiance en toi, que tu ne peux me tromper et que tu m'as dit que j'étais toujours la même Adèle hier que le jour qui précédait. Quand tu devrais me désoler, dis-moi toujours la vérité. »

Enfin, le 18 septembre, Victor écrivait à son père :

« J'ai donc prié M. et Mme Foucher de faire commencer la publication des bans dimanche prochain 22. Elle se terminera le dimanche 6 octobre. Les nom et prénoms de ma bien-aimée fiancée sont : Adèle-Julie Foucher, fille mineure de Pierre Foucher, chef de bureau au ministère de la Guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et d'Anne-Victoire Asseline.

« A dater du 1er octobre, ma pension me sera comptée; l'autre ne tardera pas, sans doute. »

Désormais, Adèle et Victor se voient chaque jour. La correspondance est presque terminée. Victor travaille avec acharnement. Il n'écrit plus que quelques lettres apaisées avec les mots : *amour*, *adoration*, *idolâtrie*, et sa dernière lettre, du 4 octobre, renferme cette conclusion :

« Notre histoire, chère aimée, aura été une preuve de plus de cette vérité que vouloir fermement, c'est pouvoir. Quelques mois ont suffi pour vaincre beaucoup d'obstacles. Mais que ne peut celui qui t'aime et qui se sent aimé de toi ! »

II

LE MARIAGE. — PREMIÈRES ANNÉES

Le premier aveu datait du 26 avril 1819. Le mariage eut lieu le 12 octobre 1822. Il fut célébré à Saint-Sulpice dans cette chapelle de la Vierge où avait été conduit, le 29 juin 1821, le cercueil de Mme Hugo.

Le ménage était pauvre. Adèle apportait deux mille francs en meubles et en espèces. Victor n'avait que sa pension, mais déjà un passé qui rassurait ses amis sur son avenir. Il avait consacré les 700 francs de droits d'auteur sur ses *Odes* à l'achat d'un cachemire français, le don obligatoire d'un fiancé à cette époque. Une jeune fille ne se considérait alors comme une véritable dame que si elle portait un cachemire français ou un cachemire des Indes.

Les jeunes mariés logèrent chez les Foucher tout d'abord, puis se rendirent à Gentilly, le nid des souvenirs et maintenant l'asile des désirs réalisés. Adèle était enceinte.

C'est ce nouveau séjour à Gentilly qui dicte ces vers :

Souvent ici, domptant mes douleurs étouffées
Mon bonheur s'éleva comme un château de fées,
Avec ses murs de nacre, aux mobiles couleurs,
Ses tours, ses portes d'or, ses pièges, ses trophées,
Et ses fruits merveilleux, et ses magiques fleurs.

Vallon ! j'ai bien souvent laissé dans ta prairie,
Comme une eau murmurante, errer ma rêverie ;
Je n'oublierai jamais ces fugitifs instants ;
Ton souvenir sera, dans mon âme attendrie,
Comme un son triste et doux qu'on écoute longtemps !

Et c'est encore Adèle qui inspire à la même date cette poésie *Paysage :*

C'est que pour m'amener au terme où tout aspire,
Il m'est venu du ciel un guide au front joyeux ;
Pour moi, l'air le plus pur est l'air qu'elle respire ;
Je vois tous mes bonheurs, muse, dans son sourire
Et tous mes rêves dans ses yeux !

Et c'est toujours à Adèle qu'il adresse cette poésie : *Encore à toi* :

A toi ! toujours à toi ! Que chanterait ma lyre ?
A toi l'hymne d'amour, à toi l'hymne d'hymen !
Quel autre nom pourrait éveiller mon délire ?
Ai-je appris d'autres chants ? Sais-je un autre chemin ?

C'est toi, dont le regard éclaire ma nuit sombre ;
Toi, dont l'image luit sur mon sommeil joyeux ;
C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans l'ombre,
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux !

. . . .

Quand ton œil noir et doux me parle et me contemple,
Quand ta robe m'effleure avec un léger bruit,
Je crois avoir touché quelque voile du temple,
Je dis comme Tobie : un ange est dans ma nuit !

Et c'est d'Adèle qu'il parle encore dans *Actions de grâces.*

Un ange sur mon cœur ploie aujourd'hui ses ailes,
Pour Elle un orphelin n'est pas un étranger ;
Les heures de mes jours à ses côtés sont belles ;
Car son joug est aimable et son fardeau léger.

Victor pouvait désormais vivre personnellement le roman d'Ordener et d'Ethel. Ce roman, il s'était empressé de le relire après son mariage ; il en avait rapidement corrigé les épreuves dans l'espoir de gagner quelque argent.

Han d'Islande fut publié le 8 février 1823 sans nom d'auteur. Il lui parut délicieux quoiqu'il eût été écrit dans une crise de désespoir. Il était le miroir de toutes les joies que son amour avait conçues et que l'événement consacrait. Le bonheur du ménage s'accrut encore ; un fils, Léopold, naquit le 16 juillet. L'enfant était délicat, aussi fragile que l'avait été Victor en naissant. La mère était trop faible pour l'allaiter. Ce fut un gros chagrin. Elle fut obligée de le confier à une nourrice qui dut être congédiée à cause de son caractère acariâtre et remplacée par une autre qui fut envoyée de Blois le 2 août par le général Hugo.

Lorsque le général et sa femme arrivèrent à Paris dans le courant d'août, ils reçurent l'accueil le plus empressé, ils s'intéressèrent si vivement au petit qu'ils proposèrent de l'emmener afin de le faire profiter du bon air et de laisser à la mère le temps de se remettre de ses couches. Cette offre si cordiale provoqua tout d'abord une résistance. C'était le premier enfant : une séparation était cruelle ; assurée cependant que le bébé serait bien soigné, Mme Victor Hugo consentit à ce sacrifice ; mais aussitôt après le départ, la mère était anxieuse ; sans doute elle n'avait pas ménagé toutes les recommandations que son cœur lui avait dictées. Mais elle aurait eu encore tant de choses à dire ! elle les écrira ; et avec quelles précautions ! car elle ne veut pas froisser les susceptibilités de sa belle-mère, aussi sa lettre du 13 septembre est-elle pleine d'une sollicitude confiante ; quoique un peu inquiète :

« Ma chère maman,

« Depuis votre départ, je n'ai cessé de penser à mon Léopold et cette pensée est inséparable des bontés que vous avez pour ce cher enfant et de toutes celles que vous avez pour nous, et si je suis si à plaindre d'être loin de lui, il est bien heureux d'être près de vous. J'ai été charmée de sa bonne conduite pendant le voyage, j'espère qu'il a continué d'être aimable et de vous sourire, car il serait bien ingrat s'il en était autrement. J'espère aussi que la nourrice ne vous a donné que des sujets de contentement, c'est une bonne femme qu'il faudra, je crois, surveiller pour la propreté ; j'ai oublié de faire emporter à la nourrice une petite brosse pour sa tête. Il y en a à Paris de fort commodes en chiendent. S'il n'y en a pas à Blois, je vous en enverrai une ; dites-moi aussi, chère maman, si vous pouvez vous procurer de la biscotte, nourriture, dit-on, très saine et surtout légère pour les enfants. Dans le cas où la bouillie ou bien une petite panade ne lui conviendrait pas, je lui en enverrais. Croyez-vous aussi qu'il ne lui serait pas bon de le mettre dans son berceau les jambes un peu à l'air, ce qui lui donnerait des forces et lui ferait plaisir ; car j'ai remarqué qu'il ne disait jamais rien démailloté, et criait très fort lorsqu'il sentait ses petites jambes en prison : cela n'empêcherait pas de le couvrir lorsqu'il ferait froid. Je ne me permets de vous dire tout cela que parce

que je sais que vous en agirez suivant votre volonté et pour le bien-être de notre fils.

« Je suis retenue à la chambre par une écorchure au pied qui me fait souffrir. Mais toutes mes souffrances sont des bonheurs pour moi, puisque tous les soins qui me sont prodigués viennent de mon Victor qui est toujours un ange et fait toujours de belles odes.

« Agréez, chère maman, tous mes sentiments de respect[1].

« A. Hugo. »

Nous avons reproduit cette lettre un peu longue parce que nous surprenons là sur le vif Adèle sous ses deux aspects : la jeune mère très attentive et très clairvoyante puisqu'elle condamnait le maillot si fort en honneur à cette époque et si décrié aujourd'hui, et la belle-fille très respectueuse et même très affectueuse qui avait commis la petite imprudence bien justifiée de glorifier son Victor. Or Victor ne jouissait pas d'un grand crédit auprès de la femme du général à laquelle il avait gardé quelque rancune ; il la considérait volontiers comme une intruse, affectant dans ses lettres de présenter ses hommages à « la femme » du général et à « la grand'mère » de Léopold, tandis que Mme Victor Hugo n'hésitait pas à lui décerner le titre de « maman ».

La générale Hugo aurait dû être touchée par tant de délicatesse ; mais altière, vindicative, elle avait trop vivement senti que Victor l'avait subie plutôt qu'acceptée pour ne pas faire retomber plus tard sur Adèle une rancune qu'elle contenait pour l'instant.

1. *Victor Hugo à vingt ans*, par M. Pierre Dufay.

Cependant Mme Victor Hugo ne se départit pas de sa ligne de conduite, elle écrit le 4 octobre à son « cher papa », remerciant toujours la grand'mère de ses soins si empressés, qui lui permettent de renoncer à ses droits de mère, ce sont ses propres termes ; et elle se réjouit à l'idée de venir à Blois dans deux mois et de voir son petit : « Je suis triste seulement de penser que je ne serai que très secondaire dans sa tendresse, puisque je ne serai que sa seconde mère et que je n'aurai même pas le droit d'en être jalouse [1]. » On ne saurait montrer plus de tact et de générosité, plus de respect attendri. Mais la santé du petit Léopold périclite. Mme Victor Hugo trouve dans son angoisse des mots touchants pour sa belle-mère :

« Ma chère maman[2],

« Je viens d'apprendre une nouvelle désolante pour nous. Mon pauvre petit est donc bien mal ? Et quel mal vous-même n'avez-vous pas ? Si je pouvais partir de suite pour Blois, j'irais vous relayer dans vos soins maternels, mais moi-même je suis très souffrante et ai besoin d'être soignée.

« Je n'écouterais pas encore tout cela, si le médecin ne s'y opposait très expressément ; malgré tout je partirai, suivant votre conseil, pour mêler nos larmes ou pour l'embrasser encore une fois, ce pauvre enfant. Quel droit n'avez-vous pas, chère maman, à notre tendresse ? Et comment notre Léo-

1. *Victor Hugo à vingt ans*, par M. Pierre Dufay.
2. *Ibid.*

pold n'est-il pas guéri, soigné par une si tendre mère ?

« Adieu, j'embrasse mon bon papa et vous chère maman que j'aime tant.

« A. Hugo. »

L'enfant mourut le 9 octobre. Il avait trois mois. C'est Mme Foucher qui dut annoncer la cruelle nouvelle avec de grandes précautions, car elle avait confisqué les lettres adressées à sa fille afin de lui épargner une trop brutale commotion.

Et c'est la mort de son petit Léopold qui inspire à Victor Hugo les vers : *A l'ombre d'un enfant.*

Oh ! dans ce monde auguste où rien n'est éphémère,
Dans les flots de bonheur que ne trouble aucun fiel,
Enfant ! loin du sourire et des pleurs de ta mère,
N'es-tu pas orphelin au ciel ?

Mme Victor Hugo est souffrante, elle est encore enceinte. En dépit du deuil qui l'accable, elle se domine, elle essaie de cacher sa douleur à son mari pour ne pas l'affecter.

Le voyage à Blois est ajourné ; car les médecins interdisent la voiture à cause de la grossesse. Victor écrit à son père le 27 mars 1824 : « Ma femme avance dans sa grossesse sans se porter aussi bien que je le voudrais. »

Victor Hugo ayant obtenu sa seconde pension sur le ministère de l'Intérieur, pouvait s'installer en juin 1824, 90, rue de Vaugirard. Une fille naissait en juillet ; on l'appela Léopoldine. La femme du général Hugo était la marraine. Cette fois, Mme Victor Hugo, en dépit d'une grossesse laborieuse, voulut nourrir sa fille. Elle en manifesta la volonté formelle non seulement à cause de son amour pour son enfant, mais à cause de son invin-

cible défiance pour les nourrices. En effet l'enfant devint superbe.

Le 19 février 1825, Mme Victor Hugo put écrire à son beau-père [1].

« Ma fille se porte très bien, n'a pas encore de dents. Elle est très gaie et nous amuse beaucoup. Il me tarde bien de vous la remettre entre les bras. Aussi comptons-nous partir, si cela arrange vos projets, dans deux mois, nous nous faisons une si grande fête de vous voir que je voudrais que ce fût demain. »

Suivant leur promesse, Victor Hugo et sa femme partaient en avril avec leur petite Léopoldine et arrivaient à Blois par la malle-poste le 17.

Victor Hugo ayant été invité à la cérémonie du sacre de Charles X à Reims dut quitter rapidement Blois.

Sa place dans la diligence était retenue pour le 19 mai au matin. Il allait être séparé de sa femme pour la première fois depuis son mariage, et pour quinze jours. Gros chagrin. On se figure ce que furent les adieux. Ils sont retracés dans la poésie intitulée *le Voyage :* la diligence s'est éloignée, et c'est le désespoir.

Quoi ! plus même un vain bruit ! plus même une vaine ombre !
L'absence a sur mon âme étendu sa nuit sombre ;
C'en est fait, chaque pas m'y plonge plus avant ;
Et dans cet autre enfer, plein de douleurs amères,
De tourments insensés, d'angoisses, de chimères,
Me voilà descendu vivant !

1. *Victor Hugo à vingt ans*, par M. Pierre Dufay.

Que faire maintenant de toutes mes pensées,
De mon front, qui dormait dans tes mains enlacées,
De tout ce que j'entends, de tout ce que je vois ?
Que faire de mes maux, sans toi pleins d'amertume,
De mes yeux dont la flamme à tes regards s'allume,
De ma voix qui ne sait parler qu'après ta voix ?

. . . .

Ainsi donc aujourd'hui, demain, après encore,
Il faudra voir sans toi naître et mourir l'aurore,
Sans toi ! Sans ton sourire et ton regard joyeux !
Sans t'entendre marcher près de moi quand je rêve ;
Sans que ta douce main, quand mon front se soulève,
Se pose en jouant sur mes yeux !

Il faudrait citer toute la pièce, Victor partait avec la confiance qu'Adèle serait choyée :

Et mon père, essuyant une larme qui brille,
T'invite en souriant à sourire à ta fille.

Il se rendait d'abord à Paris, pour aller ensuite à Reims, il écrit à Mme Victor Hugo et s'aperçoit qu'au lieu de la consoler, il l'attriste par son désespoir. Adèle écrivait ce même jour à son mari :

Ce 19 mai.

« Je ne puis résister, mon Victor, au plaisir de t'écrire, et de te raconter comment j'ai passé ma journée ; hélas ! mon ami, elle a été bien triste, je n'avais pas auprès de moi mon bien-aimé, je le cherchais partout, je ne le trouvais pas ; je l'appelais, nul ne me répondait ; cependant, mon chéri, personne ne s'est aperçu, du moins je le crois, de ma profonde tristesse : je l'ai cachée même à

mon Victor, il faut savoir souffrir en silence. J'ai affecté de rire ; et même je me suis forcée pour manger, car, lorsque j'ai le cœur triste, les étouffements ne me quittent pas. J'ai travaillé toute la journée, mes mains seules travaillaient. Aussitôt que tu as été parti, je me suis occupée de compter mon linge, de mettre tout en ordre, car mon ménage ne doit pas se ressentir de mes douleurs : j'ai donc mis tout mon zèle à tâcher de prendre sur moi, en m'efforçant de remplir ma tâche de ménagère comme si j'eusse eu la tête à moi ; pendant ce temps, ma Didine a dormi, ensuite on est venu me dire que le déjeuner était servi ; j'y suis allée ; tes parents ont fait ce qu'ils ont pu pour m'être agréables ; nous avons bu à ta chère santé, et par trop de sensibilité, j'ai paru insensible, je craignais tellement de parler : car aussitôt je sentais des larmes à mes paupières. Ensuite Mme Hugo a dormi, je suis revenue dans ma chambre avec ma Didine et ma bonne. On a mis mon petit chou sur une couverture...

« Mon bien aimé, j'ai ensuite continué de travailler jusqu'au dîner, on a encore bu à la santé de mon Victor, et l'on doit vider la bouteille de vin que nous avons entamée aujourd'hui pour ne boire qu'à ta santé. C'est une attention de ton excellent père ; après cela, j'ai caressé ma Didine qui a été charmante. Je suis montée dans ma chambre avec elle et la bonne ; j'ai couché l'une, j'ai fait coucher l'autre. Je me suis mise à

t'écrire. Voilà la fin de ma journée, je ne sais pas l'heure qu'il est, mais elle est bien douce ; mon Victor, que je t'aime ! Je t'embrasse *là*, je verse une larme *ici*, je te dis adieu, mais je vais rêver de toi ; oh ! pense à moi ! toujours, toujours !

« Adieu, mon adoré, ce soir je commencerai mon journal que j'enverrai, quand tu me l'écriras, à Rheims... adieu, mon Victor, si tu m'aimes, écris-moi une lettre très longue où tu me raconteras toute ta vie loin de moi ; quand on aime, on en trouve toujours le temps. »

Cette lettre était adressée à Victor Hugo, rue du Cherche-Midi 39, chez M. Foucher, où il logeait ; et le cachet de la poste porte la date d'arrivée 22 mai. Victor Hugo était à Paris le 20 mai et il écrivait ce même jour à Adèle dans la chambre nuptiale ; on trouve toutes ses lettres dans le volume de *Correspondance* ; nous ne les reproduisons donc pas ; il lui dit tout son amour, il lui raconte son voyage de Blois à Paris, ses démarches.

Mme Victor Hugo répond le 20 mai à 9 heures du soir à une lettre que son mari lui a envoyée d'Orléans pendant son voyage de Blois à Paris.

« Mon Victor, mon bien-aimé, c'est bien vrai, tu m'as rendue bien heureuse en m'écrivant, quel bonheur ! Quand j'ai aperçu ton écriture chérie, j'ai baisé la lettre avant de la décacheter. J'ai dévoré chaque mot, chaque phrase ; elle est là devant mes yeux cette lettre chérie ; combien ton amour m'est cher, sans lui je serais... morte

demain. Dis le moi, écris le moi souvent que tu m'aimes, je ne veux que cela...

« Tous nos repas se passent à parler de toi, de ton beau caractère. Comme ton père reconnaît ton génie, comme nous sommes fiers tous les deux, moi d'être ta femme, papa d'être ton père ; je ne veux point sortir de la maison de tes parents, là je puis parler de toi toujours, on m'en parle constamment, lorsque tu es loin de moi, que me faut-il de plus ? Une lettre de toi ! et je rends grâce à Dieu ; aussi ces deux jours se sont-ils passés sans que je quittasse la maison ; ne me prie pas de me promener, ma santé se contentera très bien du jardin de ton père. Pour finir ma narration, aussitôt le déjeuner je suis montée dans ma chambre, j'ai habillé ma Didine. Mme Hugo l'a sortie jusqu'à 4 heures, pendant ce temps j'ai travaillé. En rentrant, Mme Hugo a donné à Didine une très jolie robe qu'elle venait de lui acheter, elle est pleine de bontés et d'attentions pour moi, remercie-la dans ta première lettre. Ma petite bonne est très attentive. J'ai passé le reste de mon temps à dîner, nous avons porté ta santé. J'ai ensuite, avec Mme Hugo, taillé la robe de Didine, je l'ai couchée, je suis rentrée dans ma chambre, tout le monde dort. Adieu mon adoré, mon bonheur. Je vais me coucher avec ta lettre sur mon cœur.

« *P.-S.* — Jusqu'ici il n'est venu aucune lettre. »

Victor est encore à Paris et lui écrit tous les jours, il

se sent bien seul sans elle, il est triste ; mauvaise disposition pour préparer l'*Ode du Sacre ;* sa muse, dit-il, ne sera pas gaie, et le 21 il donne l'emploi de son temps ; il a essayé son habit qui est fort laid mais qui va bien, il fait faire la culotte et il louera ou achètera une épée, il doit partir le mardi 24 pour Reims avec Charles Nodier et Alaux ; la voiture, aller et retour, coûtera 400 francs : le voyage durera deux jours pour aller ; sa nuit a été lugubre parce que c'est la première qu'il passe loin d'elle dans un lit quelconque.

Le 21 mai Mme Victor Hugo écrit à son mari à 9 heures du soir :

« Ma Didine, mon ami, a montré aujourd'hui une petite dent, et ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'elle se porte à merveille, cette nouvelle te fera plaisir, mon bien-aimé, nous aimons tant notre Didine ! Ta lettre, mon chéri, m'a rendu encore une fois heureuse, depuis que tu es parti ta tendresse fait ma joie, j'ai besoin que tu me l'exprimes. Je me retrouve fille par mes émotions, un sentiment douloureux ne me quitte pas, et m'oppresse, et chaque mot de toi me soulage ; quand je pense que c'est ta main chérie qui a tracé ces mots, je baise et rebaise tes lettres et les relis jusqu'à ce qu'une autre la remplace. Oh ! mon Victor ! écris-moi exactement tous les jours et de bien longues, bien longues lettres, jusqu'ici elles sont bien courtes, mais je ne t'en remercie pas moins ; ne m'épargne aucun détail, aucune pensée, aucune action ! Si tu savais dans quel état tu me mettrais si, un jour, un courrier ne m'apportait une lettre de toi !

Aujourd'hui, en recevant la tienne, je fus ravie en la sentant chargée, je lus aussitôt la première ligne, toutes celles qui la suivaient jusqu'à la troisième page — mais quand je vis que ce n'était pas ton écriture, je jetai la lettre de ce bon M. Soumet par terre et je fus bien affligée d'avoir si peu à lire de mon Victor; cependant je dis : cette lettre de M. Soumet parle de mon Victor, de mon adoré, je la lus; elle est charmante, comme elle doit être enfin! c'est bien vrai, tu es le plus grand poète de l'époque, l'homme le plus adorable et le plus adoré! je te parlerais de mon amour jusqu'à demain, je vais tâcher d'être raisonnable, et te rendre compte de ma journée ; elle s'est passée comme celles qui se sont passées depuis ton départ; la nuit à rêver de toi, le matin à penser à toi en travaillant, à y penser en déjeunant et le reste de la journée de même. Je n'ai pas quitté la maison de ton père depuis que tu es parti. »

Elle remercie ses parents Foucher de bien soigner son Victor.

« Les tiens me soignent bien aussi, j'en suis touchée ; mais ce n'est pas mon Victor! Enfin ils font ce qu'ils peuvent, et je les en remercie bien tendrement...

« Mon Victor, ne te fatigue pas trop, prends force cabriolets ; écris-moi quel jour tu partiras pour Rheims et surtout quand et comment tu viendras de Rheims à Paris...

« Fais une belle ode, mon Victor, digne de toi, de ton nom, ta gloire m'est chère, et ce sera ma récompense. Nos bons parents seront si contents ; mon bon papa de Paris qui est le papa chéri, quoique l'autre soit bien bon, sera si content. Quand je pense à cela, j'ai du courage. Aies en aussi, ne te laisse pas abattre. Tes lettres me rendent heureuse, je dois l'avouer, parce que tu me dis que tu es si malheureux d'être loin de moi. Mais je dois te dire de prendre sur toi, pour que ton voyage puisse prouver ce que tu peux. Adieu, mon adoré, je vais me coucher auprès de ma Didine qui dort ; elle est toujours charmante. Sa petite peau est toute hâlée, ça me chagrine, papa de Paris aime tant les peaux blanches, mais dis lui que ça reviendra, ses petits traits se développent bien, ses yeux surtout ont une expression touchante. Adieu, mon Victor, dis à maman[1] que je l'aime, que sa bonté, le dévouement sans bornes qu'elle a toujours eu pour moi me touche profondément, dis lui que souvent mon caractère n'a pas toujours répondu à sa touchante sollicitude et que ce sera toujours un chagrin pour moi, mais qu'elle me pardonne, et dis lui que je réparerai autant que possible mes torts qui sont grands. »

C'est une allusion à ses fiançailles quand elle se reprochait ses lettres écrites en cachette.

Cette lettre datée du 21 est arrivée le 24 à Paris chez

1. Mme Foucher.

M. Foucher. La page sur laquelle l'adresse est inscrite se trouve lacérée, et on lit cette note de la main sans doute d'un serviteur : « Mme Fouché (*sic*) me charge d'avoir l'honneur de dire à M. Hugo, que la présente ne se trouve déchirée que parce que Mlle Juju [1] a mis ses doigts dans l'ouverture pour lacérer le tout et en faire son profit ainsi qu'elle en use avec toute espèce de papier voir (*sic*) même des jugements de conseils de guerre, dès que le gardien a le dos tourné, qu'enfin il n'y a rien eu de décacheté. »

Victor est rentré sombre et abattu, car le 22 mai il n'a reçu que la lettre d'Adèle datée du 19. S'il avait regardé le cachet de la poste, il aurait vu qu'en effet il ne pouvait pas en avoir reçu d'autre et qu'il ne pouvait avoir, comme il l'écrit, la lettre datée du 20. Il trouve le temps long ; il compte quatre jours et trois nuits de séparation ; Adèle lui ayant appris qu'elle s'était contenue pour pleurer, Victor lui répond : « Ne te tourmente pas, mais ne te contiens pas. Si tu as envie de pleurer, pleure. Les larmes qui restent font du mal, celles qui coulent font du bien. Je voudrais bien, moi, pouvoir et savoir pleurer, mais j'ai toujours le cœur gonflé parce que j'ai toujours les yeux secs. »

Dans sa lettre du 8 juin 1822 quand il était fiancé, il disait : « Les larmes me font bien du mal, ceux qui pleurent aisément sont soulagés quand ils pleurent, moi je n'ai pas ce bonheur. Celles de mes larmes qui peuvent sortir sont celles qui me soulagent, mais presque toutes me restent sur le cœur et m'étouffent. Une mère qui a prévu le cas où l'on est seul dans la vie m'a accoutumé dès l'enfance à tout dévorer et à tout garder pour moi. » Nous avons rapproché les deux passages de ces lettres parce qu'ils sont une réponse aux détracteurs du poète. Ceux-ci disaient : Victor Hugo

1. Julie Foucher, sœur d'Adèle.

n'a pas de sensibilité, il ne pleure pas. Or il souffrait, précisément parce qu'il ne pouvait pas pleurer.

Victor Hugo donne le récit de ses courses à Paris.

« En passant devant le Palais-Royal, j'ai vu Ladvocat qui court déjà après l'Ode future. Je ne sais encore ce que j'en ferai, si je la fais.

« Qu'il est difficile de vivre sans toi, même peu de jours, mon Adèle adorée ! »

On reconnaîtra dans ces lettres le ton, les sentiments, même les expressions des lettres de fiançailles, plus apaisées, tristes à cause de la séparation, mais aussi amoureuses.

Adèle écrit le 23 à midi :

« Mon ami, le facteur vient de venir, et point de lettres de toi aujourd'hui ! Si tu voyais les larmes qui inondent mon visage, tu aurais pitié de moi ; comment, mon Victor, tu ne m'écris pas, tu ne trouves pas le temps de parler à ton Adèle. Tu ne m'aimes pas, tu le crois seulement ; moi, rien ne m'empêcherait de t'écrire, rien au monde ! Ah ! je suis bien mal, je vais quitter, je reprendrai, si je puis, ce soir. »

Et Mme Victor Hugo interrompt sa lettre. Or la correspondance nous le prouve, Victor écrit tous les jours. Adèle ne songe pas à incriminer la poste, qui, dans tous les temps et surtout dans ce temps-là, pèche parfois par la lenteur et l'irrégularité. Elle accuse son mari par ces mots : « Tu ne m'aimes pas, tu le crois

seulement. » Nous voilà reportés, bien loin, aux fiançailles et aux anciennes querelles d'amoureux.

Mme Victor Hugo se décide cependant à continuer sa lettre à neuf heures du soir. Elle a réfléchi, elle se déclare convaincue qu'il n'y a pas de la faute de Victor, elle regrette ce qu'elle vient d'écrire. Rien ne serait plus simple alors que de supprimer les lignes un peu vives. Elle les maintient tout en les regrettant, parce qu'au fond elle ne les désavoue pas entièrement. Si par hasard Victor a été en faute, la rigueur devient une leçon, s'il est innocent, le reproche est un témoignage d'amour.

« Mon ami, je suis fâchée de t'avoir écrit comme cela ce matin ; bien sûr, il n'y a pas de ta faute ; j'ai passé une journée bien triste ; je suis tellement inquiète qu'il ne te soit arrivé quelque chose que je n'ai même pas mangé ; oh ! non, mon Victor, tu te portes bien, tu penses à ton Adèle comme elle pense à toi, j'en suis sûre, une bonne n'aura pas mis ta lettre à la poste, ou l'aura mise trop tard, voilà ; n'est-ce pas, mon Victor ?...

« Quelle distance nous sépare ! et quelle plus grande encore va nous séparer ! enfin, ce qui me console, c'est que tu vas voyager avec ce bon M. Nodier. Quelle cohue tu vas avoir, mon bien-aimé, là-bas ! soigne-toi bien, songe que ta santé est précieuse ; d'elle dépend la mienne, et par conséquent celle de ma Didine, qui est si gentille ; ce soir j'appelais Papa, elle te cherchait avec ses jolis yeux partout ; elle amuse tout le monde et se porte à merveille, mais elle crie beaucoup la nuit.

« Maintenant je m'en vais t'écrire tous les jours une lettre poste restante à Rheims jusqu'à ce que tu me dises que je les envoie à Paris. Et puis après je te reverrai, je te reverrai! Quel bonheur! Quelle fête! adieu, mon adoré, demain, avant de faire partir la lettre, je te dirai bonjour. »

24 à 7 heures du matin.

« Bonjour, mon bien-aimé, comment as-tu passé la nuit? Pour moi elle a été très pénible; cette absence de lettre m'a troublé l'imagination toute la nuit. Mais j'en recevrai aujourd'hui, n'est-ce pas? Tu vas donc encore t'éloigner de moi aujourd'hui, tu vas voyager encore. Écris-moi, bien-aimé, quand vous reviendrez à Paris, et si tu as arrêté ta place. Adieu, mon chéri, pense à ton Adèle, je t'en supplie, quand tu ne pourras pas m'écrire, dis-le moi, mais tâche, je t'en supplie, de m'écrire tous les jours, adieu chéri.

« ADÈLE. »

Cette lettre porte comme adresse :

Monsieur,
Monsieur Victor Hugo,
chevalier de la Légion d'honneur,
Poste restante à Rheims.
Rheims (Marne).

Victor écrit à sa femme le 23 sur la table et avec la

plume de Nodier. Il annonce qu'il part le lendemain à six heures du matin : « Ne t'inquiète de rien, tout sera prêt : costume, jabot, linge, épée, etc. » Il a reçu sa lettre : « Qu'elle est belle ! qu'elle est éloquente de douleur et de tendresse !... »

Il partait le 24 pour Reims où il devait arriver le surlendemain ; il écrivait à sa femme à cinq heures du matin, il se plaint de n'avoir pas reçu de lettre la veille :

« Je vais donc voyager encore, à quoi bon voyager ? N'ai-je pas rencontré déjà le bonheur ? En quelle terre, en quel ciel trouverai-je un ange comme toi ? »

Mme Victor Hugo écrit le mardi 24 à sept heures du soir : poste restante à Reims ; elle est malheureuse, car elle ne trouve plus auprès de sa belle-mère la cordialité des premiers jours, et si son indulgence trouve des excuses, son cœur est privé de l'appui de son mari, seul capable de l'aider à supporter les amertumes. Aussi sa lettre du 24 mai est toute remplie de ses tristesses :

Mardi 24 mai [1825] à 7 heures du soir.

« Mon bien-aimé, combien j'ai besoin de t'écrire ! Quand tu n'es pas auprès de moi, je suis seule au monde... Je voudrais te rendre compte de ma journée, mon chéri, il n'y a nulle différence avec les suivantes, je suis toute la journée seule avec ma fille, le matin, dans la crainte de gêner Mme Hugo, je reste chez moi jusqu'au déjeuner ; aussitôt le déjeuner fini, Mme Hugo va dormir jusqu'à 4 heures.

Oh ! mon Victor, que cette femme est froide ! son espèce de zèle n'a duré qu'un moment, il semble qu'elle m'évite, hier elle se plaignait de souffrir, j'ai tâché, moi, le cœur abattu, de la consoler et même de l'égayer, elle ne me parle jamais ou ne me répond que des paroles sèches ou contrariantes, je suis ici constamment seule, excepté, comme tu le comprends, aux heures des repas, elle n'a même pas la moindre attention, elle a l'air de dire que c'est toujours assez bon pour moi ; au surplus tu la connais, mon bien-aimé, tu sais comme elle a été pendant quelque temps, il semble qu'elle n'ait personne chez elle ; ce soir, mon bien-aimé, les dames Brousses sont venues, mon cœur était gros, bien gros, la jeune dame est venue à moi avec tendresse, m'a demandé de tes chères nouvelles, a tâché de m'égayer, de me consoler, cela m'a soulagée, j'ai pleuré, nous sommes montées dans ma chambre, et là elle s'est mise à mon service, m'a parlé de toi, je lui ai dit que je pleurais parce que tu étais loin de moi, qu'ensuite la solitude où je me trouvais, le besoin de parler de toi à quelqu'un m'avait attristée au dernier point, que j'aurais voulu trouver dans Mme Hugo une amie à laquelle j'aurais confié mes peines, mais qu'elle est froide et plus que cela ; elle m'a suppliée d'aller chez elle, qu'elle était toujours seule à travailler, que je pourrais parler de mon amour pour toi, tout à mon aise ; que cette jeune femme est sensible, qu'elle est bonne !

« Restée seule à 8 heures du soir, le ciel était chargé, des éclairs violents, de l'orage, tu connais ma poltronnerie, je prends ma fille à moitié endormie et je vais joindre la compagnie, il fallait que ma peur fût bien forte, on ne m'avait pas dit d'y aller ; aussitôt que ces dames ont été parties, Mme Hugo a dit : je vais me coucher ; je dis adieu comme si elle eût été *mère* pour moi, adieu maman, lui ai-je dit, le ciel est bien chargé, je vais avoir peur. — Ah bah ! a-t-elle dit, est-ce qu'il y a de quoi ? — Je m'en fus avec ma Didine dans ma chambre, je couchai cette aimable enfant, et je me mis à t'écrire.

« Mon bien-aimé, après t'avoir raconté les faits tels qu'ils sont, je dois te dire que je pardonne à Mme Hugo. Je te conte tout cela, demain peut-être elle sera aimable, elle pensera qu'elle a chez elle une jeune femme qui adore son mari, qui en est séparée, qui a toujours été entourée de soins, de sollicitude et de tendresse, et qui réclame l'hospitalité qu'elle doit s'attendre à avoir chez le père de son mari, c'est-à-dire des soins, des attentions accordées avec bonté, et l'apparence au moins du plaisir qu'on éprouve à la recevoir. Mon chéri, je suis soulagée, mais j'exige de toi que tu n'en parles à personne, jamais à ton père, ne t'avise pas de lui écrire, mon Victor, jamais il ne saura de moi que du bien de sa femme ; toujours devant lui je lui donnerai raison ; mais réponds-moi tout ce que tu voudras, tes lettres à mon adresse m'appar-

tiennent ; mais de grâce ne dis rien à ton père : lui-même, mon Victor, avait l'air de se plaindre à moi de n'être pas gaie, ils traitent cela de faiblesse. Je t'en supplie, n'écris rien à ton père, je le remercierai toujours de ses bontés et louerai sa femme ; telle est ma manière de voir ; elle est généreuse, digne de mon Victor ; je t'écrirai si cela change ; autrement tu viendrais me chercher à Blois, nous partirions deux jours après, je retiendrais nos places, nous leur donnerions un prétexte quelconque.

« Dans tous les cas, nous ne resterons pas longtemps, je ne suis pas habituée aux caprices, quand je fais tout ce que je peux, l'on me reçoit toujours avec plaisir.

« Adieu, chéri, Didine dort.

« Adèle. »

Pendant que Mme Victor Hugo se plaignait de la sécheresse de sa belle-mère, Victor se réjouissait de savoir sa femme près de son père et de la femme de son père, dont, disait-il, « les soins maternels remplacent les miens. » Le 26 mai, Mme Victor Hugo écrit à son mari :

« Mon bien adoré, j'ai appris aujourd'hui des choses qui me prouvent que Mme Hugo nous supporte avec peine et qu'elle s'en plaint. Tout cela serait trop long à te raconter et te distrairait du but de ton voyage ; cette femme est fort extraordinaire, mais elle est fausse. Je suis mal ici, nous ne pou-

vons y rester, mais comme il faut qu'elle ne s'en doute nullement, et surtout ton père qui ne me le pardonnerait pas, il faut que tu écrives que des affaires que tu ne prévoyais pas te forcent à rentrer à Paris, et qu'alors tu n'as que le temps de venir me chercher, que du reste tu conserveras toujours le doux souvenir de la manière dont ils nous ont reçus, écris cela parce que ça les engagera à avoir des soins pour moi...

« Mon adoré, ne te tourmente pas, je suis heureuse de ton amour, écris-moi seulement, et j'attendrai avec courage ; je suis, je te l'assure, calme. Fais-moi une ode, c'est ma récompense, publie-la dans tous les journaux. »

Le lendemain 27, craignant d'avoir été imprudente dans ses confidences, Mme Victor Hugo écrit de nouveau, mais en atténuant ses reproches et en justifiant sa hâte de quitter Blois par le désir de revoir plus tôt son mari :

« Je me suis déterminée à partir avec ma bonne. J'ai pensé que, d'après ce que t'a dit Ladvocat, tu aurais à faire à Paris au moins pour huit jours après ton arrivée, et en vérité, mon ami, je brûle de te revoir, et comme il est important que cette ode paraisse à temps et que tu sois là, le plus sage est d'aller à Paris, c'est ce que je vais faire. J'ai arrêté ma place pour dimanche 29 ou pour lundi, je ne sais pas au juste, parce qu'il faut qu'on voie à Orléans s'il y a des places de retenues ; dans

tous les cas ce seront les meilleures, la femme a dit que ce ne serait pas comme pour toi. Quel bonheur de te voir plus tôt, je deviendrai folle, il me semble qu'il y a un siècle, je n'y tiens plus ; et alors tu pourras faire ton ode avec préface, noter tout ce que tu voudras et posséder ton Adèle. Voilà bien les motifs, tous raisonnables, qui m'ont déterminé à prendre ce parti.

« Mme Hugo est revenue à moi bien tendrement. Cette pauvre femme a une maladie de nerfs qui la tourmente beaucoup. Cher Victor, écris à papa que tu les remercie bien tendrement, car alors, mon ami, elle était malade. Oh ! je lui pardonne de bon cœur, pauvre femme !

« Mon bien-aimé, envoie tes lettres maintenant à Paris chez maman chez laquelle je vais descendre et qui viendra au-devant de moi. »

Victor Hugo répond à sa femme le 28 mai au sujet des deux lettres concernant Mme Hugo :

« Elles m'ont désolé... Comment ! on te laisse seule... on est froid et inattentif pour mon Adèle bien-aimée dans la maison de mon père !... »

Et il continue sur ce ton ; le 29 nouvelle lettre, il reproche à sa femme de ne pas dater ses lettres ; il n'a reçu que quatre lettres. Ce qui est d'ailleurs exact ; il revient encore sur l'accueil fait à sa femme :

« Je me croyais tellement sûr des soins qu'on aurait pour toi ! Il me semblait que mon absence

te rendait sacrée!... Que t'importe la bonne ou la mauvaise humeur d'une personne étrangère dont tu ne dépends pas, dont tu ne dépendras jamais! Je viens de voir Sosthène[1] qui est toujours on ne peut plus aimable. Il m'a donné une entrée toute spéciale. Il m'a dit que le Roi avait demandé si j'étais ici. Je suis effrayé de ce qu'ils attendent de moi. J'ai la tête si malade et le cœur si triste. Comment chanter une joie? »

Mme Victor Hugo écrit à son mari :

« Mon adoré, je pars lundi matin; j'ai les meilleures places de la diligence; deux connaissances du général me protègent. Quel bonheur, je te reverrai! Oh! tout mon bonheur! Ne condamne pas mon action, c'est le désir de te revoir plus tôt, la raison que je t'ai dite, et d'autres que je t'expliquerai : oh! ton Adèle a raison dans cette circonstance, bien-aimé; ma Didine va parfaitement; une seconde dent va percer : elle n'y pense pas. Remercions Dieu. Tout est pour le mieux. Écris-moi à Paris le plus tôt possible quand tu arriveras. J'espère que deux jours après mon arrivée je te possèderai. »

Mme Victor Hugo partait donc de Blois le lundi 30, sans doute pour voir son mari plus tôt. Très bonne raison assurément; peut-être la meilleure. Elle devança

1. Sosthène de La Rochefoucauld, directeur des Beaux-Arts.

donc le retour de son mari. En effet la cérémonie du sacre ayant eu lieu le 29, Victor ne quittait Reims que le 31, et arrivait à Paris le 2 juin, alors que sa femme était déjà chez Mme Foucher.

Le 5 juin, le maréchal de camp Hugo était nommé lieutenant général, à la suite de nombreuses démarches faites par son fils.

L'*Ode du sacre* avait été publiée dans tous les journaux.

Victor Hugo alla passer quelques jours avec sa femme et sa fille à Gentilly, et le 31 juillet, il écrivit à son père :

« Nous apprenons, pour la première fois avec regret, que tu vas bientôt venir à Paris. C'est que nous en partons, et tu conviendras qu'il est dur d'en partir quand tu vas y arriver. Notre excursion en Suisse s'exécute. Mardi à deux heures du matin nous roulerons vers Fontainebleau. J'ai été horriblement souffrant toute la semaine, d'un torticolis, mais je suis mieux, et le voyage achèvera de me remettre.

« Les libraires paient notre voyage et au delà. Ils me donnent 2 250 francs pour quatre méchantes odes. C'est bien payé. Je ne crois pas que Lamartine puisse être de la partie. Il vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Florence. Nodier est des nôtres... »

Lamartine en effet ne fut pas du voyage.

Mme Victor Hugo a raconté cette excursion au Mont-Blanc et en Suisse dans ses volumes : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie ;* nous avons donné

nous-même de nombreux détails dans le volume de voyages publié par la librairie Ollendorff et imprimé par l'Imprimerie Nationale (*Alpes et Pyrénées*, *France et Belgique*). Nous ne revenons donc pas sur un récit déjà connu. Le ménage rentra à Paris le 2 septembre, et pendant ce mois il courut à droite et à gauche, et c'est un prétexte à des poésies tendres dans lesquelles Adèle est toujours la muse qui guide Victor Hugo ; ainsi *Promenade* :

A l'heure où le jour meurt à l'horizon lointain,
Qu'il m'est doux, près d'un cœur qui bat pour mon destin,
D'égarer mes pas dans la plaine !
Qu'il m'est doux près de toi d'errer libre d'ennuis,
Quand tu mêles, pensive, à la brise des nuits
Le parfum de ta douce haleine !

C'est pour un tel bonheur, dès l'enfance rêvé,
Que j'ai longtemps souffert et que j'ai tout bravé.
Dans nos temps de fureurs civiles,
Je te dois une paix que rien ne peut troubler.
Plus de vide en mes jours ! Pour moi tu sais peupler
Tous les déserts, même les villes !

Et les courses se terminent par une visite *aux ruines de Montfort-l'Amaury* qui est encore le sujet d'une poésie.

Mme Victor Hugo a été la muse de tout le livre cinquième d'*Odes et Ballades*.

A dater de 1826 commencent les relations du ménage Victor Hugo avec Sainte-Beuve. Nous avons publié un volume intitulé *le Roman de Sainte-Beuve*. Nous n'avons rien à y ajouter.

III

DE L'INFLUENCE DE Mme VICTOR HUGO
SUR L'ŒUVRE DE SON MARI

En août 1826, Victor Hugo commençait *Cromwell*. Il avait terminé quatre actes le 25 octobre.

Mme Victor Hugo connaissait des douceurs du mariage surtout les devoirs de la maternité, elle les acceptait allégrement par amour pour son Victor et désirait vivement un fils; mais les grossesses s'étaient succédé pénibles, et les couches douloureuses exigeaient de grands soins et de grandes précautions. Mme Victor Hugo en était à sa troisième grossesse, et dans la nuit du 2 au 3 novembre 1826 elle donna naissance à un fils. Ce fut Charles Hugo.

Le 3, Victor écrivait à son père :

« Cette pauvre amie a cruellement souffert. Je t'écris en ce moment près de son lit; elle se trouve assez bien; cependant elle croit avoir quelque fièvre, et je lui recommande de ne point parler. Nos bons parents recevront sans doute avec bien de la joie ce nouveau venu qui vient remplacer le petit ange que nous avons si douloureusement perdu il y a trois ans. »

Mme Victor Hugo se souvenait toujours qu'elle avait

perdu son premier-né parce qu'elle l'avait confié à des nourrices; témoin des beaux résultats obtenus en nourrissant elle-même sa petite Léopoldine, sa Didine, comme elle l'appelait, elle voulut allaiter Charles. La tâche était sévère après des couches laborieuses et une nourriture récente. Mais sa résolution fut inflexible en dépit des sollicitations dont elle fut l'objet de la part de son mari et de son médecin : l'image de son Léopold se dressait sans cesse devant ses yeux. Le chagrin qu'on lui aurait fait en résistant à sa volonté paraissait plus préjudiciable à sa santé que la fatigue imposée par cette nouvelle épreuve.

En mars 1827, Victor Hugo donnait chez son beau-père lecture de trois actes de *Cromwell* et en septembre il achevait son cinquième acte.

A la fin de l'année 1827, Mme Victor Hugo perdit sa mère, Mme Foucher. Ce fut un grand désespoir; car elle l'aimait tendrement. Elle lui a consacré ces lignes : « Cette femme excellente garda, dans ses souffrances intolérables, un calme et une bonté angéliques. Le mal qui la tenaillait lui arrachait, par instants, un cri vite étouffé, et elle se remettait à sourire... La mort ne l'effraya pas. Le prêtre qu'elle avait demandé la trouva tranquille et sereine. Elle aurait pu se confesser en public. Toute sa vie avait été un long dévouement. Elle avait eu cette perfection de la vertu qui est l'indulgence. Elle qui vivait dans son intérieur et dans son devoir, elle avait toujours excusé les fautes des autres femmes; elle y croyait malaisément, contrainte par l'évidence elle répondait : « Je n'aime pas qu'on soit sévère pour les femmes, elles ont tant à souffrir[1]. »

Ne croirait-on pas lire le propre portrait de Mme Victor Hugo! L'indulgence! ce mot résume toute sa vie.

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Elle pratiqua cette vertu sans défaillance, ne songeant qu'à répandre le bien et le bonheur autour d'elle.

Quelques mois après, Victor Hugo perdit son père. Le 28 janvier 1828, le général Hugo mourut d'une attaque d'apoplexie à Paris dans son appartement de la rue Plumet, de cette rue qui donna plus tard son nom à un livre des *Misérables : L'idylle rue Plumet.*

Victor Hugo éprouva une émotion d'autant plus violente qu'il avait passé la soirée avec sa femme auprès de son père, toujours plein de vigueur et de santé. Peu d'instants après l'avoir quitté à 11 heures, il apprit cette mort foudroyante. On sait que, malgré quelques griefs, même quelques amertumes, il avait conservé pour son père une profonde tendresse et une grande admiration. N'a-t-il pas revendiqué l'inscription de son nom sur l'Arc de triomphe dans une ode célèbre? Et puis il lui avait gardé une reconnaissance fidèle, depuis le jour où il obtint le consentement à son mariage.

En avril 1827, le jeune ménage était installé rue Notre-Dame-des-Champs. Le cadre est connu : une petite maison séparée de la rue par une avenue bordée d'arbres ; et derrière la maison un jardin planté de faux ébéniers dont les branches touchaient aux fenêtres de l'appartement.

Mme Victor Hugo remplissait ses devoirs de maîtresse de maison avec une affabilité charmante et une bonne grâce souriante. La préface de *Cromwell* avait eu un grand retentissement, et les visiteurs étaient nombreux. On a donné un peu partout la liste des familiers : Sainte-Beuve, les Devéria, les Deschamps, Louis Boulanger, combien d'autres. Mme Victor Hugo ne pouvait se mêler comme elle l'aurait voulu à la vie active de son mari, car à peine avait-elle eu un enfant qu'elle l'allaitait, et l'allaitement terminé, elle devenait enceinte ; cependant fière de la jeune gloire de Victor, elle ouvrait son

salon à toutes les notoriétés naissantes, aux écrivains, aux poètes, aux artistes qui venaient entendre la lecture des œuvres du maître de la maison ; elle n'allait guère dans le monde, et en cela elle était servie par les goûts de son mari qui préférait recevoir fréquemment ses amis plutôt que d'être reçu chez eux.

Le 28 octobre 1828 Mme Victor Hugo mettait au monde un quatrième enfant François-Victor.

Le 1er juin 1829 Victor Hugo écrivait *Marion de Lorme* qu'il terminait le 24 juin. Il lut son drame un soir de juillet devant un brillant auditoire : Balzac, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Villemain, les Devéria, Alexandre Dumas, les Deschamps, Soumet, Louis Boulanger, Alfred de Musset, les Bertin, Mérimée, Taylor, Frédéric Soulié, d'autres encore. Nous avons raconté cette soirée, les mesures prises contre le drame par le gouvernement et finalement l'interdiction[1].

Cette interdiction avait irrité Mme Victor Hugo ; elle était nerveuse, révoltée. Victor Hugo, plus calme, avait confiance dans une prochaine revanche. Les mesures de rigueur ne le prenaient jamais au dépourvu. Il avait écrit *Hernani* en octobre ; il lut au Théâtre Français le drame qui fut accueilli avec enthousiasme. Mme Victor Hugo était fière, rayonnante. Elle connaissait la pièce. Elle ne doutait pas du succès, mais c'était le premier drame qui allait être représenté. Elle ne se dissimulait pas qu'il y aurait une grosse bataille à livrer contre la vieille école. Aussi elle ne se laissait pas émouvoir par les histoires qu'on venait lui raconter ; car on parlait déjà de cabales. Comme la pièce était en répétitions, les adversaires avaient réussi à se procurer des renseignements grâce aux indiscrétions de la censure, connaissaient même des scènes et essayaient de les ridiculiser

1. *Historique de Marion de Lorme* (édition de l'Imprimerie Nationale).

à l'avance par des commentaires désobligeants ; les amis venaient inquiets, troublés. Mais Mme Victor Hugo, que la contagion de la crainte aurait dû gagner, rassurait, avec sa belle fermeté d'âme, tous les trembleurs. Son mari suivait assidûment les répétitions ; elle se faisait raconter par le menu tous les incidents de la journée et notamment les démêlés de l'auteur avec Mlle Mars. Elle logeait toutes ces histoires dans sa mémoire, ne songeant certes pas à cette époque à raconter la vie de son mari ; elle ne prenait aucune note. Mais tous les moindres détails l'intéressaient et restaient gravés dans son esprit. Elle s'était tellement identifiée à l'œuvre, elle l'aimait tellement qu'elle aurait presque ajouté cette maternité à toutes les autres. Et plus on lui faisait pressentir de vives hostilités, plus elle sentait sa vaillance grandir, plus elle annonçait son énergique résolution de se mêler à la lutte. Elle avait vingt-sept ans : elle n'était nullement la jeune femme insouciante, timide, effacée, qu'on décrit volontiers, elle était douée d'une volonté tenace dont elle ne faisait pas parade.

Dans les premières semaines de janvier, son salon était très habité. On venait aux nouvelles. *Hernani* devait être le gros événement de la saison : une révolution.

Victor Hugo étant aux répétitions, c'était elle que l'on venait visiter et consulter.

Quand je la vis trente-quatre ans après cette époque elle rappelait avec une étonnante sûreté de mémoire tous ses souvenirs comme s'ils étaient tout récents : son appartement était envahi : elle était obligée de mettre du monde dans toutes les pièces, car naturellement chacun revendiquait l'honneur d'être parmi les combattants. Elle, elle était comme un général d'armée, entourée d'un état-major de jeunes gens. Elle avait sous les yeux un plan..... un plan de la salle du

Théâtre Français. Elle fixait les emplacements des groupes, distribuait les places.

Un beau jour Théophile Gautier entre précipitamment. Il apportait des nouvelles des ateliers. Ils marchent tous, ils sont résolus, il faut caser toutes ces recrues. Et Mme Victor Hugo s'écriait : Ah ! les braves jeunes gens ! — On se battra, criait Théophile Gautier, on ne pardonne pas la préface de *Cromwell*, c'est la guerre. — On se défendra, ripostait Mme Victor Hugo, car elle n'hésitait pas à se mettre en avant. Elle se prodiguait auprès de tous, elle pensait qu'elle servait la gloire de son mari, cela lui suffisait ; elle luttait, elle vivait, et quand, dans les dernières soirées, avant la première, Victor Hugo se plaignait avec quelque amertume de toutes les querelles de Mlle Mars, quand il était las, découragé, elle le réconfortait, elle lui parlait de tous ses admirateurs qu'elle avait reçus dans la journée et qui l'aimaient, qui lui étaient dévoués, qui prendraient une part ardente à la lutte, elle lui disait : *Hernani* pourra être violemment attaqué, mais il sera furieusement défendu. Nous avons raconté, dans l'édition de l'Imprimerie Nationale publiée par la maison Ollendorff, la bataille d'*Hernani*, le 25 février 1830.

Les représentations du drame eurent de singulières conséquences pour la vie du jeune ménage. La propriétaire, raconte Mme Victor Hugo, monta un jour chez elle et lui dit : « Ma petite dame, vous êtes bien gentille, et votre mari est un bon garçon, mais vous n'êtes pas assez tranquilles pour moi. Je me suis retirée du commerce pour vivre paisiblement. J'ai acheté exprès cette maison dans une rue sans bruit, et, depuis trois mois, c'est ici, à cause de vous, une procession sans fin jour et nuit, un vacarme dans les escaliers et des tremblements de monde sur ma tête. A des une heure du matin, je suis réveillée en sursaut, et je crois que le

plafond va tomber sur mon lit, nous ne pouvons plus rester ensemble.

— C'est-à-dire que vous me donnez congé.

— J'en suis vraiment désolée. Vous êtes un bon petit ménage, et vous aimez bien vos enfants. Mais vous ne dormez donc pas vous-même! que je vous plains donc, ma pauvre dame! votre mari a pris un état bien dur! »

Il fallut déménager. On se transporta rue Jean-Goujon, en 1830. A peine était-on installé que la Révolution éclata, et le 28 juillet Mme Victor Hugo donna naissance à une fille qui reçut son prénom : Adèle.

Victor Hugo écrivit le 28 juillet au matin à Charles Nodier :

« Le bon Dieu vient de m'envoyer un grand bonheur, cher Nodier; ma femme est heureusement accouchée cette nuit d'une grosse fille joufflue et bien portante. Prenez donc votre part de cette joie comme je veux prendre la mienne de toutes les vôtres... Je suis bien content de ma petite fille. Voilà enfin un de mes ouvrages qui promet de vivre. »

Adèle Hugo qui vit encore a maintenant 83 ans.

C'était le dernier enfant.

Mme Victor Hugo était très absorbée par sa petite famille. L'aînée, Léopoldine, avait six ans, la plus jeune, Adèle, avait quelques semaines; Charles avait quatre ans et François-Victor deux ans. Que de soins, que de soucis pour élever ce petit monde, surtout avec les faibles ressources dont le ménage disposait! Mme Victor Hugo passait de laborieuses journées. Elle voulait que son mari, qui travaillait beaucoup, prît quelques distrac-

tions, un peu de repos. Victor Hugo était allé passer quelques jours à Bièvre chez ses amis les Bertin en juillet 1831.

M. et Mme Victor Hugo étaient mariés depuis neuf ans, et la petite famille avait été constituée, tout entière, et sans répit, dans ces neuf années. Si Mme Victor Hugo fut fière de cette triomphante maternité, sa santé, sans être compromise, avait été altérée et nécessitait des ménagements ; et si l'on songe que tous ces bambins étaient d'autant plus encombrants qu'ils étaient plus petits et d'autant plus absorbants qu'il fallait les élever, il était tout naturel que Mme Victor Hugo se refusât, en dehors même de la question de santé, à accroître les charges du ménage par des maternités nouvelles, les ressources étant encore fort modestes. Décision fort sage assurément, mais dangereuse : car Victor Hugo était aussi chaste qu'un enfant, à l'âge où il s'était marié. Sa femme était la première femme qu'il eût connue. Il n'y avait pour lui qu'elle au monde : et, à vingt-huit ans, il se voyait condamné à une sorte de célibat. Sans doute il avait été et il était dominé par son œuvre, il sortait de la bataille d'*Hernani* en 1830 ; il recommençait la lutte en 1831 avec *Marion Delorme* ; et à peine venait-il d'emménager 6, place Royale, à la fin d'octobre 1832, qu'en novembre ce fut une nouvelle bataille avec *le Roi s'amuse*. Mais en 1833 il rencontra une femme fort belle, fort séduisante, c'était Mlle Juliette. Il avait trente et un ans, elle en avait vingt-neuf ; on devait jouer *Lucrèce Borgia* ; le petit rôle de la princesse Negroni lui avait été distribué.

Nous devons, dans un livre sur Mme Victor Hugo, n'aborder ce sujet qu'avec beaucoup de ménagements. Il nous est impossible, pour la clarté, pour le développement et les explications même, que nous serons appelé à donner ultérieurement dans le cours de ce

volume, de garder le silence. L'intervention de Mme Victor Hugo elle-même nous autorise à parler d'une femme qui a joué un très grand rôle dans la vie du poète. En essayant de fixer certains points qui ont pu paraître obscurs, étranges ou équivoques, nous parviendrons peut-être à rectifier certaines légendes, à jeter quelque lumière sur une histoire dénaturée souvent à plaisir, à diminuer la gravité de certaines fautes, à rendre justice à des dévouements, à établir plus équitablement les responsabilités et surtout à déterminer plus exactement la nature des sentiments des personnages mis en cause.

Si nous abordons ces sujets délicats avec plus d'étendue que nous ne l'aurions souhaité, ayant tout d'abord voulu nous attacher exclusivement à tout ce qui pouvait avoir un intérêt historique, — c'est que nous y avons été conduit par la publication copieuse, intempestive et tapageuse, de papiers d'alcôve qui, récemment, ont servi de pâture à la chronique. Mais, puisque la personnalité de Mme Juliette Drouet a été mise en relief d'une façon qui eût paru plutôt fâcheuse à elle-même, nous devons exposer plus nettement les origines et les causes de cette liaison.

La fidélité de Victor Hugo pendant onze ans n'est pas douteuse. Elle a été citée comme un bel exemple de durée par les hommes et comme un fait tout naturel par les femmes qui ont blâmé ensuite l'aventure de 1833. Nous n'avons pas à contredire ici les uns et les autres. Mais Victor Hugo a eu des défenseurs convaincus parmi ceux qui ont vécu dans son intimité et qui ont invoqué, sinon comme justification du moins comme excuse, une longue période de résignations obligatoires que certaines résistances avaient nécessitées à la suite de souffrances physiques pendant huit années.

De 1830 à 1833, il y eut une période critique. Sainte-Beuve avait avoué en 1831 son amour pour Mme Victor Hugo ; et Victor Hugo, ne doutant pas une minute, malgré cet aveu, de la fidélité de sa femme, éprouvait cette souffrance de l'homme essuyant des refus, justifiés d'ailleurs, de la part de sa femme qu'il voyait aimée et désirée par un ami. Mais ce trouble passager, provoqué par l'aveu de Sainte-Beuve, devançait — et sans corrélation aucune — l'entraînement que devait subir plus tard Victor Hugo pour Juliette Drouet.

Victor Hugo n'avait pas cessé d'aimer sa femme, il l'aimera même toujours, mais différemment, en raison de la suppression de ses droits.

Si on a relu toute la correspondance de Victor Hugo presque aussitôt après sa liaison avec Juliette en 1833, notamment les lettres qu'il adressa à sa femme pendant ses voyages, on a été certainement frappé des témoignages de tendresse qu'il lui prodiguait. Il aimait *toujours* Mme Victor Hugo.

Il avait, comme il l'écrivait, le cœur plein de pensées d'amour. N'y a-t-il pas là une contradiction entre le langage et les actes ? Si nous voulions faire de la psychologie, nous pourrions montrer qu'un homme n'a pas adoré une femme pendant huit années de 1822 à 1830, et même douze, si l'on compte les fiançailles, qu'il ne lui est pas resté fidèle pendant onze ans, de 1822 à 1833, sans que les premiers souvenirs aient laissé une trace profonde ; il n'admirait pas seulement la mère incomparable qui élevait ses enfants avec une touchante et ardente sollicitude, mais l'épouse qui avait conservé pour le mari un culte poussé jusqu'à l'abnégation et au sacrifice d'elle-même : car elle le regardait comme un être au-dessus et en dehors de l'humanité. Nous donnons pour l'instant cette simple indication. Nous la justifierons plus loin. S'il y eut faute, c'est que la sensualité et les sens eurent plus de part que la

sensibilité et les sentiments. La coexistence de deux amours parallèles, d'origine et de nature différentes, semblait à Victor Hugo, comme elle semblera sans doute à beaucoup d'hommes, sinon admissible, du moins explicable. Il disait à sa fiancée, dans une lettre du 4 avril 1822 : « Je sépare distinctement l'animal humain de l'âme divine » ; et encore « l'amour immatériel est éternel ». C'est avec cet amour-là qu'il avait pris possession du cœur de la fiancée. Cette théorie convenait à l'âme d'une jeune fille ; ne pouvait-elle pas s'appliquer, à un moment donné, à la femme dominée par la crainte de maternités nouvelles ; l'âme divine ne survivait-elle pas à l'animal humain, l'amour immatériel ne subsistait-il pas et ne devait-il pas se transformer en amoureuse amitié ? Le droit du mari devenant limité ou même étant sacrifié, les liaisons irrégulières n'étaient-elles pas inévitables ? Victor Hugo s'était marié très jeune, ignorant de la femme, ignorant de la vie ; à trente et un ans, il était à l'âge où il devait supporter difficilement le célibat. Mme Victor Hugo le comprenait, elle aurait assurément fermé les yeux sur des fantaisies, des caprices, des rencontres passagères, mais elle envisageait avec quelque inquiétude une liaison qui pouvait devenir sérieuse. La question des sens l'intéressait médiocrement, elle était surtout jalouse de sa suprématie sur le génie de son mari. Dans ce domaine elle n'admettait pas de partage, et elle en avait le droit. A-t-elle pu se convaincre que son autorité avait été amoindrie ? A-t-elle pu seulement en concevoir la crainte ? N'a-t-elle pas exagéré cette crainte ? C'est ce que nous verrons. Si excessive que fût sa modestie, surtout dans le cours de ses fiançailles, elle ne pouvait ignorer, à l'heure où se nouait une liaison étrangère, qu'elle avait joué un rôle considérable et exercé une action décisive lorsque Victor Hugo publia ses premières œuvres et entra dans la lutte. Sa

maturité d'esprit lui permettait de se rendre une justice plus impartiale ; et voici ce qu'elle dut ou ce qu'elle aurait pu se dire : c'est qu'elle avait été sa muse, c'est qu'elle l'avait inspiré, à l'heure où l'âme du poète s'éveille, c'est qu'elle avait, par son charme, sa douceur, sa séduction, sa naïveté, sa grâce, la chasteté de sa tendresse, provoqué des sentiments violents et nouveaux chez Victor Hugo. C'est par elle, grâce à elle, à cause d'elle, pour elle que Victor Hugo avait su les exprimer. C'est en la voyant, en lui parlant, en l'idolâtrant, en la désirant, et plus tard en l'ayant conquise qu'il trouvera ses plus beaux cris d'amour. Qu'on relise *les Odes et poésies diverses,* qu'on relise les premiers drames, on établira aisément des rapprochements entre les *Lettres à la Fiancée* et un grand nombre de poésies et de scènes de ses pièees. On retrouvera ses anciens élans ou même ses propres aventures lorsqu'il se voyait seul, abandonné, lorsque de redoutables obstacles se dressaient devant lui, lorsqu'il doutait de l'amour de la fiancée, lorsqu'il la faisait pleurer, qu'il lui demandait pardon, lorsqu'il appelait la mort. Nous avons déjà parlé des *Odes et Ballades.*

Prenons *Hernani :*

Acte I, Scène II.

J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres !

. . . .

Dites-moi, quand, la nuit, vous êtes endormie,
Calme, innocente et pure, et qu'un sommeil joyeux
Entr'ouvre votre bouche et du doigt clôt vos yeux,
Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
Au malheureux que tout abandonne et repousse ?

. . . .

Ange ! une heure avec vous ! une heure en vérité
A qui voudrait la vie, et puis l'éternité !

Dans l'acte II, Scène IV.

Des flammes de tes yeux inonde ma paupière.

. . . .

Parle-moi, ravis-moi ! N'est-ce pas qu'il est doux
D'aimer et de sentir qu'on vous aime à genoux ?
D'être deux ? d'être seuls ? Et que c'est douce chose
De se parler d'amour, la nuit, quand tout repose.
Oh ! laisse-moi dormir et rêver sur ton sein,
Doña Sol ! mon amour ! ma beauté !...

Qu'on se rappelle les *Lettres à la Fiancée*, il l'a fait pleurer, elle lui a pardonné, il lui a dit qu'il ne pourra se pardonner, qu'il se déteste, et qu'il voudrait baiser la poussière sous ses pieds. Ce sont là ses expressions. Qu'on les compare avec la scène suivante d'Hernani et Doña Sol :

A l'acte III, Scène IV.

Oh ! laisse qu'à genoux dans tes yeux affligés
J'efface tous ces pleurs amers et pleins de charmes
Et tu prendras après tout mon sang pour tes larmes !

Dis-moi : je t'aime ! Hélas ! rassure un cœur qui doute,
Dis-le-moi ! car souvent avec ce peu de mots,
La bouche d'une femme a guéri bien des maux.

Oh ! tu pleures ! tu pleures !
Et c'est encor ma faute ! Et qui me punira ?
Car tu pardonneras encor ! Qui te dira
Ce que je souffre au moins lorsqu'une larme noie
La flamme de tes yeux dont l'éclair est ma joie.

Hélas ! j'aime pourtant d'une amour bien profonde —
Ne pleure pas, mourons plutôt ! — Que n'ai-je un monde ?
Je te le donnerais ! Je suis bien malheureux.

Relisez cette lettre à la fiancée du 15 décembre 1821 :

« Je t'ai fait pleurer. Oh ! pardonne-moi. Que

ne donnerais-je pour racheter les larmes que tu as versées en silence près de moi et à cause de moi.

« Si je t'ai blessée, ce n'est que par excès d'amour. »

Et dans la lettre du 16 février 1822 :

« Je donnerais mon avenir, mon sang, ma vie, mon âme. »

Et dans la lettre du 13 août 1822 :

« Est-ce que tu n'es pas mon âme, ma vie, mon ciel ? »

Et la scène III de l'acte V entre Hernani et Doña Sol : quand Hernani veut l'entraîner et qu'elle lui répond : tout à l'heure.

Oh ! je suis ton esclave ! Oui, demeure, demeure !
Fais ce que tu voudras. Je ne demande rien.
Tu sais ce que tu fais ! ce que tu fais est bien !
Je rirai si tu veux, je chanterai. Mon âme
Brûle... Eh ! dis au volcan qu'il étouffe sa flamme,
Le volcan fermera ses gouffres entr'ouverts,
Et n'aura sur ses flancs que fleurs et gazon verts.
Car le géant est pris, le Vésuve est esclave !
Et que t'importe, à toi, son cœur rongé de lave ?

. . . .

Ah ! qui n'oublierait tout à cette voix céleste !
Ta parole est un chant où rien d'humain ne reste.
Et comme un voyageur, sur un fleuve emporté,
Qui glisse sur les eaux par un beau soir d'été,
Et voit fuir sous ses yeux mille plaines fleuries,
Ma pensée entraînée erre en tes rêveries !

Oui, tous ces vers ne sont que la traduction fidèle des lettres. Mêmes cris d'amour, mêmes querelles, mêmes

doutes, mêmes craintes, mêmes pleurs et mêmes demandes de pardon, mêmes lamentations : nous sommes bien malheureux, disent les fiancés, et puis vient le désir de mourir ensemble. Sans doute l'amour est toujours l'amour, mais Victor l'a connu par Adèle et il emploie dans ses vers les mots mêmes de ses lettres. Il a écrit et répété si souvent les mêmes déclarations à la fiancée qu'elles s'alignent sans effort en alexandrins.

Nous avons choisi *Hernani*, le premier drame joué, le drame cher à Mme Victor Hugo parce qu'il lui rappelait la grande bataille à laquelle elle avait pris une part active. Mais si nous prenons *Marion Delorme*, le premier drame écrit, et si nous reproduisions les vers, alors que Didier croit parler non pas à Marion, mais à Marie, qu'il estime la plus pure, la plus chaste des jeunes filles, que lisons-nous à l'acte I, scène II ? C'est Didier qui s'adresse à Marie :

. . . . Moi, funeste et maudit,
Avant que d'achever ce pas, je me suis dit :
« Là-haut, dans sa vertu, dans sa beauté première,
Veille, sans tache encore, un ange de lumière,
Un être chaste et doux, à qui sur les chemins,
Les passants à genoux devraient joindre les mains.
. . . .
Puisque à ma loyauté, candide, elle se fie,
Elle que l'innocence à mes yeux sanctifie,
Ai-je droit d'accepter ce don de son amour,
Et de mêler ma brume et ma nuit à son jour ? »

Dans les *Lettres à la Fiancée,* Victor Hugo ne se demande-t-il pas s'il a le droit de mêler son existence incertaine à celle d'Adèle ? Et n'y a-t-il pas une allusion à sa vie quand il a perdu sa mère et qu'il est séparé de son père dans ces vers ?

Seul, à vingt ans, la vie était amère et triste.
Je voyageai. Je vis les hommes, et j'en pris
En haine quelques-uns, et le reste en mépris.

Et sa haine des hommes se rencontre dans plusieurs de ses lettres de vingt ans.

Or, je vivais ainsi, pauvre, sombre, isolé,
Quand vous êtes venue, et m'avez consolé.
. . . .
Maintenant disposez de mon cœur, de ma vie
A quoi puis-je être bon dont vous ayez envie ?
Quel est l'homme ou l'objet qui vous est importun ?
Voulez-vous quelque chose, et vous faut-il quelqu'un
Qui meure pour cela ? qui meure sans rien dire
Et trouve tout son sang trop payé d'un sourire ?

Didier, c'est bien Victor Hugo avec tous ses élans romanesques, ses emportements ingénus, son ardeur de vingt ans, « pauvre, sombre, isolé », ne trouvant de consolation que dans « l'être chaste et doux » qu'est sa charmante Adèle et prêt à mourir pour elle. N'a-t-il pas écrit le 20 octobre 1821 à sa fiancée une lettre tout entière sur l'amour ?

Didier dit à Marie :

Vous m'aimez ! Savez-vous ce que c'est que l'amour ?
Qu'un amour qui devient notre sang, notre jour,
Qui, longtemps étouffé, s'allume, et dont la flamme
S'accroît incessamment en purifiant l'âme,
Qui, seul au fond du cœur, où nous les entassions,
Brûle les vains débris des autres passions !
Qu'un amour, à la fois sans espoir et sans borne,
Et qui, même au bonheur, survit, profond et morne !

Relisez la lettre du 20 octobre :

« Il y a au dedans de nous un être immatériel qui est comme exilé de notre corps auquel il doit

survivre éternellement; cet être d'une essence pure, d'une nature meilleure, c'est notre âme. C'est l'âme qui enfante tous les enthousiasmes, toutes les affections, qui conçoit Dieu et le ciel. L'amour pour le monde n'est qu'un appétit charnel, ou un penchant vague que la jouissance éteint et que l'absence détruit. Voilà pourquoi tu as entendu dire par un étrange abus de mots que les passions ne durent pas. Hélas, Adèle, sais-tu que *passion* signifie *souffrance,* et crois-tu de bonne foi qu'il y ait quelque souffrance dans ces amours du commun des hommes, si violentes en apparence, si faibles en réalité. Non, l'amour immatériel est éternel parce que l'être qui l'éprouve ne peut mourir. Ce sont nos âmes qui s'aiment, non nos corps... »

Nous avons reproduit ce passage qui explique en même temps quel sentiment Victor Hugo pouvait garder à sa femme après la liaison de 1833 ; s'il était dupe d'une théorie sans doute trop absolue, il n'en assignait pas moins à l'amour charnel une place secondaire dans l'amour vrai, et il écrira dans *Marion*, acte III, scène VI :

> Va, tu peux avec moi venir en sûreté,
> Car l'amant à l'époux garde ta pureté.

C'est ce qu'il ne cessait de dire, d'écrire à Adèle quand il voulait la rassurer.

Et si nous voulons poursuivre les analogies, nous rappellerons dans les *Lettres à la Fiancée* ses déses-

poirs de n'avoir pas une situation, d'être poursuivi par un mauvais sort :

Ah ! quoique à chaque instant mon mauvais sort renaisse,
Tu me donnes ton cœur, ton bonheur, ta jeunesse !
D'où vient que tous ces dons sont prodigués pour moi
Qui seraient peu payés du royaume d'un roi ?

Mme Victor Hugo a bien été l'inspiratrice de Victor Hugo dans ses premières poésies et dans ses premiers drames. Il était nécessaire de l'établir ici pour expliquer pourquoi, pensant à juste titre avoir exercé une influence maîtresse sur l'esprit de son mari, elle redoute que cette place puisse lui être disputée et pourquoi elle entend la garder sans partage ; si Victor Hugo a été le Marius des *Misérables*, il a été aussi le Didier. Il n'a connu le véritable amour, l'amour pur, que par Adèle, son premier amour.

C'est elle qui a fait jaillir tous ces vers enflammés, et son influence se perpétuera encore pendant de longues années, car c'est à la source de ses premières impressions que le poète puisera toute la chasteté des sentiments qu'il voudra exprimer. C'est le premier amour qui sera et restera le divin maître de son inspiration. Oh ! sans doute Mme Juliette Drouet aura une part dans l'œuvre, elle a occupé une place importante dans la vie de Victor Hugo ; il serait puéril et injuste de la contester ; elle donna au poète des preuves touchantes de son dévouement et elle sut, en maintes circonstances, montrer un tact, une discrétion, une intelligence auxquels doivent rendre hommage ceux qui l'ont approchée ; mais dans les poésies que Victor Hugo lui consacra, n'y avait-il pas plutôt une dette de reconnaissance des sens ? L'âme du poète ne restait-elle pas attachée au foyer ? « L'être immatériel qui est comme exilé de notre corps », n'y revenait-il pas sans cesse dans les lettres

de voyage ? Ne s'y attachait-il pas avec une sorte d'obstination qui était pour Victor Hugo une sécurité plutôt qu'un remords ? La sereine tranquillité avec laquelle il parlait aux siens de sa tendresse, de sa tristesse d'être loin d'eux, de sa joie de se retrouver prochainement au milieu de ceux qu'il aime n'établissait-elle pas sa conviction qu'il n'avait rien repris à sa femme de l'amour immatériel d'autrefois. Il le croyait. Mme Victor Hugo le crut pendant les premières années d'une liaison qu'elle jugeait encore incertaine et qu'elle espérait devoir être peu durable. Ne recevait-elle pas les lettres les plus touchantes de son mari ? Et ne lui répondra-t-elle pas avec une égale émotion ? Elle admettait un entraînement, elle l'excusait même, car avant tout elle le voulait heureux. Aussi, au début ne s'alarma-t-elle pas trop de cette fantaisie, car c'était pour elle une fantaisie sans graves conséquences ; mais lorsqu'elle verra que la fantaisie se transforme en liaison plus solide, alors seulement elle redoutera que l'intimité du foyer ne soit entamée, et elle ressentira une mélancolie que les assurances très sincères de Victor Hugo sur la fidélité de son attachement ne parviendront pas toujours à dissiper.

En 1834, Victor Hugo voyage en Bretagne et visite Rennes, Brest, Vannes et Nantes. Mme Victor Hugo est à Paris avec ses enfants et devait aller la semaine suivante chez les Bertin aux Roches. Elle écrit à son mari le 27 août ; elle est affligée d'apprendre que ses lettres n'ont pas été reçues, sans doute parce qu'elles sont arrivées après que le voyageur avait quitté la ville.

« C'eût été un bonheur pour moi que, loin de moi, tu eusses pris ainsi part à ma petite vie. Tu en seras quitte pour faire retirer cette correspondance

et pour recevoir quelques gronderies de ma part pour avoir si peu mis d'empressement à rechercher de mes nouvelles. Mais, mon pauvre ami, je ne veux pas te dire rien qui puisse t'attrister de loin, ne pouvant être près de toi pour t'en consoler. Et puis d'ailleurs je crois que tu m'aimes au fond de tout cela, et que tu t'amuses puisque tu tardes ainsi à revenir : et en vérité ces deux certitudes me rendent heureuse.

« J'espère que nous ne nous quitterons plus après et que tu sentiras le bonheur d'être auprès d'une amie si véritable et si dévouée et près de tes chers petits qui t'aiment tant et que tu aimes tant. Car tu es pour eux plus même que père... Il fait ici un temps épouvantable, j'en suis presque contente, car cela va te faire revenir...

« Adieu, mon bon Victor, reviens vite ; tu ne veux pas me dire au juste le moment, pourtant je t'aurais préparé un bon dîner, car ceux que nous faisons sont des plus simples, adieu, je t'aime bien.

« Ton amie

« Adèle. »

Une phrase doit être soulignée dans cette dernière lettre : « Et puis d'ailleurs je crois que tu m'aimes au fond de tout cela et que tu t'amuses. » Ces mots ne justifient-ils pas tout ce que nous avons dit sur les sentiments réciproques de Victor Hugo et de sa femme ? Sans doute c'est le premier voyage qu'il fait sans elle. Un regret est donc bien naturel : il est d'autant plus discret

que le caprice semble au premier abord éphémère. Mme Victor Hugo est d'ailleurs fort occupée, elle n'aurait pu pour l'instant voyager étant retenue auprès de ses enfants qu'elle adore et qui ont besoin d'elle.

Dans les moments de répit, elle dessine, car elle avait un très joli talent et elle avait déjà fait les portraits de ses enfants. Et, en cette même année 1834, elle avait dessiné au crayon les portraits de sa fille Léopoldine et de son dernier fils François-Victor, à l'âge de six ans.

En 1835 Mme Victor Hugo se rend à Angers, avec sa fille Léopoldine et son père M. Foucher pour assister au mariage de Victor Pavie, un des plus fervents admirateurs du poète. Victor Hugo se promène pendant trois semaines en Normandie en juillet et août et adresse à sa femme des lettres tendres.

Elle est un peu triste parce qu'elle voyage pour la première fois sans lui.

Le 13 août elle lui raconte son retour à Paris :

« Je vais reprendre mon journal, je l'ai laissé au moment où nous débarquions à Nantes. Voilà que douze gendarmes demandent les passeports avec brutalité. Mon père lui montre le sien qu'il avait pris pour Nantes. C'était en ordre. Malgré cela, ils nous ont retenus un quart d'heure là. Cette sévérité venait de cet événement de la machine infernale et de l'arrestation de Raspail qui avait été faite la veille à Ancenis. Didine riait beaucoup des gendarmes qui lui rappelaient ceux de Robert Macaire [1]. »

1. Le 29 juillet avait lieu l'attentat de Fieschi contre le roi Louis-Philippe ; Raspail avait été arrêté au moment où il allait

Mme Victor Hugo a été voir une tante de la mère de Victor, Mme Dubuisson.

« En la quittant, j'ai été bien touchée et lui ai demandé de prier pour nous et de ne jamais nous séparer dans ses prières. Mon pauvre ami, la religion est d'un grand secours et d'une grande consolation ; il y a des moments où j'en sens le besoin et où je voudrais que nous fussions unis par la même pensée. En ce moment-là, j'avais bien foi en ces prières comme maintenant encore où je crois bien fermement en Dieu. J'ai vu aussi la maison où ta mère a été élevée place Saint-Pierre. Je ne puis te dire quelles émotions tout cela m'a fait, mon pauvre ami. J'espère que tu les comprendras et les partageras. »

Mme Victor Hugo s'attendrit sur les souvenirs du passé ; et on respire là comme un parfum des lettres de la fiancée ; et dans la lettre de Victor Hugo du 16 août datée de la Roche-Guyon nous aurons comme un écho des lettres du fiancé :

« Je suis à la Roche-Guyon et j'y pense à toi. Il y a quatorze ans, presque jour pour jour, j'étais ici et à qui pensais-je ? A toi, mon Adèle. Oh ! rien

présider un banquet. Il fut ramené à Paris sur l'ordre du ministre Thiers : n'ayant pu être impliqué dans l'affaire Fieschi, il fut néanmoins condamné à deux ans de prison pour de prétendus outrages envers le juge d'instruction, puis, après cassation de l'arrêt, il fut renvoyé devant la cour de Rouen, qui le condamna à six mois y compris les cinq mois et demi de prévention. C'était, en réalité, un acquittement.

n'est changé dans mon cœur. Je t'aime toujours plus que tout au monde, va, tu peux bien me croire, tu es ma propre vie... Les vrais souvenirs que j'avais laissés ici ont disparu. Mon nom n'en est pas moins prononcé tous les jours dans ce même lieu où je pensais à toi, il y a quatorze ans. Quelles fraîches rêveries alors sous cette tour démantelée ! La ruine n'est pas plus ruine qu'elle n'était, mais moi de combien de côtés je suis déjà ruiné !

« Pas cependant du côté de mon amour pour toi, mon pauvre ange. Cela est comme le cœur du mur. A mesure que le parement tombe, on ne l'en voit que mieux. Dénudé, mais indestructible.

« Je laisse aller ma pensée au hasard. Dans une heure je partirai pour Mantes où je trouverai tes lettres, ce qui m'emplit de joie et d'impatience. Va, je t'aime. C'est bien vrai. »

Revient-on sur tous les anciens et chers souvenirs quand on ne s'aime plus et surtout sur les souvenirs d'il y a quatorze ans et « les fraîches rêveries » d'alors ? Certes les fraîches rêveries peuvent laisser à la rigueur leur trace dans la mémoire, les laisseraient-elles encore dans le cœur s'il y avait un amour nouveau et impérieux ? Non, on n'en parlerait pas ; or elles étaient toujours vivaces et leur rappel même devait rassurer Mme Victor Hugo ; et quand le 19 août elle regrette que Victor Hugo ne la renseigne pas sur son itinéraire elle ajoute :

« Enfin si tu t'amuses je ne te trouve aucun tort.

D'ailleurs je serais bien injuste de me plaindre de toi qui m'écris de si bonnes et si charmantes lettres. Mais reviens, reviens... »

Et Victor Hugo revient le 20 août.

Mme Victor Hugo ne doute pas que son mari lui a conservé sa place dans son cœur ; aussi lui garde-t-elle, elle aussi, la sienne. Elle ne lui parlera donc que de ce qui peut les unir, les rapprocher comme s'il n'y avait rien de changé, usant de ménagements, ayant la confiance qu'elle triomphera de ce qu'elle considère toujours comme une distraction éphémère, fugitive ; et elle ne s'inquiète pas trop de ces fugues annuelles.

En 1836 Victor Hugo fait un nouveau voyage en juin ; il avait fait à sa femme, dans une lettre expédiée de La Loupe le 18 juin, une description de Chartres, Mme Victor Hugo lui répond :

« J'ai reçu tes deux lettres, mon ami, elles m'ont fait grand plaisir. Nous avons beaucoup intéressé le curé par la lecture de celle où tu rends compte de l'impression que t'a faite l'église de Chartres et de celle que tu as éprouvée de l'incendie du clocher. Continue, mon cher ami, à t'amuser. Je sais que les plus vifs plaisirs que tu puisses éprouver sont ceux que tu ressens en voyageant.

« Je tiens les comptes très en ordre. Je m'occupe beaucoup de mon ménage et de mes enfants. Dans cette vie si triste pour les femmes, c'est là où est le peu de bonheur qu'elles peuvent y avoir. J'ai vu Charles à Paris, la pension lui va bien ; il devient *homme*. La vie de collège est vraiment la meilleure

pour les garçons. Cela a manqué à Paul[1] et, toute sa vie, il se ressentira de cette enfance et de cette jeunesse gâtées et efféminées. Écris-moi, et à bientôt. Je t'aime et t'embrasse, amuse-toi bien, je t'en prie, et ne te prive de rien. »

Victor Hugo écrit le 25 juin de Saint-Malo, le 28 juin de Coutances, de Saint-Jean-de-Day le 30 juin, et ce sont toujours des élans de tendresse ; dans la dernière lettre il dit :

« Il y a quinze jours que je suis privé de toi, de ton doux sourire indulgent. »

Qu'on retienne ce mot : *indulgent.*

De Sainte-Mère-Église Victor Hugo répond le 5 juillet à la lettre de sa femme du 18 juin :

« Tu me dis dans ta lettre que tu es un peu triste, et la pensée que tu es triste là-bas m'empêche d'être ici autrement que triste. Tu ne sauras jamais à quel point je t'aime, vraiment, ma pauvre amie. Si tu voyais ce qui est au fond de mon cœur, je crois que tu serais heureuse. »

Eh oui, c'est vrai, il l'aime ; il l'aime même aussi vivement qu'il le lui dit ; et plus qu'elle ne le croit elle-même. Si elle est triste, elle est du moins indulgente : elle l'est parce qu'elle envisage la vie sous un autre aspect : elle a vieilli vite, c'est elle qui nous l'affirme, et elle n'a pas trente-trois ans. Or elle considère que Victor est, à trente-quatre ans, beaucoup plus jeune qu'elle, et

1. Paul Foucher, son frère.

qu'elle ne saurait entraver sa liberté, tout au plus voudra-t-elle la réglementer. Qu'on lise cette lettre du 5 juillet pleine de noblesse, de générosité, de grandeur d'âme, une lettre qui devait la faire aimer davantage, une lettre où il n'y a pas d'amertume, mais la douce mélancolie du souvenir et qui donne l'impression de ces fleurs séchées dans un missel conservant leur aspect, leur couleur légèrement éteinte et un peu de leur parfum.

Timbre de la poste : Saint-Germain-en-Laye.

5 juillet 1836.

« Je souffre pour toi de cette chaleur, mais tu jouis tant de voyager que j'en suis heureuse avec toi. Ne te prive de rien. Moi je n'ai pas besoin de plaisirs, c'est le calme qu'il me faut. Je suis bien vieille par les goûts et assez triste sans chagrins. Que peut-on de mieux dans cette vie ? Je n'ai au monde qu'un désir c'est que ceux que j'aime soient heureux, le bonheur de la vie est passé pour moi, je le cherche dans la satisfaction des autres. Il y a bien de la douceur, malgré tout, là-dedans. Aussi, tu as bien raison quand tu dis que j'ai le sourire indulgent, mon Dieu ! Tu peux faire tout au monde, pourvu que tu sois heureux, je le serai.

« Ne crois pas que ce soit indifférence, mais c'est dévouement, et détachement pour moi de la vie ; d'ailleurs jamais je n'abuserai des droits que le mariage me donne sur toi. Il est dans mes idées que tu sois aussi libre qu'un garçon, pauvre ami,

toi qui t'es marié à vingt ans, je ne veux pas lier ta vie à une pauvre femme comme moi. Au moins ce que tu me donneras, tu me le donneras franchement, et en toute liberté. Ne te tourmente donc pas et crois que rien dans cet état de mon âme n'altérera ma tendresse pour toi, si solide et si complètement dévouée *quand même*.

« Adieu mon bon Victor, écris le plus souvent possible à ta vieille amie, je serai toujours cela pour toi. Ne t'inquiète de rien. Je voudrais que si ta nature n'est pas, en de certains points, semblable à la mienne, qu'au moins tu la comprisses, et que tu crusses surtout à la sincérité de mes paroles.

« Tous tes enfants vont bien, je t'embrasse. Sois heureux, bien heureux !

« Adèle Hugo. »

Le 6 juillet Mme Victor Hugo écrit à Caen, et elle craint que sa lettre précédente ne soit arrivée trop tard à Cherbourg, elle prie son mari de la réclamer, et en effet il la réclame et la reçoit à Caen, Mme Victor Hugo dit :

« Je n'ai rien de nouveau depuis hier, car mon dévouement et ma tendresse pour toi sont invariables. Adieu, mon Victor, amuse-toi bien et sois heureux. »

A cette lettre sont jointes deux lettres de ses filles Léopoldine et Adèle. Léopoldine dit à son père :

« Ma petite mère est toujours un ange de bonté

pour nous et nous l'aimons de tout ce qui est en notre pouvoir. »

Victor Hugo répond de Troane le 9 juillet :

« Mon Adèle, je ne veux pas que tu sois triste, entends-tu ? *Je ne puis être heureux si tu n'es heureuse.* Si ces voyages t'attristent, je n'en ferai plus. Après tout comme avant tout, tu es mon Adèle toujours bien-aimée. »

Le 13 juillet Mme Victor Hugo adressait à Gisors une lettre qui, arrivant trop tard, était réexpédiée à Paris, place Royale :

« Les pauvres enfants t'attendent avec impatience. Ne manque pas d'être ici pour ta fête, ce serait mal à toi de n'être pas revenu pour ce *jour-là*. Je vis doucement, j'ai beaucoup dessiné ces temps-ci, et je fais assez bien. Je comprends, il me manque l'habitude et le travail, je veux employer cette campagne à bien travailler. Papa me persécute pour me promener ; mais j'aime l'intérieur, ma chambre et surtout le repos. J'ai demain à dîner le curé et un de ses confrères qui nous a reçus dans sa maison. Ils sont polis et aimables, ces curés. Papa vit là-dedans. Cela m'ennuie quelquefois, mais je tolère et endure sa petite faiblesse afin de lui rendre la vie douce. Car vois-tu, comme je te l'ai dit déjà, c'est mon seul bonheur que de rendre heureux ceux que j'aime. »

Le 17 juillet Victor Hugo annonce de Barentin son retour ; il sera donc là le 21, le jour de sa fête. Il est content de revoir sa famille :

« Vous êtes tous ma joie et ma vie. Je t'embrasse et je t'aime, mon Adèle. »

Mme Victor Hugo qui avait parlé, dans une lettre toute récente, en femme résolue à ne pas abuser des droits que le mariage lui donne, se montrera donc de moins en moins comme *une simple femme*, mais de plus en plus comme *la femme de Victor Hugo*, elle aura une idée toute nouvelle de son rôle, elle l'esquissera seulement ici, elle la développera plus tard : elle se déclare prête à tout accepter et à tout entreprendre pour le nom qu'elle porte. Ce qu'elle veut avant tout, c'est que Victor Hugo remplisse sa destinée, toute sa destinée. Elle l'y aidera de tout son pouvoir, de tout son dévouement, de toute son abnégation, et le 16 août, pendant une absence de son mari, elle écrit :

Dimanche 16 août.

« Mon bon Victor, il y a deux jours que je n'ai reçu de tes nouvelles. J'espère en recevoir aujourd'hui ; ou plutôt que tu viendras, ce que j'attends avec impatience, car la maison est bien vide, je t'assure. Mes enfants vont bien. Didine a eu hier un mal de tête assez vif, mais elle est mieux maintenant. Cette bonne petite me devient de plus en plus chère ; ne t'ayant pas, je m'entoure de mes petits, et Didine, comme la plus grande, ne me quitte pas, car je lui suffis entièrement. Elle est

très raisonnable et est aimée de toutes les personnes qui la voient. Je t'assure que ce n'est plus un enfant.

« Chatillon est toujours ici, nous avons deviné pourquoi. Il est pauvre au delà de tout. Il faudra le tirer d'affaire. Durand de Marseille est à Paris, ce fou, avec sa femme et trois enfants. Il fuit le choléra, et vient chercher la misère. Je lui ai, j'espère, trouvé une leçon à donner.

« Je fais, mon Victor, le plus de bien que je puis. C'est maintenant un besoin pour moi de m'occuper à être utile et à soulager le plus qu'il est en mon pouvoir ceux qui souffrent. Je ne puis rien tirer de ma bourse et de la maison; mais en se remuant un peu l'on arrive quelquefois à obliger; et puis l'on se fait des amis, je t'en fais ainsi, mon ami, car c'est toujours pour toi, et à cause du nom que je porte que je réussis. Va, mon ami, c'est le plus grand secret du bonheur, tu verras, je te ferai goûter cette joie-là.

« T'amūses-tu bien? Es-tu heureux? Tu sais que je veux que tu sois ainsi. Tu es fait pour la joie, la gloire, le triomphe et tout ce qui est resplendissant. Ne manque pas ta destinée, mon ami, tu sais, la seule chose que je ne te pardonnerais pas, ce serait d'être peu heureux.

« Tu ne trouveras pas plus de dévouement dans aucun cœur que dans le mien. »

Ce mot de dévouement, elle le dira, elle le répétera

parce qu'en effet c'est à cette vertu-là qu'on reconnaît la femme qui aime, et elle le pratiquera avec une admirable ferveur. Sur ce terrain-là elle ne redoutait aucune rivale.

En avril 1837 Mme Victor Hugo dessinait le portrait de sa fille Léopoldine étendue sur un sofa quand elle avait treize ans.

Victor Hugo faisait, en août 1837, un voyage en Belgique. Il avait pris le goût et l'habitude de ces voyages annuels avec Mme Juliette Drouet; mais ce n'était pas uniquement un plaisir, c'était aussi une nécessité ; il devait accorder quelque repos à son cerveau un peu surmené par le travail. Aussi Mme Victor Hugo, malgré le grand désir qu'elle aurait eu de le garder auprès d'elle, n'osait trop rien dire au moment où il se mettait en route.

Elle réservait pour ses lettres certaines confidences et certaines remontrances. Le 11 août, d'Amiens, Victor Hugo écrit :

« Je songe à la joie que j'aurai de vous revoir tous, mon Adèle chérie. Il est bien bête de quitter la maison où l'on est si bien pour venir dîner dans des assiettes d'auberge où l'on lit les chansons de Béranger à travers sa soupe. Mais que veux-tu ? il faut bien changer l'attitude de son esprit, et les voyages servent à cela. »

Nous détachons ces lignes d'une lettre de Mme Victor Hugo datée du 14 août ; elle villégiature à Auteuil :

« Mon Victor, j'ai reçu tes lettres hier dimanche à onze heures. J'étais en ce moment attablée avec cinq enfants, qui mangeaient avec frénésie. Ils sont heureux ces chers enfants. J'avais fait venir

mes fils la veille par le bateau à vapeur, ce qui était une vraie joie. Hier ils ont été à âne, ont tourné sur les chevaux de bois et le soir ont assisté au bal champêtre d'Auteuil. Enfin je tâche de leur donner le bonheur qu'il m'est refusé en ce moment de te faire éprouver. M. Morin est venu les chercher hier soir; il a dîné chez moi, nous avons causé de mes chers petits. Il m'a dit que, dans sa conscience, il ne voyait pas quel défaut il pourrait y avoir en eux, lorsqu'ils auraient l'âge d'homme, tant leur nature est jusqu'ici exempte de quoi que ce soit de mauvais. C'est une grande joie pour nous, mon ami, que d'avoir d'aussi charmants enfants, d'autant qu'ils ne nous ont donné que la peine de les gâter. Dédé[1] est de mieux en mieux. Ainsi, mon Victor, distrais-toi et jouis de ton voyage sans aucune préoccupation désagréable. Mon père va venir, et te sachant prendre du repos et de l'agrément, je me trouve dans une position assez satisfaisante pour que tu puisses ne pas t'inquiéter de moi et attrister par cette pensée le plaisir que tu pourras prendre. Pourtant, mon ami, ne conclus pas pour cela que je ne serais pas plus heureuse si tu étais près de moi. Mais il est des instants où je sais mettre ma joie dans les jouissances que tu peux ressentir, même quand je n'y suis pour rien. Mais ceci ne peut durer, monsieur, plus d'un *mois*. »

1. Adèle.

Victor Hugo raconte son voyage à sa femme le 17 août : « je suis tout ébloui de Bruxelles... », et il parle de l'église de Sainte-Gudule, de l'église de Mons.

« Mais pour aujourd'hui, mon Adèle, tu dois en avoir assez de mes pierres et de mes églises, et je crois t'entendre me gronder gaiement de ma manie. Chère amie, ne t'en plains pas. Les églises me font penser à toi. Je sors de là vous aimant bien plus encore s'il est possible. »

Mme Victor Hugo écrit le 19 août :

« Mon Victor, j'ai reçu déjà trois lettres de toi. J'en attends une aujourd'hui. Cela nous fait joie à tous. Les détails que tu me donnes sur les objets que tu rencontres me font un grand plaisir. Je voudrais seulement que tu consacrasses la dernière feuille de ta lettre à parler de nous, et des choses du cœur. Certes je suis fière de l'importance que tu me donnes en me faisant part ainsi des impressions que tu éprouves, et que tu me communiques ; mais, mon ami, je suis avant tout aussi sensible à l'expression de la tendresse que tu peux avoir pour moi et pour nos enfants ; ce qui n'exclut pas, crois-je bien, l'intérêt si grand que je prends à lire des belles descriptions dont tes lettres sont pleines. »

Puis Mme Victor Hugo mentionne les lettres adressées à son mari en son absence : lettres de Guiraud, de Naudet, etc. et elle ajoute :

« Assez des autres, mon ami, je voudrais te voir et raconter toutes ces choses au lieu de les écrire. Il ne faut plus que tu voyages sans moi l'année prochaine. J'ai résolu ceci. Je suis, je l'espère, dans mon droit. Ce que je te dis est sérieux. Si le voyage est impossible pour nous, je louerai ici une maison où je serai mieux avec mon père et Julie que je débaucherai. Tu peux très bien ne pas aller à Paris tous les jours et prendre domicile à la campagne. Les communications sont si faciles. Alors, mon ami, tu pourras me faire passer une année heureuse, car je sais que tu *peux* cela. Lorsque tu me dis que ce ne peut être, je fais souvent semblant de te croire pour ne pas te tracasser, mais je ne suis pas convaincue. Il y a cinq ou six ans tu pouvais quitter Paris pendant six semaines, et maintenant tu le peux encore pour aller loin de moi. Ceci est triste, mais vrai. Adieu, mon ami, je t'embrasse et je t'aime, sois heureux ».

Mme Victor Hugo fait allusion aux villégiatures des Roches, lorsque Victor Hugo passait avec elle et les enfants la belle saison chez les Bertin : à cette époque-là Victor Hugo était heureux d'être installé à la campagne, et c'est à peine si on pouvait le décider, en septembre 1832, à aller à Paris, seulement quelques heures, pour lire le *Roi s'amuse* aux artistes du Théâtre-Français.

Dans son avant-dernière lettre, au moment où il va rentrer à Paris, il écrit de Dieppe le 8 septembre à sa femme :

« Le 12 ou le 13, au plus tard, je serai à Paris près de toi, près de vous. Quelle joie de t'embrasser ! Va, crois-le bien, je serai heureux, pauvre amie. Le voyage n'est qu'un étourdissement rapide. C'est à la maison qu'est le bonheur. »

C'était une vie active que celle de Mme Victor Hugo; Léopoldine avait treize ans, Charles en avait onze, François-Victor neuf et Adèle sept; elle veillait sur l'éducation et l'instruction de ses enfants ; elle administrait sa maison, elle remplissait amoureusement sa fonction de mère et scrupuleusement sa fonction de ménagère ; et cette dernière n'était pas la moins laborieuse, car la petite famille, en grandissant, imposait de nouveaux sacrifices, et le budget était bien maigre. Mais aussi elle entendait se consacrer entièrement au bonheur et à la gloire de son mari. Elle n'a plus qu'un objectif, servir « le nom qu'elle porte », tenir son rang de femme de Victor Hugo. Les sacrifices lui paraîtront d'autant moins lourds qu'elle conservera son autorité sur l'esprit de son mari et ne cessera de défendre ses prérogatives dans le domaine intellectuel. N'y a-t-elle pas été encouragée par Victor Hugo lui-même qui a voulu que rien de ce qu'il écrivait ne lui fût étranger, qui la choisissait comme conseillère et comme guide en lui lisant ses œuvres, en l'associant à ses premières batailles ? Sur le terrain littéraire elle ne devait pas transiger, non par orgueil, puisqu'elle prenait le soin de s'effacer, tout en faisant sentir sa bienfaisante influence, mais par piété ; elle restera la prêtresse du temple où elle a logé celui qu'elle avait placé si haut dans son cœur et qu'elle place désormais si haut dans son esprit. Elle devait être appelée à bref délai à prendre une énergique initiative.

Anténor Joly était directeur du théâtre de la Renais-

sance en 1838. Nous ne raconterons pas à la suite de quelles péripéties, d'ailleurs connues, Victor Hugo lui avait promis son drame *Ruy Blas ;* on trouvera ce récit dans l'édition de l'Imprimerie Nationale. On sait que Victor Hugo ne promettait jamais un drame sans s'être préoccupé avant tout de la distribution, sur laquelle Mme Victor Hugo avait été appelée en maintes circonstances à donner son avis. Une liste d'acteurs de vaudeville et d'acteurs de province avait été proposée ; Victor Hugo voulait avoir un nom, il avait demandé et obtenu Frédérick Lemaître pour le rôle de Ruy Blas. Mais il avait eu l'imprudence de confier le rôle de la reine à Mlle Juliette. Nous n'apprendrons rien à personne en disant que Mlle Juliette avait une beauté merveilleuse, célébrée d'ailleurs avec enthousiasme par Théophile Gautier, mais qu'elle avait des dons limités comme artiste. Mme Victor Hugo était très documentée sur la valeur des artistes et très informée sur leur emploi. Elle aurait peut-être été plus exigeante que son mari au point de vue de la distribution de ses drames, et n'aurait pas cédé à des directeurs ; sur ce chapitre elle était intransigeante, elle n'admettait ni faiblesses, ni compromissions, ni làchetés ; aussi elle ne manquait jamais de signaler les erreurs commises. Ici la question était délicate. Si on ne connaissait son caractère élevé, sa bienveillance, son esprit d'équité, la noblesse de ses sentiments, on aurait pu attribuer son intervention à un accès de jalousie. Il n'en était rien. Elle ne voit qu'une chose : le succès de la pièce. Or il fallait une véritable artiste, une artiste fort expérimentée pour le rôle de la reine ; une artiste capable de traduire sous son triple aspect d'enfant, de reine et de femme cette figure complexe ; et il lui semble que Mlle Juliette n'a pas les qualités requises pour assumer une aussi grosse responsabilité. Elle se garde bien d'en faire l'observation à son mari pour ne pas être accusée injuste-

ment de quelque ressentiment, et elle s'adresse confidentiellement à Anténor Joly; elle n'avait pas oublié que Mlle Juliette avait, en 1833, compromis la représentation de *Marie Tudor*. Mme Victor Hugo écrit donc, de Boulogne, où elle habitait pendant le mois d'août 1838, au directeur du Théâtre de la Renaissance :

« Vous serez sans doute étonné de me voir me mêler à une chose qui ne regarde en définitive que vous et mon mari. Pourtant, monsieur, il me semble que j'ai un peu le droit d'agir ainsi quand je vois le succès d'une pièce de Victor compromis, et compromis volontairement. Il l'est, en effet, je le crains du moins, car le rôle de la Reine a été donné à une personne qui a été un des éléments du tapage qui a été fait à *Màrie Tudor*. Je sais que les conditions sont actuellement meilleures, puisqu'au lieu d'aller dans un théâtre malveillant, il va dans un théâtre dévoué, et *chez vous*. Mais, monsieur, ce que vous ne pouvez empècher, c'est l'opinion, opinion qui est défavorable à tort ou à raison au talent de Mlle Juliette.

« J'ai quelque espoir que vous trouverez moyen de donner le rôle à une autre personne. Je ne vois ici, je n'ai pas besoin de vous le dire, que l'intérèt de l'ouvrage, c'est pourquoi j'insiste.

« Que mon mari, qui porte intérêt à cette dame, l'ait appuyée pour la faire entrer à votre théâtre, rien de mieux ; mais que cela aille jusqu'à mettre en question le succès d'une des plus belles choses qui soient, voilà ce que je ne puis admettre.

« D'ailleurs je suis convaincue que le début de Mlle Juliette sera moins chanceux pour elle, s'il a lieu dans un autre ouvrage.

« Ils ne peuvent manquer à votre théâtre, et tout le monde s'en trouvera mieux.

« Il faut, monsieur, que d'une part, je trouve la chose assez grave pour prendre sur moi de m'en ouvrir avec vous. Il faut de plus que j'aie une parfaite confiance en vous pour m'autoriser à en avoir une si grande à votre égard. Elle va jusqu'au point de ne pas douter que tout ceci restera ENTIÈREMENT entre nous deux.

« Adieu, mon cher monsieur, quoi qu'il arrive, croyez à mes affectueux sentiments.

« ADÈLE HUGO. »

19 août.

No 1, Rue de Boulogne.

Le rôle de la reine fut confié à Mlle Baudoin.

En août 1839, Mme Victor Hugo était en villégiature à Villequier chez Auguste Vacquerie. Victor Hugo travaillait à Paris à son drame les *Jumeaux,* mais, le 27 août, il écrit à sa femme :

« Je suis tellement souffrant et la solitude de la maison m'est si insupportable que je vais partir. Je ferai mon dernier acte à mon retour. Il n'y perdra pas, car je suis épuisé de fatigue, et, si j'allais plus loin maintenant, je crois que je tomberais malade... Je pense à vous tous constam-

ment et je recommande votre joie au bon Dieu..., je t'aime. »

Il partait pour son grand voyage du Rhin, parcourait la Suisse et revenait par le midi de la France à la fin d'octobre. Mme Victor Hugo annonçait le 5 octobre qu'elle rentrait à Paris :

« Nous partons dimanche 6 de ce mois. Nous avons passé des vacances aussi charmantes que possible. Du moins nos hôtes ont fait ce qu'ils ont pu pour nous les rendre telles. Tout cela ne suffit pas pour le bonheur. Je fais des vœux pour le tien, mon ami, crois que c'est de tous les désirs que je puisse ressentir celui qui tient le plus de place en mon cœur. »

En dépit de l'attrait des villes qu'il visite ou de la beauté des paysages qu'il admire, Victor Hugo est triste, il ne reçoit pas de lettres : et de Marseille 30 septembre il écrit :

« Je suis bien triste, mon Adèle bien-aimée. Pas de lettres !... J'irai demain à Toulon, puis je reviendrai à Marseille exprès, et j'espère que j'y trouverai des lettres de toi, chère amie. J'en ai vraiment bien besoin ! Ecris-moi, maintenant, et *tout de suite* à *Chalon-sur-Saône*. »

Mme Victor Hugo écrit à Chalon :

« Je ne veux pas que tu aies du chagrin, non, pour rien au monde. Je sais ce que c'est de souf-

frir. Je veux que les derniers jours de ton voyage soient heureux, entends-tu ? Les peintres sont déjà chez moi. Je suis dans l'embarras. Ma maison ne pourra être prête que vers le 22, en me pressant. Si tu reviens avant, tu seras indulgent. J'aurais voulu te la remettre splendide. Tu feras ce que tu voudras d'ailleurs.

« Il y a une place pour l'Académie. T'y présentes-tu ? Veux-tu que je sache quelle chance il y a pour toi ? Je ne ferai rien d'ailleurs sans que tu me le dises. Vidal a écrit sur une carte à cette fin de te demander un rendez-vous. Joly écrit de son côté qu'il a engagé Mme Dorval et qu'il te demande ta pièce. Granier a dû t'écrire pour te dire que le ministère désire que tu la donnes au Théâtre Français. Mlle George, que Paul a été voir au Havre (que nous avons vue pour Lucrèce) devait aussi t'écrire. Elle a demandé ton adresse. Elle m'a envoyé des coquillages. Dédé ne va t'écrire que deux lignes. Elle est en retard pour ses devoirs. Je la fais travailler. Écris-moi long et intimement. Tout, sois-en sûr, restera toujours entre nous. Mon père même ne lira jamais ce qui se passe en moi.

« A bientôt.

« Ta femme,

« ADÈLE HUGO. »

En 1840 Mme Victor Hugo est à Saint-Prix ; en mai elle doit venir passer un jour à Paris et elle écrit à son mari :

« Mon cher ami,

« Thérèse quittant ma maison lundi prochain, j'ai pensé qu'il était peu raisonnable d'aller à Paris ce jour-là. J'irai donc samedi prochain par la voiture de neuf heures, je serai à Paris vers onze heures et demie. J'irai directement chez mes petits. Je tomberai à l'heure de leur récréation ; si tu veux t'y rendre de ton côté afin que je puisse avoir en même temps le plaisir de te voir, je compte aller dîner avec toi chez le traiteur. C'est une petite fête qui me réjouit d'avance. Ainsi nous conviendrons de l'heure à la pension Jauffret ; à moins que tu ne préfères venir me prendre à la descente de la voiture.

« Je coucherai à Paris pour trois raisons. La première, c'est que j'aurai le plaisir de passer plus de temps avec toi, autant que tu le voudras. La seconde c'est que je verrai mes fils encore une fois de 4 à 5 heures. La troisième, c'est que cela me sert de prétexte pour dire à Martine de ne venir à Saint-Prix que le dimanche matin au lieu du samedi soir.

. . . .

« En voici bien long, mon ami, je t'en dirai davantage samedi prochain.

« Ta femme bien dévouée,

« Adèle Hugo. »

Mardi 25 mai.

Mme Victor Hugo venait à Paris, voyait son mari, puis regagnait sa villégiature.

Le 31 juillet Victor Hugo écrit à sa femme :

« Je t'envoie bien vite, cher amie, une bien bonne nouvelle. Charles a le premier prix de thème au concours général. »

Le 29 août il partait pour son voyage annuel, il allait sur le Rhin.

Mme Victor Hugo ne lui adressait que des lettres fort courtes, témoin ce reproche le 1er octobre :

« Je devrais te gronder, chère amie, de ne m'avoir écrit que si peu de lignes. Mais comme ces lignes étaient douces et tendres, je te pardonne pour cette fois à condition que tu ne recommenceras plus.

Puis il lui demande si son journal l'intéresse, et il ajoute :

« Tu sais que toi et mes enfants bien-aimés, voilà l'objet exclusif de mes travaux dans ce monde. Un jour, je vous laisserai à tous l'édifice quelconque que j'aurai bâti. J'espère que mon nom sera un toit pour mes enfants. Écris-moi donc, mon Adèle chérie, et bientôt, et beaucoup. Je t'aimerai bien. »

Nous avons voulu reproduire fidèlement toute cette correspondance. Elle prouve que Victor Hugo aimait réellement sa femme avec son cerveau, avec son cœur

et qu'il ne croyait pas la frustrer de ce qui lui appartenait, son âme « qui enfante toutes les affections » distinguant dans l'amour ce qui n'est que la passion charnelle et fugitive, et ce qui est le bonheur immatériel et éternel. Oui, il aimait toujours Mme Victor Hugo, il adorait ses enfants ; c'était pour eux qu'il travaillait afin d'assurer leur avenir, leur sécurité et son indépendance. Il vivait modestement, trop modestement même, car Mme Victor Hugo qui est en villégiature à Saint-Prix en août 1841, s'en préoccupe, elle voudrait que Victor Hugo, en raison de sa situation, pût faire quelques sacrifices pour tenir son rang :

« Je suis inquiète, je te l'avoue, de ton avenir matériel. Il serait nécessaire que l'état de ta maison fut plus convenable qu'il ne l'est maintenant. Il faudrait que tu pusses recevoir de même que tu es reçu. Je sais que la façon restreinte dans laquelle nous vivons n'empêchera rien, mais sois sûr qu'elle t'enrayera dans ton chemin et t'empêchera d'arriver, aussitôt que tu le voudrais, au but que tu te proposes.

« D'un côté je sais l'inconvénient de cette gène, d'un autre côté je crains que les charges que tu as contractées ne te forcent, un jour quelconque, à retirer une partie de l'argent que tu as placé avec tant de peine. Il y a donc deux plaies et l'une entretient l'autre. Tout ce que je puis faire afin de diminuer celle sur laquelle je puis avoir une action je le fais, mais de longtemps, il ne me sera possible de donner un autre air à ta maison. Il faut avant tout que le nécessaire ne manque pas.

Trois ou quatre ans de mes petites économies suffiraient à peine à cet effet.

« Je suis amenée à te dire cela par la crainte que je ressens que tes efforts ne soient infructueux et n'aboutissent qu'à un résultat très insuffisant. Ni toi, ni les tiens, ne doivent vivoter. Vous devez vivre honorablement.

« J'ai besoin ici de te rappeler ce que j'ai déjà dit : j'ai abdiqué, dans ma pensée, toute espèce de droit en ce qui touche la fortune que tu peux avoir. Je me considère, vis-à-vis de toi, comme une intendante chargée de surveiller et de tenir ta maison avec le plus d'ordre possible, comme la gouvernante de nos enfants. Là-dessus je dis *nos*, et ne veux pas, sur ce point, abdiquer mon droit à la possession.

« C'est donc pour toi, mon ami, pour toi seul, dans ton unique intérêt que je te conjure de réfléchir. Je te parle comme le ferait une sœur, une amie, je ne sais que te dire afin que tu croies à mon complet désintéressement. Songe, songe à ton avenir. Vois quel moyen employer afin de diminuer tes charges. N'attends pas que des plaies guérissables deviennent incurables. Il est loin de ma pensée que tu doives laisser qui que ce soit dans la misère ; si tu crois, en agissant ainsi, faire une mauvaise action, avant tout, il faut être honnête homme, mais au moins arrange tes affaires, règle tes charges avec équité, mais règle-les.

« Ne m'en veux pas, mon ami, de ce que je t'écris.

Il y a longtemps que je lutte avec ce désir de m'ouvrir à toi sur ce grave sujet. Si un jour tu me dis : j'ai fait ceci, je serai heureuse, mais je ne te demande rien. Seulement je te supplie de réfléchir. Du reste, quoi qu'il puisse arriver, sois convaincu de mon entier dévouement à tes intérêts et du zèle que j'apporterai toujours à les défendre.

« Ta meilleure et peut-être ta seule amie,

« ADÈLE. »

Il est évident que Victor Hugo vivait à l'écart pour bien des raisons : d'abord parce qu'il travaillait, ensuite parce qu'il refusait des dîners qu'il n'aurait pu rendre par des motifs d'économie, enfin parce qu'il s'était créé des charges nouvelles, grâce à sa liaison.

Sans doute Mme Victor Hugo n'était guidée par aucun calcul intéressé : sa lettre le dit assez ; mais, en abordant la question des dépenses, elle espérait amener son mari à liquider d'une façon honorable une liaison qui devenait de jour en jour un peu plus pesante ; elle voulait le déterminer à reprendre des réceptions qui pouvaient lui être d'autant plus utiles qu'il aspirait à entrer dans la politique.

IV

SOUVENIRS DE Mme VICTOR HUGO

SUR SA FILLE LÉOPOLDINE

Une grande joie était réservée à Mme Victor Hugo : c'était le mariage de sa fille Léopoldine. Elle épousait le frère d'Auguste Vacquerie, Charles Vacquerie, le 15 février 1843. Une plus grande joie encore l'attendait lorsque au commencement du printemps elle put aller rejoindre au Havre les jeunes mariés, accompagnée de sa fille Adèle. Victor Hugo devait partir pour son voyage dans les Pyrénées, mais auparavant il passa une journée au Havre avec sa femme et sa petite Léopoldine en juillet. On trouvera les lettres de Victor Hugo à sa fille, dans la *Correspondance*. Les détails sur le voyage, et l'annonce de la tragique catastrophe où Charles Vacquerie et sa femme périrent noyés à Villequier, les étapes de ce retour douloureux sont racontés dans notre historique *France et Belgique*, *Alpes et Pyrénées* (édition de l'Imprimerie Nationale).

La perte de cette adorable jeune femme plongea Mme Victor Hugo dans une profonde douleur. C'était le premier enfant qu'elle avait nourri, le premier auquel elle s'était attachée. Elle ressentit, durant toute sa vie, ce coup terrible ; chaque année, elle se rendait à Villequier, elle allait jeter des fleurs et pleurer sur le tombeau de sa fille ; vingt-deux ans après la catastrophe,

en 1865, sentant que sa santé était très ébranlée, elle voulut laisser quelques notes et quelques souvenirs sur sa fille bien-aimée. C'était comme la dette de sa tendresse qu'elle voulait acquitter. Ces notes sont ici à leur place. Nous croyons répondre à ce qui aurait été son plus cher désir en reproduisant tout ce que son cœur lui a dicté.

Mme Victor Hugo avait l'intention de donner une suite à ses mémoires, et ces pages y auraient trouvé leur place.

Ces souvenirs sont écrits sur du grand papier et enfermés dans une chemise, sous ce titre :

4 SEPTEMBRE

ÉCRIT A VILLEQUIER

Septembre 1865.

M. Victor Hugo habitait depuis longtemps la place Royale où sa jeune famille avait grandi sous ses yeux. Il avait, à la naissance de sa Léopoldine, connu la paternité dans toute son extension et donné à son nouveau-né tout l'amour qu'il multipliait ensuite sur ses autres enfants. La chère fille que sa mère allaitait, partageait la chambre conjugale ; le jour venu elle gravissait de son berceau le grand lit et de son doigt naïf essayait d'ouvrir les yeux de sa mère pour lui faire comprendre qu'il était l'heure de s'éveiller. La mère résistait à la ténacité de son nourrisson, puis cédait ; et c'était alors des joies et des rires à trois.

Le jeune ménage emmenait, en toute sortie, le maillot chéri, qui, porté par sa bonne, allait

devant, le visage tourné vers le couple heureux. Cette douce vue ne suffisait pas au père, il prenait sa fille dans ses bras pour la posséder tout entière. Il lui parlait, elle souriait, gazouillait et avait à peine un an qu'elle jasait. Sa tête venait à la hauteur du coussin d'une causeuse, qui est resté comme une relique dans la famille.

La précoce enfant marchait et courait déjà ; si elle disparaissait un instant, c'était pour les parents des craintes et des terreurs. En pressentiment peut-être, d'un cruel avenir, il leur semblait que le cher être allait leur échapper. A la plus simple toux, à la moindre altération de la voix, on appelait le médecin dans l'effroi du croup. Le médecin pour prévenir le mal, probablement imaginaire, prescrivait l'émétique. On faisait boire à la petite malade un litre d'eau chaude. Chaque fois qu'on lui présentait une tasse de ce breuvage insipide, le martyr adoré disait à sa mère : « je t'assure, ma petite maman, que je n'ai pas soif. » Les pauvres parents souffraient alors du supplice imposé à l'innocente enfant.

La chère petite fut un des enchantements du voyage que M. et Mme Hugo firent, en Suisse, avec M. Nodier. Elle avait son berceau dans la voiture, se réveillait en riant et ne pleurait jamais. Elle semblait déjà comprendre qu'elle ne devait pas troubler le plaisir commun. M. Nodier lui racontait dans ses heures de causerie des histoires qu'elle écoutait gravement et lui montrait les

étoiles, où ces deux âmes, dont l'une naissante, devaient se joindre de si près.

La caravane qui touchait à la Suisse, et qui devait y entrer dans la matinée, se mit en route au petit jour. Un brouillard intense masquait l'horizon et la vallée que traversaient les voitures, si bien que les cochers avaient peine à les diriger. Elles atteignirent pourtant le fort l'Ecluse qui sépare la France de la Suisse et passèrent sous la voûte du bastion. Le soleil se leva en ce moment, dans son disque d'azur, troua le nuage et éclaira les monts argentés, Genève avec ses clochers et son lac bleu. Cette apparition subite était magnifique. Les voyageurs mirent pied à terre pour en mieux jouir. Léopoldine, descendue aussi, étonnée et ravie, battit des mains. Elle semblait dans sa joie bruyante remercier Dieu de lui dévoiler les splendeurs du ciel et de la nature.

Quand elle eut quatre ans, et put faire de grandes courses, son père l'emmenait l'été dans les champs. Elle cueillait des coquelicots et des bleuets et les apportait pour en faire des bouquets.

M. et Mme Hugo allaient quelquefois à Montrouge chez *la mère Saguet*, où s'empressait l'illustre et campagnarde clientèle de la cabaretière. La famille arrivait à l'auberge où les convives déjà réunis s'écriaient en voyant Léopoldine : « Qu'elle est belle, la petite Hugo » ! et la mère, fière, embrassait sa fille.

Léopoldine apprit à lire presque seule, dirigée

par une respectable aveugle qui demeurait rue Notre-Dame-des-Champs, dans le corps de bâtiment qu'habitait M. Hugo. Puis vint pour la chère créature le moment de l'école et bientôt celui de la première communion, poétique adieu des beaux jours de l'enfance.

On loua à Fourqueux, dans la commune de Saint-Germain, une maison pour y passer la belle saison. Le curé de l'endroit fut chargé de l'instruction chrétienne de Léopoldine. Le grand-père, M. Foucher, qui était de la villégiature et dont la religion était très éclairée, prépara de son côté sa petite-fille au sacrement.

Au mois d'août, parents et amis accoururent, comme pour une noce, assister à la première communion de Léopoldine. Seule, au milieu du chœur de l'église, agenouillée dans son nuage de mousseline blanche, on cherchait les ailes de la colombe. Devant tant de candeur et de grâce naïve les plus incrédules étaient émus. Les invités dînèrent chez Mme Hugo. Le repas fut gai. Léopoldine, assise au banquet près du prêtre, conservait son cœur au ciel.

M. Auguste de Châtillon, peintre distingué, a reproduit la cérémonie religieuse. L'artiste, qui a pris pour cadre de son tableau l'église villageoise, a choisi le moment de l'office où le prêtre présente l'hostie à la communiante. Ce tableau a été transporté dans la maison que M. Victor Hugo occupe à Guernesey et fait partie du sanctuaire de Mme Hugo.

Léopoldine, qui allait en demi-pension, demanda à sa mère de lui faire suivre des cours, parce qu'elle serait ainsi complètement en famille sans que ses études en souffrissent. On se rendit sans peine à ce désir touchant et Mme Hugo conduisit sa fille au cours de Mme Charrier où, sans effort, l'écolière prit la tête des classes.

On lui avait mis, toute petite, les doigts sur le piano. Une élève de Listz termina son éducation musicale. Comme elle aimait à s'occuper et qu'elle était fort adroite, elle exécutait d'elle-même les travaux d'aiguille les plus variés, brodait, faisait de la tapisserie et cousait pour les pauvres.

Elle fit à l'occasion du jour de l'an un trousseau de poupée pour sa petite sœur. Rien n'y manquait depuis le chapeau jusqu'aux souliers. Une commode fut achetée pour serrer les mignons objets, car la poupée avait ses rechanges. Aussi, quelle fut, au 1er janvier, la surprise de l'enfant, lorsqu'elle vit, à son réveil, toutes ces belles choses exposées dans sa chambre. Les frères arrivèrent avec leurs joujoux tapageurs et Léopoldine, déjà grande, eut des cadeaux en rapport avec son sexe et son âge. Ce fut pour la petite famille un jour de l'an inoubliable.

Les parents eurent aussi leur fête. Les amis leur apportèrent l'expression de leur fidèle affection et M. Hugo n'était jamais plus heureux que lorsqu'il était entouré de cœurs sympathiques.

La légion d'élite qui se pressait autour de lui

s'accrut de M. Auguste Vacquerie. Le jeune homme qui sortait à peine du collège, d'origine normande, avait son frère et sa mère retirés à Villequier : une sœur, Mme Lefèvre, mariée au Havre, et un frère aîné qui habitait aussi le Havre.

Mme Lefèvre venait quelquefois à Paris, elle y vit Mme Hugo et l'invita à venir avec ses enfants passer les vacances chez elle. On s'arrêterait à Villequier, entre Rouen et le Havre, chez Mme Vacquerie.

A la fin d'août, Mme Hugo prit avec son petit monde le bateau qui fait le service de Saint-Germain à Rouen. Elle trouva à son débarqué MM. Charles et Auguste Vacquerie qui menèrent les arrivants à Villequier. Le séjour fut charmant comme le pays que baigne la Seine. On fit des excursions aux environs. On visita Sainte-Wandrille, l'abbaye de Jumièges et tous les alentours. Les gracieux conducteurs accompagnèrent leurs hôtes au Havre où les attendaient la même hospitalité et la même distraction. M. Charles Vacquerie allait au-devant de leurs désirs et se multipliait en toute occasion ; s'oubliant toujours, il mettait sa joie dans la joie des autres, cela si simplement que son dévouement semblait, de droit, appartenir à tous. Gracieux, spontané, expansif, il chérissait également les siens et aima Léopoldine.

Elle trouva dans Charles un écho de sa propre nature et l'aima de son côté. Ils s'avouèrent leur

mutuelle affection et engagèrent réciproquement leur cœur.

Léopoldine revint à Paris avec sa mère. Le temps et l'absence confirmèrent le mutuel amour des fiancés et le mariage, approuvé des deux familles, fut arrêté.

Il se fit en février 1843. La cérémonie religieuse eut lieu dans la chapelle du catéchisme de l'église Saint-Paul. M. Charles Vacquerie ayant perdu récemment son beau-frère, la solennité devait avoir la gravité du deuil. Les parents et les proches amis y assistèrent seuls. Léopoldine eut près d'elle à son mariage le groupe intime qui l'entourait à sa première communion. La chapelle nuptiale avait l'apparence rustique de l'église de Fourqueux. La mariée, sous sa couronne de fleurs d'oranger, avait la même auréole de chasteté que la communiante et apportait dans l'acte qui la faisait épouse une égale sérénité. Calme, elle s'unissait à son mari, comme elle s'était unie à Dieu.

Charles Vacquerie devait prochainement partir pour le Havre où l'appelaient ses intérêts et emmenait sa femme avec lui. Le bonheur des mariés avait pour revers la douleur de ceux qu'ils laissaient. M. et Mme Hugo dataient leurs plus doux souvenirs de la naissance de Léopoldine. Ils l'avaient bercée, soignée, veillée, idolâtrée en commun. Elle n'avait jamais quitté la maison paternelle. Il leur semblait que, n'y trouvant plus leur fille, le foyer était vide.

Dès que Léopoldine fut partie, la mère s'enferma et pleura. Sa petite Adèle, trop enfant pour s'expliquer son propre chagrin, s'écriait : « Quel mal ai-je donc fait pour souffrir ainsi ! »

Mme Hugo n'attendit pas longtemps pour rejoindre sa Léopoldine et partit avec sa fille Adèle au commencement du printemps. Charles Vacquerie avait retenu pour elles, à Graville, près du Havre, une petite maison qu'il avait ornée avec sa sollicitude habituelle. Il avait, avec sa femme, dans l'attente de la mère, cultivé et garni de fleurs un jardinet qui servait d'entrée à l'habitation. Tout avait été réuni par les chers enfants pour cette retraite, l'utile comme le superflu. Quand Mme Hugo en prit possession au bras de Léopoldine, le paradis l'eût enviée.

Le ciel continua. Léopoldine venait tous les jours à Graville, apportait son ouvrage et travaillait pendant que sa mère dessinait des fleurs près d'elle. Charles allait trouver sa femme à Graville après avoir terminé ses affaires. On dînait à la maïsonnette ou au Havre chez Mme Lefèvre.

On allait le soir se promener sur la jetée, puis l'on s'étendait sur l'herbe en vue de la mer. On assistait aux régates, aux baptêmes des navires, on faisait des parties de campagne. Tout cela ensemble, car on se quittait le moins possible. On eût voulu multiplier les douces heures et se voir toujours.

Mme Hugo allait quelquefois chercher sa fille le matin au Havre. Elle la trouvait dans sa chambre

à coucher, un vrai bijou d'artiste. Le mobilier, du choix de Charles, était gothique, d'une conservation et d'une harmonie parfaites, élégant et sévère à la fois. Charles avait voulu offrir à sa femme l'ameublement qui lui rappelait celui de la maison paternelle. Il ne pouvait lui rendre les chers êtres qu'elle avait quittés pour lui et s'était procuré leurs portraits dont il avait orné le nid conjugal, et Léopoldine était toujours en famille.

Les fils de Mme Hugo, qui étaient au collège, vinrent trouver leur mère aux vacances. Elle eut donc ses quatre enfants et trouva dans son gendre un fils de plus à aimer. M. Victor Hugo alla bientôt embrasser sa fille.

Le 1er septembre Léopoldine dit à sa mère qu'elle partait le lendemain, avec son mari, voir sa belle-mère à Villequier et qu'elle reviendrait dans trois jours. Léopoldine annonça sa courte absence avec une tristesse qui ne lui était pas habituelle et que rien ne semblait justifier. Mme Hugo l'embrassa gaiement pour dissiper ce nuage.

Mme Hugo écrivait à M. Victor Hugo, qui était reparti pour son voyage annuel, le matin du 4 septembre :

« ... Léopoldine et son mari sont à Villequier. Ils m'ont quittée avant hier et reviennent ce soir. Cette courte séparation ne compte pas. Je suis heureuse au milieu de mes enfants, heureuse même des contrariétés qui m'arrivent, car les ennuis journaliers sont à mon avis la monnaie du malheur. »

Le bateau qui ramenait de Villequier les absents arrivait au Havre à huit heures du soir ; Léopoldine et Charles devaient, aussitôt leur retour, aller à Graville. Dix heures sonnaient, Mme Hugo les attendait encore. Elle pensa que, fatigués, ils étaient restés au Havre ou avaient ajourné leur retour : le navire qui faisait la traversée était sûr ainsi que le pilote. Le temps était superbe, la mer paisible et toute crainte était chimérique.

Mme Hugo se coucha et s'endormit. Elle fut réveillée en sursaut par la sonnette de la maison. M. Auguste Vacquerie, dont elle reconnut la voix, lui cria de l'escalier : Charles est mort ! — Et ma fille ? — Morte aussi.

M. Alphonse Karr, ami des deux malheureuses familles, à ce moment à Sainte-Adresse, accourut à Villequier, où l'on rendait les derniers devoirs aux deux chers enfants. L'éminent écrivain fit avec son cœur, dans *les Guêpes*, le récit de leur mort.

V

APRÈS LE COUP D'ÉTAT

Au moment où Victor Hugo allait entrer dans la politique active, le rôle de Mme Victor Hugo devait se transformer ; et c'est là où elle nous apparaîtra sous un nouveau jour. Plus vaillante que jamais, supportant courageusement toutes les épreuves, accueillant sans amertume la mauvaise fortune, nous verrons de plus en plus se développer sa bienfaisante influence et son utile collaboration.

On sait que Victor Hugo devint pair de France en 1845, puis membre de l'Assemblée en 1848, mais au moment du Coup d'État, en 1851, la situation était critique. Mme Victor Hugo devait souffrir comme mère et comme épouse. Ses fils étaient en prison, son mari était traqué depuis le 2 décembre, il passait la nuit du 3 chez M. de la Roellerie, obligé de signer ses lettres du pseudonyme d'Albert Durand et de les adresser à Mme Victor Hugo sous le nom de Mme Rivière. On sait comment, avec un passe-port d'un nommé Lanvin auquel il avait rendu service, il put gagner Bruxelles le 12 décembre. Nous avons raconté tous ces faits dans les historiques de *Napoléon le Petit* et de l'*Histoire d'un crime* (édition de l'Imprimerie Nationale).

S'imagine-t-on la situation de cette femme isolée, avec sa fille Adèle, toujours sur le qui-vive, menacée de

visites de la police, passant des jours d'angoisse, dans l'ignorance où elle était du sort de son mari, veillant sur les chers objets confiés à sa garde, attendant les instructions de Victor Hugo, n'ayant pas une heure de défaillance, alors que les bruits les plus sinistres circulaient dans Paris ?

Elle fut rassurée par une lettre de son mari, elle sut qu'il était à l'abri, elle s'empresse de manifester sa joie. Lisez cette lettre du 13 décembre 1851 :

13 décembre 1851.

« Cher ami, nous chantons hosannah ! Quelle lettre bénie de Dieu vient de m'arriver ! Mes fils ne connaissent pas encore la nouvelle qui fait bondir mon cœur de joie. J'avais bien besoin de cette nouvelle, car j'ai passé douze jours dans d'atroces angoisses. Je vais voir mes fils à l'instant, ils se portent bien, depuis dimanche je communique avec eux.

« Aucune perquisition n'a été faite chez nous. Il y en a eu une rue Laferrière, ce qui a mis fort en émoi *cette pauvre vieille*. Je suivrai ponctuellement tes instructions, mais sois tranquille, tant que je serai en vie on ne touchera à rien de ta maison. Il faut le dire d'ailleurs, le nom que je porte impose partout le respect. Nos amis, nos connaissances n'ont cessé de me visiter, et de s'informer de toi, tous voulaient se dévouer à toi, et exposer leur existence pour conserver la tienne. Bellet est venu tous les jours, il est dans nos

idées. J'ai été très occupée de tes dessins[1], j'ai pensé à faire déposer la malle que je supposais contenir ces dessins chez lui. Rien n'eût été plus sûr. En soulevant la malle je l'ai sentie vide. Où sont donc ces dessins? C'est mon idée fixe. Pense à Bellet, chez lui la sécurité est parfaite ; il est en dehors de tout, parfaitement dévoué et discret.

« J'attends tes ordres. Repose-toi sur moi, cher et grand ami, je serai digne de toi quoique ce soit difficile.

« Tu as été ma seule et unique idée. Je jette vite ce mot à la poste. J'attends une lettre de toi.

« Tout le monde t'aime et te bénit. »

Mme Victor Hugo était heureuse que son mari eût échappé aux représailles du Coup d'Etat, mais aussi elle était fière qu'il eût jusqu'à la dernière heure rempli son devoir de représentant ; la résistance énergique qu'il avait opposée à la force devait décourager les attaques de ses détracteurs, trop prompts à lui prêter un rôle effacé. Ce rôle d'homme d'action qui avait été méconnu lui semblait devoir être mis en lumière ; et elle l'exhortait à dire toute la vérité. Grand danger sans doute, car si pour l'instant c'est le départ pour l'étranger, seul moyen de se soustraire à une arrestation toujours possible, demain ce peut être l'exil, officiellement décrété, l'avenir plus sombre encore pour son mari, pour ses enfants, pour sa petite Adèle qui a vingt et un ans et dont la vie brusquement interrompue risque de s'écouler tristement au loin ; mais elle subira toutes les privations plutôt que de conseiller une

1. Mot convenu pour désigner les manuscrits.

faiblesse. Elle sait maintenant qu'il faudra « vivoter », et elle qui avait reproché jadis à son mari de ne pas suffisamment faire honneur à sa situation par excès d'économie, alors qu'il lui laissait pressentir qu'on pourrait être surpris par les événements, elle reconnaît loyalement qu'il avait raison, en le priant de ne pas abuser de ses avantages. Elle est encore à Paris, elle veut suivre les événements, se renseigner, se documenter pour éclairer son mari sur la situation, pour lui donner des conseils. Sans appui puisque ses fils sont en prison, elle supportera noblement son sort : elle écrit en décembre :

(*Décembre 1851*).

Lundi.

« Le jour commence à se faire. Les républicains sont étonnés. Ils disaient : Hugo est un homme de progrès sans doute, un orateur éminent, un grand esprit, mais sera-t-il un homme d'action le moment venu ? Il y avait des côtés où ils doutaient de toi. Maintenant que, mis à l'épreuve, tu les as grandement satisfaits, ils sont au regret d'avoir douté de toi.

« En dehors de ton génie, de tes principes inébranlables, deux éléments t'ont aidé à conquérir ta position morale, si élevée à cette heure. Tu n'as pas de besoins matériels, et tu sais attendre. A distance, cher ami, les événements y aidant, l'on juge mieux et je te donne raison. N'abuse jamais de tes avantages. A distance aussi on ne saurait

être trop délicat. Je trouve que la situation actuelle a ceci d'excellent, qu'elle use et usera les partis violents, la compression du sabre, la compression cléricale et le parti terroriste. Blanqui deviendra aussi impossible dans un temps donné que le gouvernement actuel. Ledru-Rollin est distancé par ceux qui ont pris part à la lutte dernière. Ceux qui ont pris part à cette lutte saisiront le pouvoir l'heure venue, ou le pouvoir viendra à eux. Alors la prochaine république nous donnera un gouvernement clément et libéral, tel que tu le voudrais faire.

« Peut-être vas-tu te dire que je vois la situation tout en beau. Il est possible que tu aies raison. Voici quelle est mon impression du moment. Je sens ma vie assombrie, mon cœur souffre un peu de ton exil, de la prison de mes fils, de mes amis, mais mon sentiment moral est complètement satisfait. Ce qui m'attriste est passager. Ce qui me fait fièrement heureuse s'attache à tout jamais à moi. Le mot *compression* me rappelait à la minute un à-propos tout comique du bon Thouret. Thouret a été pris à la mairie du 10e arrondissement. Lorsqu'on est venu empoigner les représentants du 10e, on les a fait monter soit dans des voitures cellulaires, soit dans des omnibus. L'omnibus est échu à Thouret, moins alerte que tout autre il y est monté le dernier. Seize représentants avaient déjà pris place dans ledit omnibus. Le règlement voulait un 17e. Le 17e se trouvait être Thouret. Les

pauvres prisonniers étaient déjà si serrés les uns contre les autres qu'il ne restait plus une ligne de banquette au service de Thouret. Thouret se voyant sans place, avise Berryer, s'assied en plein sur les genoux de Berryer, s'y épate et lui dit : « Vous avez voulu de la compression, Berryer, en voilà de la compression ». Tu comprends l'éclat de rire général. Il paraît que la gaîté de Thouret ne s'est pas démentie un instant. Le pauvre garçon est du reste toujours en prison. »

Mme Victor Hugo conserve une violente amertume ; elle est irritée de cette persistance à amoindrir, par tactique et par espèce de rivalité, l'effort de Victor Hugo pendant les derniers jours de la résistance. Aussi, quoique la publication d'un livre contre le Coup d'Etat puisse provoquer la colère du gouvernement, elle n'hésite pas à répondre à son mari qui lui demande un conseil : le devoir avant tout, et, pour remplir ce devoir, il faut assurer sa sécurité et sa liberté. La lettre du 23 décembre 1851 est fort explicite :

(*Décembre 1851*).

Mardi 23.

« Cher ami, j'ai une occasion pour t'écrire longuement, je vais en profiter. M. Crémieux, au sortir de prison, est venu me voir pour me dire qu'un de ses amis partait incessamment pour Bruxelles, se chargerait de te porter de nos nouvelles. J'ai trouvé M. Crémieux abattu et complè-

tement démoralisé. Il voit la république anéantie, la liberté morte, et tout avenir, pour lui, fermé. Du reste tendre, excellent et cordial pour toi. Je lui ai demandé de t'écrire ce qu'il sait touchant l'intérieur des prisons, ce qu'il y a vu durant son emprisonnement, et ce qui s'est fait autour de lui, cette quinzaine dernière, digne d'être mentionné.

Puis Mme Victor Hugo donne quelques détails sans grand intérêt sur des personnes et ajoute : « Du reste, pour toi, ces choses sont de peu d'importance. »

« Tu es à Bruxelles pour travailler et non pour conspirer. Le jour où tu auras envie de détruire ce gouvernement, tu le feras à découvert et tu prendras l'Europe entière pour témoin. Je t'ai envoyé hier une brochure faite sur les derniers événements par Granier. Ce document pourra t'être utile. Tu y verras quel est le soin du gouvernement d'éliminer ton nom. Il l'abstrait pour deux raisons. La première c'est afin de t'enlever de l'importance et de te dépopulariser aux yeux de ton parti. La seconde, c'est qu'il est difficile de faire croire au public, tout mouton ignare et timoré qu'est le public, qu'une proclamation signée de toi a pour but de provoquer au pillage, au viol et à l'incendie. Le gouvernement a à moitié réussi. Ce que tu as fait est su, mais n'a pas de notoriété. Ce que je vais te raconter te mettra à même de savoir dans quelle limite la part que tu as prise aux événements est connue.

« Avant-hier Béranger est venu me voir. Il a été tendre et paternel pour moi. Il m'a parlé de toi et il m'a dit : Je sais tout ce qu'a fait Hugo. Je sais que par sa fermeté, son calme, son initiative, son éloquence, il a dirigé la résistance. Je voudrais bien connaître son discours, on prétend que ce discours était superbe ? a-t-il ajouté. Quel discours as-tu donc tenu ? Tu vois dans quelle ombre moi-même je suis à ton endroit. Béranger a repris : il paraît que les autres ont été mous, c'est tout simple, ils commencent à se faire vieux en politique et sont usés. Hugo est jeune en politique, il représente les idées du moment, c'est l'homme de la situation. Nous avons besoin de lui. Il ne faut pas qu'il se tienne à l'écart. Béranger était donc très édifié. Hier soir, arrive M. de Leliva, tout essoufflé. Il me dit : Madame, je viens de lire dans *la Patrie* que votre mari avait passé à Bruxelles. J'accours, je vous offre mes services. Si je ne suis pas venu plus tôt c'est que je croyais M. Hugo tranquille chez lui. Je vois beaucoup de monde, je vais dans toutes sortes de cercles et jamais le nom de M. Hugo n'a été prononcé à mes oreilles. Je le croyais complètement en dehors des évènements derniers. Pourtant je m'occupe de politique et fréquente des êtres qui vivent dans la politique.

« Il ne savait absolument rien de toi. Prends la moyenne de Béranger et de M. de Leliva et tu seras dans le vrai. Il faut te rendre compte aussi

que tu dois être très jalousé par tes collègues de la commission exécutive. Je sais que Grévy, qui, je ne l'ignore pas, était en dehors de tout puisqu'il était enfermé, exalte Schœlcher et de Flotte et les proclame plus que tout autre des héros. Il est certain que tes anciens collègues voudraient t'éteindre maintenant. A l'heure du danger, ils se sont pressés à tes côtés, maintenant ils te voudraient éloigner. Tu as donc à lutter contre le gouvernement et à te mettre en garde contre tes récents alliés.

« Je te parle de ces alliés seulement pour que tu ne te croies pas engagé avec eux outre mesure, et afin que tu gardes ta liberté d'écrire ce qui te convient. Sois honnête, ne compromets jamais la liberté ni la vie de personne; mais n'aie pas de scrupules puérils. Certes il ne faut pas faire taire sa conscience, mais il ne faut pas être dupe non plus. Écris donc sans gêne, d'autant que tu seras juge de l'opportunité de ta publication. — Encore une observation très importante. La tactique de ce gouvernement en ce qui te touche est de paraître indifférent pour toi à la surface, de paraître n'attacher aucune importance à ta capture, et de te traquer et de te persécuter en dessous. Il ne serait pas absolument impossible que le gouvernement fît une invasion en Belgique, envoyât un régiment à Bruxelles et enlevât quelques représentants. Je n'ai aucune donnée particulière là-dessus, c'est une crainte *toute personnelle* qui me vient, partagée *seulement* par tous ces pauvres enfants et

amis de la Conciergerie. Du reste je ne parle pas de ces craintes, car on les traiterait de chimériques. On croit que tout va être clémence. On niait le coup d'état, le coup d'état est venu, voilà sur quoi je base mon appréhension.

« Pour me résumer, cher ami, *fais tout ce que tu pourras* pour jeter la lumière sur ces évènements derniers. Ton génie seul peut éclairer les masses ignorantes, mais ne cours aucun danger inutile. Écris, publie, mais mets ta personne en *complète sûreté*. Vois s'il ne serait pas sage d'aller en Angleterre ? En Angleterre, quoi que tu fasses, quoi que tu dises, il n'y a nul danger pour toi. Il y a, je le sais, une question d'argent. La question d'argent est grave en ce moment, mais lorsqu'il s'agit de ta liberté, de ta vie peut-être, cette question est secondaire.

« Je te quitte, cher ami, demain je te parlerai de nos enfants, de nos affaires. »

Mercredi.

« En lisant les journaux, cher ami, je ne vois pas qu'il y ait apparence de clémence dans le gouvernement. Tu as vu que Gent et ses complices ont été embarqués décidément pour Noukahiva.

« Les arrestations continuent par toute la France avec autant d'acharnement. Hier il y en a eu encore beaucoup et pourtant l'élection du président était hier hautement avouée.

« Donc il semblerait que la politique du gouvernement serait, après l'élection, aussi compressive et aussi arbitraire qu'avant. J'insiste sur ce point parce que je voudrais que tu allasses en Angleterre le plus tôt que tu le pourras. N'oppose pas la question d'argent ; avant tout, il faut que ta personne soit *en entière sûreté*.

« Hier Bellet m'a apporté cet extrait d'un journal qu'il avait lu dans un cabinet de lecture. J'ai oublié de lui demander dans quel journal il avait lu ce que je te transcris ici :

« Un arrêté du général Eymard, commandant « l'état de siège du département de l'Allier, fait « mettre sous séquestre les propriétés de plusieurs « personnes compromises dans les troubles de la « Palisse et le Donjon. Ces personnes sont en fuite « et ne sont pas toutes encore en jugement. »

« Je t'envoie ceci, cher ami, afin que tu avises en ce qui touche tes droits d'auteur, l'Académie, ton mobilier, etc. Je n'insiste pas, tu es prévenu. Il se peut que ce que tu as ne soit pas compromis, pourtant il se peut aussi, à la rigueur, que ce cynique gouvernement fasse un de ces jours mettre le séquestre sur ce qu'il te reste d'avoir en France. Donne ta procuration à une autre personne que moi si cela te plaît, mais franchement il serait trop bête que, nous prévenus, le gouvernement se saisisse de ce qui t'appartient.

« Pauvre cher ami, tu as ceci de particulier que tu te méfies de moi. L'expérience a dû t'apprendre

que ce que tu possèdes est plus en sûreté dans ma maison que dans toute autre maison. Mais, cher ami, je t'aime ; tu es si grand que je n'ai pas le droit même de te pardonner. »

« Tu es si grand que je n'ai pas le droit même de te pardonner. » Cette phrase admirable caractérise bien la générosité, la magnanimité de Mme Victor Hugo.

Victor Hugo avait écrit à sa femme qu'il logeait à Bruxelles à la *Porte Verte*, qu'il vivait economiquement, puisqu'il dépensait seulement trois francs cinq sous par jour.

Mme Victor Hugo, qui avait dû reconnaître la prévoyance de son mari, était bien tentée aujourd'hui de blâmer « cette manie » d'économie au moment où il risquait de perdre sa liberté pour ne pas faire la dépense d'un voyage à Londres. N'étant plus libre, il ne pourrait pas gagner sa vie, ce qui serait un fâcheux calcul. Mme Victor Hugo lui parle avec une grande fermeté :

Vendredi.

« Mon ami, à l'heure qu'il est, tu as une lettre de moi qu'a dû te remettre Mme Coppens. Cette pauvre femme est partie dans une anxiété affreuse ; cela te prouve, cher ami, quelle est la violence du gouvernement. Dis-toi bien que ce gouvernement peut tout faire, et tout faire sans qu'il lui soit suscité d'obstacle. Les arbres de liberté ont été coupés hier à Paris. Cela s'est fait au milieu d'un tel calme que *la Patrie* a pu dire : « Cette mesure « s'est opérée avec l'ordre le plus parfait, et elle a

« reçu l'approbation générale de la population. » Avant-hier une affiche a été placardée disant que les mots : égalité, fraternité, allaient être effacés. Ce décret n'a pas semblé émouvoir davantage la population. Mme Meurice croit avoir surpris des grimaces désapprobatrices, mais son assertion est bien vague. Quitte donc Bruxelles, cher ami, si tu ne le fais, je partirai moi-même pour t'embarquer. J'ai le droit, sur une semblable question, de te parler avec autorité. Je veux que tu quittes Bruxelles. En réalité, il ne faut pas que des manies ou une économie exagérée puissent avoir cet affreux résultat de te faire perdre ta liberté et peut-être ta vie !

« Déjà ton excessive économie t'a tourné à mal. Mme David m'a dit que tu n'aurais probablement pas été inquiété si tu t'étais logé dans un hôtel autre que celui où tu es descendu, cet hôtel passant *pour être suspect* ; je sens *tout aussi bien que toi* la nécessité d'être économe en ce moment. Je rabâche, je te le répète encore, sois économe et non insensé. Charles te prépare une affaire qui te mettra quelque argent en poche. N'oppose pas trop d'obstacles, cher ami, à sa conclusion. Je suis en train de te gronder, bien cher ami, c'est parce que je t'aime que je te parle ainsi. Jamais ma pensée n'a été plus occupée de toi, et jamais je n'ai été plus fière de toi et t'appartenant davantage.

« Hier, cher ami, il est venu un homme, porteur

d'un billet de commerce, demandant que je misse ma signature sur ce billet — le billet était en ton nom. J'ai *refusé* de mettre mon nom. Tu n'as pas pour habitude de passer des billets de commerce, j'ai craint une filouterie ou un espionnage. J'ai fait prendre par Étienne, copie de ce billet. Je t'envoie cette copie. »

1852 arrive. Pour la première fois depuis trente ans. Mme Victor Hugo est séparée de son mari à l'époque du jour de l'an ; le 1er janvier sa première pensée est pour lui :

1er janvier 1852.

8 heures du matin.

« Cher ami, mon premier souhait de bonne année est pour toi. Je ne t'embrasse que plus fort et mieux à distance, car tu es toujours dans ma pensée l'ami cher de mes jeunes années. »

Mme Victor Hugo insistait, dans chaque lettre, pour que son mari quittât la Belgique.

On ne se doute guère aujourd'hui de tous les bruits fantaisistes et fantastiques qui couraient alors !... comme cette invasion en Belgique par exemple. C'est qu'on était sous le régime de l'arbitraire et de la violence, et on pouvait tout redouter d'un gouvernement résolu à se défendre par tous les moyens, à rassurer les bons et à effrayer les méchants, comme on disait alors. On cherchait donc à effrayer les méchants, c'est-à-dire les opposants ; de là les rumeurs les plus extravagantes et les plus invraisemblables qui rencon-

traient d'autant plus de crédit que quelques-unes d'entre elles se confirmaient. Mme Victor Hugo les recueillait avec une constante sollicitude, et dût-elle même les tenir pour exagérées, elle les transmettait à son mari :

(*Janvier 1852, Paris*).

Samedi 3.

« Je ne suis nullement tranquille, cher ami, de te savoir à Bruxelles. La police, ou une partie de la police, y fait de l'arbitraire suivant sa fantaisie et y est toute-puissante.

« Quinet s'était, ainsi que tu le sais, réfugié à Bruxelles. Quinet vient d'écrire à Mme Aimé Martin, chez laquelle il s'était mis en pension depuis la mort de sa femme, qu'il quittait Bruxelles, le chef de la police de Bruxelles l'ayant fait appeler pour lui dire qu'il eût à s'en aller de cette ville. Ce chef de bureau qu'on prétend vendu à la Russie, à l'Autriche et maintenant à la France, aurait ajouté que le gouvernement belge approuvait le coup d'état et ne voulait pas donner asile à des Français opposés au coup d'état. Quinet s'en est allé en Allemagne. Tu peux t'assurer de ce que j'avance, étant sur les lieux.

« Il est certain qu'il n'y a aucune sûreté à Bruxelles pour les proscrits politiques. D'un autre côté, Martine est venue hier me dire qu'elle connaissait un monsieur Julien, savant, membre de l'Institut. Ce monsieur Julien a été trouver Martine ces temps derniers trois jours de suite, lui

disant de te faire savoir qu'il serait prudent à toi de quitter Bruxelles. Ce Julien connaît, m'a dit Martine, un des aides de camp du Président. Cette insistance de la part de ce monsieur a inquiété Martine à juste titre. Cette inquiétude m'a gagnée et m'a empêchée de dormir. Si tu n'avais chance que d'être expulsé de Bruxelles avec la facilité d'aller où tu voudrais ce ne serait rien. Mais voilà à la rigueur ce qui me semble possible. On peut très bien te faire enlever un soir, ou mieux te faire prendre à ton hôtel, ainsi que déjà il en a été question, te mettre en voiture, te faire conduire à la frontière avec un ordre d'expulsion. Ce coup ainsi monté avec la France, dès que tu seras à la frontière, on te mettrait la main dessus. Pas un cri ne s'élèverait en France, nul ne viendrait à ton secours. Les mieux pensants ont peur, et n'ont *aucun* remords. Les réactionnaires applaudissent à la hideuse compression qui pèse sur nous. Le gouvernement est maître *absolu*. Ceci n'est que passager, mais en attendant son écrasement, il peut commettre un tas d'infamies sans qu'aucun obstacle s'oppose à ces infamies. Ce gouvernement ne manque pas d'habileté, du reste; ainsi aujourd'hui les journaux font savoir que l'on jette bas la statue de la Liberté élevée sur la place du Palais Législatif. A côté de ce fait, ils disent qu'il se fait par ordre du gouvernement un recensement de la population ouvrière du département de la Seine afin de se rendre compte de la situa-

tion, des ressources et des besoins de la classe ouvrière.

« Je me suis éloignée par ces détails du point sur lequel j'insiste. Quitte la Belgique sans plus attendre et va en Angleterre. L'Angleterre est un pays puissant et qui a de l'honneur. Ne m'oppose pas la question d'argent. Si tu faisais céder la liberté et peut-être la vie à l'économie, ce ne serait pas être économe, ce serait être *insensé*. »

Dans la lettre suivante, Mme Victor Hugo renseigne son mari sur sa nouvelle existence :

Mardi [*6 janvier*].

« Pour rester le plus possible dans les limites restreintes dans lesquelles tu m'as parquée, je réduis ma vie à la plus simple expression. Je fais un petit feu de coke seulement dans la cheminée de ta chambre, laquelle enfume plutôt ta chambre qu'elle ne la chauffe; nous buvons tous du vin de prison, jamais d'autre. Je n'achète absolument rien pour ma toilette, je n'achète que des bottines. Je me passe le plus souvent de gants. Je mets mes mains dans mon manchon. Il faut que je fasse ainsi parce que, lorsque tu m'as demandé mon budget, tu me l'as fait faire à la hâte, de façon que je l'ai calculé trop juste. Et puis toutes sortes de dépenses imprévues se succèdent. Lorsqu'il faut défrayer six personnes, il est difficile de régler son budget d'une façon absolue. Ma plus forte dépense,

ce sont les omnibus. Adèle se fatigue tout de suite. Cette pauvre enfant ne porte pas la gène aussi volontiers que moi. Afin de faire diversion à notre situation, j'ai engagé Adèle à apprendre l'anglais, j'ai conseillé aussi à Toto d'en faire autant. Je me suis appuyée sur ceci qu'il serait très possible que nous allassions nous fixer en Angleterre. Adèle m'a dit que oui. Toto est entré dans mes idées. Écris à Toto et à Adèle dans mon sens.

« J'ai rencontré mon frère Victor le jour où a paru le décret qui confisque les biens de la famille d'Orléans. Ce décret soulève la société, la bourgeoisie. L'on assure que plusieurs individus faisant partie du futur Sénat ont envoyé leur démission, que beaucoup de personnes invitées au bal des Tuileries ont renvoyé leurs invitations.

« En lisant ce décret, j'ai fait cette réflexion que les rois, empereurs, — individus souverains, — se dévoraient les uns les autres. C'est un enseignement peu moral pour la nation.

« Nous menons, nous deux ma fille, la vie la plus retirée qui soit, comme il convient à notre situation. Le matin je t'écris, ou j'écris à d'autres. Je m'occupe de mon ménage. Je vais dans la journée visiter les gens qu'il serait mal à moi d'oublier. Nous allons à la Conciergerie. A 8 heures nous en revenons. Jamais nous ne sortons le soir. Quelques amis viennent causer avec nous de temps à autre. C'est une existence bien sévère pour une jeune fille. Mais il est des situations qu'il faut

savoir porter. Adèle n'a pas reçu *une seule* étrenne. Je lui ai dit de s'en féliciter, de ne chercher sa joie que dans sa satisfaction morale. J'espère avoir une longue lettre de toi par Mme David.

« Songe, cher ami, à te mettre en sûreté, c'est ma recommandation dernière.

« A toi de tout cœur, cher et grand ami. »

Béranger a apporté à Mme Victor Hugo le numéro du *Moniteur* qui publie la liste des exilés : le nom de Victor Hugo y est inscrit.

Mme Victor Hugo, loin d'être abattue, est fière, rayonnante. Sans doute c'est maintenant l'arrêt officiel, irrévocable ; et comme conséquence, c'est sa vie, celle des êtres chers livrées aux incertitudes de l'avenir ; elle accueille cet arrêt avec un beau stoïcisme ; certes, jusqu'à ce que cette liste eût paru, elle pouvait penser que tout lien avec la patrie n'était pas définitivement rompu, mais du moment qu'on chassait des représentants, il fallait que le nom de Victor Hugo fût inscrit sur ce tableau d'honneur. C'était la consécration suprême du devoir accompli, c'était pour Victor Hugo comme un nouveau rayon de gloire, une leçon d'énergie pour ses enfants.

(Janvier 1852).

Mercredi.

« Je t'avais écrit, cher ami, le jour où a paru la liste de proscription ; puis j'ai préféré attendre un peu, afin de répondre à ta lettre que devait m'apporter Mme Coppens. Je crains aussi d'user trop d'Eudora. Tu devrais m'indiquer quelque autre

adresse. Cela aurait l'avantage de dérouter la police. Écrire directement, c'est parler haut. Il est certain que les lettres qui te sont adressées sont toutes décachetées.

« C'est Béranger qui m'a apporté le *Moniteur*. C'est par lui que j'ai su que tu étais *expulsé*. Je lui ai demandé s'il avait passé par de pareils temps, l'empire compris. Il m'a dit que rien ne ressemblait à ceci.

« A cette nouvelle qui m'apprenait ton expulsion, je n'ai été ni abattue ni attristée. Je suis partie apprendre ta proscription à nos enfants. Si un individu m'eût abordée pendant la route, cet individu aurait vu mon visage illuminé de fierté. Nos enfants sentent ainsi que moi. J'ai reçu une grande quantité de cartes, des noms pour la plupart inconnus. Je conserve ces cartes. C'est de l'histoire. Nos amis m'ont visitée, ainsi que d'autres personnes que j'avais perdues de vue depuis longtemps. Je suis fort entourée. Abel[1] est admirable. Il va quelquefois voir mes fils deux fois par jour. Écris-lui de nouveau. Il est, tu le sais, fort peu expansif d'habitude. Il m'a dit hier les larmes aux yeux : Ce qui m'irrite, c'est que mon frère porte la peine de tout le monde. — Ce n'est pas de la peine qu'il porte, lui ai-je répondu, c'est de la gloire. La vraie famille pour Abel, c'est *nous*.

1. Frère de Victor Hugo.

« Je remarque depuis ces temps derniers que je suis saluée dans les rues par beaucoup de gens, que je ne connais pas. Ce n'est pas moi qu'on salue, c'est toi. Lucas qui est venu avec sa femme passer la soirée de dimanche avec moi, m'a parlé de l'effet que produisait ta proscription. Il m'a dit que les individus même qui défendaient ce gouvernement le blâmaient de t'avoir proscrit. Toutes les personnes que j'ai vues, m'a-t-il ajouté, m'ont parlé avec douleur de cette proscription. Paris est affecté.

« Affecté est le mot. L'exaspération et l'irritation n'osent se faire jour ; je crois même que si on allait au fond des cœurs on trouverait en général plus d'abattement que d'irritation. L'effet de cette liste de proscription a été de consterner et de terrifier, bien plus que d'exaspérer. Quand je demande : que dit-on ? Le plus souvent il m'est répondu : on n'ose rien dire. Il y a bien quelques salons frondeurs ; mais ordre leur est donné de se fermer. On prétend qu'il a été enjoint à M. de Broglie de fermer le sien. Les proscrits qui sont à Paris n'ont pu partir encore. Noël Parfait est venu hier chez moi. Il s'était présenté la veille au ministère de l'Intérieur pour se mettre en règle. Il lui a été dit qu'il ne pouvait quitter Paris sans une lettre de départ. Il suppose qu'il se fait un travail afin d'assigner à chacun d'eux une résidence particulière. Ces pauvres gens attendent le bon plaisir du gouvernement. Girardin attendait

avant-hier cet ordre du gouvernement. On le prétend fort abattu. Partira-t-il? »

Mme Victor Hugo tenait son mari au courant des moindres faits, et avec un grand luxe de détails. Dans sa lettre du dimanche qui doit être du 25 janvier, si nous en jugeons par la réponse de Victor Hugo datée du mercredi 28, Mme Victor Hugo raconte une visite de Villemain :

(1852)

Dimanche.

« Villemain est venu me voir hier samedi. Avant sa visite, j'avais su déjà que ce que m'avait raconté Abel n'était pas exact, que l'Académie n'avait pas adressé de demande pour faire rentrer les proscrits, ou du moins que ce n'était chez l'Académie qu'à l'état de projet. Je n'ai donc pas touché mot de cela à Villemain. Dans aucun cas je ne l'eusse fait du reste. J'ai laissé venir Villemain. Il m'a dit que l'Académie avait exprimé le regret que son membre le plus illustre soit éloigné d'elle. Villemain m'a raconté pourquoi l'Académie avait ajourné la réception de Montalembert. Montalembert dans son discours attaquait vigoureusement l'Assemblée constituante. Cette attaque a paru du plus mauvais goût. Une discussion violente s'est élevée à cette occasion parmi les membres de la commission. Villemain, Mignet

se sont montrés indignés. La discussion a été de telle nature que Montalembert en a été *fatigué*. L'Académie a profité de cette fatigue pour reculer la susdite réception. C'est, suivant Villemain, une espèce de deuil que prend l'Académie à cause de vos proscriptions. Villemain aurait voulu que ce deuil fût avoué, au lieu de se dissimuler sous cette prétendue indisposition de Montalembert.

« Villemain est très indigné des évènements. La Constitution le renverse. Il dit que les lois ont de tous temps été prescrites après discussion entre plusieurs, et *jamais* faites et promulguées par un seul homme. Il traite tout cela de barbarie. Je lui ai demandé quelle était l'attitude de Guizot. Il m'a dit : « Guizot blâme sans conteste ce qui se passe, mais il est parlementaire dans la forme. » Voici d'où vient sa modération en paroles ; il est le visiteur assidu de Mme de Liéven, laquelle, en Russe qu'elle est, approuve le coup d'état. Je lui ai répliqué : « Est-ce que par hasard M. Guizot accepterait quelque chose de ce gouvernement ? » — « Ah ! pour cela, je réponds de lui, M. Guizot n'acceptera rien de ce gouvernement. »

« Villemain m'a parlé de toi avec respect et admiration. Le bruit, m'a-t-il dit, avait été répandu, les premiers jours après le coup d'état, que tu étais resté en dehors des évènements, les évènements ayant été très rapides, qu'irrité de ces mêmes évènements tu avais pris ouvertement un passeport, afin de quitter la France. Depuis il a rencontré

Landrin, et a su par lui que tu avais pris une part fort active à la résistance. Ta proscription a achevé de l'éclairer. Villemain m'a ajouté : « Victor est grand, courageux et dévoué à ses idées, en cela je l'envie et l'admire, mais ainsi que je le lui ai dit quelquefois, en lui donnant le bras, son erreur est de croire au peuple. Noble erreur du reste. » Je lui ai répliqué que l'avenir était là, qu'il ne fallait pas juger le peuple sur les récents évènements, qu'il y avait eu confusion, malentendu, lassitude et souvenir de juin.

« Au moment de me quitter, Villemain m'a dit : « Permettez-moi, madame, avant de m'en aller, de m'ouvrir à vous d'une chose délicate. Je viens vous faire une offre, je suis un si vieil ami que je porte avec moi l'excuse de cette offre. Votre mari est parti à l'improviste, pris au dépourvu, il n'a pu s'occuper d'affaires, vos fils sont en prison, la prison est onéreuse. Je ne pourrais penser qu'une femme comme vous, en plus de ses douloureuses préoccupations, vive dans la gène. Je viens mettre à votre disposition 2500 francs. Ce n'est qu'un prêt, madame, en l'acceptant vous me rendrez service. Cet argent est plus sûrement entre vos mains et celles d'Hugo qu'entre les miennes. »

« Malgré le préambule délicat, fraternel et profondément respectueux de Villemain, mon orgueil légèrement froissé s'est ému ; tout d'abord ce froissement a dû apparaître sur mon visage, puis tout

aussitôt me trouvant en tort, j'ai remercié cordialement Villemain, lui disant que je n'avais besoin d'aucun argent, que tu nous avais laissé ce qu'il nous fallait pour vivre modestement, il est vrai, mais *sans gêne*, que je mettais ma fierté à vivre dans cette modestie, qu'en vivant de cette façon je ne faisais que t'imiter en cela, comme en tout, qu'une partie de ta force consistait dans ton peu de besoin. Je lui ai ajouté : « Puisque nous parlons de ce côté intime, sachez, cher monsieur, que dans aucune circonstance, nul argent autre que celui qui me viendra de mon mari ne sera touché par moi. Comme mon mari est, à peu de chose près, du même âge que moi, qu'il se porte très bien, qu'il est hors des griffes du gouvernement, je puis vous dire sans qu'il y ait en mon cœur de crainte, que si mon mari mourait avant moi, je n'accepterais jamais rien d'un gouvernement quel qu'il soit, ni d'une institution quelconque. C'est une promesse que j'ai faite à mon mari, que je me suis faite à moi-même, et que je tiendrais d'une façon absolue. » Comme j'ai un petit orgueil assez féroce, j'ai craint d'avoir été un peu raide. Villemain a été tendre, délicat, excellent pour toi et pour moi, au prochain courrier que tu m'enverras, mets un mot pour lui. »

Mme Victor Hugo avait conscience d'avoir accueilli la proposition de Villemain avec un « petit orgueil assez féroce » ; c'est qu'elle avait la dignité intransigeante et

la fierté hautaine, et elle devait comprendre le langage de Victor Hugo lorsqu'il lui écrivait :

« Nous sommes pauvres, et il faut passer dignement un défilé, qui peut finir vite, mais qui peut être long. J'use mes vieux souliers, j'use mes vieux habits, c'est tout simple. Toi, tu supportes les privations, les souffrances même, souvent l'extrême gêne, c'est moins simple puisque tu es femme et mère, mais tu le fais avec bonheur et grandeur...

« Quand j'aurai vendu un manuscrit, je dirai : c'est bien, et je ferai à tous la vie plus large. En attendant, il faut souffrir un peu. Quant à moi, c'est de tes souffrances que je souffre et non des miennes.

« Tout ceci explique ma rigidité en matière de dépenses. La recette n'est pas encore assurée, et nous ne vivons pas encore en couvrant nos frais. Cela viendra, mais n'est pas venu...

« Je puis vous manquer un beau matin, et il faut tâcher d'avoir après moi le capital que j'ai pu amasser. La dignité même de ton caractère l'exige. Je ne veux pas que tu aies jamais besoin de personne. Vis comme tu as toujours vécu, sans moi comme avec moi, fièrement, dignement, regardant de haut les gouvernements, les hommes, les choses, n'ayant souci ni besoin d'aucune protection. C'est là l'avenir que je te veux et à mes enfants. De là, je le répète, ma rigidité actuelle [1]. »

1. *Correspondance.*

Victor Hugo ne prenait pour vivre que ses revenus : il avait placé un peu d'argent ; il n'aurait pas consenti à y toucher ; il le conservait comme une réserve pour sa famille afin de pouvoir assurer leur existence après sa mort. Voilà pourquoi on se résignait bravement aux privations. Voilà pourquoi Mme Victor Hugo ne songeait pas à s'en plaindre, résolue qu'elle était à n'accepter ni secours, ni pensions du gouvernement au cas où son mari lui manquerait.

Le Coup d'Etat avait porté un coup terrible au budget du ménage. On était dispersé. Ce qui ne simplifiait pas la dépense. Il fallait reconstruire un foyer et, pour ne pas vivre trop pauvrement, il fallait, comme l'écrivait Victor Hugo, « vendre un manuscrit ». Nous avons raconté dans l'historique de *Napoléon le Petit* (édition de l'Imprimerie Nationale), quels obstacles Victor Hugo rencontrait pour trouver un éditeur.

Mme Victor Hugo soupçonnait certes les difficultés de toutes sortes que l'exil lui réservait, mais elle n'en apercevait pas pour l'instant toutes les rigueurs ; c'est qu'elle avait cet optimisme d'un grand nombre de républicains que le régime nouveau durerait au plus quelques années, et elle avait l'impression de ces voyageurs obligés de subir une mauvaise, mais éphémère traversée.

Elle la subissait courageusement, on le voit, dans ces moindres détails :

« Notre vie est toujours bien grave. Nous n'aurons pas vu une bougie de tout cet hiver. Nous nous refusons même à aller dîner en ville — d'une part il est convenable que notre existence soit austère, ensuite je ne pourrais rendre aucune politesse de ce genre. Au demeurant je suis contente d'avoir

appris par expérience que nous pouvons, ma fille et moi, subir, avec persistance, des épreuves sévères.

« Voilà trois mois que nous dînons à un franc par tête, sans qu'aucune addition rompe la monotonie de notre dîner. Nous arrosons la fade nourriture que nous fournit notre marchand de soupe avec du vin de prison. Mais tout cela n'est pas mauvais, c'est tout au contraire une épreuve vivifiante, c'est ce que je dis sans cesse à ma fille, ce que je dis de loin à Charles, de près à Toto, — à l'entrée de la vie ces sortes d'épreuves sont une bonne trempe pour le caractère.

« La conversion des rentes agite beaucoup. Les rentiers enragent, les propriétaires de maisons sont ravis. Ces derniers trouvaient les rentiers trop bien partagés.

« Riaux n'est pas trop vexé du décret de l'Université parce que les gros bonnets de l'Université avaient applaudi à une certaine mesure qui mettait les professeurs en sous-ordre à la disposition du ministre de l'Instruction publique.

« Michelet ne trépigne pas trop parce que Cousin est renversé. Une des choses qui soutient Bonaparte, c'est que, tombant sur tout le monde, il satisfait les mauvais sentiments de chacun. Au reste le gouvernement, cet assassin de la liberté et de la pensée, a fait quelques bonnes réformes matérielles, entre autres le Crédit Foncier. Les dictatures sont surtout propres à ces sortes de

réformes. Les assemblées peuvent seules remuer et donner de la vie aux idées, mais elles sont résistantes à tout progrès matériel. Ce n'est pas que les assemblées soient favorables à la pensée, mais la pensée les déborde, est insaisissable : un vote ne peut ni la supprimer ni en altérer l'effet, tandis que le succès d'une amélioration matérielle dépend du vote d'une assemblée. »

Pourtant, certaines éventualités la troublaient : les atteintes probables à la liberté de son mari, la préoccupation de l'avenir pour ses fils et surtout pour sa fille, les embarras matériels risquant de se perpétuer, Victor Hugo ne pouvant s'assurer le concours d'éditeurs, terrorisés par un régime qui trouvait des complicités à l'étranger, l'impossibilité de faire quelques voyages utiles pour sa fille en raison de la modestie des ressources. Prévoyant que l'exil sera pour elle une sorte de prison, au moins pendant quelque temps, elle veut se créer des occupations personnelles, et elle s'ouvre de ce projet à son mari en même temps qu'elle lui raconte comment son fils François-Victor a pu être libéré plus tôt de la Conciergerie :

Jeudi 22 avril.

« Je veux travailler pendant mon exil. J'ai une idée. J'ai envie d'écrire l'*Histoire intime* de ta carrière politique et littéraire. Je mettrais une espèce d'avant-propos où je raconterais ton enfance. Ce serait d'un grand intérêt. Bien des figures à côté de la tienne ont passé devant moi, et j'ai traversé bien des évènements.

« J'ai retrouvé un écrit de Descamps, quelques-unes de tes conversations recueillies par Charles. Je vais prier Toto (si Toto peut se charger de quelque chose en ce moment, car je ne le vois pas) d'aller rechercher la série d'articles faits par le *Constitutionnel* sur *Hernani*. Avant que je ne parte, indique-moi les renseignements qu'il serait bon de prendre. Charles pourrait écrire ce que tu dis de saillant, et ce qu'il voit dans cette proscription d'intéressant. Toto ne t'a guère quitté pendant la révolution de février, je lui demanderai d'écrire de son côté ce qu'il a vu et entendu. Si Charles m'aidait de sa belle mémoire, et si Toto voulait bien aller, s'il en est besoin, dans les cabinets littéraires ou aux bibliothèques, je partagerais avec mes fils le bénéfice de cet ouvrage. Je ne toucherais en rien à l'*existence privée*. Il n'en faudra pas moins par goût et par convenance, abstraire ma personnalité. Ce sont là les difficultés principales, d'autant que ces espèces d'arrangements ont l'inconvénient d'ôter de la vie et de la réalité. Écris-moi ce que tu penses de mon idée.

« Maintenant, voici, cher ami, comment Toto a été mis en liberté. Je suis allée samedi dernier tenir un peu compagnie à mes prisonniers, c'est-à-dire à Auguste et à M. et Mme Meurice. Auguste me dit : « Napoléon[1] sort d'ici. Il a été vous voir la semaine dernière, n'est-ce pas ? — Oui, lui dis-je.

1. Le prince Napoléon, fils de Jérôme Bonaparte.

— Eh bien, il m'a dit : « J'ai été chez Mme Hugo dernièrement, je m'y suis rencontré avec un monsieur que je crois être un professeur et qui m'a semblé être de l'intimité de Mme Hugo. — J'ai répliqué à Napoléon : « c'est sans doute Riaux, c'est en effet un professeur, il est du nombre des amis de Mme Hugo, mais je ne le crois pas de son intimité — Tiens, je le croyais intime, je le rencontre presque chaque fois que je vais chez Mme Hugo, c'est sans doute un hasard. Enfin je le croyais ainsi. Nous sortons, ce monsieur et moi, ensemble. Il me dit : « Vous devriez bien tirer le jeune Hugo de prison. La famille Hugo est sciée en deux. Le père est en exil, les fils sont en prison. C'est trop fort. — Est-ce que vous croyez que Mme Hugo serait contente si on lui rendait son fils ? — Mais certainement elle le serait.

« Sûr cette affirmation, continua Napoléon, je dis le lendemain : — Mon père, vous devriez bien aller chez le président le prier de faire remise au jeune Hugo des quatre mois de prison qu'il lui reste à faire. — Mon père alla voir le président. A sa demande, le président paraît surpris et dit : — Est-ce que Victor Hugo a encore un fils en prison, je l'ignorais. Je vais donner l'ordre qu'on le remette immédiatement en liberté.

« — Ah ! çà, Victor doit être content ? — Fort à moitié, répliquai-je à Napoléon, il n'est pas dans ses idées d'accepter rien du gouvernement, et puis il laisse Meurice en prison. » — Mais au moins

Mme Hugo doit être bien contente? — « C'est peut-être la moins satisfaite. » — « S'il en est ainsi, Vacquerie, ajouta Napoléon, ne lui dites pas que c'est moi qui ai fait cela.

« La délivrance de Toto a tenu à un rapprochement fortuit, à la rencontre hasardeuse d'un bon garçon, à l'insouciant caprice d'un dictateur autocrate.

« Une chose superbe : j'ai reçu une lettre d'invitation du vieux roi Jérôme afin d'aller aux soirées qu'il donne au petit Luxembourg. Voici la teneur de cette lettre :

« Le président du Sénat prie Madame Victor
« Hugo et ses deux fils... »

« Le mot : *Monsieur* était rayé ainsi que ci-dessus.

« Il ne faut pas en vouloir à ce pauvre bonhomme. Il nous aime. Il voudrait arriver par moi à la conciliation. Il est heureux, il voudrait que tout le monde s'embrasse et mange avec lui ses millions.

« Villemain est venu me voir l'autre jour ; il est charmant pour toi et pour moi.

« Béranger vient très souvent ; il me soigne. Crémieux a passé hier toute la soirée avec moi. Je vois beaucoup de monde, je suis très entourée. Ce qu'il me faut, cher et grand ami, c'est être vite réunie à toi, c'est de partager le plus tôt possible ton exil, maintenant que l'élargissement de Toto me laisse libre. Près de toi, de nos enfants, avec du travail je ne regretterai rien. »

On a vu par cette lettre que c'est le 22 avril 1852 que Mme Victor Hugo a songé à écrire ce qu'elle appelait l'*Histoire intime* de la carrière politique et littéraire de son mari depuis sa naissance jusques et y compris la représentation des *Burgraves* en 1843; vieux souvenirs dont un grand nombre remontaient à plus de vingt ans et quelques-uns à plus de trente ans. Elle n'avait pas de notes. En revanche elle avait une excellente mémoire qui cependant — on le comprend — sur des points de détails l'a trahie : Voici quelques réflexions trouvées dans les papiers de Mme Victor Hugo, des notes qui devaient lui servir pour son volume :

« *Aux Feuillantines,*

Considérations sur les enfants.

« Qu'ajoutent-ils donc à la poignée de sable qui fuit à travers leurs petits doigts, aux incompréhensibles dessins qu'ils tracent du bout de la baguette de leurs cerceaux? A quoi pensent-ils? A quoi rèvent-ils?... Qu'est-ce qu'on sait de ces innocents? Leurs petits pieds effleurent à peine le monde.

« Sous cette petite mine attentive des enfants qui jouent, qui sait où va leur pensée? »

Sur la feuille d'une chemise elle inscrit :

Réflexions qui devront trouver place en écrivant le livre.

« Réflexions sur ceux qui s'affublaient du libéralisme sous la Restauration parce que c'était bien

porté et qui s'en débarrassaient à la révolution de juillet parce que le libéralisme conduisait à la liberté, au progrès qui pourrait troubler leur quiétude et se rangeaient du côté de l'ordre pour leurs intérêts. »

VI

LA VENTE DU MOBILIER

Pendant la seconde quinzaine de mai, Mme Victor Hugo était surmenée. Il fallait abandonner définitivement l'appartement de la rue de La Tour-d'Auvergne et vendre le mobilier. Mme Victor Hugo avait dû préparer cette vente, ce qui n'était pas une mince besogne, car, Victor Hugo conservant toutes ses lettres, il avait fallu trier les papiers, vider les armoires, puis faire une sélection entre les meubles à vendre et quelques petits objets à garder, établir un catalogue, préparer des lots, et veiller à l'installation et à l'exposition des objets.

Le 3 juin, elle écrit à son mari :

Jeudi 3.

« Cher ami, je suis dans un gouffre d'affaires. Je ne sais par où commencer et te dire rapidement ce que j'ai à te dire.

« L'exposition de notre mobilier a lieu lundi prochain, la vente les deux jours suivants. J'ai fait moi-même le triage des papiers. Tout ce qui est de ton écriture est mis dans un coffre fermé à clef. Toutes les lettres et papiers d'autrui que je n'ai pas le temps d'examiner sont mis en réserve. J'en

ferai l'examen après la vente. J'ai mis de côté l'étoffe chinoise et or que tu désires conserver. J'ai mis de côté aussi tous meubles ou objets portant armoiries. Ton cachet de cornaline est serré soigneusement. Ce point dernier est important. J'ai trouvé une quantité de costumes de tes pièces, enfouis dans le grenier. Je les ai enfermés dans ta malle aux manuscrits, ce sera curieux de faire un jour relier ensemble les costumes avec les manuscrits. Je ne vends ni linge ni argenterie, nous avons besoin de notre argenterie et de notre linge. Par bon goût il est inutile que l'on constate ce que nous avons de draps et de serviettes. J'ai mis en réserve *toutes les lettres intimes*. Je crois avoir tout fait avec soin et intelligence. »

Le lundi 7 juin avait lieu l'exposition, le mardi 8 et le mercredi 9, on procédait à la vente ; Arsène Houssaye qui dirigeait alors le Théâtre Français faisait jouer *Marion Delorme*, et Mme Victor Hugo donne dans la même lettre le compte rendu de la représentation et celui de la vente.

Elle fait un récit curieux et très émouvant de cette vente ; elle ne parle pas seulement des résultats matériels, elle rapporte les impressions du public et ses propres impressions, le prix atteint par certains meubles devant servir d'enseignement à son mari au sujet de l'achat du futur mobilier ; ce sont des notes écrites au courant de la plume, sans apprêt, sans ordre, c'est une suite d'instantanés qui ont bien de la saveur :

(1852)

Vendredi matin.

« Cher ami, la vente est terminée. Voilà quatre jours que je reste enfermée dans la petite chambre de Toto. Seule chambre qui n'ait pas été livrée au public. J'y ai installé un lit de sangle pour moi, un coucher quelconque pour ma fille. J'ai gardé près de moi dans cette même chambre tous tes manuscrits, argenterie, papiers intimes, objets précieux. Je n'ai pas voulu sortir tant que durait la vente parce qu'à chaque instant on avait besoin de prendre des ordres pour reprendre ou vendre les meubles suivant que la vente se présentait bien ou mal. Avant le jour de l'exposition j'ai passé huit jours à m'occuper des préparatifs, vider les armoires, tout visiter enfin. Il faut que je te gronde. Comment se fait-il que tu aies déposé dans le tiroir de la table de nuit qui n'a pas de serrure des lettres intimes, et en telle quantité que le tiroir a fait résistance. Donc les domestiques ont pu lire et dérober ces lettres suivant qu'ils ont voulu. J'espère qu'il n'en a rien été pourtant, car le tiroir n'était pas très apparent. Cette pensée des lettres m'a tellement pourchassée qu'hier matin une crainte m'est venue, et bien m'en a pris. Tu te rappelles un meuble de bois de sapin formant comme une bibliothèque, recouvert en étoffe de soie provenant d'une de tes robes de chambre. Ce

meuble était au grenier. Il a été descendu dans la remise avec les autres objets sans valeur afin d'être vendu dans la remise même. Je songe subitement avoir vu une espèce de coffre en bois encastré dans cette bibliothèque. Je descends. Je fais tout démonter dans la susdite remise, paillasses, vieux meubles, les rebuts. Les lots étaient préparés, ce bouleversement faisait pester l'homme qui avait arrangé les lots. Je trouve enfin le meuble. Mais je n'avais pas la clef du coffre. Je fais venir un serrurier. Je trouve toutes sortes de papiers et de choses intimes.

« Maintenant parlons de la vente, cher ami. Son effet moral a été très grand. Cette vente a mis en évidence ta proscription, l'a rendue sensible ; l'effet de cette proscription n'avait pas été si profond, venu au milieu de l'atteinte générale.

« A cette heure, ton exil est comme un exil exceptionnel. Le gouvernement l'a même senti. Louis-Napoléon a été à la représentation de *Marion* — qui se donnait le jour où la vente a été annoncée, — il a été à cette représentation d'une façon inattendue sans qu'Houssaye ait été averti. Il a applaudi tout le temps. A la scène de Nangis qui demande grâce et parle de clémence, le public s'est tourné vers Napoléon en applaudissant les paroles de Nangis. Napoléon a applaudi très fort. D'Orsay a été dans la loge de Napoléon ce soir-là et à dit à Cabarus : voilà ce que m'a dit

Napoléon : « Victor Hugo est vraiment un bien grand talent. »

« Les journaux à l'occasion de cette vente ont été très bien et d'une touchante sympathie. *La Presse* et *les Débats* ont été plus que cela. Je t'envoie au reste les feuilletons de Janin et de Gautier. Remercie Janin et Gautier. J'ai remercié tout de suite de mon côté. Je m'étais occupée des journaux. Mais j'ai rencontré tant de déférence chez les uns et de dévouement chez les autres que j'ai été plus que payée de la peine que j'ai prise.

« Cette vente aussi a été l'évènement de Paris. Ridel m'a raconté que beaucoup d'écrivains de province lui avaient demandé de leur envoyer des catalogues, disant que c'était Victor Hugo qui avait mis à la mode le mobilier gothique et qu'ils voulaient savoir comment était son appartement. Il a fait trois tirages de ce catalogue. Ce catalogue n'est pas heureux à mon gré, il a été écrit par le chargé de Ridel. Je n'avais personne, Auguste n'était pas encore de retour et Meurice était en prison. Et puis quand on dérange la routine de ces commissaires ils ne sont pas contents. Le véritable catalogue était les articles de Gautier et de Janin. Les dernières lignes publiées dans *la Presse* et *le Siècle* ont été faites par Meurice. *Les Débats* ont dû insérer aussi ces quelques lignes. Mais je le répète les journaux ont été excellents et presque braves.

« Il est venu une foule immense le jour de l'exposition. Les voitures allaient jusque dans la rue

Rochechouart, et des gens de toute classe. Beaucoup de personnes se sont assises dans ton fauteuil jaune, tu sais, celui de ta table, disant : Je veux pouvoir dire que je me suis assis dans le fauteuil de Victor Hugo, c'est le fauteuil d'un grand homme. Chacun disait : Je voudrais bien avoir quelque chose de cette table. Il paraît que rien n'était plus touchant que les sentiments que faisait naître la vue de cette table de travail si modeste. Rien que d'y penser les larmes me viennent aux yeux.

« Rosalie qui est venue chez moi avec son mari pour aider à surveiller, m'a raconté qu'une femme du peuple lui avait dit en entendant vendre les paillasses, vieux meubles et mauvais ustensiles, à la criée dans la cour : Ce brave M. Hugo, en voilà un qui aime le peuple, il s'est ruiné pour défendre sa cause. On vend ses meubles parce qu'il n'a plus d'argent. On devrait faire une souscription pour lui. Je donnerais bien 20 sous, moi.

« Un porteur du chemin de fer du Nord est venu le dernier jour de vente, demandant à acheter quelque chose de ton mobilier. Il voulait une petite table de bois d'acajou. Cela ne dépassait pas ses moyens. Il m'a dit : « nous aimons tous M. Hugo, nous sommes pour les idées qu'il défend. Nous le sauverions bien par notre chemin, quand nous devrions être déportés. Et vos chers fils ! ces pauvres garçons, allez, six mois de prison pour l'un, un an pour l'autre ! Pour avoir été contre la

peine de mort! Nommez-vous, Madame, quand vous irez à Bruxelles, et vous verrez les soins qu'on aura de vous, car tout le monde le sait, vous aimez le peuple honnête et travailleur. Vous savez que nous avons nos droits de citoyens quand nous gagnons notre pain de notre travail. »

« Pour être juste, il y a eu dans toutes les classes, en cette circonstance dernière, une manifestation très grande et visible d'amour et de respect pour toi. Ceci est notoire, les plus récalcitrants sont forcés d'en convenir. Avant de fermer cette lettre, je te rendrai compte du résultat matériel de la vente. Mais avant je tiens à te raconter l'histoire de la vente de tes objets de table.

« J'avais voulu que ta table fût portée dans le salon (salle de vente) sans qu'aucun objet en fût distrait, telle qu'elle est enfin dans ta chambre. Ridel m'a du reste approuvée. Ridel s'est extrêmement bien conduit. Chez le vendeur, il s'identifie au vendeur, et met de côté toute considération extérieure. Ridel a dit : « Messieurs, cette table est la table de travail de M. Victor Hugo. Il l'a laissée ainsi que vous la voyez le 2 décembre. Depuis il n'est pas rentré chez lui. » Alors tout le monde a voulu avoir quelque chose de cette table. Un couteau de bois uni s'est vendu 25 francs ; 2 cachets chacun 100 francs. Houssaye a acheté un de ces cachets, puis un autre objet qu'il a acheté aussi 100 francs. Tu sais ce qu'il y avait sur cette table. Le montant de la vente des objets à

dépassé 600 francs. Ton coffre de fer mentionné dans le catalogue comme faisant partie de la table n'était pas dessus, le jour de la vente. Ce coffret est rentré dans le mobilier. Ton fauteuil jaune a été vendu 80 francs. Au surplus Ridel va m'envoyer copie du procès-verbal, tout y est consigné. Ce sera une pièce historique.

« ... Nous avions nous-même arrangé le logis pour l'exposition. Ma chambre qui était inhabitée a fait musée. Nous y avons mis les cadres, tableaux, médailles de David, les étoffes d'Egypte, quelques livres sur le lutrin d'acajou. Cette chambre avait ainsi très bonne tournure, je t'assure. L'appartement est resté tel qu'il était. J'ai seulement enlevé de ta chambre ton affreuse toilette et la glace qui était à côté dont la bordure n'était pas en entier enveloppée. La tapisserie qui est belle, s'est trouvée à découvert. J'ai suspendu à la tapisserie un très beau bénitier à Auguste, du même style que ton lit. Ton joli prie-Dieu a été posé dessous, et bien en évidence, au lieu d'être caché ainsi qu'avant. J'ai rangé les objets sur ta table ainsi qu'ils avaient l'habitude d'y être. Ta chambre avec ce léger changement, ainsi appropriée, avait un simple et beau caractère. (Les pièces les plus goûtées ont été d'abord ta chambre, ensuite la salle à manger.) J'ai dressé sur la table de la salle à manger nos services de table. Les autres porcelaines étaient dans les dressoirs telles que tu les as laissées. Comme l'appartement a pour défaut de

manquer de fraîcheur, j'ai tâché d'y remédier par une extrême propreté. Nous avons, Auguste et moi, travaillé pendant quatre jours comme des manœuvres. Auguste était chargé des beaux-arts, Meurice, de l'extérieur, moi de l'intérieur, avec la direction générale, Adèle de peu de chose, Toto de rien.

« Meurice ne m'a pas quittée ces trois jours, il a poussé et acheté pour près de mille francs. C'est une âme d'or, sans tache, un être qui a plus que du dévouement, qui a de l'abnégation, et cela avec la plus haute intelligence... Je ne parle pas d'Auguste, il était mon délégué. Il a fait tout avec une intelligence et un zèle extrêmes. Mon compte rendu te le prouvera. Pendant trois jours j'ai dîné chez Meurice, mes casseroles étant en vente. Pourtant, tenant à surveiller je me suis remise à manger chez moi.

. . . .

« Boule, le marchand de meubles qui a acheté tes tapisseries, sort d'ici. Il demande que tu lui fasses l'historique de la tapisserie du roman de la Rose, de celle du Télémaque, de celle de Bajazet. Il veut faire mousser ces tapisseries, disant qu'elles viennent de chez toi, et en expliquant ce qu'elles sont. C'est juste. — Chose très jolie, pendant que je couchais dans ta chambre, j'avais déposé une espèce de chapelet de graine noire sur ton prie-Dieu. En me venant voir, Sara avait remarqué ce chapelet. Elle croyait que ce chapelet était le mien.

Laissé sur ce prie-Dieu, il a été mis en vente. Sara s'est écriée : c'est le chapelet de Mme Hugo, je le veux. J'ai 100 francs d'économies, je les dépenserai s'il le faut pour cela. Une revendeuse lui a entendu dire cela. Pour s'amuser la revendeuse a poussé le chapelet jusqu'à 30 francs. Le chapelet vaut 3 francs, et n'est pas le mien. Je n'ai pas désabusé la pauvre Sara, la chose était faite, cette chère enfant en aurait été attristée. Je lui chercherai quelque chose qui m'ait en réalité appartenu, et lui donnerai cette chose. N'est-ce pas un joli trait de jeune fille, mais le diable est dessous.

« Le souvenir de ta table me revient. On savait si bien que les objets qui étaient sur cette table seraient achetés chers, que des gens ont demandé à Ridel de mettre sur cette table des objets à eux appartenant. Ridel a dit qu'il ne voulait aucune tromperie. Je n'aurais, moi, rien souffert de ce genre. Les sentiments qui font désirer d'avoir quelque chose de toi sont sacrés. Tout a eu lieu chez moi avec honnêteté, délicatesse, et au grand jour.

« Maintenant, voilà ce qu'a produit ce qui n'est plus en ta possession : 15.340 francs. »

Samedi, 4 heures,

« Cher ami, je puis te rendre un compte plus définitif. Ridel vient de m'envoyer son compte tout

réglé. Ridel s'est très bien comporté, il a abandonné ses honoraires qui sont de 3 p. 100, ce qui fait que je ne paye que 7 pour 100 de frais.

« Il nous reviendra net 14.000 francs. Sur ces 14.000 francs, Adèle a vendu à elle appartenant, musique, boîtes, petits objets, pour 313 francs. Elle te prie de lui bien garder cette petite somme. Ce sera pour aider à remeubler sa chambre, le moment venu. Ces objets sont guillemetés sur le procès-verbal. Je guillemetterai quand nous serons ensemble sur le procès-verbal les modestes objets qui m'appartiennent. Ce sera pour remeubler ma chambre aussi — quand nous nous remeublerons — je ne te demanderai rien autre que de me rendre ce qui m'a été donné en propre, et qui n'est pas grand chose. Garde bien cette lettre, elle est importante. Quand on s'occupe d'affaires, il faut qu'elles soient faites avec rectitude.

« Maintenant, cher ami, je peux te dire que ton mobilier n'avait pas été évalué plus de 16.000 francs *en tout*. Cette évaluation n'a pas seulement été faite par l'expert de Ridel. Mais M. Mennechet qui est expert, qui ne s'est mêlé de l'affaire que comme ami, m'a dit après avoir tout examiné : « Je ne sais pas comment vous ferez pour tirer de votre mobilier plus de 15.000 ou 16.000 francs. » Je ne t'ai pas écrit cela parce que cela t'aurait ennuyé, et que nous n'avions pas d'autre parti à prendre que de faire une vente, pour toutes sortes de raisons. J'étais d'ailleurs certaine que les prix mon-

teraient en donnant de la publicité à cette vente, tout en restant dans la plus parfaite convenance. Tu as une mauvaise entente du mobilier, parce que tu n'achètes en général que des étoffes usées, des porcelaines écornées, fêlées, cassées, des meubles détraqués. La main-d'œuvre est tout aussi chère pour toi que si tu achetais des objets de véritable valeur ; si tu avais acheté des objets de véritable valeur, ton mobilier aurait été vendu double de ce qu'il t'aurait coûté. Exemple : ton plat de cuivre (non cassé) a été vendu 210 francs, tu gagnes 100 francs dessus. Tu avais un beau plat de faïence, celui qui était dans le dressoir de la grande salle à manger — dressoir placé vis-à-vis du poêle, — ce plat de faïence (il représente un triomphe) a été acheté 280 francs. Certes tu ne l'as pas acheté cela. Tu as acheté tes torchères 600 francs. Elles ont été adjugées 720 francs — et j'en sais qui voudraient les avoir au prix de 1.000 francs (Roqueplan par exemple). Tu gagnes donc sur les objets de valeur. Puis tu achètes des assiettes dépareillées, écornées, fêlées, 20 sous, tu dis : j'ai fait une bonne affaire. Il arrive qu'on les revend juste 20 sous. Où est ta bonne affaire ? Encore un exemple. Tu connais les Chinois d'Auguste, il les a achetés 140 francs, tu avais reculé devant ce prix. Il a revendu les Chinois 360 francs. Qui de vous deux s'entend à acheter ?

« Ridel m'a dit : « Si M. Hugo avait eu beaucoup d'objets comme ses torchères, son plat de

cuivre, trois ou quatre autres objets, la vente eût été magnifique. Dites-lui de ma part qu'il n'y a pas de plus mauvaise spéculation que le bric-à-brac, j'entends ce qui est écorné et fêlé. Les marchands ne demandent jamais mieux que de se défaire des objets de ce genre. Qu'il évite la main-d'œuvre, il ne reste rien après. Mais, a-t-il ajouté, s'il a acheté des objets vendus ici plus chers qu'ils n'ont été vendus, c'est qu'il ne sait pas acheter. Seulement avec l'élan donné, la foule qu'il y avait, son nom, le désir d'avoir de son mobilier il aurait dû vendre tout plus cher qu'il n'a acheté. Le mauvais état de presque tous les objets y a mis obstacle. Je ne parle pas, dit-il, des grands meubles ; quelque beaux qu'ils soient, avec la difficulté de les placer, leur prix s'élève moins qu'un meuble qui prend peu d'emplacement. » Te voilà édifié. Ce Boule que je viens de voir, me dit que tu trouveras à Malines, à Anvers, des porcelaines, des étoffes, des meubles, des objets curieux, de façon à te remeubler, sans trop dépenser. C'est en Belgique, en Allemagne, dit-il, que nous allons monter nos boutiques; mais, cher ami, de grâce, renonce au cassé, au fêlé, au déchiré. Ne crois plus qu'une mince étoffe de Lyon est une soie de Chine.

« Maintenant, cher ami, je crois que le sage serait, à moins que tu ne trouves en Belgique de bonnes et *vraiment bonnes occasions* — tu sais maintenant ce que j'entends par *bonne occasion* — de garder l'argent provenant de notre mobilier. Je

dis même que le sage serait de le garder en portefeuille sans que personne n'en sût rien pendant les six mois qui vont suivre. L'on ne peut avoir à la minute de l'argent placé. Notre avis est que Napoléon fera un coup de main sur l'Angleterre et sur la Belgique. Il peut se rendre maître de l'Angleterre en quelques heures, maintenant qu'il y a la vapeur. La Belgique n'est qu'une bouchée — en huit heures une armée sera par le chemin de fer en Belgique. Je ne dis pas que ceci sera. Mais ceci est possible. Il faut être sur ses gardes. Il n'est pas mauvais que tu aies à ta disposition en portefeuille là, *tout prêt*, de quoi filer en Amérique et de quoi y vivre un an ou deux. Avant tout, ta personne et ta liberté. Du reste on trouve que le gouvernement s'affaiblit de plus en plus. J'ai parlé à des marchands. Un nommé Cornu, marchand de curiosités rue Laffitte, me disait qu'avant six mois Bonaparte serait à bas. Il m'a dit (et cela m'est dit de tous côtés) : « ce Bonaparte n'a personne pour lui. On dit que le peuple l'aime, ce n'est pas vrai ; je vais dans les ateliers, le peuple le déteste. » C'est pour cela que la guerre est possible, parce que ce gouvernement, pour se rendre de la vigueur et de la force, essayera de ce moyen.

« Tu sais que maintenant la Chambre fait de l'opposition. Elle est humiliée. Le Bonaparte est seul, soutenu seulement par une poignée d'intrigants et d'aventuriers. Cela ne durera pas, sois-en sûr. C'est du reste la pensée générale.

« Ce qui me soutient, cher ami, c'est que je suis fière de toi. Tant que tu seras grand ainsi, je vivrai seule sur un roc désert sans me plaindre. Pour qu'il en soit ainsi, j'ai enseveli mon cœur. Je vis seulement par le sentiment moral. »

Mme Victor Hugo était optimiste ; elle n'entendait qu'une cloche, celle dont elle aimait le son. Elle ne voyait que les opposants, et ceux-là annonçaient la chute prochaine du régime. « Il n'en a plus pour longtemps. » C'est toujours le même refrain au lendemain des changements de régime comme aussi des changements de ministères. On prédit ce qu'on souhaite. Or les gouvernements qui paraissent les plus fragiles sont souvent ceux qui durent le plus longtemps. Il fallait bien se donner un peu de courage. Mme Victor Hugo accueillait avec complaisance ces pronostics consolants. Elle les transmettait fidèlement à Victor Hugo, peut-être pour le mettre en garde contre une résignation qui le pousserait à prendre racine à l'étranger et à arrêter des dispositions en vue de quelque installation durable. Sans doute elle lui disait : « Tant que tu seras grand ainsi, je vivrai seule sur un roc désert sans me plaindre. » Elle le pensait assurément, mais cette perspective même lui paraissait moins redoutable, en raison même des réconfortantes espérances dont elle était la confidente et la messagère.

Les membres de la famille de Victor Hugo étaient toujours séparés. Béranger écrit à Mme Victor Hugo le 30 juillet 1852 :

« Puissiez-vous, Madame, m'apprendre bientôt la réunion de toute votre famille. Ce souhait, je le fais particulièrement pour vous que j'ai vue mère

et épouse si tendre ; vous dont j'ai vu l'esprit et le caractère s'élever à toute la hauteur d'une position si imprévue et à laquelle n'avait pu vous préparer un passé de glorieux bonheur. Si je forme encore ce vœu, c'est qu'il n'est pas possible que tant de vertus n'ait pas sa récompense. »

Le vœu de Béranger devait être rapidement exaucé. Nous ne parlerons pas ici de l'expulsion de Bruxelles, fort connue et que nous avons racontée dans les historiques de *Napoléon le Petit* et de l'*Histoire d'un Crime* (édition de l'Imprimerie Nationale).

VII

SÉJOUR A JERSEY

Victor Hugo s'est installé à Jersey, à Marine-Terrace, en août 1852. Nous n'avons plus naturellement de lettres de Mme Victor Hugo, puisqu'elle est venue rejoindre son mari à Jersey.

Elle avait dû quitter Paris sans pouvoir dire adieu à son oncle et à sa tante Asseline, aussi elle adresse à son oncle la lettre suivante :

Jersey, 13 octobre 1852.

« Mon cher oncle, je ne veux pas que Victor parte sans emporter de moi un souvenir pour toi.

« Le hasard a fait, mon petit oncle, que tu étais absent quand j'ai été dire adieu à ma tante. J'ai presque été contente que tu n'y fusses pas. L'adieu entre êtres qui s'aiment est douloureux. Ne t'ayant pas embrassé la veille de mon départ, il me semble que ma disparition n'est que momentanée et que je ne suis pas éloignée de grimper les marches des Conseils de guerre, de ces Conseils de guerre qui m'ont vue toute petite, qui ont été témoins de mes joies, et qui ont assisté à mes douleurs. Une partie de moi-même est là, près de vous,

cher oncle et chère tante, je me reporte en pensée dans cette grande chambre à coucher où des cœurs si honnêtes ont vécu et vivent. Je fais habiter mon âme dans cette chambre pour la purifier.

« Notre vie ici est régulière, tranquille, et consacrée en partie au travail. Le pays est superbe, la vie matérielle abondante, facile, et un peu moins chère qu'à Paris. C'est le pays libre par excellence. Nul contrôle n'y est exercé. Le gendarme, le sergent de ville sont inconnus. Les passeports sont des papiers dont on ne comprend pas la signification. Chacun va, vient à sa fantaisie.

. . . .

« Je suis très contente de Charles. Il prend la vie en vrai philosophe, il porte de gros souliers, de gros drap, engraisse, pêche, se fait suivre par un chien, lequel s'est attaché à lui par amour. Il est fort gai et apporte par cela même beaucoup de mouvement dans notre intérieur. Il a commencé un ouvrage qui est maintenant aux trois quarts fait, mais qu'il a interrompu à cause de l'arrivée de Meurice et de sa femme, lesquels sont venus passer trois semaines avec nous. Le séjour de Toto a ensuite empêché le jeune Charles de reprendre son travail ; Charles travaille douze heures de suite, puis le moindre incident le dérange. Du reste il a absolument renoncé à la toilette et à toute dépense futile. La proscription a été salutaire à ce cher enfant.

. . . .

« Adieu, cher oncle, va voir de ma part ma petite Julie à Saint-Denis. Mon cœur saigne loin de cette pauvre petite sœur qui a tant besoin de nous. Qu'elle prenne courage et qu'elle se dise bien que tout le monde pense après avoir vécu, que la vraie vie, *pour personne*, n'est ici-bas. »

Victor Hugo n'était pas en parfaite sécurité sur la terre d'exil : il en avait fait une première expérience ; aussi se considérait-il à Jersey comme un voyageur, tout prêt à chaque instant à prendre le bateau. On avait répandu les bruits les plus fantaisistes dans les journaux et on annonçait même que le poète irait s'installer en Espagne. Béranger avait appris cette nouvelle et il écrivait à Mme Victor Hugo le 21 octobre 1854 :

« Quoi ! vous seriez tous partis sans nous dire adieu. Songez, chère dame, qu'à mon âge (il avait 74 ans) et avec mon expérience, les espoirs trop lointains ne sont que des peines.

« Songez donc que si vous m'avez vu bien rarement, lorsque vous régniez à la place Royale, je n'en étais pas moins l'un des premiers et des plus vrais admirateurs de notre grand poète. Et quant à vous, sa véritable muse, lorsque les malheurs nous ont rapprochés, vous n'avez pas pu douter, je le pense, que le vieux chansonnier ait voulu saisir toutes les occasions de vous prouver son respectueux dévouement. Car je vous ai vu alors déployer tout le courage et toute l'abnégation du plus noble cœur. »

Mme Victor Hugo rassura Béranger en lui expliquant que cet exil ne durerait pas, que les bruits d'un départ pour l'Espagne étaient faux. Et cependant elle n'était pas très rassurée elle-même : le séjour à Marine-Terrace, cette vie paisible dans un beau pays la séduisaient sans doute, mais elle redoutait que Victor Hugo ne voulût y construire son nid. Aussi elle se passionne pour la politique, elle en suit fiévreusement les aventures ; car son sort dépend de la tournure des événements, elle est à l'affût des renseignements, elle accepte avec confiance tous les pronostics qu'on lui envoie sur la durée éphémère du règne de Bonaparte. Elle veut persuader à son mari qu'il s'agit de passer seulement quelques années hors de France et qu'il ne faut pas dès lors organiser son existence comme si on devait rester longtemps dans ce pays. Oh ! ce n'est pas pour elle qu'elle s'inquiète de la longueur de l'exil, c'est toujours pour sa fille Adèle qui a maintenant vingt-quatre ans, qui, n'ayant pas mené une vie bien gaie, se trouve tout à coup expatriée à l'âge où elle pourrait aller dans le monde et essayer de se marier. Et puis Mme Victor Hugo, en femme pratique, ne voudrait pas qu'on s'imposât de trop lourds sacrifices pour aménager une maison qui risquait d'être abandonnée à bref délai. Victor Hugo écoute, ne répond trop rien ou dit qu'il se contente pour l'instant de sa « cabane dont l'Océan baigne le pied ». Mais s'il ne parle pas de la maison, il célèbre le pays qui lui plaît. Et cet enthousiasme trouble un peu Mme Victor Hugo. Cependant elle finit par obtenir de son mari qu'avant de prendre une résolution il attendra les événements. L'aventure de Bruxelles l'a invité à une prudence au moins temporaire. On n'achète donc pas de mobilier. On se loge sans trop de frais. On se procure seulement un nombre respectable de tables de divers modèles. Ce n'était pas là un vain luxe. Mais la mode était aux tables tournantes, et Mme Emile de

Girardin avait introduit cette mode à Jersey. On avait donc institué des séances de tables tournantes ; aussi quel défilé de visiteurs, d'amis ! on venait là avec des sentiments bien divers, les uns en sceptiques, les autres en croyants, d'autres enfin disposés à être convaincus. Les séances étaient devenues très régulières. Il y avait les habitués ; chacun interrogeait la table à tour de rôle. La célébrité de ces tables s'était répandue au dehors, les hôtes de Jersey recevaient parfois des lettres d'amis qui posaient des questions et auxquels on transmettait les réponses des tables. Ce fut une véritable fièvre. Victor Hugo tout d'abord incrédule devint ensuite le plus ardent. Quant à Mme Victor Hugo, dont la foi était merveilleusement préparée par son immense désir d'entrer en communication avec ses chers disparus, elle était une sincère croyante, elle suivait assidûment toutes les séances qui se prolongeaient fort avant dans la nuit et se sentait de plus en plus affermie dans sa foi. En effet, dans une lettre adressée à Mme Paul Meurice, Mme Victor Hugo donne d'abord les renseignements qu'elle a reçus sur la situation politique, puis elle parle des séances de tables :

Mardi 7 janvier 1855, Marine-Terrace.

« Il y a ces derniers temps un air d'espérance dans les lettres que nous recevons de France, et nous en concevons nous-mêmes dans les évènements. Ce sont sur ces évènements seuls que nous comptons, et non sur le travail souterrain des populations, comme il est arrivé dans les révolutions dernières ; je crois la France toujours aussi malade, dans le même état de prostration qu'il y a un an. De cet affaissement résulte le plus grand

succès que puisse avoir un gouvernement, la réussite de l'insuccès. On n'est point ici à la gaîté; la guerre fait râfle d'Anglais en Crimée, il n'est guère de familles qui ne soient en deuil. Cependant il y a eu quelques sauteries à l'occasion de Noël, car l'usage est ici d'amuser les enfants à Noël; la quinzaine qui suit leur appartient, et ils ne lâchent rien de leur joie, que les cœurs soient en fête ou en tristesse.

« Ah ! chère amie, quand serai-je auprès de vous? près de mes amis restés fidèles ? Vous le savez, je ne veux voir que *ceux-là*. Il y en a encore un assez bon nombre pour que mon cœur soit rempli, en attendant vous le faites heureux en me disant que vous viendrez cet été. Nous avons eu depuis vous quelques belles séances de table avec cette puissance de fluide que vous savez ; un quatrième livre est commencé. Mme de Girardin nous écrit qu'elle fait des merveilles avec une table où l'alphabet est marqué, comme celle que vous avez vue dans l'atelier, et qui nous vient d'elle. Elle nous paraît, dans ses lettres, toujours aussi croyante ; après cela, la mobilité est le fond de beaucoup de natures.

« L'hésitation se comprend dans une chose de cet ordre-là. N'en concluez pas pourtant que j'hésite et que je doute. Je suis, moi, tout au contraire, assise plus que jamais dans ma foi.

« Remerciez beaucoup votre mari de tous ses livres, j'en fais ma mâne de tous les soirs. Mon

mari est *inquiet*, il craint qu'une lettre qu'il lui écrivait ne se soit égarée. Il y avait dans cette lettre des pièces relatives à son affaire des Italiens. Il me semble qu'on ne l'y joue plus guère, vous savez que je prétends que nous finirons par mourir plus ou moins de faim.

« Comment est votre chère âme? Ne la laissez pas trop souffrir, vous avez tant de bonnes choses à lui dire, je voudrais être près d'elle; moi je serais bien sûre de la consoler.

. . . .

« Je suis devenue très travailleuse depuis votre départ pour vous ressembler. »

Un des motifs les plus puissants de la foi de Mme Victor Hugo dans les tables tournantes, c'est qu'elle s'adresse à ses morts, qu'elle leur parle et qu'ils lui répondent. Quelle consolation! et c'est cette consolation qu'elle voudra donner à Paul Meurice qui a perdu sa mère et son frère, en chargeant Mme Paul Meurice d'être son interprète auprès de lui, car elle a une correspondance régulière et suivie avec son amie. Elle lui raconte toutes ses occupations. Son livre sur Victor Hugo lui prend beaucoup de temps, en raison de l'abondance de ses souvenirs. Tant qu'il s'agit de prendre des notes, la tâche est facile, mais lorsqu'il faut les coordonner, les rédiger, alors le travail est plus laborieux, avance lentement parce qu'il s'y mêle aussi des inquiétudes sur le présent et sur l'avenir. Victor Hugo, en raison de sa situation de proscrit et de l'expulsion de Bruxelles, trouvait difficilement des éditeurs ayant le courage de publier ses livres. Ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de travailler à ses grandes œuvres. Mais ayant dit

dans ses *Châtiments* avec un rare courage tout ce qu'il pensait sur l'Empire, il pouvait pour l'instant négliger la politique.

Mme Victor Hugo raconte à Mme Paul Meurice toutes ses misères :

7 mars 1855.

« Chère amie, quand j'ai appris par votre lettre la mort de votre belle-mère, connaissant celle de votre beau-frère, je suis restée pétrifiée. Je devrais pourtant croire au malheur, et il ne m'a pas manqué. Je vous vois d'ici, pauvres amis, embrasser tous ces fronts blancs et sereins, c'est un peu de ciel que vous embrassiez à travers eux. Je ne puis rien faire de meilleur que de vous répéter ce mot de mon mari. Nous parlions d'Abel, il me dit : « Je ne suis vraiment avec mon frère que depuis qu'il est mort[1]. » Vos malheurs sont trop récents pour que vous ayez eu le temps de fouiller le tombeau, et il faut pour arriver à une foi durable des années et de la méditation. Notre cher Meurice, quoique jeune d'âge et jeune dans le malheur, peut voir loin. Un esprit comme le sien fait beaucoup de chemin en un moment; quand le vide si poignant qui suit la mort aura disparu, il sera confiant et aura la sérénité des doux visages dont le souvenir le fait pleurer à cette heure. Il sentira sa mère et son frère près de lui, tous trois se parleront. Ne causez-vous pas avec votre mère ? De-

1. Abel Hugo, mort en février 1855.

puis longtemps, moi, je parle à mes morts. Les tables sont venues me dire que je ne me faisais pas d'illusion. N'est-ce pas une bénédiction de Dieu que vous ayez été initiés à nos tables, que vous ayez lu ce qu'elles disaient avant que vos chers êtres aient quitté ce monde? Dieu qui vous aime a voulu que vous connaissiez ce qui est derrière le tombeau avant que de vous les prendre. Le hasard ne fait pas cela. La table a commencé à répondre à la question que votre mari a envoyée à Auguste. Cette réponse paraît devoir être longue, elle a déjà pris deux séances qui ont été coupées par une question de mon mari à l'occasion d'un fait du moment. Charles m'a promis de me faire des tables justement ce soir. J'espère que la réponse à votre mari va continuer.

« Ce que je fais sur mon mari va lentement. Je ne suis pas écrivain. Les notes, ce n'est rien, mais quand il s'agit, comme on dit, de *rédiger*, ma pensée tourne beaucoup. De plus, je me suis remise à mon ménage par nécessité d'économie : tous les débouchés se ferment. Vous savez que j'ai prédit que nous finirions par être pauvres.

« Ecrivez-moi bien vite et bien long; c'est mal d'être si paresseuse à nous écrire, d'autant plus que vous n'êtes paresseuse que pour cela. Vous direz à votre mari que cette lettre est pour lui aussi. Je trouve doux de lui écrire par vous ; entre femmes le cœur s'ouvre mieux.

« Dites-lui qu'aussitôt qu'il le pourra, il écrive à

Auguste : Auguste prend de la tristesse quand votre mari est longtemps sans lui écrire. Il faut être attentif pour les cœurs aimants.

« Il me semble que j'ai de la tendance à être sermonneuse. Je ne le veux pas, je deviendrais à la minute horriblement désagréable et vous ne m'aimeriez plus.

« Je vous embrasse tous deux, mes amis bien-aimés.

« A. H. »

En octobre 1855 la vie, jusqu'alors unie, des hôtes de Jersey est troublée ; qui pouvait la troubler ? Victor Hugo se donne tout entier à la poésie pure, aux *Contemplations*, à la *Fin de Satan*, aux *Petites Epopées* qui deviendront la *Légende des Siècles*. Certes il est toujours en relations avec ses compagnons d'exil, il s'intéresse à leurs luttes, mais il laisse un peu la politique de côté, tant elle lui paraît écœurante et lamentable ; or il se trouve tout à coup entraîné à se solidariser avec des proscrits accusés d'avoir attaqué la reine d'Angleterre dans le journal *l'Homme*, et il signe avec eux une protestation véhémente. Nous avons raconté les faits dans les Historiques de *Napoléon le Petit* et de l'*Histoire d'un Crime* (édition de l'Imprimerie Nationale). Mme Victor Hugo les rapporte en ces termes dans une lettre à Mme Paul Meurice :

Mardi 16 octobre. Marine-Terrace.

« Pyat a fait un discours qu'il a envoyé à *l'Homme*. Ribeyrolles l'a reproduit. Dans ce discours, Pyat attaquait la reine d'Angleterre maladroitement. Il

y avait de l'équivoque. Il parlait d'impudeur. Dans sa pensée, l'impudeur s'appliquait au moral, à la politique. C'était trouble. Il y avait à mordre. On y a vu une atteinte à l'honneur de la femme. La police de M. B... s'est emparée de cela. On a fait des placards, des affiches disant qu'il fallait venger l'outrage fait à la Reine. On a entraîné les oisifs au cabaret, on a payé de l'eau-de-vie à la population des rues, on a ameuté. Il y a eu un meeting où les mouchards ont beuglé. L'avocat Godfroy a défendu la liberté. Ça a été très vif. La réunion a décidé qu'il fallait prendre des mesures contre le journal. Ceci s'est passé samedi. Hier lundi le connétable Le Quesne s'est rendu chez Ribeyrolles, chez Pransiani pour leur dire qu'ils étaient expulsés, l'un comme rédacteur, l'autre comme propriétaire. Le vendeur du journal, qui est un proscrit aussi, a été, lui, conduit chez le connétable. Il est de la tourbe ; le connétable ne pouvait se déranger pour lui. J'oublie de vous dire que samedi on a voulu briser les presses de l'imprimerie. L'autorité, il faut le dire, a défendu cette propriété.

« La proscription est ahurie, mais résolue. Elle va faire un acte de protestation sans s'inquiéter du résultat. Peut-être allons-nous quitter l'île. Il est aussi très possible que nous restions ; nous sommes dans l'attente.

« Voyez, chère amie, ça allait, j'étais dans mon petit rail, je tâchais de tromper mon exil en m'en-

tourant de souvenirs, et puis j'avais de bons domestiques. Olive est décidément très bien; voilà un affreux hourvari et des chagrins au fond. Je ne suis pas découragée, je suis résignée. Ce n'est pas beaucoup meilleur, je ne vois plus que du gris, pas le plus petit rayon. Je vis beaucoup dans l'autre vie, c'est plus sûr. Je lis les articles de M. Dumesnil. C'est incroyable, je retrouve absolument nos tables ; Charles ni mon mari ne connaissaient cette religion des Gaules. Vous me direz : c'est dans l'air. — Qu'est ce que cela veut dire : c'est dans l'air. Qui, quoi est dans l'air ? Mon pauvre esprit reste court. »

La protestation entraînait l'expulsion que Victor Hugo semblait avoir pressentie en renonçant à s'installer à Jersey.

VIII

A GUERNESEY

La sécurité était bien précaire. Expulsion de Bruxelles, expulsion de Jersey, il fallait quitter l'île le mercredi 31 octobre pour aller à Guernesey. Mme Victor Hugo recevait cette lettre de Béranger :

(**1855**).

« Chère dame,

« Un ami m'apporte *le Moniteur*. Qu'y vois-je, bon Dieu ! on vous proscrit du lieu de votre proscription[1] ! Je viens de consulter quelques personnes qui s'intéressent à Hugo et à vous tous. Aucune ne me met au courant de ce qui a pu motiver cette mesure de rigueur. Car, dans le peu qu'on me dit, il m'est impossible de démêler une cause ou même un motif qui pût atteindre notre grand poète.

« Je suis bouleversé de ce nouveau malheur qui vient frapper votre famille.

« Malheureusement je suis sans autorité, sans pouvoir, sans relations puissantes. D'ailleurs je

1. Jersey.

sens trop bien la position de Hugo, pour essayer même une démarche, que, pour mon propre compte, je ne voudrais pas faire.

« Mais, pour Dieu, faites-moi savoir, chère dame, le parti que vous et notre ami, allez prendre. Où allez-vous aller ?

« Un mot de vous, je vous prie, si vous avez le temps de l'écrire. Dites-moi où mes vœux doivent vous suivre. Dites-moi surtout si je ne puis ici vous être utile. Je suis bien vieux sans doute, mais je sais encore marcher : faites-moi courir si cela vous est nécessaire. J'ai été souffrant depuis trois mois, mais la santé me revient. Usez donc de mes offres, si mes services vous sont nécessaires.

« Vacquerie m'était venu donner de vos nouvelles à tous. Il devait — il y a six semaines de cela — il devait venir chercher une lettre de moi en réponse à votre dernière. Serait-il encore à Paris, auprès de sa mère ? J'ai grand regret de ne savoir où le prendre.

« Je vous le répète, chère dame, si malgré mes soixante-quinze ans passés, je puis vous être bon à quelque chose, j'en serai heureux et fier.

« Chargez-vous de tous mes témoignages d'attachement pour notre grand poète et pour vos enfants.

« Vous êtes la divinité protectrice de tout ce monde. Jugez, d'après cela, de tout le dévouement que je mets à vos pieds.

« Mille et mille amitiés.

« Béranger.

« *P.-S.* — Des pertes d'argent me forceront sans doute à déménager encore, pour chercher la vie à bon marché. Mais qu'importe où je me retire, vos lettres me parviendront. Ne vous préoccupez donc pas de mon adresse. »

Mme Victor Hugo était restée une semaine de plus à Jersey pour remplir ses dernières obligations de maîtresse de maison. Mais elle qui réglait la marche du ménage, elle envisageait l'avenir avec de vives appréhensions ; le budget recevait de rudes atteintes par ces déplacements. Victor Hugo ne publiait pas de livres, et les ressources diminuaient ; il en était réduit à louer au mois une maison à Guernesey dans la crainte d'une expulsion nouvelle. Mme Victor Hugo accepte avec courage cette nouvelle épreuve, raconte à Mme Paul Meurice ses mésaventures, et décrit ensuite sa demeure à Guernesey.

Jersey, dimanche 4 novembre 1855.

« Chère amie, d'abord je vous aime et vous embrasse. Nous allons demeurer à Guernesey, petite île à deux heures de distance d'ici. Mon mari est parti mercredi; la signification a été faite l'avant-dernier samedi. La dernière limite était vendredi. Charles est parti avant-hier, Toto accompagnait son père. Moi, ma fille et Auguste nous quittons l'île jeudi. Mon mari a déjà loué : la maison, m'écrit-il, est située ravissamment. Mais on ne nous laissera pas là. C'est le gouvernement anglais qui agit, il n'est pas son maître. Les Jersiais sont

maintenant désolés, ils n'en demandaient pas tant. C'est un peu comme les bourgeois demandant la réforme et ayant la République ; Godfroy voulant qu'on plaidât, la proscription n'a pas voulu être débattue devant un tribunal. Kessler, Guérin, Duverdier, Téléki sont à Guernesey. Ils ont signé. Ribeyrolles qui était à Guernesey est maintenant à Londres ; il veut continuer son journal qui prend maintenant de l'importance. Louis Blanc, Schœlcher, d'autres proscrits d'Angleterre et de Belgique ont envoyé leurs noms à la *déclaration*. Je ne crois pas que les journaux français reproduisent cette déclaration.

« J'enverrai à M. Meurice ce petit Balzac, il le placera de son mieux. Vendez les habits c'est toujours quinze francs. Je vais être furieusement économe. L'avenir est sombre ; les proscrits doivent être scrupuleux et dignes, ne jamais devoir et demander. »

Guernesey, dimanche 25 novembre.

« J'ai trouvé notre maison meublée à mon arrivée : mon mari avait loué des meubles, car notre maison n'est pas garnie. Il loue seulement au mois, de crainte de l'Allien Bill.

« Notre maison est belle, la pleine mer est au bas, elle est dans la ville. Nous voyons de nos fenêtres toutes les îles de la Manche et le port qui est à nos pieds. C'est une vue splendide. Le soir, au

clair de lune, cela tient du rêve. Tout juste un jardin, à peine un prétexte à fleurs. Nous avons une serre, mais elle n'est pas de plain-pied avec le jardin. Il faut l'aller chercher; elle ne peut compter comme agrément dans l'habitation. Elle est bien entendue, du reste, il y a des gradins pour les fleurs et beaucoup de raisin. Il y a un salon très grand avec trois fenêtres à la française et à balcon. C'est là où nous nous tenons.

« La ville est française, une vieille ville normande avec des circuits, des rues en escalier, des ruelles. La population est beaucoup moins nombreuse qu'à Jersey, mais plus resserrée; le mouvement est plus grand qu'à Jersey à cause de cela.

« Je crois que je m'habituerai ici ; pourtant je regrette Jersey, nous y avions vécu trois ans, nous y avions été heureux, nous étions casés, presque chez nous ; ici mes yeux sont éblouis, mais mon cœur ne sait encore où se poser. Nous n'osons prendre goût, nous sentons que Guernesey n'est qu'une étape. L'expulsion est mal prise pourtant en Angleterre, il y a des meetings contre l'Allien Bill. La presse, sauf les deux journaux du gouvernement, soutient les proscrits. Malgré cela, malgré la puissance de l'opinion en Angleterre, je crois que nous partirons. Il y a une situation plus forte que tout. M. B... est le maître, la guerre lui donne l'Angleterre, l'Angleterre lui sacrifiera les proscrits. M. Walewski a dit à mon frère qu'il s'était entendu avec lord Clarendon et que l'Allien Bill

passerait. S'ils se font illusion, c'est de peu.

« La presse française est plus asservie encore que je ne croyais. Les journaux anglais sont remplis des meetings ; aucun journal français ne parle de ces meetings. L'illusion a duré longtemps chez moi, chère amie. Je croyais qu'il restait quelque fierté en France, un vieux fond de liberté, je croyais seulement à un assoupissement ; c'est la mort. Je ne parle que de cette génération ; mais quand l'autre viendra nous n'y serons plus. Je n'ai guère d'espérance que pour nos enfants. Cette espérance est beaucoup.

« Je suis devenue une ménagère consommée, je ne m'occupe que d'économiser. Je serais très triste que mon mari eût des préoccupations d'argent, et notre déplacement nous a coûté beaucoup. Que sera-ce donc si nous allons en Amérique ?

« Ma fille, dont vous voulez vous occuper, chère bonne amie, est très courageuse. C'est une nature fière. Elle ne s'attriste pas d'un bal manqué. Elle comprend la grandeur de la persécution. Les misères s'effacent pour elle devant l'auréole. »

Comme on le voit, Mme Victor Hugo perdait peu à peu toutes ses illusions, elle prévoyait même qu'elle mourrait avant la chute de l'empire — prévision qui s'est réalisée. — N'exagérait-elle pas à ce moment-là son propre découragement en raison des coups répétés qui la frappaient ? C'est probable, mais elle avait beaucoup de ressort et retrouvait aussitôt dans un optimisme qu'elle grossissait volontairement une force qu'elle voulait communiquer à son entourage.

En mars 1856 parurent *les Contemplations*. Ce fut un grand succès; le premier grand succès d'argent depuis l'exil. A partir de ce moment, le ménage ne devait plus connaître la gêne, les difficultés matérielles. Sans doute il faudrait encore se montrer économe. Mais les incertitudes du lendemain disparaissaient; Victor Hugo avait réuni un grand nombre de poésies qui, d'abord sous le nom de *Petites Épopées*, seront groupées ensuite sous le titre de la *Légende des Siècles;* et en pleine possession de son génie, il pouvait envisager l'avenir avec confiance.

Paul Meurice eut une attention délicate. Il fit relier les deux volumes des *Contemplations* en un seul, y intercala des pages blanches, pria des écrivains, des poètes, des artistes, des comédiens, d'écrire quelques vers ou quelques lignes sur ces pages blanches et offrit le livre à M[me] Victor Hugo. Cet exemplaire unique, donné par Georges et Jeanne, figure dans la bibliothèque à la maison de Victor Hugo. On y lit des vers de Paul Meurice, de Maxime Du Camp, de Lacretelle, de Laurent Pichat, de Louis Ulbach et cette poésie de Lamartine : *Souvenirs des noces* à M[me] Victor Hugo.

Psyché de cette cène où tu sentis ton âme,
Tes yeux noirs regardaient avec étonnement,
Sur le front de l'époux où transperçait sa flamme,
Je ne sais quel rayon d'un plus pur élément.

C'était le feu sacré qui consume la vie,
Qui fait le jour ailleurs, le charbon ici-bas !
Et tu te demandais, incertaine et ravie :
Est-ce un homme, est-ce un dieu ? mais tu ne tremblais pas.

Jules Janin, Alexandre Dumas, Michelet, Louis Boulanger apportèrent leur collaboration ; et on lit ces lignes de Frédérick Lemaître :

« Si j'étais peintre et qu'il me fallût faire le

portrait de Mme V... H... je m'écrirais (*sic*) : Raphaël, guide mon pinceau ! car il me faut peindre tout à la fois : la beauté, la chasteté, le pudique amour conjugal, la tendresse et le courage maternel, la résignation, la piété, l'épouse fidèle, dévouée et avec une sainte fierté digne de partager les malheurs d'une grande et illustre infortune. »

En tête du volume, une peinture de Louis Boulanger représente Léopoldine soutenue par deux anges dont les ailes forment encadrement.

Mme Victor Hugo poursuivait sa correspondance avec Mme Paul Meurice, la tenant au courant de tous les incidents de sa vie, et des projets de ceux qui l'entouraient ; pour l'instant on songe à se meubler à bon marché.

Guernesey, 6 juillet 1856, Hauteville-House.

« Notre vie est sévère, en ce moment, plus que dans tout autre, mais elle est très occupée. Mon mari continue sa tâche, Charles est à toutes les ventes pour nous avoir des meubles à bon marché, Adèle travaille la musique, Auguste songe à un ouvrage nouveau, Toto, je ne sais pas; pour moi, ma chère, j'en suis ahurie tant je suis occupée. Je copie ce que j'ai écrit sur mon mari (un bon volume) pour avoir l'avis des forts ; je viens de faire un portrait que je n'avais pas. Tout ce qui me restait de ce cher être[1] ne me plaisait pas. J'ai

1. Sa fille Léopoldine.

réussi à croire qu'elle me tenait la main. J'ai mon ménage, mes bas, mes comptes, à gronder, à monter, à descendre, et le tracas d'un nouvel emménagement dans la tête, toute une maison à meubler ! Faire l'aimable et ne pas dormir quand mes voisins viennent jouer au loto le soir, Chougna qui se jette dans mes jambes, Olive à maintenir dans ses dépenses, avec cela pas de tête, quel labeur ! Il n'y a que le cœur qui va tout seul. »

Les mois s'écoulent. Si Mme Victor Hugo s'obstine quand même à ne pas croire à la durée du régime impérial, c'est qu'elle voudrait ne pas élire domicile à Guernesey. Victor Hugo éprouve cette fois le besoin de se créer un intérieur, de se sentir chez lui ; il ne songe plus à caresser l'illusion ou l'espoir d'un retour prochain en France ; dans ses conversations, il ne dissimule pas aux siens que son pays, ayant désappris la liberté, s'accommode et s'accommodera encore longtemps d'un gouvernement autoritaire, et il s'attache de plus en plus à la terre qu'il habite : il y achète une maison, afin de se mettre à l'abri de nouvelles aventures. En effet, en devenant propriétaire, il payait un droit de poulage au gouvernement, devenait en quelque sorte citoyen de l'île, et ne pouvait plus être expulsé.

Mme Victor Hugo écrit à Mme Paul Meurice :

Guernesey, 17 octobre 1856.

« J'espère que la pièce de votre mari est jouée maintenant et qu'il est content. C'est au nombre des chagrins de notre exil que de ne pouvoir

assister à ses premières représentations, d'y applaudir ! Nos mains sont hélas impuissantes, et nous trouvons cette séparation qui nous éloigne de vous bien rigoureuse alors.

« Est-ce que c'était à moi à vous écrire, chère bonne amie ? Je n'en savais rien et je m'attristais de votre silence. Vous n'avez pu croire une minute, n'est-ce pas, à la plus légère diminution dans mon affection pour vous ! Vous êtes dans le plus profond de mon cœur, mes chers et tendres amis, et mon amitié pour vous y est scellée comme la tombe.

« Ma sœur vous a trouvée un peu triste ; et moi aussi je suis triste ; voilà que nous entrons dans notre maison : c'est pour moi comme la constatation de l'exil. L'espérance de vivre près de vous est comme envolée. J'y mourrai dans cette maison. Hier en traversant le vestibule qui mène à la porte d'entrée, je me disais : « Ma bière passera ici. »

« Ce n'est pas que je croie à une très longue durée de ce qui est en France ; mais mon mari va prendre vie ici. Il va arranger sa maison suivant ses goûts, la meubler comme ses logements de Paris, elle n'aura nullement la physionomie d'une maison de campagne, d'une de ces maisons qui sont des accidents, si modestes qu'elles sont sans prétention et laissent libres. Mon mari met dans celle-ci ses dorures, ses tentures, toute sa fantaisie et ses soins. Nous revoilà accrochés aux murs. Nous dépensons beaucoup d'argent et si le moment

venait de rentrer, nous n'en aurions plus pour un autre ameublement. Avec cela mon mari aime l'île, il prend des bains de mer à profusion. Ils lui sont très favorables, il est rajeuni et superbe. Il n'est pas détaché de la France, mais il a de l'éloignement pour la génération actuelle. Il disait hier : « Il paraît qu'on s'inquiète à Paris, mais seulement pour la cherté des loyers et du pain. On s'agite pour la bedaine (je répète son mot), et pas un mot pour la liberté. » Ah ! voyez-vous, on n'est pas impunément éloigné cinq ans de son pays sans qu'un écartèlement se produise. Ne me cherchez plus de logement, chère amie.

« J'ai pourtant de la reconnaissance pour cet exil. J'y ai mieux connu et apprécié mes amis. Vos belles âmes, ô mes chers amis, ont resplendi dans cette nuit. Mon mari a produit de belles œuvres. Cette existence austère et quasi solitaire a été bonne pour mes fils, ils ont échappé à beaucoup de dangers et se sont trempés dans la lutte et dans la souffrance à l'âge de la virilité, où l'homme se cristallise. Ils se sont formés dans le bon moule.

« Charles écrit en ce moment avec ténacité le fameux livre qu'il a promis à Hetzel[1]. C'est un conte fantastique qui n'est au fond qu'un exposé de ses doctrines, une propagande aux idées nouvelles, la prédication de la vie universelle. Les

1. *Le Cochon de Saint-Antoine.*

tables en ont l'initiative et l'honneur. Le héros de Charles est un cochon et l'héroïne une goutte d'eau. C'est à coup sûr une œuvre laborieuse et pensée. Charles fera mieux dans l'avenir, car son talent ne peut être mûr encore, mais il donnera la mesure de sa valeur. Je copie ce qu'il fait. J'ai abandonné pour quelque temps mes *propres écritures*. Je ne suis qu'une chétive doublure, moins que cela, car je deviens stupide, est-ce que je baisserais déjà ? il n'y aurait pas grand malheur, je ne tomberais pas de haut. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'être la servante des esprits qui m'entourent.

« Je copie tout en emménageant, voyez si je suis ahurie. De plus Olive est partie, elle faisait d'excellente cuisine, mais des tragédies tous les soirs. Je ne sais si c'est le charbon ou la boisson qui l'exaltaient, mais elle avait des exaltations tous les après-dîners, qui bouleversaient notre intérieur. Nous avions à droite et à gauche de nos oreilles des tempêtes, Olive et la mer se faisaient concurrence. Je suis toujours mon livre de cuisine en main, tâchant d'instruire ma nouvelle cuisinière qui est fort novice. Dans tout cela, chère amie, je n'ai pas la vie de mon choix, mais qui est-ce qui trouve sa place bonne ? Elle est bien mauvaise pour moi loin de vous.

« Parlez-moi de Mme Monnier, cette charmante femme ne saura jamais combien j'ai pensé à elle. Parlez-moi des vôtres.

« Je ne vous parle pas du chagrin que j'ai du départ de ma sœur, c'est pour moi toute ma famille. Mon Dieu, pourquoi ai-je le cœur si douloureux, si vibrant ? Pourquoi tant de vie si près de mourir ?

. . . . , ...

« Chère bonne amie, comme je vous aime, laissez-moi dire d'avance bravo à notre Paul.

« A.-H. »

18 octobre.

« Ma lettre n'était pas encore partie à l'arrivée de votre lettre. Bravo ! si vous saviez comme nous sommes tous heureux ! Nous sommes en fête, nous nous embrassons. Après cela, c'est si juste ! Le contraire révolterait. Si le talent, le cœur, le grand caractère ne triomphaient pas quelquefois, ce serait à désespérer. Écrivez-moi des détails de cette représentation. »

Victor Hugo joint ces lignes à la lettre de sa femme :

« Cher poëte triomphant, cher ami, chère gloire, je me jette sur ce qui reste de papier au bas de la lettre de ma femme pour ne pas retarder d'une minute les tendresses et les effusions que je vous envoie. Jouissez de ce bonheur de l'applaudissement qui vous est dû sous toutes les formes

que vous avez, poëte, ami, cœur, pensée, homme, esprit. Votre succès[1] est à Paris une fête du peuple, et à Guernesey, une fête de famille.

« V. »

On peut comprendre toute la mélancolie de cette lettre ; Mme Victor Hugo avait espéré que Guernesey ne serait qu'une étape comme l'avait été Bruxelles, comme l'avait été Jersey. Cette fois, c'était l'exil définitivement consacré : Victor Hugo organisait sa vie dans une île qui lui plaisait ; il y trouvait la tranquillité ; il pouvait travailler ; et puisqu'il devait vivre là désormais, il voulait avoir une maison aménagée, meublée, décorée suivant sa fantaisie ; il s'était éloigné de plus en plus de la politique pour se vouer à la poésie et, dans le rayonnement de sa gloire qui grandissait sans cesse, il s'était désintéressé des luttes pour l'instant stériles des partis, et remplissait sa fonction de poète.

Or Mme Victor Hugo n'avait-elle pas, dans sa lettre du 25 novembre 1855 à Mme Paul Meurice, proclamé la beauté de la maison, admiré la vue splendide? N'avait-elle pas ajouté qu'elle s'habituerait à sa nouvelle résidence? La vérité, c'est qu'elle la croyait encore provisoire, c'est qu'elle escomptait un retour prochain en France, cette fois il fallait abandonner toute espérance, et Mme Victor Hugo se disait :

« Nous resterons toujours à Guernesey ; que mon mari ne puisse pas rentrer en France, tant que l'empire durera, il le doit à sa dignité, mais qu'il n'y ait pas un autre lieu d'exil moins isolé, moins éloigné que celui-là ; voilà ce que je ne peux admettre. »

Mme Victor Hugo déplorait une résolution qui consacrait l'installation définitive, surtout à cause de sa fille

1. En 1856 eut lieu la première représentation de *Paris*.

Adèle : n'aurait-on pas pu choisir un autre lieu d'exil, l'avenir d'Adèle pouvant être mieux assuré dans une ville où on se créerait des relations ? Ici la mère se montre avec une intransigeance assez naturelle. Elle veut concilier les convenances, les désirs de son mari mais aussi ses devoirs envers sa fille. Elle voit Adèle triste, s'étiolant ; elle s'en alarme. Elle ne voudrait pas troubler la tranquillité de son mari, contrarier ses goûts, modifier aussi le mode d'existence qui convient à son travail ; mais elle ne voudrait pas non plus sacrifier le sort et peut-être la santé de son enfant aux exigences de l'exil.

Elle est anxieuse, elle n'ose dire à son mari tout ce qu'elle pense et tout ce qu'elle ressent, et n'ayant pas grand goût pour les explications de vive voix, elle lui écrira, suivant une vieille habitude contractée lorsqu'elle était fiancée, tout ce qu'elle n'aurait pas osé dire.

« Je vois ma fille qui redevient triste, c'est que la vie ici est toujours la même. Pas une diversion, pas un accident, pas un visage nouveau.

« L'existence que cette enfant mène peut aller quelque temps ; mais si l'exil dure longtemps, cette existence est impossible. J'appelle ton attention là-dessus. Je veille sur ma fille et je vois que son état de marasme recommence, et je suis déterminée à faire ce que mon devoir me dictera pour la préserver dans l'avenir.

« Puis je me dis : vous avez tous les trois votre vie occupée, ma fille seule perd sa vie, elle est désarmée, impuissante, je me dois à elle. Un petit jardin à cultiver, de la tapisserie à faire, ne sont

pas une suffisante pâture pour une fille de 26 ans. »

Cela se passait vers la fin de 1856. Adèle, pour mieux supporter la solitude, avait beaucoup travaillé ; elle était très musicienne, elle composait, elle passait des heures à son piano, puis elle écrivait ; elle dessinait, elle s'était si fort surmenée qu'elle était tombée malade.

Il avait fallu lui supprimer son piano et lui interdire tout travail. Mme Victor Hugo était désespérée ; elle ne cachait pas à son mari ses angoisses, elle lui laissait entendre qu'il fallait distraire Adèle, la faire voyager, un ou deux mois par an, à Bruxelles ou à Londres, au risque de compromettre irrévocablement sa santé. Victor Hugo, qui avait fait de gros sacrifices, qui travaillait avec acharnement pour donner à sa famille de l'aisance, qui croyait avoir réalisé toutes les conditions du bien-être, mais qui devait subir la dure loi qu'il s'était imposée, espérait trouver auprès des siens un réconfort : les objurgations de Mme Victor Hugo le chagrinaient ; peut-être ne voyait-il pas exactement la distance qui sépare la vie des hommes de la vie des femmes sur la terre d'exil, et surtout de la vie d'une jeune fille qui ne peut remplir sa destinée ? Il s'imaginait que sa femme et sa fille lui gardaient quelque rancune de les avoir entraînées dans cette île, de les avoir condamnées à partager sa proscription, et qu'elles voulaient se séparer de lui parce qu'elles l'aimaient moins. Son cœur souffrait. Il avait même accusé Adèle de n'aimer qu'elle et Mme Victor Hugo relève ce mot et lui écrit :

« Tu as dit ce matin en déjeunant que ta fille *n'aimait qu'elle*. Je n'ai pas voulu relever ce mot

à cause de nos enfants, parce qu'il n'était pas bien. Adèle t'a donné sa jeunesse, sans se plaindre, sans demander de reconnaissance et tu la trouves égoïste. J'appelle ton attention là-dessus, mon ami, pour que tu réfléchisses. Maintenant, qu'Adèle soit froide, ait une espèce de sécherésse apparente, c'est possible, mais a-t-on le droit de lui demander, à elle, à qui les joies du cœur sont refusées, à elle qui n'est pas dans son harmonie, qui est incomplète, d'être comme les autres jeunes femmes ? Qui sait ce qu'elle a souffert et ce qu'elle souffre quand elle voit son avenir lui échapper, qu'elle additionne ses années et que demain sera comme aujourd'hui ?

« Tu me dis, que faire ? Puis-je changer ma situation ?

« L'exil ne se discute pas. Le choix du lieu où il s'écoule aurait pu peut-être être plus réfléchi. Mais encore j'admets qu'avec ta célébrité, ta mission, ta personnalité, tu aies choisi un rocher où tu es admirablement dans ton cadre. Et je comprends que ta famille, qui n'est quelque chose que par toi se sacrifie non seulement à ton honneur, mais aussi à ta figure. Moi, je suis ta femme, et ce que je fais n'est que mon strict devoir. L'exil a pu être lourd dans ces conditions pour nos fils, mais il a eu de si bons résultats pour eux qu'il leur est, à mon avis, profitable. Pour Adèle, tout est préjudice, et c'est parce que je sens là ce qu'il y a à réparer, que je me dévoue absolument à cette

pauvre enfant, ce n'est pas tant chez moi la mère qui agit que la justice. Un homme aurait eu une maîtresse qui lui aurait donné ses plus belles années, si l'homme est honnête, il indemnisera sa maîtresse, comment ne ferait-on pas pour une fille ce qu'on fait pour une maîtresse?

« Nous devons nous dire la vérité, n'est-ce pas, mon ami? Eh bien sois sûr que ce que je te dis là est senti par d'autres que par moi. Tiens, Hetzel, qui n'est pas suspect, me parlait d'Adèle, à un de ses voyages, comptant, l'occasion venue, te parler de ta fille et des années qui s'écoulaient pour elle, sans qu'on y fît attention.

« L'exil est, il faut le subir. Cette maison est achetée, ornée à grands frais (trop même), il faut y demeurer ou au moins y mettre le fond de sa vie. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'on a agi comme si Adèle n'eût pas existé. Et qui dit que cette réflexion que je fais, Adèle ne la fait pas? Alors comment ne pas louer cette enfant qui n'a jamais élevé une plainte, ni mis un grief en avant?

« Pardonne-moi, mon ami, de te dire tout ce que j'ai dans l'âme. Nous devons mutuellement nous épargner des regrets et nous avertir réciproquement. Je vis si peu pour moi maintenant que je dois avoir raison. Dans tous les cas, je crois bien faire et je t'aime de tout mon cœur. Mais, crois-moi, faisons matériellement et moralement pour Adèle ce qui est dans la mesure de nos forces. *Ce*

ne sera qu'une dette que nous acquitterons, et ce n'est pas le père que j'évoque, mais l'équité que Dieu a déposée en toi, et à laquelle je t'ai vu rarement faillir. »

Dans une autre lettre Mme Victor Hugo revenait à la charge, parce que son mari ne voulait pas voir dans les projets de voyage seulement des raisons de santé.

« Je suis aussi dévouée à ton exil qu'à ma fille. Mais est-ce manquer à ton exil que de te quitter deux mois en cinq ans quand cette séparation est commandée, quand notre fille sort de la maladie que tu sais, maladie qui vient en partie de sa vie sédentaire et de son travail acharné, d'une existence trop lourde enfin ? Elle ne travaillait tant, elle me l'a dit cent fois, qu'afin de supporter jusqu'au bout cette vie sérieuse et de ne pas te quitter. Hier elle me disait : Si on m'enlève mon piano, que voulez-vous que je devienne ? Il faut pourtant l'enlever à la peine et à tout travail intellectuel, et à l'heure qu'il est, en cet instant, nous n'avons rien à mettre à la place. L'ennui et la tristesse deviennent inévitables ; un changement d'air, des voyages lui seraient à tous les points de vue une chose excellente. Et tu le sens comme moi, mon ami ; malheureusement, et je ne sais pourquoi, tu vois dans mon désir de faire voyager Adèle une espèce de conspiration, une entente pour te laisser ; il faut que je t'aime bien pour te pardonner cette abominable pensée.

« Si je parle de Bruxelles pour Adèle, c'est que je ne vois que cela. Aller en Angleterre est impossible. Alors, où aller ? Ce n'est pas tant amuser Adèle que je veux que lui faire une diversion, la sortir impérieusement de sa chambre. Elle aurait quelques distractions. Il serait bon pour elle de rapporter ici une petite provision de plaisir ; et cette joie au cœur déteindrait sur Guernesey ; et si elle s'ennuyait, Guernesey ne lui semblerait au retour que plus charmant, elle aurait cet attrait de trouver au retour une maison à peu près arrangée ; et, cher ami, crois que je te suis profondément reconnaissante de nous faire une belle maison et j'en ai souvent les larmes aux yeux d'attendrissement, et surtout enlève de ta tête cette vilaine pensée que je suis lasse de ton exil. J'ai partagé tes jours de bonheur et de triomphe. Je suis fière et heureuse de partager ton épreuve. Tu ne voudrais pas de moi dans l'exil que moi je voudrais de toi. Ah ! je te ferais violence ! »

Victor Hugo croyait, avec la plus entière bonne foi, remplir vis-à-vis des siens tout son devoir, aussi il avait été brusquement surpris par cette résolution de sa femme ; il avait passé des années heureuses à Jersey, puis à Guernesey, travaillant toujours, mais se retrouvant avec joie pendant les heures des repas au milieu des siens ; et voilà que tout à coup sa vie était modifiée par des projets de fugue, d'abord timides, mais qui se renouvelleraient fréquemment ; oh ! certes, il était soucieux de la santé de sa fille, la seule qui lui restât ; mais malgré les assurances de Mme Victor Hugo, de la

sincérité desquelles il n'était pas permis de douter, il redoutait cependant que l'exil prolongé ne décourageât la vaillance de sa femme. Il ne voulait pas voir que l'épouse restait toujours la femme courageuse qu'elle était, mais que la mère avait dû démasquer toutes ses angoisses.

Il fallut livrer une petite bataille au début de 1858. Mme Victor Hugo avait été appelée à Paris pour régler certaines questions d'intérêt concernant sa sœur Julie, et naturellement elle devait emmener sa fille Adèle avec elle.

Cette fois, elle était bien résolue à partir pour remplir un devoir qu'elle considérait comme sacré ; elle est alors plus impérative, sous une allure câline, et après avoir donné par des faits toutes les preuves de sa soumission, elle revendique sa liberté d'action, s'appliquant à combattre les fausses idées de son mari sur une diminution possible d'affection ; elle lui écrit :

Mercredi.

« Je t'aime, mon cher ami, et je t'appartiens, je ne veux pas que tu aies de la peine, causons gentiment.

« Tu as choisi Jersey comme résidence, j'y suis allée. Jersey devenu impossible, tu es venu à Guernesey sans me dire : te convient-il d'y demeurer ? Je n'ai rien dit, je t'ai suivi. Tu t'es fixé définitivement dans Guernesey en achetant ta maison. Tu ne m'as pas consultée, *moi*, pour cet achat. Je t'ai suivi dans cette maison. Je te suis soumise, mais je ne puis être absolument esclave. Il y a telle circonstance où l'on a besoin de la liberté de sa

personne. Il peut arriver de ces choses qui nécessiteraient, de ma part, un voyage subit, voyage dont je serais seule juge. Ce sont de ces exceptions, mais qui pourraient se présenter très bien. Dans ce moment-ci, j'ai absolument besoin d'aller à Paris pour une chose sacrée, ma sœur. J'y vais, puis je reviens vite. J'ajoute *puisque ça se trouve, que je ne suis pas fâchée de faire changer d'air à Adèle* dans le mois le plus triste de l'année.

« En quoi cette détermination peut-elle te blesser? Mon dévouement ne t'en reste pas moins entier. Tu le sais, la vie n'est pas tout d'une pièce et il faut que chacun y mette un peu du sien. Ne me fais pas le chagrin de me laisser partir sans ton assentiment. J'ai besoin de ton sourire et d'être bien avec toi. Ote-toi de l'idée que je ne suis pas heureuse avec toi. Si quelquefois je me plains, c'est qu'il faut toujours se plaindre. Ce serait de même à Paris. Il me serait impossible de vivre loin de toi et de ne pas partager ton exil. Je t'admire et tu es mon grand éprouvé, c'est pourquoi je t'appartiens. Mais il ne faut pas abuser de cette déclaration que je vous ai faite depuis longtemps. Il faut penser aux autres souffrants.

Victor Hugo se résigne, mais pas complètement, car il note dans ses carnets :

« 16 janvier 1858. Ma femme et ma fille sont parties à 9 heures 20 minutes du matin pour

Paris. Elles vont par Southampton et Le Havre. Tristesse. »

Ce dernier mot traduisait la tristesse du départ sans doute, mais aussi la tristesse de penser que l'exil devenait pesant pour les siens, parce que la vie en commun ne leur suffisait plus. Il se trompait, mais il était comme tous les hommes illustres qui s'imaginent volontiers que leur vie étant remplie, celle des autres l'est aussi, ne fût-ce que par le rayonnement de la leur. Il ne voyait pas que ceux qui vivaient auprès de lui devaient se préoccuper un peu d'eux-mêmes. Encore les fils pouvaient travailler, aller et venir, là où les conduisait leur fantaisie, mais une fille de vingt-huit ans n'avait comme ange gardien que sa mère. De là l'intervention de Mme Victor Hugo qui s'appliquait à dissiper entre le père et la fille un malentendu qui augmentait avec les années.

Léopoldine avait été pour Victor Hugo la fille préférée, elle était gaie, tendre, expansive ; Adèle, au contraire, était un peu morose, repliée sur elle-même, réfléchie. L'exil avait exercé sur cette nature renfermée une influence fâcheuse. Il avait déterminé une sorte d'hypocondrie, un ébranlement nerveux qu'avait accentué encore le travail. Victor Hugo n'avait pas su pénétrer cette nature inquiète et mélancolique d'Adèle. Les journées étaient longues, assez austères, surtout pour une jeune fille, éprise des arts, à laquelle on interdisait toute occupation afin de ménager sa santé ébranlée. Les visiteurs étaient peu nombreux, les distractions rares ; les lieux de promenade trop fréquemment parcourus étaient monotones. La mer n'était pas très favorable à un tempérament irritable. Dans un mouvement de mauvaise humeur, Victor Hugo avait été un peu sévère en accusant l'égoïsme d'Adèle ; mais en

somme cette sévérité lui paraissait justifiée parce qu'il donnait à sa fille tout ce qu'elle pouvait souhaiter. Ah ! tout ce qu'elle peut souhaiter ! que peut-elle donc désirer de plus ? Désirer ! Elle veut sans doute se marier ; mais ne se mariera-t-elle pas un jour ? un jour... sans doute, mais elle vieillit ; sa mère s'en apercevait, mais les pères ne voient dans leurs filles, que des fillettes qui doivent être heureuses auprès d'eux puisqu'ils sont heureux auprès d'elles. Leur amour paternel est l'excuse de leur injustice et de leur égoïsme. Mais la mère qui a été jeune, qui s'est mariée à vingt ans, qui de vingt à trente ans a eu ses plus belles années de bonheur, qui voit sa fille tout près de la trentaine, ayant perdu un temps précieux qu'elle ne retrouvera plus et n'ayant devant elle aucun espoir d'avenir, la mère se désole, elle s'alarme, elle défend son œuvre.

Mme Victor Hugo avait dû se montrer pressante, suppliante, attendrie pour obtenir le consentement de son mari à ce premier voyage, mais cette première victoire ne lui suffisait pas, elle avait l'intention de voyager encore de temps à autre avec sa fille ; elle adressa donc un nouveau plaidoyer à son mari et toujours par lettre, en invoquant les heureux résultats de son premier voyage :

« Cher ami. Charles me disait avant-hier : « J'aime beaucoup papa, avant tout je crains de « l'attrister, mais je voudrais qu'il comprît que « j'ai besoin de changer d'air. J'ai travaillé tout « l'hiver afin de me donner cette récréation. J'ai « de l'argent et puis me payer un voyage, mais il « ne me sera pas agréable si mon plaisir n'est « pas un plaisir pour mon père. »

« Tu vois, cher ami, la petite échappée que nous projetons, avec tristesse. Ce n'est pas tout à fait bien, je t'assure. Tu es père et tu devrais sentir comme moi la nécessité d'un renouvellement pour Adèle. Dans cette existence presque claustrale que nous menons, Adèle vit sur elle-même. Elle pense, et ses idées souvent fausses n'étant pas modifiées par le courant extérieur deviennent des scories. Voilà pour le fond. Quant aux habitudes, c'est la même chose : ses petites manies n'étant pas rompues par l'accident s'invétèrent. Je lutte le plus que je peux. J'entre dans sa chambre, je furette, je parle, je prêche, je rétablis les objets détournés de leur destination, j'enlève ceux qui sont un aliment à ses manies, je suis impuissante. Ce que j'ai enlevé reparaît le lendemain et pourtant j'y mets autant d'obstination qu'elle en apporte elle-même. Un voyage rompt forcément ces plis ; vivant en commun dans des garnis ou dans des auberges, elle vit comme tout le monde. Un voyage ne change pas une nature, je le sais ; mais ces habitudes que j'appellerai de *vieilles filles*, disparaissent pour un certain temps. Je l'ai remarqué après mon voyage de l'année dernière. C'est un peu comme la quinine qui, en changeant l'heure des accès, finit par enlever la fièvre. Tout cela je ne te le dis pas. Ces observations, je ne te les fais qu'à la dernière extrémité. Je porte longtemps mes tristesses avant de parler et cela par délicatesse pour toi. Quand enfin je prends une détermination, tu appelles cela une

conspiration. Je te disais l'autre jour que je ne reculerais pas à emprunter de l'argent pour distraire ma fille... Un emprunt me paraît peu de chose quand il s'agit de l'avenir d'un enfant. Tu devrais, il me semble, mon ami, au lieu de mettre obstacle à mes projets, m'aider dans mon œuvre. Tu me dis : attends octobre. Tu devrais te rendre compte du chemin que font en sept mois des idées et des habitudes dans une pensée solitaire. J'ajoute, et cela je te l'assure, qu'Adèle me dit depuis trois mois qu'elle sent le besoin de changer d'air. Bruxelles ne te convenant pas, nous n'irons pas. Charles propose Londres et donnerait un *mois* à l'excursion. Si tu n'y voyais pas d'inconvénient, nous partirions le 2 mai avec Mme Duverdier et Guérin. Quant aux moyens d'arrangements, nous en parlerions, je les combinerais de façon à ce que tu n'eusses aucun embarras de maison. Je voudrais que tout le monde fût content. Sois convaincu d'une chose, c'est que dès que ma fille sera tirée d'affaire, je dévouerai ma vieillesse à la tienne ; jusque-là tu comprendras que je sois toute à Adèle. »

Mme Victor Hugo réussit à fléchir son mari et emmena Adèle à Londres le 9 mai 1859. L'absence qui devait durer un mois se prolongea.

Pendant le mois de juin Mme Victor Hugo fréquentait avec sa fille les salons de la haute société anglaise. Et elle renseignait son mari sur leurs expéditions mondaines :

Juin 1859.

« Lundi passé était un bal qu'on donnait chez un membre du parlement, dont je ne sais plus le nom, je ne puis retenir aucun de ces noms anglais. C'était une maison nouvellement achetée, je crois qu'on l'étrennait. Elle était dans tous les cas fort loin de la nôtre, à *Kensington* ; on traverse toutes sortes de campagnes, et je crois toujours que le cocher nous perd ; celui-là ne savait pas sa route, allait devant, retournait, demandait son chemin, si bien que je commençais à m'inquiéter. Enfin à onze heures du soir nous faisions notre entrée. Un domestique remet à Adèle un petit morceau de papier cartonné, plié en deux où pendait un crayon. Sur l'une des feuilles était le programme du bal — *menu* de la soirée — qui disait d'avance ce qu'on aurait de valses et de polkas à danser — en comptant les figures et le temps de durée des entr'actes, on sait la durée du bal. Sur l'autre petit feuillet étaient de petites lignes, correspondant aux indications chorégraphiques pour inscrire les noms des danseurs. Le bal était au premier, j'ai remarqué que la rampe de l'escalier qui était d'acajou, était entrelacée de gaze rose et blanche. Des fleurs partout bien entendu, c'est un luxe répandu dans toutes ces fêtes. La maîtresse de la maison se tenait à la porte extérieure du salon d'entrée, debout en sentinelle, et recevait son monde, ainsi que le mari qui introduisait les femmes.

« Adèle était très bien habillée ; ne pouvant toujours avoir la même robe, je lui avais acheté une toilette de tarlatane blanche ; à ce propos M. Toto saura qu'on fait très bien les robes à Londres. Il y a de grands magasins où l'on achète l'étoffe et où l'on trouve la couturière, en un jour le costume est prêt. Ces magasins ont des commis français auxquels s'adressent naturellement les Français. Le commis, enchanté de trouver un compatriote, sert avec zèle l'acheteur, le conseille dans son intérêt, et le tient en garde contre la filouterie possible du magasin où il est employé.

« La première chose qu'a faite mon commis (parisien, s'il vous plaît), est de déblatérer contre les Anglais : si vous saviez comme ils sont vindicatifs, ces gens-là, s'est exclamé le boutiquier, ils ne pardonnent jamais et nous détestent. La haine du marchand contre l'Angleterre nous a profité et nous avons été très bien servies. La robe de mousseline était à deux jupes, le corsage garni de tulle de soie, vaporeux et gracieux à ravir. Adèle avait des roses que je lui avais fait monter en couronne, rose à la ceinture, roses retroussant la première jupe, et voilà ma bergère qui fait son entrée dans *les salons*.

« On présente toujours en Angleterre et on nous a présenté toute la société. Adèle surtout a essuyé force présentations. Nous avons trouvé là presque la même sympathie que chez Mme Gypson. Cette sympathie, je la renvoie à mon mari dont on ne

parle dans le monde que je vois qu'avec admiration et vénération. La preuve de la puissance du nom que je porte, c'est que le maître de la maison, au moment du souper, est venu me prendre le bras, et m'a introduite, la première, dans la salle à manger. Cette salle était vaste, il n'y avait guère plus de 150 personnes, le souper était très beau et nous avons pu sérieusement manger, autant qu'on peut le faire quand on reste debout. La dernière danse indiquée sur le carnet dansée, on partit. Il y a une grande question pour nous, ce sont les voitures. Les personnes qui sont dans ces réunions ont leur voiture. Le fiacre n'a donc rien à faire dans ces fêtes et ne se montre pas. On a essayé de nous en trouver un — impossible. Un monsieur qui demeurait, disait-il, dans notre quartier, nous a très gracieusement ramenées. Les jours sont longs, le soleil se montrait quand nous sommes parties, nous avons vu se lever l'astre sur Londres et éclairer, petit à petit, les grandes rues désertes de la ville — qui gagne à cette solitude. La solitude est un idéal et il n'y a pas de laideur dans l'idéal.

« Nous étions invitées à une *matinée*. L'invitation portait : *thé dansant*. On danse, disons-nous. Or il faut être en habit de danse : on se décollette dès dix heures du matin dans ce pays — exemple : les toilettes exagérées de l'ouverture du parlement. Croyant dur comme fer que la couronne de roses était de mise, Adèle s'en pare. Nous montons

en plein soleil dans un *cab* et nous nous dirigeons vers Brompton. Schœlcher qu'on savait de nos amis avait reçu son invitation. Il demeure dans les environs de Brompton et il avait été convenu avec lui que nous irions le prendre. Schœlcher qui guettait notre voiture, y grimpe et nous regarde : « Etes-vous sûres, mesdames, nous dit-il de sa voix solennelle, d'avoir la tenue qu'il faut ? » — Comment ? — C'est que le matin, ici, on ne va qu'en chapeau. — Mais on danse, monsieur, et il n'y a qu'à la Chaumière qu'on danse en chapeau. — Mais Londres n'est pas Paris ; avez-vous pris vos informations ? — Non. — Eh bien, je suis inquiet de vos toilettes. »

« Nous arrivons, un laquais poudré ouvre notre portière, je jette un œil, j'aperçois la maîtresse de la maison, en robe de soie gros bleu, montante. C'est la maîtresse du logis, me dis-je, ce négligé s'explique. Je jette un autre œil, je vois un jardin à l'extrémité d'un long et large couloir, et des chapeaux de femmes qui valsent sous la feuillée. Rien que des chapeaux ! — Vous avez raison, dis-je à Schœlcher, notre toilette est une immense faute d'orthographe. — Je vous l'avais bien dit, répond, avec triomphe, mon puritain. — Vraiment, pouvais-je supposer que nous allions à Mabille ? — Mais encore une fois, vous êtes ici en Angleterre ; je vous l'avais prédit (cela accompagné d'un nouveau regard triomphant). La maîtresse du lieu devinait le colloque. — Ne vous inquiétez pas,

mesdames, des Françaises sont toujours bien.

« La parole était aimable, mais comme je suis d'avis qu'il ne faut jamais se faire remarquer pour les choses extérieures, je répondis avec la même amabilité, mais décidée à partir. La gracieuse dame a tant insisté qu'il a fallu rester. Elle a fait monter Adèle dans sa chambre, on a ôté la couronne de roses, la femme de chambre a remplacé les fleurs par de la dentelle noire ; une écharpe a été jetée sur le cou, une ombrelle tenait lieu de chapeau, et nous avons pris place sur la pièce de gazon. Eh bien, ce n'était pas joli. Le soleil est un personnage assez solennel, qui devait trouver assez discourtois les jetés-battus qu'on faisait à sa barbe. Ce n'est pas un flatteur que monsieur le soleil, et les visages gagnaient peu à son éclatante lumière. Les hommes gardaient leurs chapeaux, et étaient en redingote. Ces chapeaux en danse, y compris les ombrelles, étaient un disgracieux spectacle, d'autant que quand on faisait l'avant-deux ou le chassé-croisé il fallait se débarrasser de son ombrelle et la passer à sa voisine. Cette danse sur la coudrette, jointe à la gravité anglaise, n'était qu'un Château rouge ennuyeux. Je comptais me dédommager avec la nourriture, mais ce n'était en réalité qu'un thé — et un thé naïf. Trouvant que les croquignoles et le vilain café trouble du buffet ne valaient pas la peine de compromettre ma robe, je n'ai rien pris et suis revenue m'asseoir sur mon tapis vert. »

La lettre est amusante, et plus encore pour ceux qui ont connu Victor Schœlcher.

Se figure-t-on cet homme grave, toujours sanglé dans une longue redingote noire couronnée d'un col noir qui emprisonne étroitement le cou sans laisser passer de linge, le dos voûté, le pantalon noir bouffant, le menton et les joues rasés, la physionomie impassible, parlant sur le ton d'un pince sans rire, d'une voix sombrée, avec une articulation lente, de la toilette de ces dames, la critiquant, avec quelque solennité, comme une grossière hérésie, s'introduisant avec Mme Victor Hugo et sa fille dans la salle qui précède le jardin où l'on danse, s'avançant solennellement, puis prenant un sourire légèrement narquois, mais en même temps indulgent, lorsque Mme Victor Hugo, effarée, aperçoit dans le jardin les jeunes filles en robe montante et en chapeau, et reprenant un sourire satisfait mais empreint de bonté lorsque Mme Victor Hugo se retourne vers lui, un peu confuse, pour lui avouer qu'il avait sans doute raison, mais que l'idée de danser avec des chapeaux et des ombrelles était absurde. La scène était comique. Il devait être original de voir ce puritain donner à deux femmes des leçons de toilette.

On était au 21 juillet. Il y avait plus de deux mois et demi que Mme Victor Hugo et sa fille étaient absentes. Victor Hugo était triste. C'était sa fête ; il aurait voulu avoir tous les siens auprès de lui, mais il avait du moins l'espoir que ce voyage aurait été bienfaisant pour la santé de sa fille ; il lui écrivait : « Pourvu que vous reveniez toutes deux bien portantes, je trouverai tout bien arrangé par le bon Dieu. »

On avait dit à Victor Hugo que Londres était malsain en été et il usait de tous les moyens de persuasion pour rappeler Adèle à Guernesey :

« J'espère, chère enfant, que tu finiras par t'y plaire un jour aussi, toi, et que toi qui as le sentiment délicat de la mélodie et de l'harmonie, tu ne seras pas toujours insensible à la grande symphonie du bon Dieu. Mon jardin est le balcon de cet opéra-là. Reviens-y, ma fille aimée, le plus tôt possible, ainsi que ta chère mère. Je vous embrasse tendrement toutes les deux. »

Mme Victor Hugo avait été bien inspirée en cherchant pour sa fille quelques diversions. De retour à Guernesey, la jeune fille rapportait de son voyage à Londres une santé meilleure, une humeur plus égale. Victor Hugo se résignait plus volontiers à ces déplacements ; et le voyage annuel de Mme Victor Hugo et de sa fille ne souleva plus de critiques.

Mme Victor Hugo toujours généreuse, ardente à faire le bien, avait fondé à Guernesey l'œuvre des layettes pour les femmes en couches, mais les souscriptions étaient peu nombreuses ; il fallait alimenter la caisse à l'aide de ventes de charité. Le 4 février 1860, elle se rendit à Paris ; elle vit pendant son séjour George Sand. Ce qui l'avait vivement émue. Elle était rentrée le 19 mars à Guernesey, et, quelques jours après son arrivée, elle écrivit à George Sand :

Guernesey, 25 mars.

Hauteville-House.

« Vous êtes maintenant à Nohant et moi ici, madame. J'ai emporté de Paris un bon et noble

souvenir, vous ayant vue, mais j'ai oublié dans mon émotion de vous demander une chose à laquelle je tiens beaucoup. J'essaye de fonder une *crèche* à Guernesey. Pour l'établissement de l'œuvre, je fais une vente — ce qu'on appelle ici *Bazar*. Afin que ma récolte soit bonne, il me faut beaucoup d'objets et de précieux. M. de Lamartine m'a donné un de ses *encriers*. Vous voyez que je suis riche déjà. Cette richesse je voudrais l'augmenter d'un encrier qui vous ait servi ; je le mettrai en pendant avec celui de l'illustre poète. Que l'encrier soit de verre, de cristal, de sapin ou d'érable, qu'importe, pourvu que vous y ayez trempé votre plume et que vous certifiiez par un mot qu'il vous a appartenu.

« Je vous ai, hélas, peu vue et vous demande beaucoup, madame, aussi je me trouve bien indiscrète. Mais il s'agit de pauvres petits enfants malheureux, et comme moi vous aimez les petits enfants. L'objet sollicité, reflet de votre cœur et de votre génie, m'aidera à soulager ces intéressantes misères.

« Agréez, madame, avec les nouvelles excuses de mon importunité, l'expression de mes sentiments d'estime et d'admiration.

« Adèle-Victor Hugo. »

« Mon fils me prie de vous demander si vous avez reçu le cinquième volume de sa traduction de Shakespeare. »

George Sand avait envoyé un encrier en bois qui lui servait en voyage. Mme Victor Hugo avait obtenu de Lamartine un de ses encriers en cristal rose couvert d'arabesques d'or. Alexandre Dumas avait donné une topette et un porte-plume d'un sou, et ces lignes :

« Je certifie que ceci est l'encrier avec lequel j'ai écrit mes quinze ou vingt derniers volumes. »

Dumas disait quinze ou vingt comme il aurait pu dire trente ou quarante, il n'était pas à dix volumes près. L'encrier offert par Victor Hugo était gothique ; il s'en était servi pendant plusieurs mois. Victor Hugo réunit ces quatre objets précieux sur une table Louis XIII et fit encadrer les lettres d'envoi. C'était une rare curiosité, mais les braves habitants de Guernesey qui s'étaient rendus à la vente ne savaient pas un mot de français, et probablement ils ne connaissaient pas les signataires des lettres. Et puis une table avec quatre encriers leur paraissait un meuble baroque, inutile. Bref il n'y eut pas d'acquéreur. Victor Hugo l'acheta, le conserva à Hauteville-House et le meuble figure maintenant dans la salle des peintures à la maison de Victor Hugo, place des Vosges.

Nous arrivons à l'époque où la publication de la première partie des *Misérables* est proche et où les volumes se succéderont à de courts intervalles. Mme Victor Hugo qui va maintenant fréquemment à Paris a voulu être là à ce moment solennel. Nous avons donné des renseignements sur le rôle de Mme Victor Hugo, à cette époque, dans les historiques de l'édition de l'Imprimerie Nationale ; ils trouvent nécessairement leur place dans ce livre : ils seront d'ailleurs complétés. Ce qu'il faut admirer avant tout, c'est l'activité de cette femme qui touche à la soixantaine.

c'est son enthousiasme, c'est le soin avec lequel elle veille à tout, renseignant son mari, visitant les éditeurs, s'occupant de la publicité, ne reculant pas devant les démarches.

Le 27 février 1862, elle écrit à son mari :

« Le changement d'air est en effet très favorable à notre Adèle. Elle est belle, fraîche et aimable. Cependant malgré les gâteries dont elle est l'objet, elle sera contente de retourner près de vous. Elle sent comme moi que Paris n'est pas le milieu qui convient à une nature fière. Cet asservissement, qui vient de la peur, est triste à voir. Vivre en pleine terreur est malsain. Il y a pourtant de vrais courages et de vrais hommes, et c'est suffisant pour qu'on sorte un jour de cette triste situation.

«... Cher ami, je t'aime bien et je suis heureuse de t'écrire, mais c'est à toi surtout que j'écrivais en écrivant à Charles, je parlais de toi à chaque minute. Je t'envoyais toutes les admirations qu'on m'adresse pour toi de toutes parts. Tu es aimé et respecté à un point que je ne puis dire, partout et dans toutes les régions. Je te raconterai à mon arrivée des détails de pauvres gens du peuple qui te toucheront. Je ne rencontre pas un être parmi les travailleurs qui ne vienne à moi tout ému et ne me prouve sa sympathie par un regard, un sourire ou une parole, et tout cela sous ce régime terrifiant. Oh ! il y a du bon dans cette nation si abaissée.

« Je serai bien heureuse dans trois semaines

quand je serai près de vous. Je sens que je gronderai, que je m'agiterai. Mais qu'est-ce que cela fait, puisque je vous aime ? »

Un fragment de lettre nous montre Mme Victor Hugo luttant résolument contre des préjugés qui sont en désaccord avec sa conscience. Entre l'opinion du monde et l'estime qu'elle croit devoir accorder à une personne écartée par ce même monde, elle n'hésite pas ; elle a gardé cette jeunesse de cœur qui lui faisait braver, au moment de ses fiançailles, les bavardages des *commères* de son quartier :

« Une confession. J'ai dîné hier avec Alfred et sa femme chez le restaurateur. Je conçois qu'il y ait une barrière entre les ménages réguliers et les ménages irréguliers, cela parce qu'en général les femmes non mariées viennent d'un monde peu retenu.

« Je n'aime pas le masque, mais je tiens au voile. Le fond, je ne le discute pas et ne m'en mêle pas, mais je veux l'apparence. Or Mme A... est d'apparence aussi légitime que possible. Son dévouement et son amour des siens l'ont sacrée. Ce qui pour d'autres aggrave sa situation (son double mari) m'intéresse, car la pauvre femme a pour elle la plus absurde loi et est forcément concubine. Ses vertus rencontrent l'impossible.

« Cette morale, qui n'est pas celle du monde, est la mienne, je l'ai prise dans ma conscience qui a pour flambeau et conducteur la pensée surhumaine de mon mari. Il me répond : « A côté de ces prin-

cipes et des lois d'avenir il y a les préjugés du moment qu'il faut respecter à cause d'Adèle. Je ne discute pas ce point, dans mon opinion discutable, Mme A... étant pour tous *mariée*, et m'incline. Mais je dispose de ma personne et j'ai voulu donner à Mme A... un témoignage d'estime. L'hypocrisie n'est pas de mon goût et il me déplaît qu'on pense de moi mieux que je ne vaux. Il ne me convient pas davantage qu'on me juge mal, et j'eusse agi contrairement à mon cœur si je n'avais pas serré la main à Mme A... »

Le 9 mars, Mme Victor Hugo avait dîné avec son fils Charles et Auguste Vacquerie ; elle écrit à son mari :

« Nous avons été surpris hier, après le dîner, par un orage, nous nous sommes garantis de la pluie sous les galeries du Palais-Royal. Tout en nous promenant, nous avons parlé des *Misérables* qu'Auguste trouve éblouissants, d'une forme sans précédent et surhumaine, je lui entends dire, ainsi qu'à Meurice que j'ai vu, que l'impression ne marche pas ; la faute ne vient pas de Claye qui imprime avec une vitesse prodigieuse, mais de Lacroix, lequel écrit que le retard vient de Guernesey. Auguste a vu Pagnerre hier ; il gémit de son côté de la lenteur belge et dit que les *Misérables* ne paraîtront pas, si cela continue, avant le 15 avril.

« Pagnerre est très content de la vente de la tra-

duction de Toto[1]. Je verrai du reste moi-même Pagnerre et ferai la commission de Toto. A vous, tous mes aimés, le plus tendre de mon cœur. »

On sait que les *Misérables* devaient paraître en même temps à Paris, et à Bruxelles : de là deux éditions, celle de Paris dont s'occupaient les deux amis de Victor Hugo, Meurice et Auguste Vacquerie et l'éditeur Pagnerre ; celle de Bruxelles à laquelle l'éditeur Lacroix donnait particulièrement tous ses soins. Lacroix avait acheté l'œuvre, il entendait être le maître de la double opération ; mais il ne pouvait cependant être à la fois à Paris et à Bruxelles, il devait dès lors se soumettre aux exigences de la fabrication, et concilier tous les intérêts en se pliant à certaines nécessités et en consultant les éditeurs de Paris afin qu'il y ait simultanéité dans les deux publications : mais Lacroix, quoique d'une intelligence fort remarquable, était un peu écervelé, de plus très autoritaire ; et sans s'inquiéter de la marche du travail à Paris, il arrêta et combina tout, sans autre enquête, pour la mise en vente le 4 avril.

Le 30 mars il apprend par Paul Meurice que la mise en vente à Paris ne peut être fixée qu'au 7. Il s'oppose formellement à tout ajournement. Il a fixé le 4, il faut être prêt le 4. Il avertit Victor Hugo et Paul Meurice. Nos Parisiens ne se laissent pas trop émouvoir ! Ils connaissent leur Lacroix et surtout son instinct de commerçant. Paraître à Bruxelles le 4 quand on ne pourra publier que le 7 à Paris, c'est déflorer l'œuvre par une publication trop hâtive et compromettre toute publicité à Paris, les journalistes devant refuser de parler d'une œuvre dont ils n'auraient plus la primeur. Les Parisiens sont donc convaincus que Lacroix cédera. Leur

1. *Traduction des œuvres de Shakespeare*, par François-Victor Hugo.

trop grande confiance avait été trompée. Noël Parfait s'était en effet précipité chez Paul Meurice ; il lui avait annoncé que les *Misérables* étaient en vente à Bruxelles. On était au 31 mars. Il fallait donc paraître à tout prix le 3 avril si on voulait que des extraits fussent publiés par les journaux.

Mme Victor Hugo raconte d'une façon pittoresque, le 31 mars, à son mari cette aventure, les allées et venues, les courses, les visites, les conversations. C'est un tableau plein de couleur et de mouvement :

« Auguste et Meurice se présentent chez moi, dans l'après-midi, ruisselants de sueur et haletants. — « Qu'y a-t-il ? Allez-vous prendre l'Hôtel « de Ville d'assaut ? — Quelque chose d'appro- « chant. Nous donnons l'assaut aux *Misérables*. — « Comment ? — Nous n'avons pas le temps de vous « expliquer. Je viens seulement vous dire, ajoute « Auguste, que vous me trouverez à 7 heures chez « Meurice, et que je ne puis vous y mener.

« Et tous deux de reprendre la porte en courant.

« ... J'arrive, toute palpitante, à 7 heures, chez Mme Meurice, ayant besoin d'explications. Auguste et Meurice n'étaient pas encore arrivés ; 8 heures sonnent, le filet de bœuf se dessèche en leur absence. Ils arrivent enfin. Je dis à Auguste que je ne le lâcherai pas avant qu'il ne m'ait dit ce dont il s'agissait : — « Je vous parlerai quand « nous aurons dîné ; je n'en peux plus. »

« La soupe mangée, Auguste nous apprend que les *Misérables* paraissent *sous trois jours*. Étonnement mêlé de satisfaction. Auguste me raconte

qu'ils comptaient faire paraître les *Misérables* le 7 *avril*, que le matin, Parfait était accouru effaré chez Meurice lui dire qu'il sortait de voir aux mains de Siraudin un exemplaire des *Misérables* qu'il avait acheté la veille à Bruxelles ; qu'il venait d'avertir Pagnerre. Pagnerre, ahuri et désolé, s'était précipité aussitôt chez Meurice. La vente était pour lui déflorée et manquée. Les journaux de Paris ne se soucieraient pas d'annoncer le livre et de faire des citations après les journaux belges et de devenir leur déversoir et leur succursale. L'effet attendu ne pourrait avoir lieu. Pagnerre était atterré, Meurice consterné. C'était déjà difficile de paraître le 7. — Il faut faire l'impossible, avait dit Mme Meurice, présente, paraissez le 3. — Pourquoi pas, ma foi ? reprend Meurice. Essayons, Monsieur Pagnerre. Allons trouver Auguste, allons trouver Claye, allons trouver les journalistes, tout de suite une voiture, ma femme.

« Il était dix heures du matin, Auguste était encore chez lui, il mange une bouchée, grimpe avec Meurice dans le fiacre. Ils se précipitent chez Claye qui heureusement était aussi chez lui et qui trouve l'idée presque irréalisable ; on le prêche, et on le presse, il cède. Il sacrifiera des caractères neufs, on passera la nuit pour brocher, il se mettra en quatre, et l'on paraîtra le 3. — Maintenant, occupons-nous des affiches et des journalistes, se disent Auguste et Meurice. Ils vont au *Siècle*, à la *Presse*, au *Temps*, aux *Débats*, les annonces en

poche, les bonnes feuilles et les citations, ils trouvent toute la bonne volonté possible chez les journalistes qu'ils ont cette autre chance de rencontrer. Edouard[1], relancé jusque dans son atelier, a été charmant, il donne à Janin l'autorisation de faire et de dire ce qu'il voudrait. Meurice prend le chemin de fer pour aller chez Janin, chez lui aussi. — Je ne puis parler du livre ce soir puisque je ne le connais pas, dit Janin, faites vous-même la chose, Meurice, ma femme écrira sous votre dictée.

« Mme Janin écrit sous la dictée de Meurice. Hier soir à dix heures, Auguste portait l'écrit au *Journal des Débats* ; la *Presse* avait à la même heure sa copie ; jamais publicité n'a été mieux faite. Il est vrai qu'on a dépensé neuf heures de voiture, qu'on a parlé à gagner une extinction de voix, et que le filet de bœuf de Mme Meurice a été servi à l'état de semelle de soulier.

« Vous l'avez échappé belle, cher auteur, les Belges ont tenté de jouer un tour que vous eussiez prévenu si vous aviez été à Bruxelles. Vous serez grondé pour votre peine. »

Le 6 avril, nouvelle lettre de Mme Victor Hugo :

« Nous dînions jeudi chez Mme Meurice... Janin invité au dîner, qui avait accepté, s'était excusé, il avait un accès de goutte ; Gautier, attendu aussi,

1. Edouard Bertin du *Journal des Débats*.

avait écrit qu'il était retenu par la grippe. — Et Mme Sand, dis-je à Mme Meurice, est-ce qu'elle ne vient pas ? — Si, mais seulement le soir, elle dit qu'elle a un mauvais estomac, qu'elle est très gourmande et mange trop quand elle dîne en ville.

« Des invités il n'y avait donc en dehors de nous que Saint-Victor, *Lacroix* et *Pagnerre*. Tous nos éditeurs ! dis-je à Meurice. — Oui, ce dîner est en l'honneur des *Misérables*. Il était sept heures du soir, il n'y avait pas de lumière dans le salon. Le visage jubilant de Lacroix et de Pagnerre éclairait la pièce crépusculaire. — Les *Misérables* paraissent bien aller, interrogeai-je ? — Il y avait, Madame, répond Pagnerre, gonflant ses grasses joues, 3 500 exemplaires dans les mains des lecteurs à 4 heures du soir. Pagnerre et Lacroix assis l'un près de l'autre à dîner se renvoyaient des sourires de marchands satisfaits : on était content et bienveillant. Lacroix, absous, a plu à Auguste. Meurice tenait à faire de son dîner une fête, il y avait chère exquise. Il était dix heures et demie, Mme Sand n'était pas arrivée. Saint-Victor, silencieux quoique admiratif, avait filé, Lacroix et Pagnerre qui avaient des rendez-vous d'affaires dans un café prenaient leurs chapeaux. « Tout craque, me dit Mme Meurice, Mme Sand ne viendra pas... »

« Je sortais avant-hier et mangeais deux petits pâtés chauds place de la Bourse, quelqu'un me prend le bras, c'était Hetzel. — Je vous tiens, dit-il, faisons quelques pas ensemble. Je viens de

lire les *Misérables,* c'est merveilleux, d'*une adresse de singe,* il va sans dire que les amis seront contents, mais les récalcitrants aussi. J'ai vu Lacroix et lui ai dit qu'il volait votre mari, que l'ouvrage valait 600 000 francs. Si je l'avais connu, m'a repris Hetzel, j'aurais trouvé ce prix.

« Hetzel qui a été du *National* et pour Ponsard n'a pas foi dans le grand et attend le lendemain pour croire au succès de ce qui dépasse son horizon, mais il est délicat et du monde, à tout prendre un artiste et peu marchand. Il m'a dit tristement : Lacroix sera l'éditeur de votre mari, moi je serai toujours son ami...

« Auguste écrit, je crois, de son côté. Il dira que l'édition est à peu près épuisée, et le serait complètement si Pagnerre n'avait haussé ses prix pour les libraires débitants. Mme Pagnerre, cette veuve blême, est transformée en soleil. »

Jeudi 17 avril.

« Je crois que le point de côté dont se plaint mon mari est un rhumatisme. Quand cessera-t-il donc, ce cher entêté, d'exposer ses matelas à l'air humide de notre île ? Pour le mal de tête, cela vient certainement de son incessant travail. Aussi quelle gloire rapporte ce travail ! Depuis la loge des portiers jusqu'aux chambres royales, on trouve les *Misérables.* On les lit, commente, admire, et la critique elle-même est en respect devant cet

agenouillement universel. Claye, chez lequel Auguste a hier porté une épreuve, lui a dit que la seconde partie des *Misérables* ne paraîtrait pas à l'époque fixée s'il ne prenait son parti de s'établir à l'imprimerie depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir. La correction pèse sur Auguste pour l'instant, Meurice étant tout entier à sa pièce[1] qu'on joue, je vous l'ai dit, samedi. A l'occasion de cette pièce, mon mari pourra facilement dire un mot de remerciement à Meurice... »

On remarquera que Mme Victor Hugo dit volontiers *vous* et *mon mari*. C'est qu'en réalité ses lettres s'adressaient à toute sa famille et aussi aux amis intimes.

Dans cette même lettre Mme Victor Hugo raconte un dîner avec Havin. Eléonor Havin était directeur du *Siècle* sous l'Empire, et il avait réussi à donner un développement prodigieux à son journal qu'on appelait le journal des marchands de vin ; presque tous les marchands de vin étaient abonnés. D'une intelligence pesante, d'une culture assez restreinte, d'une prud'homie épanouie, il était parvenu, grâce à la puissance de son journal, à se faire élire député, et grâce à sa prudence commerciale, à faire du *Siècle* un grand organe d'opposition, sans cependant s'exposer à des poursuites. Mme Victor Hugo écrit :

« Mardi dernier, je dînais chez Mme Lucas, Havin ayant demandé à se rencontrer avec moi.

1. *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré.*

C'est un grand et solide bonhomme, peu fort, il m'a semblé, comme intelligence, et de cette bienveillance banale que donne la satisfaction de soi. Il m'a très bien parlé de mon mari et dit qu'on ne peut *rencontrer un plus beau caractère uni à un plus beau génie*. Il a ajouté que le *journal* le *Siècle* est tout acquis à l'*illustre poète*. A ce repas était encore le Dr Blanche, décidément gracieux et qui prétend que le moyen de vivre vieux est de ne pas se préoccuper d'allonger sa vie. Près de moi se trouvait Pagnerre, léger comme une plume. »

Mme Victor Hugo rend compte de la première représentation des *Beaux messieurs de Bois Doré* :

(*Avril 1862*).

Lundi 28.

« C'était *samedi* la représentation de Meurice. Auguste, qui devait m'introduire dans ma loge (celle de Mme Meurice) était chez moi à quatre heures.

« J'étais en avance dans la loge, Auguste tenant à voir les acteurs avant la représentation. La salle s'emplit vite et j'aperçois à l'orchestre des visages amis. Mme Meurice et Mme Massé arrivent en *burnous blanc*, les loges de cette salle étant enfoncées et sombres, l'effet de toilette n'est guère possible. Mme Massé s'assied près de moi sur le devant, Mme Meurice prend place derrière nous. La toile se

lève après le prélude musical obligé, on applaudit la décoration, on sent un public sympathique (je n'analyse pas la pièce, je n'y entends rien). Une jeune actrice, Mlle *Jane Essler*, représente un garçon de quatorze ans, un des *Bois-Doré*, dont on a tué le père obscurément et qui est à la recherche de l'assassin sous l'habit de mendiant; elle a la grâce enfantine et de la fierté et immédiatement la faveur du public, on l'applaudit. Bocage faisait sa rentrée dans le vieux *Bois-Doré* ; il est dans le commencement de la pièce amoureux, et, sans famille, veut se marier avec Mlle *Lauriane* qui est de grande maison, et fort jolie sous les traits de Mlle Page. Or, le vieux Bois-Doré qui tient à plaire, a mis sur ses cheveux blancs une perruque noire, et, fardé, fait de son mieux pour paraître jeune. Bocage ainsi façonné, de belle attitude, est salué et accueilli avec tous les bravos imaginables. Sous l'émotion de la salle il y avait tendresse et respect pour lui. Dans ce premier acte, le mot *misérable* est prononcé dans une phrase quelconque. On applaudit frénétiquement.

« Dans l'entr'acte, on nous visite : Vous devez être contente, dit-on à Mme Meurice, le succès se présente bien ; et vous, Madame Hugo, vous devez être heureuse aussi, vous avez tous les bonheurs. Mme Meurice était moins occupée des bravos que de quelques loges restées vides, elle en voulait à Chilly. — Ce directeur est donc fou, criait-elle, de laisser dans la salle ces trous noirs. Et moi

de la calmer tout en me disant qu'elle avait raison d'être furieuse. Le second acte a été d'un effet aussi heureux, et les visites, la toile tombée, sont devenues plus nombreuses. Le petit Froment-Meurice nous apporte un sac de bonbons, j'étouffe de chaleur dans tout ce monde, Mme Massé me fait respirer de l'eau de Cologne.

« Au troisième acte, le vieux Bois-Doré a reconnu son neveu dans le petit mendiant, fils d'un frère aimé et mort si cruellement. L'enfant devient son enfant, il ne veut plus se marier, il a une famille, il se reproche sa jeunesse factice, c'est au cher être retrouvé qu'appartiennent le présent et l'avenir. Il reprend ses cheveux blancs, dépouille ses habits éclatants, paraît en vieillard, appuyé sur son neveu vêtu de satin blanc éclatant. Cette transformation très dramatique, habilement reproduite, dans le roman de Mme Sand, du reste, a été d'un effet prodigieux. Bocage, de son âge alors, n'a jamais été meilleur. Il était noble, simple et touchant. Il n'était plus Bocage, mais bien le vieux *Bois-Doré*. La pièce, comme on dit, était *absolument enlevée*. La foule a cette fois envahi notre loge. J'ai senti des joues sur mes joues. C'étaient les deux petites Gautier qui m'embrassaient. On m'a glissé dans ma main quelque chose, c'étaient des oranges glacées que m'apportait Didier. — Voilà Peyrat qui vient me dire ses admirations des *Misérables*, Claye qui se plaint de la lenteur belge, beaucoup d'autres personnes, confuses maintenant

dans ma mémoire, c'était un tohu-bohu, des embrassements, des serrements de mains, qui m'ont rappelé nos triomphantes soirées d'autrefois. Sous ma loge était un monsieur qui acclamait la pièce d'un bout à l'autre. Il s'est retourné : « Me par-
« donnerez-vous, madame, dit-il, si je me permets
« de vous parler, mais je n'y puis tenir. Je suis
« *M. Bataille*. Je sors de lire les *Misérables*, quelle
« merveille, quelle joie doit avoir M. Hugo de ce
« succès, quel châtiment pour d'autres ! Dites-lui
« bien que nous le bénissons tous. »

« On a rappelé les acteurs chaque fois que la toile tombait, on les a redemandés tous à la fin, ils ont paru sous une pluie de bouquets. On voulait Meurice qui s'est, bien entendu, dérobé.

« Comme nous quittions le théâtre, Bocage le quittait aussi. Les *Titis*, qui l'attendaient, ont crié : « Vive Bocage », et il y a eu émeute dehors. C'est après *Hernani* et *Lucrèce Borgia*, le plus grand succès que j'aie vu. Il se compose de beaucoup de choses. Bocage est républicain, Meurice nous représente, les applaudissements que méritait la pièce étaient en même temps une protestation politique et doublés par conséquent.

« J'ai vu hier chez un peintre des dessins représentant les personnages des *Misérables*. Ils vont être photographiés et mis en vente. Ce n'est pas supérieur, mais satisfaisant pour le public surtout. J'en apporterai des exemplaires. Peyrat a dit à Auguste qu'un jeune homme, fils d'un savant

de l'Institut, voulait faire une souscription pour qu'on décernât une couronne d'honneur à mon mari. Mais il paraît que la chose ne peut avoir lieu sans l'autorisation du gouvernement. »

Le jeudi Mme Victor Hugo écrit seulement quatre lignes.

Des bruits fâcheux étaient répandus à cette époque. On parlait de mesures administratives qui seraient prises contre la publication des *Misérables*, et un premier article de M. Cuvillier-Fleury dans le *Journal des Débats*, article équivoque contenant certaines réserves, avait provoqué quelque appréhension. Mme Victor Hugo s'en était émue, et voulant prévenir une nouvelle attaque, elle s'était rendue auprès du directeur des *Débats*, Edouard Bertin. Après cette visite, elle écrit à Guernesey :

Jeudi 10 mai [*1862*].

« Bonjour, mes amis, je m'éveille et cause un peu avec vous. Lundi était jour férié chez nos bons Meurice. Je me suis parée et je suis montée avec Charles en fiacre. Comme j'ôtais mon manteau dans l'antichambre obscure de Meurice, j'ai été assaillie de baisers et reconnue vite des petites Gautier et Marthe Robelin, riant toutes trois. Elles dînaient avec leurs pères chez Meurice. Meurice heureux, était éreinté ; Gautier, qui s'était dispensé, je ne sais pourquoi, d'assister aux *Beaux messieurs de Bois-Doré*, était embarrassé. Auguste était dans ses heures de silence. Il n'y avait de bruit que chez

les jeunes. Le petit monde habituel est venu le soir. On a de nouveau félicité Meurice sur sa pièce, qui continue à avoir un succès unanime. Le *Charivari* en disait à peu près ce que je vous écrivais : Qu'on s'était groupé autour de l'ouvrage, charmant du reste, en partie pour protester contre la littérature bonapartiste ; que l'auteur étant l'ami et le disciple de Victor Hugo, applaudissant au théâtre, on applaudissait *les Misérables*, et qu'il y a eu à l'Ambigu une manifestation. Je suis revenue, laissant Charles et Auguste au lansquenet que Mme Meurice a fait cesser à deux heures du matin en éteignant les lumières. Les joueurs, protestant, l'ont appelée *Javert*. Mme Meurice s'est fâchée jusqu'aux larmes.

« Auguste m'est arrivé mardi, sortant de lire dans les *Débats*, un article de Cuvillier-Fleury sur les *Misérables*, déférent admirateur sous son pédantisme, mais dangereux. Il mettait en évidence la moralité du livre contraire à la moralité sociale ; l'auteur montrant les plaies de l'humanité, désorganisait la société, auxiliaire ainsi de Proudhon et de Louis Blanc. Le journal enfin donnait l'alarme, terminait en disant que les *Misérables étaient une véritable démonstration de 1848*. Auguste ajoutait qu'il craignait qu'on ne s'appuyât de cet article pour interdire le livre. J'allai le soir chez Paul [1], chez lequel je n'avais pas mis le pied

1. Paul Foucher.

depuis le jour où j'y avais dîné. Je suis entrée dans son petit salon si peu éclairé qu'on se distinguait à peine. J'ai aperçu Victor[1] lisant justement *le Journal des Débats*. Je lui ai demandé comment il trouvait l'article de Cuvillier-Fleury. Il m'a répondu : « Très bien, sauf quelques restrictions sur les principes de ton mari. » J'ai vu que pour les lecteurs superficiels l'article n'était pas aussi inquiétant que je craignais. Cependant j'ai réfléchi la nuit que Cuvillier-Fleury, beau-frère d'un ministre, pouvait instinctivement le servir, lui faisant un pont pour interdire le livre.

« Je savais que Mme Bertin était chez elle de midi à deux heures. Je suis allée la trouver pour savoir où trouver son mari, je ne lui ai pas tû mon mécontentement, elle m'a donné raison et déjà avait fait des observations à Edouard, maintenant à son atelier ; j'ai grimpé cinq étages. Edouard m'a ouvert, il était seul et surpris de ma visite. Je lui ai dit que je manquais d'yeux pour lire, mais que des amis intelligents sortaient de me prévenir qu'il y avait un article dangereux pour les *Misérables* dans le *Journal des Débats*, qu'on y attaquait mon mari non par le côté littéraire, mais par le côté politique, qu'il y avait un mot pour l'art contre cent lignes pour l'idée sociale, que d'ailleurs cette idée était de toutes les morales ; qu'on y blâmait les hommes d'abandonner les filles après leur avoir

1. Victor Foucher.

fait des enfants ; qu'on trouvait exagéré de mettre un misérable ouvrier au bagne pour avoir volé un pain ; que, somme toute, cette morale subversive pouvait ne pas convenir au *Journal des Débats* qui avait ses traditions, ses opinions, ses intérêts et son public, que je comprenais parfaitement des réserves, que ces réserves eussent pu être en *petits caractères*, au lieu d'être en *majuscules*, que les *Misérables* n'étaient pas un livre d'abstraction et de théorie pure, ainsi que l'insinuait l'article, l'assimilant aux ouvrages de Proudhon et de Louis Blanc, mais bien un roman, ayant une action, des caractères, des figures, et qu'il y avait une bonne foi contestable à donner ainsi le change. J'ajoutai qu'il devait, lui, Édouard, savoir que sous le gouvernement actuel la réplique était impossible, qu'il y avait peu de journaux de l'importance des *Débats*, et aucun qui osât insérer une réfutation. J'ai démontré le peu de délicatesse de cette attaque contre une publication dont il n'y avait de paru que deux volumes sur dix ; voilà à peu près le résumé de ce que j'ai dit durant la discussion.

« Le thème d'Édouard était qu'on ne pouvait passer sous silence les principes du livre, profondément socialiste, que le *Journal des Débats* n'était ni socialiste ni républicain ; qu'Hugo était à tout prendre, dans ces dernières années, un homme politique ; que les *Misérables*, lus de tout le monde, étaient un acte politique auquel ne pouvait acquiescer son journal. Moi de revenir sur ceci

que l'art éternel avait dans les *Misérables* la plus grande part, que c'eût été le côté, la situation politique donnée, qu'il eût été loyal de discuter ; que, s'en prenant au talent et à la valeur littéraire de l'œuvre, c'eût été sans portée, tandis qu'il était fort grave de soulever, en pareil développement, l'idée présumée du livre. — Mais, madame, l'*Union* en dit bien plus que nous. — L'*Union* est un journal arriéré et de parti, votre journal se dit impartial, j'ignorais même, tant c'est insignifiant, que l'*Union* eût parlé, tandis que j'ai su tout de suite ce que les *Débats* ont dit. — Si vous nous aviez prévenus, le *Journal des Débats* n'aurait pas fait d'article, auriez-vous préféré cela ? — Sans doute, si j'avais connu d'avance l'article de M. Fleury. Tout valait mieux que celui-là. Gardant le silence, on eût accusé vos critiques de paresse, ce qui, à vrai dire, m'est égal ; ce qui ne m'est pas égal, c'est le danger que courent maintenant les *Misérables* ; si vous êtes écouté, ils seront interdits. — Comment ! Pouvez-vous supposer qu'on les interdira ? — Tout est possible sous ce gouvernement, je vous avertis que si on les supprime en France, j'en fais responsable votre journal. — On ne les supprimera pas, soyez tranquille. Je vais d'ailleurs parler à Cuvillier-Fleury, en train de faire un autre article, pour qu'il s'attache seulement à la partie littéraire ; encore une fois, calmez-vous ; les *Misérables* continueront à circuler. — Encore une fois, Edouard,

je vous fais responsable des conséquences de votre premier article.

« Nous nous sommes serré la main de bon accord ; Edouard avait été patient, je le reconnais, dans ma sortie chaleureuse, et fort affectueux en somme. J'ai dit à Charles qu'il ferait bien de voir quelquefois les Bertin, conservateurs et non bonapartistes, qu'il pouvait, sans accroc à ses convictions, cultiver la famille qui nous est amie au fond.

Vendredi.

« J'ai une blanchisseuse de campagne, avenante, avec ses cheveux blonds retroussés, ses yeux clairs et assurés, ses dents blanches, son luxe de corsage, sa netteté, on la prendrait pour une fermière d'opéra-comique. Elle court après les *Misérables* qu'elle voudrait connaître, qu'on lit à l'entour d'elle. Elle s'adresse aux cabinets de lecture, on lui dit qu'ils sont retenus par une vingtaine de personnes inscrites avant elle. La blanchisseuse blanchit un étudiant qui a John Brown suspendu dans sa chambre, avec un écrit au bas de M. Victor Hugo. Elle a appris l'écrit par cœur. Vous voyez que ma blanchisseuse est littéraire et politique.

« *Samedi.* — Meurice est venu hier ; il sortait de voir Janin. Edouard Bertin aurait été chez lui pour qu'il fît l'article sur les *Misérables*, mais avec des *réserves* ; il aurait insisté une heure et

demie, le pressant de faire la chose dans ces conditions. Janin aurait résisté à cette obsession, ne voulant parler de mon mari que pour l'approuver. Voilà ce que dit Janin; suivant Edouard, le refus serait d'abord venu de Janin, dont les *Misérables* blessent les convictions et auquel il ne convient pas de blâmer jamais son poète. Charles croit que c'est Édouard qui dit vrai. Auguste et Meurice pensent, eux, que c'est Janin qui est sincère.

« On parlait chez Bapst de l'article de Cuvillier-Fleury, qu'on trouvait médiocre, cela devant lui. — Que voulez-vous, c'est si difficile de parler d'un pareil homme!

« Thiers, le coryphée du parti orléaniste, écouté naturellement de M. Cuvillier-Fleury, aurait dit que les *Misérables* étaient la continuation des journées de juin. Le propos a été répété par Janin qui l'aurait entendu.

« Mme Meurice est allée, ces jours derniers, faire timbrer des journaux pour les envoyer à Guernesey. L'homme du bureau, voyant les adresses, s'est écrié : « En voilà un dont les oreilles doivent lui « tinter de ses *Misérables* que ce M. Hugo! ». La phrase est-elle d'un bon français? Mon ignorance l'ignore, mais elle est textuelle. »

Du 11 mai :

« Nous partons pour Bougival, Charles, Auguste et moi, par une chaleur de canicule. De crainte de

manquer le chemin de fer, je suis montée avec Charles et Lux dans un fiacre, le seul à la station du quai. Auguste qui pratique la marche accélérée a préféré aller à pied. Il nous a rejoints au chemin de fer où chacun s'éventait et se rafraîchissait, attablé dehors au café. Nous avons pris les secondes classes et fort peu considérés des employés, nous avons été pas mal bousculés. Les voyageurs des secondes sont bonnes personnes et ont accepté Lux, qui, d'après les règlements, avait sa place dans la cage aux chiens. A Rueil, nous avons pris le chemin de fer américain, ce qui est charmant. C'est un immense omnibus où l'étage supérieur en plein air est accessible aux femmes. On y monte par un escalier facile pour tous, on peut circuler, dans cette voiture courant doucement sur des rails, comme chez soi.

« Je vois presque tous les jours Meurice, qui, de chez Pagnerre, vient ici pour causer avec Auguste des *Misérables*. Lacroix les tracasse beaucoup. Il a pour idée de servir les marchés étrangers avant la France. Hier Pagnerre a reçu une lettre de Lacroix qui prétend qu'une de ses presses est cassée, qu'il est fort malheureux du retard occasionné par l'accident qui doit reculer d'autant la mise en vente de Paris.

« Pagnerre, tout bouleversé, a montré la lettre à Meurice, qui immédiatement a écrit une lettre sévère à Lacroix. Il lui explique qu'il doit y avoir à Bruxelles des presses en dehors des siennes,

dont il peut disposer : que Claye, à court de presses aussi, pour tenir ses engagements, s'est adressé à ses confrères ; que d'ailleurs il n'a pas à diriger la publication de Bruxelles, qu'il répond dans la mesure de ses efforts et de son zèle du succès des *Misérables* à Paris, à la condition que Lacroix n'y mette pas d'obstacle, mais que s'il doit être ainsi gêné, il refuse d'accepter cette responsabilité. La réalité, c'est qu'il serait très mauvais de reculer la nouvelle apparition des *Misérables*. L'intérêt, vif encore, pourrait se refroidir.

« Il faut que cette *seconde première représentation soit aussi triomphante que la précédente*. Dans les ateliers, nous a-t-on raconté, les ouvriers se cotisent pour vingt sous ; les douze francs dans le sac, on achète les *Misérables* qu'on tire au sort, et le gagnant en devient le possesseur quand chacun les a lus.

« J'ai dîné hier chez Meurice qui a reçu une lettre de mon mari, pendant que nous étions à table. Auguste en avait une de son côté, j'ai donc eu des nouvelles de mon grand homme. Je ne suis pas contente de lui, il ne me semble pas suffisamment content. A distance, il ne se rend pas bien compte de l'effet des *Misérables* qui produisent dans toutes les classes une émotion sans pareille. Le livre est dans toutes les mains ; les personnages devenus types déjà sont cités à toute occasion et à tout propos. Les images de ces personnages sont à toutes les vitrines des marchands d'estampes ; des affiches

monstres annonçant les *Misérables* sont placardées à tous les coins de rue. L'ouvrage et le nom de Victor Hugo sont des projectiles qui agitent et remuent Paris... La seconde partie des *Misérables* est toujours pour jeudi. »

Mme Victor Hugo raconte à son mari ses visites du mercredi 13 et du jeudi 14 chez Pagnerre :

Dimanche, 17 mai,

« Je suis allée mercredi chez Pagnerre. Vous ne pouvez vous imaginer l'effet de son magasin, ce jour-là. Il est très vaste au rez-de-chaussée et continue la boutique. Dans ce magasin étaient deux hautes murailles de livres, qui eussent pu servir de barricades. Leur poids faisait craindre pour le sol. Pagnerre était absent, je crois pour faire son dépôt. J'ai erré, seule, dans cette citadelle, pleine d'une suprême émotion. Je me suis croisée, en revenant, dans la rue, avec Meurice et Auguste en voiture, tous deux occupés de leur distribution d'exemplaires. Je suis retournée le lendemain chez Pagnerre pour savoir si on avait songé à vous envoyer vos exemplaires. Le spectacle était autre que la veille. La citadelle de livres était terriblement ébréchée par les acheteurs encombrant le magasin. Mme Pagnerre, en petit bonnet plat et robe de bure noire, était au comptoir, les lunettes au nez, lisant les commandes et les dépêches qui arrivaient.

Une femme, une parente, je crois, en costume analogue, écrivait activement à ses côtés. D'autres femmes à d'autres comptoirs ficelaient les paquets, occupées aussi d'écritures. Mlle Pagnerre, dans le même emploi, était devant un bureau. Elle est jolie Mlle Pagnerre, quoique vêtue, comme sa mère, en habit de veuve. — « Ah ! madame, s'est-elle écriée, ça va trop bien ! nous n'en pouvons plus. » Mais la joie de son joli visage démentait sa plainte. — « Oui, a continué Mme Pagnerre, survenant, les lunettes dans la main, il n'est encore que deux heures, et nous sommes déjà sur les dents. Dès six heures du matin, il y avait queue devant notre boutique, encore fermée. On frappait, on cognait, on voulait défoncer la porte. Nous ne voulions pas ouvrir, parce qu'on eût envahi le magasin, et nous n'eussions pas été maîtres de la foule. Je me suis mise à la fenêtre du premier et lui ai parlé, essayant de faire comprendre à chacun qu'on devait entrer à tour de rôle. Un sergent de ville venant à mon aide, j'ai ouvert la boutique, et nous avons servi notre monde. Mais ouf ! Quelle matinée ! Mais c'est que, madame, nous avons eu une véritable émeute, le quartier s'en est ému. Pendant que je haranguais de ma fenêtre, les voisins de leur côté étaient à leur fenêtre. Tenez, voyez si l'on peut avoir une minute à soi, voilà qu'on m'appelle pour ouvrir des dépêches qui arrivent. »

« Lacroix est arrivé ici mercredi soir. Nous étions tous chez Robelin à Saint-James et Pagnerre fré-

missait à la pensée de voir Lacroix, sans personne pour l'aider à soutenir la bordée de reproches du Belge qui a été assez bon prince et a autorisé sans trop de maussaderie la mise en vente des *Misérables* un jour plus tôt qu'il ne voulait.

« Lacroix qui est venu me voir hier a été très aimable et modeste comme toujours malgré son triomphe. Il parle d'acheter *les Chansons des rues et des bois* et calcule qu'il les fera paraître en janvier ou février prochain. Hetzel, de son côté, aurait dit à Charles qu'il comptait faire l'affaire et parlait d'offrir à mon mari 50 000 francs des deux volumes. La librairie pour l'instant est morte, tout l'argent allant aux *Misérables*, et Michel Lévy qui comptait faire paraître vendredi je ne sais quoi de Guizot a ajourné. Les marchands d'images même se plaignent, ne pouvant rien écouler. Depuis vendredi on est occupé chez Claye à faire un nouveau tirage de 5 000 exemplaires des *Misérables*. Mme Édouard Bertin est venue me voir avant-hier, elle part lundi avec son mari pour Londres. Édouard, m'a-t-elle dit, serait revenu par Guernesey s'il ne craignait tant la mer. Les quinze ou seize heures de traversée l'épouvantent. Elle m'a raconté son étonnement de l'article de Cuvillier-Fleury qui lui avait parlé avec admiration des *Misérables*. Elle suppose, comme je l'avais moi-même supposé, que Cuvillier-Fleury a écrit sous quelque fâcheuse influence. Édouard, m'a assuré

sa femme, doit lui faire de nouvelles recommandations pour ses prochains articles. »

Mme Victor Hugo, quoique tout entière absorbée par la publication des *Misérables*, rend compte à son mari de ses sorties, de ses visites, de ses soirées :

« Je suis allée jeudi à l'Odéon voir une pièce de Barrière. Cela se nomme les *Parisiens*, et c'est passablement ennuyeux. Il y a un monsieur qui représente *la vérité* et qui, sous ce prétexte, insulte tout le monde ; c'est une espèce d'Alceste déclamatoire que je me garderai d'introduire dans ma société.

« Cela m'a produit un effet triste de revoir cet Odéon où nous avons été faire queue nous deux mon mari, pour entendre *Robin des Bois*. »

Puis ce sont des récits de ses dîners en l'honneur des *Misérables ;* d'abord chez Mme Louise Colet :

« Celle-là est peu riche ; un escalier boiteux, un logement borgne, mais propret. Quelques objets touchant à l'art, deux bougies à table pour tout éclairage, le couvert dressé dans le salon, repas fait aux trois quarts au dehors par manque de domestique ; du cœur, une bonne réception, du vin frelaté à discrétion, une conversation, à tout prendre, élevée, de l'enthousiasme pour tout ce qui est généreux, des prises de bec entre la mère et la fille, une apothéose bruyante des *Misérables* au milieu du cliquetis des verres. Mme Colet s'en-

flammait sous une couronne de fleurs dont elle était coiffée, d'un goût contestable, le reste de la toilette étant du matin. Mme Colet avait imposé à ma vénérable tête des touffes de roses rouges. Me trouvant ainsi assez grotesque, j'ai prétexté les dangers que courait ma parure mal fixée, et de ma tête les fleurs sont allées dans un cornet de papier. Elles me sont données et garniront un bonnet. Antony Deschamps, avec lequel j'ai beaucoup causé, m'a dit entre autres choses que De Vigny se mourait d'un cancer à l'estomac.

« Hier *fort* dîner chez Lucas. Lucas, ébloui des *Misérables*, voulait aussi fêter leur succès ; il avait invité nos amis Gautier, Hetzel, Mme Sand et notre éditeur Lacroix.

« Lacroix seul est venu, il était à table à ma droite, fringant et léger jusqu'à prendre des allures de Parisien. Il y avait un monde honorable : Texier que j'ai remercié pour ce qu'il a écrit sur les *Misérables*, le Dr Blanche, que je rencontre partout, des couples parés, vertueux et riches, avec voitures en bas, dont était cette dame *Comtesse* qui sortait de lire les *Misérables*, édifiée de l'évêque, de la haute philosophie du livre, médiocrement attendrie sur Fantine qui faisait un vilain métier en se promenant sur le trottoir. Régulière bourgeoise que cette lectrice, adorant son mari et ses enfants, mais dont les préjugés ont endurci l'épiderme. Mme Lucas, toujours fardée, avait une robe d'organdi noir constellée de paillettes d'argent. On

eut dit une poupée poudrée à blanc à la fenêtre du firmament. Je m'en veux de ma plaisanterie peu charitable, car les Lucas sont de vrais et fidèles amis, et sous certaines faiblesses, plus intelligents que beaucoup. Si Lucas savait écrire sur les *Misérables* ce qu'il me dit, il n'y aurait guère de meilleur feuilleton. »

Mme Victor Hugo avait, pendant ce séjour à Paris, vendu à Lacroix son livre : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Le 20 juillet on lit dans les carnets de Victor Hugo :

« Ma femme a vendu ses mémoires sur moi à Lacroix moyennant 15.000 francs. »

Mme Victor Hugo était rentrée à Guernesey. Victor Hugo faisait à la fin de juillet une excursion sur les bords du Rhin et rentrait à Bruxelles pour assister, le 16 septembre, au banquet donné par Lacroix en l'honneur du succès des *Misérables*. Mme Victor Hugo, qui avait été invitée au banquet, n'avait pu s'y rendre ; elle était souffrante. Or elle a toujours été désignée parmi les convives, et une légende qui persiste encore la plaçait à la droite de Lacroix tandis que Mme Drouet était à la gauche. On lui attribue même un toast à Mme Drouet. C'est là une histoire de pure fantaisie. Nous avons acheté à la vente de Lacroix cette lettre datée de Guernesey, 22 septembre, et adressée par Mme Victor Hugo à l'éditeur. Elle est ainsi conçue :

« Je suis en retard, Monsieur, pour vous répondre, c'est que j'ai été ces temps derniers, fort souffrante et obligée de garder le lit : j'ai su, par voie

indirecte, le succès de votre banquet, et je me suis associée à cette fête sociale aussi bien que littéraire de toute âme ; mon mari qui va revenir me donnera les détails de cette touchante solennité. »

Dans cette même année 1862, Mme Victor Hugo était fort tourmentée au sujet de sa fille Adèle. Dans une lettre non datée adressée à Victor Hugo, elle écrit :

« La pensée de cette chère enfant m'envahit et m'absorbe. Je suis sans cesse occupée d'elle, de ses besoins, de son avenir ; les années qui s'écoulent pour elle, me désolent ; personne ne saura ce que je souffre à cause d'elle, de cette situation sans issue, et je me dévore dans mon impuissance, mais je me relève et tâche de me faire forte parce que je sais combien je suis indispensable à cette chère enfant et que je sens que mon vrai devoir est là.

« Ma pensée, comme tu vois, va toujours à notre fille, je ne ferai jamais trop pour elle. »

Mme Victor Hugo avait beau entourer sa fille de soins, de tendresse, elle ne voyait aucun moyen d'assurer son avenir par un mariage.

Oh ! certes, des partis s'étaient présentés. Adèle avait éconduit tous les prétendants. Victor Hugo en concevait quelque humeur ; il devait cependant penser qu'une jeune fille est plus difficile et plus exigeante à trente-deux ans qu'à vingt. La maturité lui donne de la réflexion et la réflexion conduit à des exigences plus grandes. Adèle élevait toujours quelque objection contre les candidats qui s'offraient. Nous connaissons leurs noms ; ils étaient

sans doute d'une honorabilité parfaite, mais d'une culture incomplète. Il était clair qu'Adèle ne se marierait que si elle aimait, elle avait attendu assez longtemps pour ne pas accueillir celui qu'on lui imposerait ; et d'autre part ses choix devaient être nécessairement fort limités, les fréquentations mondaines étant assez rares. Le refus même opposé à tous les prétendants indiquait qu'il s'opérait dans ce cerveau un travail qui avait échappé à la clairvoyance des parents. C'est d'ailleurs leur péché habituel. Ils avaient une excuse, c'est qu'Adèle, avec sa nature repliée sur elle-même, ne laissait guère deviner ce qu'elle pensait, ce qu'elle souhaitait.

Elle n'avait jamais manifesté un penchant, elle paraissait détachée de tout. Mme Victor Hugo seule la voyait souffrir, mais elle attribuait cette mélancolie à la vie d'exil dont elle essayait de rompre la monotonie par des voyages ; elle était loin de soupçonner quelque roman d'amour.

Dans le courant d'avril 1863, Mme Victor Hugo était appelée à Paris par la publication de son livre sur son mari.

Elle partait assez rassurée sur Adèle qui avait repris goût à sa musique, et paraissait intéressée par quelques compositions récentes. Son premier soin fut de donner des nouvelles et notamment sur la candidature de l'empereur Napoléon III à l'Académie française. Il en avait été réellement question à cette époque ; on avait même pressenti des académiciens, car l'empereur ne pouvait se présenter que si le succès lui était garanti, mais les renseignements avaient été défavorables. On n'avait donc pas voulu risquer l'aventure : et l'entourage avait exhorté l'empereur à patienter jusqu'au jour où il aurait terminé son *Histoire de César* à laquelle collaborait activement Victor Duruy. On espérait ainsi que l'empe-

reur ne persisterait pas dans une résolution qui paraissait fâcheuse aux hommes les plus avisés du parti.

« Léon Masson, me sachant ici est accouru. C'est lui qui m'avait dit que le B...[1] se présentait jeudi à l'Académie. Les commères orléanistes qui fréquentent Léon Masson l'ont mal renseigné. La réalité c'est que le B... se présentera après qu'il aura terminé son *Histoire de César*. J'ébruite que mon mari lui donne sa voix pour l'Académie et pour le bagne, ce qui a un grand succès. Nous sommes surveillés. Des voisins nous ont averti par lettre que des mouchards ne quittaient pas le cabaret qui est en face notre maison, questionnant notre portier sur qui venait et guettant nos sorties. Je voudrais les rencontrer : je leur dirais qu'ils perdent leur temps, et le gouvernement son argent, à m'épier et que ce sont des mœurs douteuses, dignes de l'empire, de suivre une vieille femme.

« Emile Deschamps est tombé de Versailles chez moi, il sortait d'un mariage où il était témoin. Je le rêvais malade et l'ai trouvé rose et poupin. C'est toujours le même esprit, prêt au madrigal, et cette bienveillance qui n'a pas besoin de chercher ce qui est agréable à entendre. Il y a eu effusion et serrement de mains.

« J'ai fait dimanche une partie de *grisette*. Nous

1. Bonaparte.

avons été Charles[1], Emile[2], Lux[3] et moi après le déjeuner cueillir la violette dans les bois de Meudon. Nous sommes allés par un bateau à vapeur qui descend la Seine et revenus en *chemin de fer américain*

« *Jeudi.* — Ambroise Thomas[4] qui m'a rapporté la

1. Charles Hugo.
2. Le Dr Emile Allix.
3. Lux (La chienne de Charles).
4. Mme Victor Hugo avait reçu cette lettre d'Ambroise Thomas :

Paris, 10 *février* 1863.

« Madame,

« Depuis cinq ou six semaines j'ai été dans de cruelles angoisses sur l'état de ma mère que j'ai cru perdre ; malade moi-même, j'ai dû négliger mille affaires. Je n'avais pas oublié celle qui vous intéresse, mais, pendant quelque temps, il m'a été impossible de m'en occuper.

« Je n'ajouterai rien à ces excuses, Madame, je vous connais bonne et indulgente, vous voudrez bien pardonner ce long silence qui m'a fort tourmenté.

« J'ai lu, j'ai examiné avec soin les mélodies de Mademoiselle votre fille. D'abord, je trouve dans tout cela de charmantes choses, de la grâce, de l'originalité et un remarquable sentiment poétique.

« Chose étrange, il semblerait, par le caractère et la forme des morceaux, qu'ils ont été composés sur des paroles.

« Il y a dans presque chaque mélodie, des développements, des parcelles de phrases qui rendaient la tâche des poètes très difficile.

« Cependant, presque toutes les paroles s'ajustent assez bien avec les airs, sauf quelques légères modifications, de valeurs de notes, que j'ai indiquées au crayon sur la musique.

« Ce sont les poésies suivantes :

« 1° *L'oiseau passe dans l'espace, etc.*

« 2° *Le beau soleil, qu'il naisse ou meure, etc.*

« 3° *Papillon léger, joyeux, etc.*

« Mais la quatrième poésie, paroles de Jules Janin, est bien

musique d'Adèle m'en a fait l'éloge. Que décide Adèle pour la sixième mélodie jusqu'ici sans paroles? Qu'elle m'en écrive pour que je puisse terminer l'affaire. Arnaud de l'Ariège, de passage ici, sort de chez moi. Il croit à un relèvement d'opinion à cause des élections.

« Nous avions projeté, Mme Bertin et moi, d'aller vendredi dernier chez Janin. Comme il avait échoué à l'Académie, notre petit voyage a été arrêté. Mme Bertin, qui a sa voiture, est venue me prendre par un temps superbe. L'habitation de Janin qui est à Passy est fort coquette, c'est un genre de chalet paré de lierre qui est au milieu d'un jardinet très soigné. Janin nous a reçues dans son cabinet, d'un ameublement riche, et plein de soleil, nous avons trouvé Mazerat et Mme Janin, grasse, nette comme une agathe, d'un parlage interminable et exaspérée contre l'Académie. Janin prend sa déconvenue avec goût; la défection de Saint-Marc-

difficile à arranger avec la musique. Quelques passages peuvent aller, mais d'autres sont impossibles, à moins de modifier beaucoup le chant et peut-être même de refaire quelques parties du morceau.

« Le 5e air contient, en effet, ses paroles, et le 6e n'en a aucune. Cette dernière mélodie, d'une forme vague et d'une harmonie un peu bizarre, ne pourrait guère, selon moi, être publiée ainsi.

« Que faut-il faire, Madame? Je n'ai jamais vu et ne connais pas la personne qui m'a apporté le rouleau et qui, nouvellement encore, s'est présentée chez moi sans me trouver. Veuillez me dire à qui je dois ici m'adresser pour causer de tout cela.

« Agreez, Madame, les hommages et les souvenirs affectueux de votre dévoué,

« AMBROISE THOMAS. »

5, rue Saint-Georges.

Girardin lui est pourtant amère, il s'en dit consolé par une lettre de mon mari qu'il nous a lue. La goutte dont il souffre beaucoup le rend impotent ; il veut venir me voir, quoique effrayé de mes cinq étages, et nous nous sommes donné rendez-vous chez ma portière. Nous sommes revenus par le Bois de Boulogne encombré de voitures et de cavalcades.

« Longchamps m'a peu intéressée. Mme Bertin m'ayant désigné une voiture où était Eugénie, je n'ai pas détourné la tête.

« Il y a du vrai dans ce que m'a conté Léon Masson. Le général Goyon aurait fait une tournée d'académiciens et leur aurait dit que l'empereur, ayant l'intention de se présenter à l'Académie désirait remplacer M. Pasquier qui avait été son juge — ce serait de plus une occasion de parler des gouvernements précédents, — que l'histoire de César devant être finie dans six mois, il serait agréable à Sa Majesté que l'élection eut lieu à cette époque. Une dizaine d'académiciens ont voté blanc. Les autres membres, contraires à l'ajournement, ont précipité l'élection et abandonné Janin pour Dufaure qui avait le plus grand nombre de voix [1].

« Mlle Guimont a raconté à Auguste que Girardin dînant au Palais-Royal, Plonplon [2] l'aurait gour-

1. M. Dufaure était élu membre de l'Académie française le 23 avril 1863 en remplacement du duc Pasquier.

2. Le prince Napoléon, cousin de l'Empereur (sobriquet par lequel on le désigne.)

mandé sur l'attitude de la *Presse* dans l'insurrection polonaise. Girardin a répliqué qu'il n'était pas propriétaire de la *Presse*, que fût-elle à lui, il resterait maître de ses idées. Dans la discussion envenimée, Girardin aurait dit à Plonplon que si, par impossible, il succédait à son cousin, la liberté serait plus asservie encore sous son régime que sous celui-ci, qu'alors il se retirerait dans la maison qu'il a au bord du Rhin, sûr de n'y être pas dérangé. La pique, qui a duré quelques jours, s'est terminée par une visite de Plonplon à Girardin.

« *Lundi.* — Charles a dîné avec moi hier chez Mme Lefèvre et a fait avec Peyrat les frais de la conversation. J'étrennais une toilette de mousseline blanche, ce qui me faisait toute jeunette, car il faut se défendre, même quand on ne vous attaque plus. J'ai porté mes beautés le soir chez Mme Colet qui m'avait écrit le matin pour m'inviter à dîner. Elle avait Mme Milner-Gibson qui désirait me voir. C'est vraiment une femme rare que Mme Milner-Gibson, d'une affabilité simple, occupée du vrai, bien ouverte à tout progrès. Le surnaturel est pour elle naturel ; elle est en communication avec les vivants d'en haut ; elle les suit, les voit, et cause avec eux ; elle est avertie de leur présence par les mouvements que fait une table qui leur est consacrée. Cela n'empêche pas l'aimable visionnaire de donner beaucoup à cette vie, et de rester mère, femme et amie. Mme Milner-Gibson qui part aujour-

d'hui m'a fort pressée d'aller à Londres admirer ses *Miracles*.

« On passe les nuits à imprimer mes mémoires [1]. Auguste passe des journées à corriger les épreuves. J'en reçois les doubles, ce qui est utile, et je débats avec Auguste les petits changements que je trouve bons à faire.

« *Lundi.* — C'était à mon tour de recevoir hier. On a radoté de mes mémoires qui occupent ces messieurs comme quelque chose d'importance, on a discuté fort longuement la couleur du papier de la couverture. Le choix m'étant indifférent, je laisse faire. Vous voyez par ce détail que je suis près de paraître, ce qui ne m'est pas indifférent, puisque je ferai aussitôt mes malles. Du reste Charles me fait une vie charmante, malgré ses gronderies. Il est dans une veine de rangement, et je ne suis pas assez rangeuse pour lui ; quand il s'est bien fâché, il m'embrasse, et nous causons sans fin. Je suis pour lui une camarade, et il prétend n'avoir ici besoin que de moi. »

Mme Victor Hugo écrivait le 27 mai :

« Nous avons été en troupe dîner samedi chez Mme Bouclier. La chère était opulente et la gaité chétive. On a parlé des élections, discuté les votes, et qui l'on nommerait de Guéroult ou de Prévost-

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Paradol..Il y a en ce moment une secousse incontestable. Les murs de Paris sont remplis d'affiches où chaque candidat, de quelque parti qu'il soit, dit son mot, et l'anarchie est dans les rues. La protestation de Persigny contre l'élection de Thiers n'a pas paru heureuse pour le gouvernement. Cette peur du Burgrave montre sa faiblesse et le pays devient brave, ne craignant plus.

« ... J'ai rencontré un de ces dimanches soirs, chez Auguste, M. Viguier, un des anciens professeurs de mes fils, en disponibilité maintenant à cause de ses opinions républicaines, toujours épais et rougeaud. Sa grosse main a pris la mienne ; il m'a dit ma bonne aventure et mon caractère, Desbarolles, son ami, l'ayant initié à la chiromancie. Ma ligne de *chance* serait fort belle si elle n'était assombrie par des signes inquiétants. J'ai l'esprit agité, plus d'intelligence que de volonté, et plus faite pour le mariage des âmes que pour celui des corps. Cependant je ne hais pas le monde *Bréda*, mais ma raison contient cette tendance légère.

« Vous ne me désirez donc pas que vous ne me demandez pas ?

« J'ai écrit à Lamartine à l'occasion de la mort de sa femme. C'est un grand talent et un vieux souvenir.

« *Samedi.* — Je suis allée hier soir, avec Charles, en pélerinage place Royale. Je l'ai revue souvent, depuis que je l'ai quittée, dans mon sommeil, avec ses arcades trapues et les hautes fenêtres de

notre logement. J'ai retrouvé mon rêve assombri par la réalité. Nous avons suivi les arcades. J'ai reconnu au coin de la rue des Minimes, le pâtissier où mes enfants achetaient des gâteaux, à côté le loueur de livres, et à l'angle de la rue de l'Echarpe le café d'autrefois. Nous avons passé devant l'*Institution Jauffret* dont rien n'est changé à l'extérieur. Nous nous sommes arrêtés à cette petite porte ouverte si souvent pour moi, et j'ai songé à M. et Mme Jauffret disparus, et à tout ce renouvellement étranger pour nous maintenant. Un cimetière m'eut semblé moins triste.

« Victor Pavie, qui a interrompu quelques instants ma causerie, me quitte. Il était accompagné de son fils et de son gendre, un aspirant notaire. Notre vieil ami qui n'est point changé, quoique blanchi, a conservé cet enthousiasme inquiet et de l'affection pour nous, malgré la différence d'idées que nous avons mutuellement évité d'aborder. »

Le livre de Mme Victor Hugo paraissait le 16 juin. Elle allait repartir pour Guernesey, une douloureuse surprise l'attendait au retour.

Le 18 juin, sa fille Adèle quittait brusquement Guernesey avec Mme Evans, disant qu'elle allait rejoindre sa mère à Paris, et le lendemain elle écrivait qu'elle était chez miss Lister près Hampton-Court. Victor Hugo, d'abord un peu étonné, n'avait pas attaché une plus grande importance à cette fugue. Adèle avait près de trente-trois ans, et se croyait en droit d'user de son indépendance ; elle avait été chez des amis en Angle-

terre ; sans doute ce devait être une absence de courte durée. Mais lorsque Mme Victor Hugo rentra à Guernesey avec son fils Charles le 2 juillet, elle n'y retrouva plus sa fille.

Sans laisser soupçonner ses inclinations, Adèle aimait un jeune officier anglais. Voilà pourquoi elle opposait un refus systématique aux partis qui lui étaient proposés ; elle savait que son père voulait la marier à un compatriote, elle craignait un refus. L'officier reçut l'ordre de s'embarquer avec son régiment pour Halifax. Elle le suivit. Brusquement elle écrivit à ses parents pour leur annoncer son mariage avec l'officier.

Cette nouvelle fut accueillie avec stupeur. Victor Hugo eut un mouvement de révolte. Mme Victor Hugo, bonne, indulgente, compatissante, essaya d'apaiser son mari, et forte d'un amour maternel qui excuse toutes les faiblesses des enfants, elle eut avec Victor Hugo une conversation où se révèle son admirable abnégation.

Nous avons trouvé dans les papiers de famille quelques indications sur cette conversation ; en résumé Mme Victor Hugo dit à son mari :

« Adèle était libre, elle n'a blessé aucune loi humaine en épousant celui qu'elle aimait, peut-être aurait-elle pu nous montrer plus de confiance, mais si nous pouvons lui adresser ce reproche, n'a-t-elle pas de reproches à nous adresser ? Sa vie n'a-t-elle pas été sacrifiée aux rigueurs de la politique ? Ces rigueurs elles-mêmes n'ont-elles pas été accrues par le choix du lieu de l'exil ? Pendant que tu remplissais tout ton devoir, remplissions-nous le nôtre vis-à-vis de notre enfant ? N'a-t-elle pas eu une existence malheureuse ? Ne

lui était-il pas permis de chercher un refuge dans sa détresse, de faire sa vie ? Tu es indulgent, tu es généreux, et tu me comprends. Les chers enfants ont comme nous leurs entraînements, nous avons peu de temps à vivre, accomplissons jusqu'au bout notre tâche de bonté. »

Victor Hugo s'était laissé attendrir : et afin d'expliquer le départ de sa fille, il avait laissé annoncer dans les journaux le mariage et le départ des époux pour la Nouvelle Écosse au mois d'octobre.

Hélas ! à cette époque, l'intelligence de la pauvre jeune fille était déjà troublée. Victor Hugo et sa femme apprenaient que leur fille s'était embarquée pour Halifax, où l'officier allait prendre garnison, mais que le mariage n'avait jamais eu lieu.

Ils s'inquiétèrent alors sérieusement de cette équipée. Victor Hugo et ses fils incriminèrent la conduite de l'officier jusqu'à douter de sa délicatesse. Mme Victor Hugo fit résolument tête à l'orage : avant de condamner, il faut se renseigner, écrire à l'officier, écrire à Adèle, écrire même aux personnes qui l'hébergeaient. Ce sage conseil fut suivi, et ce fut François-Victor Hugo qui conduisit l'enquête. Il apprit par les braves gens chez qui Adèle logeait, qu'elle vivait seule, parlant peu, ne recevant aucune visite, menant une vie claustrale. Il écrivit à l'officier en le mettant en demeure d'expliquer sa conduite ; il reçut une réponse très courtoise qui ne laissait aucun doute sur le triste état mental d'Adèle ; jamais cet officier ne lui avait demandé sa main, il n'avait appris son départ et sa résolution que trop tard pour en avertir les parents. A Halifax il s'abstenait de la voir ; il l'avait seulement fait prier, par deux fois, de rentrer dans sa famille ; il terminait en affirmant n'avoir jamais manqué aux lois de l'honneur et n'avoir

jamais encouragé les espérances de Mlle Adèle Hugo ; il se mettait d'ailleurs à l'entière disposition de la famille au cas où elle croirait que, grâce à son intervention, cette malheureuse jeune fille se déciderait à retourner à Guernesey.

Mme Victor Hugo écrivit à sa fille lettres sur lettres, la rappelant auprès d'elle, toute prête même, malgré ses soixante ans, à entreprendre ce grand voyage pour la ramener ; mais les réponses qu'elle recevait révélaient, en dépit de quelques réponses, très lucides, un trouble mental inquiétant ; elle ne voulait pas qu'on vînt la chercher ; elle dissuadait sa mère de faire ce voyage qu'elle déclarait d'avance inutile ; elle affirmait du reste qu'elle reviendrait bientôt, laissant comprendre que cette vie calme lui plaisait ; elle accusait régulièrement réception de la pension que son père lui faisait, dépensait peu, vivait isolée, confiante dans son espoir, tout entière à son idée fixe et assurée qu'à force de patience et de persévérance elle finirait par épouser celui qu'elle aimait ; par moments elle s'illusionnait, et se croyait réellement mariée.

Par son insistance, Mme Victor Hugo parvint enfin à arracher la promesse d'un retour prochain ; la date en était arrêtée, fixée irrévocablement... et ajournée sans cesse. Trois fois, on crut qu'elle allait revenir.

Adèle avait été, depuis la mort de Léopoldine, la grande, la chère occupation et préoccupation de Mme Victor Hugo ; elle laissait, par son absence, un immense vide dans sa vie. La mère attendait toujours fiévreuse, inquiète, l'heure bénie où elle reverrait son enfant.

Elle ne devait jamais la revoir.

IX

DERNIÈRES ANNÉES

En 1864, Mme Victor Hugo, trop malheureuse de l'absence prolongée d'Adèle et ne pouvant s'accoutumer à vivre à Guernesey sans elle, se décida à partir pour Paris où elle devait séjourner plusieurs mois.

Des écrivains célèbres avaient projeté d'organiser pour le 23 avril une fête à l'occasion du trois centième anniversaire de la naissance de Shakespeare, et la présidence avait été décernée à l'unanimité à Victor Hugo. Un banquet au Grand Hôtel était arrêté. — Et comme le président, étant en exil, ne pouvait y assister, on avait décidé que le fauteuil destiné à Victor Hugo resterait vide. Mme Victor Hugo donne sur les préparatifs du banquet des détails intéressants.

Dans sa lettre du 12 avril à son fils François-Victor, on lit :

« J'avais commencé une lettre, mon Victor, où je te disais ce que les journaux vous diront demain : la présidence de ton père à la solennité que l'on prépare ici ; tu es du Comité en compagnie de noms célèbres [1]. Les journaux ne mentionnent pas

1. Parmi les membres du comité, on distingue Auguste Barbier, Berlioz, Alexandre Dumas, Jules Favre, George Sand, Jules

les commissaires au nombre desquels sont Auguste et Meurice. Ils s'effacent et n'ont d'autre ambition que de mener la chose à bonne fin. Une sous-commission est nommée pour l'organisation de la fête. Plusieurs questions sont déjà résolues. Le banquet aura lieu au *Grand-Hôtel* et la souscription est de *dix francs*. Le déboursé est modeste. Il le faut à la portée de toutes les bourses. Le président étant absent, son fauteuil, maintenu au couvert, restera vide. La question est de savoir si la police sur ce point et sur d'autres n'interviendra pas. Qu'elle agisse ou non, l'effet sera excellent. On a agité si on devait admettre les femmes au banquet. J'ai donné mon avis, et dit qu'étant en principe pour l'émancipation de la femme qui, dans mes idées, est l'égale de l'homme, je voyais pourtant un écueil, le cas donné, dans leur introduction. Admettant même que le choix des femmes ne choquât pas les bienséances, j'ai dit qu'il fallait compter avec les préjugés, que leur présence ôterait du sérieux à la manifestation et que j'étais déterminée, quoi qu'on résolût, à m'abstenir. Il y a eu, dans la dernière réunion, une très vive discussion à ce sujet. On a décidé, non sans lutte, que les femmes seraient exclues du banquet. Il aura lieu à trois heures. Puis on se transportera du Grand-Hôtel au théâtre de la Porte Saint-Mar-

Janin, Th. Gautier, Legouvé, Littré, Michelet, Leconte de Lisle, Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Eugène Pelletan, Henri Rochefort, Laurent-Pichat, Louis Ulbach.

tin où l'*Hamlet* de Meurice et quelques fragments d'autres pièces de Shakespeare seront représentés. Mme Sand, absente, ne pourra être du banquet, mais elle a écrit une lettre faite pour être lue et qu'on lira. J'ai dîné chez Robelin avec Dumas qui est pour quelque temps encore à Paris. Il a été charmant et requiert l'honneur de lire la lettre que doit envoyer mon mari. Champfleury avait été chargé de demander à Guizot et à Villemain leur nom pour le festival et Ulbach d'aller voir Lamartine. Guizot a dit qu'ayant refusé d'aller au jubilé de Londres, il ne pouvait être du jubilé de Paris. Villemain a critiqué le choix des membres du comité ; il en eût été pourtant s'il y avait trouvé les noms de Viennet et de Lebrun, mais en l'absence de ces deux représentants des lettres, il croyait de son devoir de rester à l'écart.

« Lamartine a dit que, vivant depuis plusieurs années isolé, il avait pris depuis son deuil le parti absolu de la retraite. Hors ces trois illustres, on a rencontré chez tous le plus chaleureux empressement.

« Lacroix est entré hier chez moi avec un exemplaire du livre[1] de ton père. Moi de me ruer sur le livre. — « Il n'est pas pour vous, Madame. — Pour qui donc ? Il me semble que je dois être servie la première. — Les journaux, Madame, ne sont pas galants et cet exemplaire leur appartient. »

1. *William Shakespeare.*

« Voilà Auguste et Lacroix qui s'installent devant ma table, mutilent le pauvre livre, mettant les feuillets coupés sous enveloppe.

« Cette lettre, mon Victor, est en déshabillé, comme une femme au saut de lit qui ne se montre qu'aux siens. Aussi mon bavardage n'est-il que pour toi. »

Le gouvernement ayant interdit la fête, Mme Victor Hugo donne, dans sa lettre du 21 avril, ces détails à son mari :

« Auguste, cher ami, a reçu la lettre que tu adresses au comité. Il nous en a donné lecture. Elle est fort belle et fort habile. Le banquet étant interdit, elle va paraître dans les journaux et on lui donnera le plus de publicité possible. Auguste est en course pour cela et je t'écris à sa place. C'est samedi dernier qu'a été discutée, en conseil des ministres, la question du banquet. B... n'a pu supporter l'idée du *fauteuil vide*, et il a été décidé que le banquet ainsi que la représentation n'auraient pas lieu. Le ministre de l'Intérieur a dit à Vaillant qui l'a dit à Camille Doucet, lequel l'a redit à Fournier, qu'ordre était donné de suspendre les répétitions. Le lendemain, un agent du ministre de l'Intérieur a été au *Grand-Hôtel*, et a dit au directeur qu'il eût à fermer ses *salons* aux souscripteurs du banquet. La nouvelle, reproduite par les journaux, fait grand effet. Meurice a été hier chez son typographe qui lui a dit que ses ouvriers

étaient fort montés, qu'il les écoutait parler, que l'un d'eux disait à ses camarades : Est-ce que nous ne ferons rien et laisserons toujours le gouvernement maître de tout ?

« Le correspondant de l'*Illustrated*, accompagné d'un dessinateur, est allé chez Meurice pour lui demander deux cartes d'admission : le vrai banquet étant celui de Paris, il n'irait pas à Londres, et le journal aurait pour image le festin du *Grand-Hôtel*. Le *fauteuil vide* dont on ménagerait l'effet donnerait à la gravure un caractère visionnaire. Pierre Petit avait eu de son côté l'idée de photographier le médaillon de Shakespeare qu'il aurait entouré des médaillons d'Eschyle, d'Homère, de Dante et du tien. Il comptait en tirer autant d'épreuves qu'il y aurait eu de convives qui devaient, d'après les probabilités, être environ six cents. On comprend que ce banquet splendide et presque sans précédent ait inquiété le gouvernement. Il est vrai que ce n'est guère meilleur pour lui de l'avoir interdit que d'avoir laissé faire. Les commissaires sont maintenant occupés à dégorger leur gousset ; ce qui n'est pas petite chose, car il leur faut courir après les souscripteurs pour leur rendre leur or.

« Victor est un vilain. Je lui ai donné des détails sur la manifestation. Il ne m'a pas répondu. Guernesey est bien silencieux et il n'y a de bavard que mon cœur. »

Après l'interdiction du banquet français, un groupe

voulut organiser un banquet anglais au Grand-Hôtel, Mme Victor Hugo donne, le 26 avril, la suite de cet incident :

« Le banquet des Anglais, quoi que prétende le *Constitutionnel*, n'a pas eu lieu, cela parce que le directeur du Grand-Hôtel a dû répondre qu'il n'y aurait pas *un Français* à la fête. Or le gargotier ne pouvant demander aux convives leurs passeports, lesquels d'ailleurs sont supprimés, a éconduit les Anglais.

« ... C'est Meurice qui, le premier, a eu l'idée du banquet et du *fauteuil vide*. Auguste a trouvé la pensée touchante et a mis à son exécution la plus grande ardeur. L'appui ne lui a pas manqué. Un noyau d'adhérents s'est vite formé. Les plus chauds et les plus actifs ont été Laurent Pichat, Ulbach, Pagnerre, Parfait, Mario Proth, Rochefort, les comédiens (j'en passe et des meilleurs).

« ... Il a fallu beaucoup d'intelligence, de suite et de zèle pour mener à bien l'affaire que je considère, dans son résultat, comme ayant pleinement réussi. Le lieu des réunions en particulier n'a pas été chose commode. Auguste et Meurice s'effaçant et étant par trop des nôtres, on ne pouvait se réunir chez eux, et les réunions étant une mauvaise note pour la police, il fallait attendre une ouverture. Charles de Vauriat d'abord a offert sa maison, et on s'est retrouvé ensuite chez Parfait et chez Pagnerre. Mon petit Émile a été merveilleux, aide de camp d'Auguste, il s'est dépensé sans

mesure et a fait ce qu'Auguste n'était pas tenu de faire personnellement. Je donne ces détails pour que nous nous souvenions au besoin. S'il est bon d'oublier le mal, il est plus doux encore de garder mémoire du bien.

« Lamartine a dit à Lacroix qu'il trouvait le livre de mon mari superbe et *incritiquable*, qu'il en dirait sa pensée dans un de ses entretiens littéraires. Émile Deschamps qui avait fait imprimer son toast pour le banquet s'est présenté samedi au *Grand-Hôtel* où il s'est cassé le nez. Il est accouru chez moi tout penaud et m'a remis son imprimé avec prière de l'envoyer à Guernesey. Il m'écrit pour me rappeler la commission et il ajoute : « Je viens de lire la noble et magnifique lettre de Victor Hugo à l'occasion du jubilé de Shakespeare et j'en suis ravi comme tout le monde. » Mon mari fera bien d'écrire un mot à Émile Deschamps.

« Auguste a été avant-hier au banquet des conférences de la rue de la Paix. Le banquet était présidé par Garnier-Pagès qui a porté un toast à mon mari. Mahias a porté le suivant à Victor et pour clore le festin a récité les *Abeilles*[1]. Émile me lit le livre de mon mari. Je suis éblouie et débordée par cette grandeur et cette ascension de la pensée. C'est le voyage dans le plus splendide des idéals, et il faudrait être surhumain pour être à la hauteur de cette œuvre surhumaine.

1. *Le manteau impérial.* (LES CHATIMENTS).

« Si mon esprit est en fête, mon cœur est triste, car le silence que vous gardez ajoute à notre douloureuse séparation. Je vis avec des absents oublieux, et c'est une faiblesse dont je vais essayer de me guérir. »

A la fin de mai, Mme Victor Hugo avait loué pour elle et pour son fils François-Victor un appartement meublé à Auteuil; et après avoir habité Paris, puis Auteuil, elle s'était enfin installée à Bruxelles. Ses fils étaient le plus souvent à Paris et à Bruxelles, et son mari était à Guernesey tout entier à son œuvre. Elle allait donc là où elle pouvait retrouver des amis. Et puis elle avait un projet, c'était d'attirer Victor Hugo à Bruxelles, le lieu de résidence préféré, pour bien des raisons : d'abord on n'était pas loin de Paris, ensuite on pouvait recevoir les Parisiens plus disposés à venir à Bruxelles qu'à Guernesey; et enfin son mari se remettrait un peu en contact avec le monde. Elle y tenait parce que, à son gré, il s'isolait trop et resserrait le cercle de ses relations. Et puis elle avait une arrière-pensée, elle voulait réunir sous le même toit tous les siens qui étaient dispersés; mais elle cherchait en même temps à concilier les convenances de chacun. Cette résolution était justifiée par le départ de sa fille, ce qui lui rendait le séjour à Guernesey insupportable.

Elle dit donc momentanément adieu à Guernesey, mais elle rêve toujours et quand même de reconstituer le foyer que des événements d'ordres divers avaient désagrégé. Elle vante à son mari son nouveau logis et lui adresse un appel qu'elle rend encore plus pressant par sa cordialité et sa bonne humeur.

Dimanche, 21 janvier [1866].

« Je te tends la main cette fois encore, cher

grand ami, ce qui pour moi ressemble assez à une pénitence. Le *pensum* des comptes terminé, je laisse parler mon cœur qui est triste loin de toi. Vraiment tu devrais nous venir promptement. Je ne vois pas ce qui te retient maintenant à Guernesey. Il me semble que tu peux facilement terminer ton volume de théâtre près de nous. Si tu tardes trop je prends le bateau, j'entre à Hauteville et je te dis : « Me voilà ! » Je gênerai ta vie, mais ce sera ta faute puisque tu te refuses à charmer la mienne. Tes fils, il faut bien les compter aussi pour quelque chose. Ils ont besoin de toi, vois-tu. Le père absent, c'est l'âme absente, et puis tu auras une jolie maison, avec un mobilier de ton goût. Un corps de logis pour toi, avec une grande pièce où tu pourras faire tes *mille pas*, penser, rêver, et nous sentir à tes côtés. Tu seras enfin avec nous et chez toi. Si bien chez toi que tu auras ta sortie particulière. Si j'étais jeune et jalouse, je verrouillerais la porte qui te laissera des libertés dangereuses. »

Mme Victor Hugo avait bien choisi son heure pour appeler son mari auprès d'elle. Les *Travailleurs de la mer* étant achevés, Paul Meurice et A. Vacquerie en corrigeaient les épreuves à Paris. Victor Hugo n'était plus retenu pour une œuvre de longue haleine exigeant la retraite. Sans doute il songeait à la publication de volumes de théâtre et notamment du *Théâtre en liberté*. Mais Mme Victor Hugo pensait qu'il pourrait en poursuivre l'achèvement à Bruxelles ; et puis *les Travailleurs*

de la mer devaient paraître prochainement, et Victor Hugo serait là pour en surveiller la publication. Elle ne connaissait rien du nouveau roman ; ce qui la chagrinait un peu, elle qui, d'ordinaire entendait la lecture des œuvres de son mari ; mais elle ne pouvait pas trop se plaindre puisqu'elle n'était pas revenue à Guernesey, depuis le départ de sa fille ; ses fils également ignoraient le roman. Mais elle avait été renseignée par Auguste Vacquerie.

Une discussion avait eu lieu entre Victor Hugo, ses éditeurs et ses amis Paul Meurice et A. Vacquerie au sujet d'un avant-propos qui devait précéder le livre.

C'était le chapitre préliminaire, l'*Archipel de la Manche*. M[me] Victor Hugo avait été hostile à la publication de l'avant-propos au moins dans la première édition, et elle donnait, pour justifier son opinion, des raisons empreintes d'un ferme et clairvoyant bon sens.

La mort de son frère l'avait profondément affectée, mais elle envisageait la vie avec détachement, ayant comme un pressentiment que sa fin était proche ; jusqu'au dernier moment elle s'intéressa à l'œuvre de son mari ; elle fait part de ses impressions à Paul Meurice :

Bruxelles, 10 février [*1866.*]

3 *bis*, Rue de l'Astronomie.

« Vous savez sans doute, cher ami, que je viens de perdre mon frère aîné et subitement[1]. J'ai pleuré et pleure toujours ce vieil ami de mon enfance qui me devance de si peu dans la tombe. J'ai bien besoin de mes amis pour me relever et adoucir ma tristesse. Mon fidèle Auguste a été des

1. Victor Foucher, mort le 3 février d'une attaque d'apoplexie.

meilleurs dans cette douloureuse circonstance et m'a tendu sa main fraternelle. Nous nous écrivons très souvent et régulièrement. Dans la lettre que je reçois de lui à la minute il me parle des *Travailleurs de la Mer* dont vous avez l'obligeance de corriger ensemble les épreuves; il m'en dit ses impressions toutes favorables au livre, et me communique aujourd'hui la vôtre qui n'est que la confirmation de son jugement, si éclairé. Vos deux opinions nous sont précieuses et c'est de la lumière que vous nous apportez, car nous ne connaissons pas un mot des *Travailleurs*. Dans l'obscurité où nous sommes, il nous semble que l'*avant-propos* que vous regrettez serait mieux placé au point de vue de l'art, de l'œuvre définitive dans les éditions suivantes qu'à son apparition. Vos regrets ont raison, et tout lecteur d'élite sera de votre avis. Mais les *Travailleurs* sont du roman et s'adressent à la foule. Elle cherchera dès les premières pages une émotion et trouvera une description. Tant mieux si la lecture l'intéresse dès l'abord, tant mieux, tant mieux si, en poursuivant, elle est subjuguée et empoignée ; tant mieux si depuis la première ligne jusqu'à la dernière ligne elle ne peut s'arracher du livre. Et puis songez au désaccord du premier volume, qui sera très gros d'une addition de *cent pages*, avec les suivants. Mon mari traqué par les valets de lettres de B... n'a pour se défendre que les masses. Quelle bonne fortune pour eux de déclarer le livre ennuyeux par la longue digres-

sion du début! vous savez que les critiques ennemis sont de l'avant-garde et ont les premiers la parole. Mon mari a compris lui-même l'écueil d'ouvrir le livre sur le chapitre les *Iles de la Manche*; c'est en partie pour ce motif qu'il l'ajourne aux éditions suivantes. Je soumets et nous soumettons bien entendu notre jugement au vôtre. Mais réfléchissez toutefois que la concentration d'intérêt au point de départ du roman est le plus sûr élément du succès.

« J'hésite presque, dans mon insuffisance, à vous envoyer cette lettre. Je me mêle là de questions où ma pauvre intelligence est peut-être déplacée. J'ai pour me couvrir et m'absoudre mes fils dont je suis l'interprète, à défaut de plus compétent.

« Souvenirs à Mme Meurice et à vous du meilleur de mon cœur.

« ADÈLE VICTOR HUGO. »

Mme Victor Hugo souffrait des yeux depuis plusieurs années. En 1866, sa santé était gravement altérée, elle entrevoyait sa fin, elle en parlait avec sérénité, et si parfois elle exprimait le regret de partir bientôt, c'est parce qu'elle était arrivée, disait-elle, à une heure où elle appréciait, dans leur plénitude, les grandes œuvres : « Je vais partir au moment où l'intelligence me vient. » Il n'y avait dans cette confidence ni affectation, ni hypocrisie : le voisinage d'un homme de génie l'avait conduite tout d'abord à s'amoindrir, à se méconnaître, à exagérer encore une modestie qui était une de ses pa-

rures. La fréquentation durable d'hommes illustres l'avait amenée, en développant ses dons, à être plus juste envers elle, à se mieux connaître ; elle avait joué un rôle considérable, mais volontairement obscur dans la vie de Victor Hugo ; elle s'était appliquée à ne pas le laisser paraître et à ne pas le laisser deviner. C'était la supériorité de l'homme auquel elle avait associé sa destinée qui avait obscurci la claire vision de sa valeur ; mais elle avait toujours goûté et elle goûtait encore plus vivement la lecture des belles œuvres. Aussi en dépit de ses pauvres yeux malades, comme elle se passionne pour les *Travailleurs de la mer*, dans ces trois lettres adressées à son mari :

Dimanche 25 février [*1866*].

« Lacroix m'a envoyé hier ton livre dans l'après-midi. J'ai caché mon trésor pour qu'il ne me fût pas enlevé. Je me suis, aussitôt le dîner, réfugiée dans ma chambre. J'ai allumé ma bougie coiffée de son capuchon vert. J'ai coupé soigneusement le premier volume et lu ta dédicace à Guernesey touchante et fière. Le début du roman est enchanteur. J'ai aimé immédiatement Gilliatt si mal vu des crédules et des ignorants. Tu abordes la superstition des anciens temps avec une légère et douce ironie qui me semble un aspect nouveau de ton génie. Mes yeux, par je ne sais quel miracle, ont lu d'abord très nettement. Ils se sont obscurcis et j'ai forcément corné le livre à la fin du chapitre où tu expliques *le rêve*, non à la façon des tireuses de cartes, mais avec la perception de ton cerveau

surhumain. Tu fouilles et extirpes les entrailles du mystère de ton vigoureux forceps. Tu éclaires et formules en termes souverains ces visions nocturnes que les penseurs mêmes n'entrevoient que vaguement. C'est suprême. J'étais, malgré mon aveuglement, si fort tentée de rouvrir le roman, qu'afin de pouvoir m'y remettre aujourd'hui, je l'ai porté à Charles, sûre qu'il ne le lâcherait pas de la soirée.

« Il est triste pour moi d'être à la fin de ma vie au moment où j'apprécie, dans leur portée, les grandes œuvres, et de mourir quand l'intelligence me vient. Console-moi. »

11 mars.

4. — Place des Barricades.

« Je suis pleine de misères. J'ai mal aux dents, un rhume ; mes yeux qui allaient relativement bien sont troubles depuis hier. Mais je ne leur en veux pas puisque j'ai pu terminer les *Travailleurs de la mer*. Que c'est donc beau ! La figure de Clubin jusqu'ici est tout un drame et aurait aussi bien sa place au théâtre que dans le livre : *Il ne faut pas tenter la Bible* est un adorable chapitre. La déclaration muette du recteur et de Déruchette a la chasteté du paradis. La mort apaisée de Gilliatt, qui est déjà de l'autre côté de la vie, m'a fait fondre en larmes. Sa lutte avec l'Océan, qui est l'important du roman, est d'une beauté surhumaine. Le

duel prolongé de l'héroïque sauvage, dans le même milieu, renouvelé par ton génie, est jusqu'au bout d'un intérêt poignant. Malgré l'imbécillité du public et l'aboiement probable des valets de lettres, je crois à un grand succès. Quoi qu'il arrive, tu auras fait une grande œuvre, ce qui nous suffit. »

Qu'on ne croie pas que Victor Hugo fût insensible à ces éloges, lui qui en était comblé. Il attachait plus de prix à ceux de sa femme qu'à ceux des autres, parce qu'elle avait su, en plusieurs circonstances, affirmer son opinion, même parfois en contradiction avec celle de Victor Hugo. C'est qu'elle avait toujours eu de la fermeté, de la netteté dans l'esprit ; fiancée, elle avait plus d'une fois parlé en femme et tenu tête à son fiancé, et mariée, elle avait su inspirer à son mari cette conviction qu'elle parlait toujours suivant sa conscience, avec une entière sincérité, n'hésitant pas à dire toute sa pensée, dût-elle même provoquer quelques heurts et quelques protestations.

Les *Travailleurs de la mer* paraissaient le 12 mars. En avril le *Soleil* donnait le roman en feuilleton. Mme Victor Hugo écrit à son mari qu'elle est très souffrante et très affaiblie.

Jeudi 19 avril [*1866*].

« Je dois éviter la fatigue et j'ai besoin d'air, je vais en voiture, ce qui n'est pas bien ruineux à Bruxelles, et pourtant je me reproche cette dépense nécessaire. Je me promenais dimanche en voiture découverte avec Charles et Alice [1] au moment où

1. Mme Charles Hugo.

passait un char-à-bancs pavoisé recouvert d'une énorme affiche annonçant les *Travailleurs de la mer* dans le journal *Le Soleil*. L'affiche reproduite était portée à bras par des porteurs qui ont escorté le char-à-bancs comme pour la solennité du bœuf gras. Tu as été ici l'évènement de la journée.

« Je suis allée hier à Gand avec Charles; les crieurs de journaux offraient aux voyageurs le journal *Le Soleil*, où se trouvait le beau roman de Victor Hugo; même réclame à Gand. Le Millaud est étonnant; c'est la grosse caisse de la publicité. La vente du livre, nous dit Lacroix, va très bien. Il lui faudra faire un nouveau tirage à la fin de mai. Les *Chansons des rues et des bois* sont recherchées de nouveau dans tout ce bruit; ta prose ne suffit pas à tes admirateurs, il leur faut aussi tes vers. Ta poésie fait concurrence à la nouvelle poussée de verdure; il faut à tous le double soleil de ton génie et de la création. Alfred[1] a écrit sur les *Travailleurs* quelques pages élevées et nobles que tu dois connaître. Janin m'écrit; Emile a fait son second article. Que n'es-tu avec nous pour causer ensemble de ce qui est notre préoccupation habituelle! Nous ne faisons qu'un avec toi et nous sommes bien tristement éparpillés. Quand viens-tu? Nous allons préparer ton logis sans ta permission, il nous semblera que tu es déjà avec nous.

1. Alfred Asseline.

Je t'embrasse, cher grand ami, de mon cœur aimant et malade. »

Nous avons raconté dans l'historique des *Travailleurs de la mer* (édition de l'Imprimerie nationale) la lutte épique entre Millaud publiant le roman en feuilleton dans le *Soleil* et Villemessant le donnant en prime à ses abonnés de l'*Évènement*. Mme Victor Hugo saisit le prétexte de cette bataille pour dire à son mari toute son admiration :

« Nous sommes en plein steeple-chase. Millaud offre aux acheteurs du *Soleil* les *Travailleurs* en feuilleton. Villemessant réplique en donnant le livre en prime aux abonnés de l'*Evènement*. Millaud a un atout en réserve et offre en prime aux lecteurs du *Soleil*, les *Misérables* illustrés. Je me demande jusqu'où ira cette course au clocher. De quel rayonnement, cher grand ami, tu es entouré. De ton rocher tu sèmes la gloire et la richesse à toute distance. Paris si lumineux s'attache à toi pour grandir en éclat et affirmer sa grandeur intellectuelle. De toutes parts on m'écrit pour me féliciter de ton succès. Auguste me dit que le succès des *Travailleurs* ne s'arrête pas dans les journaux. Levallois, qui avait été fort hostile au Shakspeare et aux *Chansons des rues et des bois*, a fait dans l'*Opinion nationale* de dimanche un article très admiratif. Alphonsine m'écrit une lettre charmante sur ton livre, elle est émerveillée et me dit que l'Académie devrait inventer un mot pour qualifier ton génie. Elle a raison, ton génie est plus

qu'humain, mais l'Académie n'est pas de force à le caractériser pas plus que les langues connues. Nous sommes trop limités sur cette terre pour qualifier ce qui dépasse les bornes des facultés humaines. J'attends une vie supérieure pour contempler ton génie et le lire couramment. En réalité, j'en suis troublée, je le dis chaque jour à nos fils, et l'âge t'accroît encore. Ouvre-moi donc une fenêtre de ta prodigieuse pensée. Ne ris pas de mon expansion et de mon insuffisance à m'exprimer, mais c'est déjà beaucoup de sentir, n'est-ce pas?

« Je me remets lentement, j'ai été fort secouée dans cette dernière crise, il m'en reste des tumultes intérieurs. J'ai des spasmes, des bourdonnements et surtout des battements de cœur fort pénibles, mais ce cœur est content, car je te sens heureux et ta joie est la mienne. Nous t'attendons bientôt. Presse-toi de venir chercher nos gâteries. Nous donnons notre dîner de crémaillère samedi. Victor a invité deux ou trois journalistes, Madon, Berend, Van Beumel, sans compter Bérardi et Frédérix. On boira à ta santé et, absent, tu seras présent. »

Mme Victor Hugo, qui paraissait satisfaite d'avoir loué une maisonnette à Bruxelles, se demande maintenant pourquoi elle l'a louée. Elle le sait bien, c'est que le séjour à Guernesey lui était difficile, c'est que la réunion de tous les siens lui semblera possible, et lorsque, dans une lettre à Alfred Asseline, elle laisse entendre qu'elle n'a pas « l'énergie de l'action », elle fait allusion, non pas aux actes de sa vie qui démontrent au contraire sa fermeté dans les desseins, mais à cette

indulgence, dont Victor Hugo parlait dans ses lettres, au moment où elle ne voulait pas contrarier la liberté de son mari :

Bruxelles, lundi 11 juin.

« Je ne suis pas encore aveugle, mon cher Alfred, et j'espère pouvoir te lire longtemps, avant d'avoir besoin d'un caniche. *Longtemps* est une prétention, car, à mon âge, l'avenir est court. Ton passage ici nous a laissé des regrets et un doux souvenir. J'ai retrouvé avec toi, dans nos causeries sur tous, un peu de ce passé lumineux. En particulier, au retour de Boisfort où notre bavardage faisait concurrence aux taquineries enfantines de Charles et d'Alice. Ils sont toujours les mêmes, joyeux, insouciants, car la gaieté d'oiseau de ma fillette est communicative. Elle me gagne dans mes tristesses mêmes.

« Au moment où je t'écris, tu dois être à Guernesey avec les tiens et mes chers Duverdier. Que ne suis-je des vôtres, hélas ! Je me demande souvent quel besoin j'ai d'être à Bruxelles. Mes grands enfants ont fait leur nid. Je n'y ajoute rien, pas même un brin de mousse. Sous ma bucolique, je suis sérieuse. En réalité, je me voudrais à Guernesey, ma vraie place. Je disparaîtrai sans avoir satisfait aucun de mes désirs. Je me laisse conduire stupidement par mes deux despotes. Mes révoltes n'aboutissent à rien parce que je n'ai pas l'énergie de l'action. Je ne sais encore quand mon

mari viendra. Tu lui auras sans doute raconté notre maisonnette. Les ouvriers sont toujours dans le pavillon qui lui est destiné. Rien n'est donc changé dans notre intérieur depuis ton départ. Il y a de nouveau pourtant l'ouverture des concerts de plein air. Il est bien porté d'y aller. Alice s'y précipite et mange des glaces, puis fait en voiture une promenade de nuit avec son mari. Le plaisir a pour variante un souper que le couple va chercher chez un gargotier quelconque. Mes vieilles années sont à ce moment couchées depuis longtemps.

« Quelle chose curieuse que le cœur humain ! Victor pensait avec volupté au moment où il aurait fini sa traduction. La conclusion de ce long travail équivalait pour lui à la joie d'une échappée de prison. La dernière ligne écrite, la mélancolie l'envahit, il en veut au temps d'être si beau. Il ouvre un bouquin et prend aussitôt des notes pour écrire un livre d'histoire.

« Il me reste peu de papier blanc pour te parler de ta couvée. Parle-m'en aussi longuement que je t'ai parlé de la mienne.

« ADÈLE VICTOR HUGO. »

Enfin, le 22 juin, Victor Hugo, si impatiemment attendu, arrive à Bruxelles. Avec quelle joie il est accueilli par Mme Victor Hugo et par ses fils qui habitaient alors 4, place des Barricades, un logis que de nombreux Français devaient bientôt connaître ! Le voyage étant court, nos Parisiens se déplaçaient avec

empressement pour rendre visite à l'exilé. C'était bien ce que Mme Victor Hugo prévoyait lorsqu'elle voulait attirer son mari à Bruxelles ; elle avait en outre réussi à le retenir et à le convaincre qu'il travaillerait aussi librement qu'à Guernesey et qu'il renouerait plus aisément ses relations avec ses éditeurs. Elle avait eu une bonne inspiration, car cette vie nouvelle plaisait à Victor Hugo. Le 21 juillet il commençait son roman *l'Homme qui rit;* la vue de Mme Victor Hugo étant sérieusement atteinte, il obtint de sa femme qu'elle se rendît, le 27 juillet, à Lille, pour consulter le docteur Testelin, un oculiste célèbre et un personnage populaire, étant un des chefs les plus considérables du parti républicain dans la région. Elle était accompagnée par le docteur Emile Allix.

Le nom d'Emile Allix se retrouve fréquemment dans les lettres de Mme Victor Hugo et dans un grand nombre de carnets de Victor Hugo. Il était tout jeune lorsqu'il connut la famille dont il devint ensuite le médecin. Après la mort de Victor Hugo, il s'était retiré à Saumur où il vécut pendant plusieurs années. Il est mort tout récemment. Nous avions conservé avec lui d'étroites relations ; il venait fréquemment à Paris, et nous nous entretenions de nos vieux souvenirs. Il fut un jour très surpris lorsque je lui appris que Victor Hugo citait fréquemment son nom dans ses carnets. Sa modestie ignorait la place qu'il avait tenue dans la maison, et cependant Victor Hugo le faisait appeler dès qu'il était souffrant, il avait une entière confiance en lui. Emile Allix n'était pas seulement le médecin, il était l'ami toujours dévoué, toujours empressé ; il avait su conquérir l'affection solide et fidèle de Mme Victor Hugo pour laquelle il avait une filiale tendresse mêlée de vénération et d'admiration ; quelques mois avant sa mort, sachant que je devais publier un livre sur Mme Victor Hugo, il m'écrivait :

« Je conçois à merveille qu'en racontant la vie de Mme Victor Hugo, vous vous attachiez de plus en plus à cette noble figure ; moi qui l'ai bien connue pendant ses douze dernières années, j'ai gardé pour elle une profonde dévotion : en pensant à elle, je ne cesse de rendre hommage à l'élévation et à la largeur, à la droiture autant qu'à la fermeté de ses sentiments, à sa courageuse ardeur, à son dévouement toujours prêt pour les siens, à sa constante et exquise bonté. Votre livre, j'en suis certain, la fera aimer et respecter. »

Il avait à peine vingt ans quand il la connut ; elle l'appelait « mon petit Emile », le petit Emile était devenu le médecin auquel on s'adressait toujours. Nous entendions parler de lui sans cesse, et cet homme excellent qui occupait une si grande place dans les affections et la confiance de la maison, avait comme une sorte de coquetterie et de discrétion à ne pas paraître. Son dévouement était anonyme. Il était toujours là quand on avait besoin de lui, mais il disparaissait aussitôt et s'effaçait. Son amitié était sûre, profonde, désintéressée et silencieuse.

Toute la science du docteur Testelin ne réussit pas à soulager les pauvres yeux de la malade. Mme Victor Hugo était résignée ; si elle avait désormais les plus grandes difficultés pour lire, elle pouvait néanmoins se conduire et voyager ; lorsque Victor Hugo quitta Bruxelles le 10 octobre pour se rendre à Guernesey, elle vint l'y retrouver le 18 janvier 1867.

Il y avait précisément deux ans jour pour jour qu'elle avait quitté Guernesey le 18 janvier 1865.

Victor Hugo mentionne le fait dans ses carnets. Mais le séjour de 1864-1865 avait été de très courte durée ; et

en réalité il y avait bien trois ans qu'elle n'habitait plus Guernesey. Elle y resta jusqu'au commencement de mars et partit pour Paris.

Il était question alors (en 1867) d'une reprise d'*Hernani*. Par une bizarre fantaisie, le gouvernement impérial, qui avait décrété l'amnistie en 1859, n'avait pas levé l'interdit sur les drames de Victor Hugo, toujours exilés de la scène. Mais en 1867, à l'époque de l'Exposition universelle, alors qu'une durée assez inespérée semblait lui garantir la solidité, il comprit que l'œuvre du plus grand poète du siècle ne pouvait être mise à l'index au moment où il offrait l'hospitalité aux étrangers. Il était donc disposé à laisser jouer *Hernani*, mais pas encore les autres drames. Victor Hugo, en dépit de l'amnistie, ne voulait pas rentrer en France tant que l'empire serait debout. Mme Victor Hugo, à la pensée qu'*Hernani* devait reparaître sur la scène, voulut être là. Ce nom éveillait en elle tout un monde de souvenirs. A peine arrivée, elle vit ses deux fils et Gustave Frédérix, le critique de l'*Indépendance belge*, et elle écrivait à son mari le 24 mars 1867 qu'elle avait tenu conseil avec eux pour émettre un avis sur la distribution, elle pouvait formuler une opinion d'autant plus autorisée qu'elle venait fréquemment à Paris et qu'elle connaissait la valeur des artistes.

« Mes fils qui sont depuis si longtemps éloignés de Paris sont naturellement peu compétents pour juger le plus ou moins du talent des acteurs. Frédérix se prononçait pour Bressant et Lafontaine. Quant à Mlle Favart, elle est pour tous indiscutable. Ce qui domine dans son talent est le principal trait du caractère de Doña Sol : la fierté et la fermeté,

ce qui n'exclut pas la grâce chez elle. Reste comme principal personnage Ruy Gomez, rôle que Frédérix voudrait voir tenu par Geffroy. Malheureusement Geffroy a eu un succès médiocre dans *Galilée*. Reste à savoir s'il voudra s'engager de nouveau pour jouer don Ruy. »

On sait que Delaunay, Bressant, Maubant et Mlle Favart furent désignés finalement. Mme Victor Hugo était rentrée à Bruxelles, mais elle voulait retourner à Paris pour assister à la répétition générale et à la première de la reprise d'*Hernani*. Victor Hugo ne l'y encourageait pas, et voici ses raisons : il ignorait les dispositions du peuple parisien à son égard. Il prévoyait quelque bataille et peut-être même des sifflets. Outre que la santé de Mme Victor Hugo était chancelante et pouvait se ressentir d'aussi grosses émotions, il craignait que sa femme ne pût se contenir en cas de tumulte, et il préférait la savoir à Bruxelles : de plus, les médecins recommandaient tant pour ses yeux que pour son état général, d'éviter avec soin toute cause d'agitation physique et morale. Mais elle ne voulut rien entendre et, à la fin de mai, elle écrit avec une belle crânerie à son mari revenu à Guernesey :

« Ah ! çà, tu ne te soucies pas de mon escapade à Paris. J'ai trop peu à vivre pour ne pas profiter de la reprise d'*Hernani*, pour moi un ressouvenir de mes belles et jeunes années. Et je manquerais cette fête ! non, Monsieur. D'abord *Hernani* ne sera pas sifflé. D'ailleurs je sais faire front au tumulte. Je compte partir, sauf ton agrément et sans ton agrément, deux jours avant la représentation pour

assister à la répétition générale et à la distribution des billets, car je suis chef de bande. Je reviendrai promptement, mon absence sera limitée à huit jours. Je ne veux de Paris qu'*Hernani*. Auguste me tient au courant des répétitions dont il est content. Il se plaint de la maladresse de certains amis qui attaquent les acteurs, comme si on pouvait les juger avant que la pièce soit jouée.

« Remarque que la critique ne touche ni à Mlle Favart, ni à Maubant, lequel sera probablement le plus faible. Ce que je crains pour *Hernani*, c'est plutôt une manifestation politique que le sifflet et, à mon avis, *Hernani* doit être une solennité. Ce bruit que fait *Hernani*, y compris la contestation, me plaît : Quel auteur peut se vanter d'avoir ému ainsi à l'avance la critique pour une reprise ! J'écris à Auguste de pousser les décorateurs pour ne pas arriver trop tard dans la saison.

« Mes yeux se soutiennent, dussé-je les reperdre, j'irai à *Hernani*, dussé-je aussi mettre ma vieille personne en gage. Malheureusement, on ne m'en donnerait pas grand'chose. »

On comprend cet enthousiasme, qui n'était pas exempt de quelque mélancolie. Toute cette époque vibrante de 1830 ressuscitait pour elle, lui rappelait sa jeunesse, son bonheur, le rôle qu'elle jouait lorsqu'elle conduisait elle-même les jeunes gens à la bataille (chef de bande, comme elle dit), lorsqu'elle exerçait, comme unique souveraine, son influence toute-puissante sur

son mari. Mais si elle s'abandonnait à toutes les joies d'un retour sur le passé, si elle en ressentait les émotions à la fois douces et orageuses, aussi vivement qu'à leur naissance, elle était amenée nécessairement à repasser le chemin parcouru : les deuils échelonnés, les plaies du cœur ; elle avait le pressentiment de sa fin prochaine, qu'elle ne cessait d'envisager avec une admirable tranquillité, car elle se savait condamnée par sa maladie de cœur, à bref délai. Aussi elle voulait les vivre, ces derniers mois, comme elle avait vécu ses premières années de mariage, au milieu de la bataille. Cette reprise d'*Hernani* lui donnait l'illusion des jeunes années envolées ; ce n'était plus que le décor de ses anciens rêves, mais elle éprouvait, à le retrouver, un charme et un réconfort qui lui donnaient une énergie nouvelle. Tous ceux qui la virent alors, purent se rappeler qu'elle était transformée, transfigurée. Il y avait en elle comme le rayonnement des beaux jours d'autrefois. Elle était donc partie pour Paris et s'inquiétait, avec une maternelle sollicitude, des derniers préparatifs de la grande solennité :

Jeudi 5 [*Juin 1867*].

3. — Rue Neuve-de-l'Université.

« Je suis à Paris, cher grand ami, depuis avant-hier soir. Par une chance inespérée, j'ai retrouvé le petit logement où j'ai l'habitude de descendre. J'ai retrouvé aussi mes amis au débarqué. Auguste, pris de rhumatismes, est fort changé. Son genou et sa main droite sont enflés. Il ne marche pas, il se traîne. Il n'en va pas moins tous les jours au Théâtre-Français. Nous

avons longuement parlé d'*Hernani* qui doit être joué vers le 15. Ce retard est dû en partie aux habitudes de lenteur du théâtre un peu désorienté d'avoir à monter une pièce à décorations. De plus les fournisseurs, accablés de besogne par l'exposition, ne livrent que difficilement les accessoires. Mlle Favart va chez sa couturière pour les costumes, elle trouve les ouvrières en pleurs, se refusant par fatigue à faire une robe commandée par la grande-duchesse de Russie. On apporte sur la scène une cuirasse à Bressant. Il ne la trouve pas à son gré. Le marchand lui dit qu'il n'a pas le temps d'en faire une autre. L'univers encombre Paris, on ne peut avoir une voiture. Les chevaux et les ouvriers meurent à la peine. Du reste, la minute serait exécrable pour notre reprise. On n'est occupé ici que de la présence de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. Ils retourneront chez eux dans quelques jours. Lorsqu'ils auront déblayé Paris, on se tournera vers *Hernani*, plus puissant souverain.

« Auguste est content de Thierry qui, aux répétitions, remplace, au besoin, un acteur absent. Les demandes de location affluent au théâtre. Auguste reçoit force demandes de jeunes gens inconnus et pleins d'ardeur. C'est surtout sur ces inconnus qu'il faut compter. Laurent-Pichat, je te l'ai dit, et Etienne Arago demandent à Auguste de leur obtenir des loges payantes. Depuis les explications d'Auguste, je cesse d'être hostile à l'*Odéon*. *Ruy*

Blas y sera, à mon avis, très bien monté. Chilly est un honnête homme et tu seras chez toi. »

[*12 juin 1867*].

« Nous sommes toujours très occupés d'*Hernani*. Les figurants ont répété ces deux derniers jours. On attend à toute minute les décorations pour en finir. *Hernani* est annoncé sur l'affiche pour *lundi*, mais je crois que la représentation n'aura lieu qu'à la fin de la semaine prochaine. Nous croyons à un succès, mais ce qui est acquis c'est l'immense empressement du public. Verteuil a depuis longtemps renoncé à inscrire les demandes de location. Auguste reçoit quantité de lettres d'étudiants aussi vaillantes que touchantes : *au cas de combat, ils veulent être parmi les combattants et, si c'est nécessaire, faire queue dès sept heures du matin.* Tous regrettent de n'avoir pu prendre part aux luttes du *premier Hernani* et ils veulent leur revanche cette fois. J'ai demandé à Auguste de t'envoyer ces lettres, qui te toucheraient aux larmes, il m'a répondu qu'il en avait besoin pour la distribution des billets.

« Il reçoit tant de lettres et de monde, à l'occasion d'*Hernani*, que sa portière lui a demandé s'il était *ministre*. Il est toujours accablé de rhumatismes. En revenant hier de la répétition, il m'a dit : Je suis perclus. Il s'est assis sur mon canapé où il s'est endormi.

« Voici son mot d'ordre et celui de Meurice pour la première représentation : *Grand succès littéraire sinon protestation politique*. Rien à demi pour Hugo. Le triomphe ou la guerre. Le jeune Belier est ici. Il m'a dit : si on *siffle Hernani*, il faut brûler Paris. J'ai vu également le général Le Flô. Nous nous sommes embrassés en pleurant comme des veaux. Glatigny m'a envoyé hier une loge pour un boui-boui qu'on appelle l'Alcazar. Sa spécialité est d'improviser des vers dont le premier venu lui donne les rimes. Il a commencé sa séance par un prologue en vers, en ton honneur, suivi d'applaudissements. Paris, dans sa fange, est le seul lieu rayonnant. Les journaux ont annoncé mon arrivée ici. Quel nom sonore je porte ! Quand viens-tu à Bruxelles ? »

Vendredi 14 juin [*1867*].

« J'ai besoin, cher grand ami, de jaser avec toi et encore d'*Hernani*. Nous avançons. On a apporté hier au théâtre une partie des décorations. La pièce est toujours annoncée pour lundi, non pas sur l'affiche comme je le croyais, mais au répertoire ; il y aura inévitablement trois ou quatre jours de retard. La grande affaire est, pour Auguste, de caser son monde au théâtre. Les journaux aboyeurs disent qu'il a toute la salle. De là des demandes sans fin. Il s'évertue inutilement à rétablir la vérité : à savoir que le ministère, les jour-

naux et les sociétaires ont les neuf dixièmes de la salle, si bien qu'il lui faut toute sa fermeté pour obtenir la loge de baignoire qu'il me destine. Elle est retenue par Plonpon [1] et Mme Brohan. Or Verteuil a proposé de la placer aux loges de galerie. Thierry répond que Mlle Plessis, qui n'a qu'une baignoire, se froisserait de voir sa camarade aux loges de galerie. Tirez-vous de là. Thierry a demandé au ministère de mettre le parterre en stalles. Auguste aurait ainsi une plus grande quantité de places recherchées et la cohue, presque inévitable, serait moindre. Il s'occupe de tous les détails. Delaunay ayant un costume manqué, il en a exigé un autre.

« Robelin dînait ces jours-ci chez Gautier. On a parlé naturellement d'*Hernani* et discuté les acteurs. « Qu'importent les acteurs, s'est écrié Gautier, pour une pareille pièce, ils n'ont besoin que de *beugler* les vers. »

« Le temps est rafraîchi. Les souverains usés ont filé et on est tout à *Hernani*. Les générations qui n'ont point vu la pièce, celles qui l'ont vue, veulent la voir et la revoir. Le théâtre en est ahuri et Auguste en oublie ses rhumatismes.

« *Hernani* va donc reparaître en grands caractères et en plein soleil sur les murs de Paris ! Si mes yeux n'étaient un peu revenus, ils en ressusciteraient. Quoi, le grand jour pour cette œuvre si longtemps dans la nuit ! J'ai retrouvé, pauvre vieille

1. Sobriquet du prince Napoléon.

femme, mes vingt ans et l'énergie. Sois tranquille, je serai calme devant le sifflet auquel je ne crois pas. Je crois à une solennité enthousiaste, au présent comme à l'avenir. Une partie de la jeunesse t'appartient. Il y a tant de bon dans notre pauvre France.

« ADÈLE. »

Mercredi 19 juin [*1867*].

« *Hernani* se joue demain. J'ai assisté hier à la répétition générale qui a eu lieu avec les décorations et les costumes. Il y avait une centaine d'assistants et Paul seul[1], comme critique. Le tout entré dans la salle sur des laissez-passer d'Auguste. Voici mon impression sur les acteurs. Mlle Favart exquise et fermement dramatique au 5e acte. Delaunay excellent, jeune et passionné. Bressant élégant, mais froid. Maubant très bien. C'est un reflet réussi de Joanny, dont il s'est inspiré. Paul trouve que la pièce, somme toute, est mieux interprétée qu'à son origine. Les costumes de Mlle Favart et de Bressant sont beaux et riches. Ceux de Delaunay me plaisent moins, mais d'une allure toute particulière. Ceux de Maubant sont calqués sur Joànny.

« Auguste nous avait dit : — Ni critique, ni observation sur les acteurs. Il n'est plus temps ; tout

1. Paul Foucher.

au contraire de l'encouragement. — La recommandation était inutile, la pièce a été enlevée et chaudement applaudie par le petit groupe de spectateurs. J'ai toutefois fait à Thierry, qui est venu me voir dans ma baignoire, quelques observations sur la mise en scène de la fête du 5e acte, ce dont il m'a remerciée. J'ai eu aussi la visite de Camille Doucet; il m'a affirmé, de l'accent le plus pénétré, qu'en désirant la reprise d'*Hernani*, le ministère agissait avec une complète bonne foi; que, s'il en eût été autrement, la pièce n'aurait pas été autorisée, que de toutes parts, on en souhaitait le succès, comme un hommage rendu au plus grand poète du siècle. J'ai répondu à Doucet : qu'entraînée plus que jamais dans mes convictions démocratiques, je désirais pourtant qu'*Hernani* se présentât au public comme une solennité littéraire, mais qu'au cas d'opposition, je ne pouvais répondre de rien. Il m'a croisée le soir dans mon quartier et m'a abordée en me félicitant du succès de la journée. La princesse de Beauvau qui assistait, par Mlle Favart, à la répétition, est venue me voir aussi dans ma loge, pleine d'enthousiasme, elle m'a priée de te le transmettre. Auguste est plus que jamais assailli de demandes, dont la majorité viennent d'étudiants. Ils iront partout pourvu qu'ils soient dans la salle. Il y en avait un l'autre soir chez Meurice, affamé de toi, il m'a dit : « M. Victor Hugo est notre religion. » Je suis ravie de cette renaissance des jeunes esprits qui sont

l'avenir de nos vieilles années et contente de mon voyage qui me met l'espérance au cœur. »

La lettre suivante est adressée à François-Victor, à Bruxelles :

Samedi.

« Je t'envoie, comme d'habitude, mon Victor, cette lettre que tu feras partir demain pour ton père. Les journaux vous auront appris le succès inénarrable qu'a eu *Hernani*. C'est de la frénésie. On s'embrassait jusque sur la place du théâtre. La jeunesse a dépassé par l'ardeur celle de 1830. Elle s'est révélée superbe, vaillante, prête à tout. Je suis heureuse, je suis au ciel. Une excellente note pour Paul[1], absolument des nôtres. Pour Auguste nous ne saurions lui être trop reconnaissants. Malade, il a seul porté le poids et la responsabilité de cette reprise, contredit sur plusieurs points par d'autres amis. Wolff a fait, je crois, dans le *Figaro*, un article excellent pour *Hernani*. Mais pourquoi cette charge à fond contre Auguste ? Est-ce là le paiement d'un si grand dévouement ? Joins ce mot à ma lettre à ton père, tu m'éviteras de lui écrire ce que je t'écris. Vous ne m'avez seulement pas remerciée de ma dépêche. Je partirai mercredi après la 3e représentation. Attendez-vous à être grondés. »

1. Paul Foucher.

Samedi, 22 juin [1867].

« Je voulais t'écrire hier, cher grand ami, sous l'impression de la représentation qui n'a été qu'une longue et frénétique ovation.

« L'élan des bravos était donné par un groupe assez nombreux d'étudiants, placés à l'amphithéâtre et ils eussent écharpé quiconque eût murmuré. Aussi il n'y a pas eu apparence d'opposition. Il y avait dans leurs cris réitérés de : Vive Victor Hugo ! de l'amour et de la tristesse de ton absence. Voici un détail touchant : un étudiant nommé Mirpied demande à Auguste dans une lettre touchante de lui faciliter l'entrée du théâtre, où il se rendra le soir de la représentation avec dix-huit camarades. La demande était grosse. Auguste prend des informations et sait seulement que le jeune homme était inscrit sur le registre de l'Ecole de médecine. Comme il l'avait vu et lui trouvait l'air honnête, il lui promet les places demandées. La veille de la représentation, Mlle Favart dit à Auguste qu'elle sait de bonne source qu'il y a parmi lesdits étudiants des cléricaux forcément hostiles. Auguste fait venir M. Mirpied, s'explique avec lui et se rassure devant l'attitude et les paroles du demandeur. C'est de cette phalange que sont sortis les plus ardents applaudissements. M. Mirpied, qui est allé voir hier Auguste, lui a dit du ton le plus pénétré : doutez-vous encore de nous maintenant ?

« Le succès a été si écrasant que les critiques en ont subi l'influence et la presse est généralement admirable. Emile va mettre demain à la poste pour Guernesey tous les journaux qui parlent d'*Hernani*. Il paraît que la location est assaillie. Bochet, qui est d'une agence où on fait commerce de billets, me dit qu'on a vendu pour la représentation de ce soir deux stalles de galerie 300 francs. Comment va se passer cette soirée? A merveille probablement. J'y serai présente et vais reprendre le chemin de ma baignoire.

« Thierry était un peu inquiet, au point de vue de la durée d'*Hernani*, de l'excès d'enthousiasme, car on a crié : Vive le grand proscrit! Mais le général Vaillant lui a dit ou fait dire qu'il était content de la soirée. Thierry s'est très bien conduit. La pièce est de tout point très bien montée, les petits rôles très bien tenus, et le théâtre s'est mis en frais ; Mlle Favart, que j'ai été féliciter dans sa loge, m'a priée de te dire qu'elle te devait la plus belle soirée de sa vie.

« Remercie Auguste auquel tu dois tant. Tu as sans doute reçu ce matin une dépêche que j'ai fait envoyer hier matin à une personne qui habite Londres et qui a dû la mettre immédiatement à la poste à ton adresse. »

La duchesse d'Abrantès écrit à Mme Victor Hugo au sujet de cette reprise :

« Je ne puis vous dire combien je suis *peinée* de

ne pas vous voir ainsi que votre mari ! Dites-moi donc quel jour vous venez dîner avec moi et les enfants. Je vous aime d'une si tendre et bonne amitié que je ne crois pas dire trop en vous appelant *ma fille*, car j'en ai pour vous l'affection, ainsi que pour Victor. Nous comptons déjà notre amitié *par années*, ce n'est plus un jour. Nous n'avons pas eu une seule tempête, de ces orages qui laissent bien revenir le beau temps, mais on a été malade du mauvais, et l'on s'en ressent. C'est comme une blessure qui est cicatrisée. La cicatrice fait mal. Eh bien, nous, nous n'avons jamais eu de torts à pardonner, si ce n'*est moi*, qui, pour le dire en passant, devrais me fâcher de vos longues absences.

« Oh ! quelle belle joie pour les amis de Victor que cette reprise d'*Hernani !* J'étais malade ; mais en recevant la loge, j'ai tout oublié. J'ai fait emmailloter mes deux enfants qui dînaient avec moi, et moi dans une robe de chambre fourrée, nous sommes allés tous les trois dans votre bonne petite loge.

« Quel plaisir j'ai eu à revoir *Hernani* ! J'écris à Victor aujourd'hui tout exprès pour lui dire mes impressions. Oh ! que c'est beau ! que c'est admirable ! Je me rappelle toujours la première de toutes les représentations d'*Hernani*. Et vous si belle, si jolie, si parfaite, couronnée de roses blanches, et si lumineuse de votre bonheur !... Tenez, je ne vous connaissais ni l'un ni l'autre

alors, et c'est la vue de cette expression qui venait éclairer votre beau visage, et puis ce talent de Victor, tout cela me donna la volonté ferme de vous connaître tous deux. Ce fut alors que je vous écrivis, c'est-à-dire à lui, et que je vous connus tous deux. Et c'est depuis lors que je crois quelquefois avoir deux enfants de plus.

« Vos livres sont tous prêts. Venez dîner avec moi, vous les emporterez. J'avais eu la tentation d'aller vous demander à déjeuner et puis j'ai été surmenée d'ouvrage et par là à la chaîne.

« Adieu, je vous embrasse tendrement et *je veux mon jour*.

« Tendresses aux enfants.

« L. D^sse D'A. »

Mme Victor Hugo rentra à Bruxelles. Tous ses vœux avaient été exaucés. La reprise d'*Hernani* avait été un grand triomphe. Sans doute la politique s'y était un peu mêlée ; comment aurait-on pu empêcher la jeunesse frondeuse de ne pas acclamer le proscrit en même temps que le poète ? Mais la solennité avait eu surtout un caractère littéraire.

Victor Hugo venait rejoindre sa femme à Bruxelles le 19 juillet. Le 25 juillet avait lieu le baptême de son premier petit-fils Georges à Sainte-Gudule. Mme Victor Hugo était la marraine.

Le 18 août, Victor Hugo faisait son voyage en Zélande qui a été raconté avec tant d'humour par son fils Charles. Puis il allait passer quelques jours à Chaudfontaine et revenait à Bruxelles le 11 septembre.

Son cousin Alfred Asseline ayant perdu un enfant, Mme Victor Hugo lui écrit :

Bruxelles, 5 octobre [1867].

« J'ai reçu il y a quelques jours, mon cher Alfred, ta douloureuse lettre. J'attendais, pour y répondre, une lueur de mes pauvres yeux que j'attends encore, et c'est Victor qui t'écrit pour moi. Quoique prévu, le malheur qui te frappe est profondément amer. Perdre un enfant est le plus grand de tous. Qu'on vive plus ou moins, la vie est à jamais douloureuse, et l'épreuve constante. Il te reste, ainsi qu'à ta femme, deux petits êtres à aimer, et à aimer pour trois. Tu retrouveras dans tes petites filles la chère créature qui vient de s'envoler, tu puiseras en elles le courage nécessaire pour porter un pareil deuil. Tu te dis errant et désemparé de toutes parts. Pourquoi ne viendrais-tu pas planter ta tente à Bruxelles? Je ne sais encore si j'y passerai l'hiver. Guernesey me tente beaucoup parce que j'espère y reprendre ma santé aujourd'hui altérée. Mais à mon défaut tu retrouveras ici mes enfants, la meilleure partie de moi-même, plus en rapport avec tes goûts, avec tes habitudes que ta vieille cousine.

« Mon mari reste jeune et d'une vigueur exceptionnelle. Il est heureux et glorieux. Ce qui est ma plus grande joie.

« Il est bien entendu que cette lettre de sympathie s'adresse à ta femme comme à toi. Restez deux

dans votre deuil comme vous êtes deux dans mon cœur.

« Adèle. »

A la fin d'octobre Mme Victor Hugo avait tenu à faire son pèlerinage, (le dernier) à la tombe de sa fille à Villequier.

L'Odéon avait songé à reprendre *Ruy Blas;* Victor Hugo avait accordé l'autorisation ; brusquement, le 7 décembre, on apprit que la pièce était interdite. On suppose que le poème, *la Voix de Guernesey*, qui avait été publié à la fin de novembre, n'était pas étranger à cette décision. Il était plus vraisemblable que le gouvernement, peu satisfait du succès d'*Hernani,* redoutait encore plus *Ruy Blas* où cette fois la politique aurait joué un plus grand rôle. Mme Victor Hugo écrivait à son mari :

Décembre [*1867*].

« Nous apprenons à la minute que *Ruy Blas* est officiellement interdit. Je m'attendais à cette issue qui te grandit et t'élève, si tu pouvais grandir et t'élever encore. Tu restes en tout cas sur la magnifique campagne d'*Hernani*, et tu es le vaincu triomphateur. On a lu ici la *Voix de Guernesey*. Mon émotion a été au comble, et j'ai pleuré. Ces vers sont-ils pour quelque chose dans l'interdiction de *Ruy-Blas?* Je ne m'en occupe pas. Quoi qu'il en soit, tu as bien fait de sacrifier tes intérêts à ta conscience. Et si la chose était à recommencer, je te dirais : fais-la. »

Ces mots étaient accompagnés de la lettre suivante de Charles Hugo :

« Cher père, tu auras dû recevoir une lettre de Chilly t'annonçant l'interdiction de *Ruy-Blas*, et tu y auras répondu sans doute par une lettre donnant acte au gouvernement de cette nouvelle atteinte aux droits les plus sacrés de la propriété et de la liberté. J'espère que cette lettre, écrite avec l'habileté que nous connaissons, aura été conçue de manière à être publiée... Il est important, très important que la France soit avertie de ce coup d'Etat qui ferme le théâtre à son plus grand poète.

« Un détail à consigner. Quand Dumas fils s'est présenté *place des Barricades*, il a tiré de sa poche un exemplaire des *Châtiments*, en s'écriant : Je viens de prendre mon passeport.

« CH. »

« Tu as bien fait, écrivait Mme Victor Hugo à son mari, de sacrifier tes intérêts à ta conscience. Et si la chose était à recommencer, je te dirais : fais-la. »

La femme est là tout entière.

Le 9 juillet 1868 Mme Victor Hugo perdait son oncle Asseline ; elle avait la vue si affaiblie qu'elle dicta cette lettre adressée à son cousin, sa dernière lettre :

Le 24 juillet 1868.

« Mon cher Alfred,

« Je suis allée il y a une huitaine de jours voir la mère, elle n'y était pas. Je suis entrée dans la chambre vénérée de mon oncle, je ne lui ai pas dit adieu, mais au moins à bientôt.

« Ce qui me préoccupe, c'est ma chère tante, dont la pensée est avec moi. Quels sont ses projets et comment est sa pauvre âme ? Je la sais forte et courageuse, mais ses vertus n'en laissent pas moins son cœur désert. Je serais retournée la chercher si ma pauvre santé ne me clouait chez moi. Je l'aime, non comme une alliée, mais comme un être de notre sang, car elle a toujours été pour nous mieux qu'une tante, mais bien plutôt une mère.

« Je vais partir et ne voudrais pas quitter Paris sans que tu vinsses me parler d'elle ; je t'attends donc, soit demain, soit après-demain. »

Ce mot : « à bientôt » prend un caractère douloureux et tragique si l'on songe que Mme Victor Hugo devait mourir un mois après.

Victor Hugo était à Guernesey et arrivait le 30 juillet à Bruxelles. Mme Victor Hugo y rentrait le 2 août venant de Paris. Victor Hugo avait perdu son premier petit-fils le 16 avril. Mme Charles Hugo mettait au monde le 16 août un garçon qu'on appelait Georges, comme le premier ; Mme Victor Hugo avait enfin tous les siens autour d'elle, le 25 août, quand elle fut frappée d'une attaque d'apoplexie. Le docteur Crocq et le doc-

teur Jettrand avaient été appelés ; le docteur Emile Allix avait été mandé par dépêche. Le 26 août au matin avait lieu à midi une consultation des trois principaux médecins de Bruxelles. A deux heures le docteur Emile Allix arrivait de Paris. Le 27 août Mme Victor Hugo mourut à six heures et demie du matin. Son mari lui ferma les yeux et lui donna ainsi la fin qu'elle rêvait. Nous lisons en effet dans une des dernières lettres qui appelait son mari à Bruxelles ces mots : « Quant à moi, dès que je te tiendrai, je me cramponnerai à toi sans te demander ta permission. Je serai si douce et si gentille que tu n'auras pas le courage de me déserter. C'est la fin de mon rêve que de mourir dans tes bras. »

Suivant son vœu, elle fut transportée au cimetière de Villequier près de sa chère Léopoldine. Victor Hugo a fait graver sur la tombe :

ADÈLE

FEMME DE VICTOR HUGO

C'est bien l'épitaphe qu'elle aurait choisie elle-même. Elle aima Victor Hugo d'abord pour lui-même, elle l'aima ensuite pour son génie ; elle voulait « essayer d'être digne de lui », elle le fut par la beauté de ses sentiments, par la noblesse de son caractère, par la grandeur du sacrifice ; elle le fut, lorsque, par l'amour qu'elle lui inspira et qu'elle lui rendit, elle devint sa véritable muse, lorsqu'elle s'associa à ses luttes et à ses travaux.

Ce qui domine toute son existence, ce qui fut pour elle l'objectif, nous dirions volontiers l'obsession, ce fut de servir la gloire du nom ; c'est ce qui la dirigea, quand elle écrivit ses mémoires, quand elle poussa ses fils à se consacrer aux lettres, il lui semblait qu'elle ajoutait ainsi un nouveau rayon à ce soleil. Elle fut la tributaire souvent heureuse, mais éprouvée du génie.

Dans ses sourires il y a eu des larmes, dans sa fierté de la résignation, dans son silence du respect, dans son sacrifice la volonté d'être aimée comme une amie véritable, et de servir son culte pour le génie. Ses conseils éclairés, son dévouement, les hautes inspirations que son caractère, sa grandeur d'âme, sa bonté, sa générosité, ses élans d'amour, ses sentiments d'affection avaient fait naître dans l'esprit de Victor Hugo, lui assurent une part de la gloire de celui auquel elle avait associé sa vie. Si sa modestie, sa discrétion, sa réserve, son effacement volontaire n'ont pas permis jusqu'alors de lui assigner sa véritable place, nous espérons que ces pages contribueront à réparer une injustice et à mettre en pleine lumière celle qui fut la fée bienfaisante du plus grand poète du XIX[e] siècle.

TABLE

ÉVREUX, IMPRIMERIE PAUL HÉRISSEY